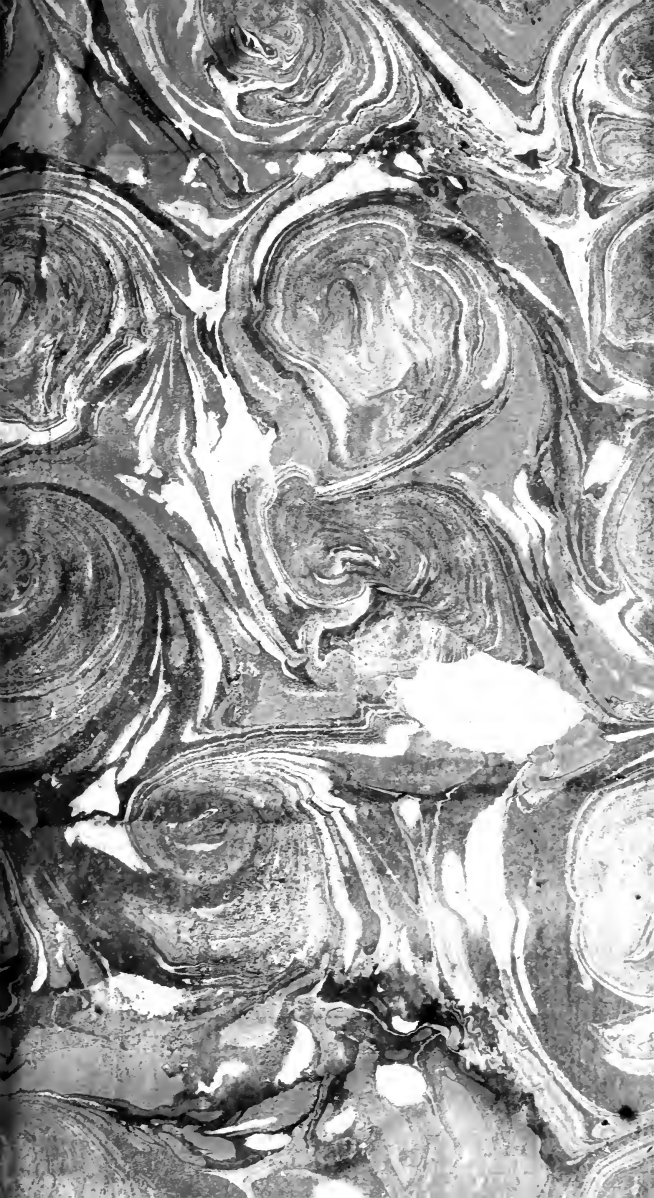




St Andrew Ward Esq.<sup>re</sup>

Hooton, Sagnell











18

# HISTOIRE

D E

# FRANCE

DEPUIS L'ETABLISSEMENT DE  
LA MONARCHIE JUSQU'AU  
REGNE DE LOUIS XIV.

Par M. l'Abbé V E L L Y.

TOME CINQUIEME.

NOUVELLE ÉDITION.



A P A R I S.

Chez DESAINT ET SAILLANT, rue Saint  
Jean de Beauvais, vis-à-vis le  
Collège.

---

M. D C C. L X I.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



589122

Csp

DC

37

V44

1761

V. 5



# HISTOIRE

DE

## FRANCE.

---

### LOUIS IX,

*dit saint Louis.*



ANDIS que le saint roi Louis faisoit l'admiration des Infideles par sa constance héroïque jusques dans les fers , on se repaissoit en France de l'agréable nouvelle qu'il étoit maître du grand Caire ; qu'Alexandrie lui avoit ouvert ses portes ; enfin qu'il donnoit des loix à toute l'Egypte. On l'avoit mandé à un commandeur de l'ordre des Hospitaliers , qui communiqua sa lettre à l'évêque de Marseille. Ce prélat , bon citoyen , n'eut pas de peine à croire une conquête qu'il sou-

---

ANN. 1250.

Désolation  
de la France  
& de l'Europe à la nouvelle de la prison du roi.

ANN. 1250.

Mat. Par.

779.

haïtoit : en zélé ministre de la religion , il en écrivit au pape d'une manière à persuader. La reine Blanche & tout le royaume le crurent avec la même facilité : ce n'étoit par-tout que réjouissances. La régente sur-tout étoit si éloignée de craindre un revers, si l'on en croit Mathieu Paris , qu'elle fit prendre comme des séditieux qui vouloient troubler l'état , deux malheureux , qui n'ayant pas de preuves assez certaines , publièrent les premiers la disgrâce du monarque & de toute l'armée chrétienne. Mais lorsque l'illusion eut fait place à la vérité , la douleur fut universelle , & la consternation générale. Il n'y avoit presque personne qui n'eût à pleurer , celui-ci un pere , celui-là un frere , cet autre un parent , un protecteur , un ami : cependant , ajoute le même historien , on ne regrettoit que le roi , ce tendre pere des peuples , dont la captivité , peut-être la mort ( car on craignoit tout de la férocité de ses vainqueurs ) laissoit sans espoir une si nombreuse famille. Tous les divertissemens cessèrent : on alla même jusqu'à bannir ce qui en avoit l'apparence : ce fut enfin un deuil public , non-

seulement en France, mais dans toute l'Europe.

ANN. 1250.

L'église entière pleura ce malheur avec des torrens de larmes, c'est l'expression du pape Innocent, qui dans l'empportement de sa douleur demandoit à Dieu ce qu'il avoit pu trouver dans le plus chrétien des rois, qui méritât d'être expié avec tant de sévérité? Le pontife dans son affliction écrivit de tous côtés : à la reine Blanche, pour essayer de la consoler par tous les motifs que la religion peut suggérer : aux évêques, pour leur enjoindre d'ordonner des prières publiques : aux seigneurs, pour les animer à prendre les armes : aux peuples, pour les engager à faire les derniers efforts dans cette cruelle circonstance : au roi lui-même, pour l'exhorter à s'armer du même courage qui lui avoit fait vaincre tant de fois les Infideles. L'Angleterre, malgré l'inimitié des deux peuples, n'apprit ce revers qu'avec la plus sensible douleur. Le roi de Castille, quoiqu'engagé dans une grande guerre contre les Maures, n'hésita point dans cette triste conjoncture de prendre la croix à la priere de la régente de France.

*Epist. Innoc. IV. apud Duch. tom. 5. p. 412, 13, 14, 15.*

ANN. 1250.

Joinv. p. 84.

Frédéric même parut pénétré de tristesse au récit de la disgrâce d'un prince qu'il appelloit *son meilleur ami*. Aussitôt il fit partir des ambassadeurs pour aller trouver le soudan d'Egypte, dont il ignoroit la mort, afin de tâcher par toutes sortes de moyens de procurer la délivrance du saint monarque. On douta néanmoins de la sincérité de ses intentions ; & Joinville observe que plusieurs disoient que le principal objet de cette ambassade étoit d'engager les Egyptiens à resserer de plus en plus les liens des prisonniers François. Mais il ne rapporte ce trait que comme un bruit populaire, répandu selon toutes les apparences par les ennemis de Frédéric, aussi peu fondé sans doute que les plaintes de ce prince contre le pape, qu'il accusoit d'être l'auteur de tous les maux qu'on voyoit arriver. Quoi qu'il en soit, il n'y eut ni souverain, ni seigneur, ni particulier, qui ne fût touché de cette triste catastrophe, ou qui ne se fît honneur de le paroître.

Blanche, plus affligée que personne, ne s'abandonna point tellement à sa douleur, qu'elle ne songeât en



même tems à prendre les mesures les plus convenables pour remédier à un mal si pressant. Elle n'omit rien , ni exhortations , ni caresses , ni prières , pour engager ses sujets à envoyer du secours à Damiette , dont la conservation répondoit en quelque sorte de la vie du roi son fils. Mais tous ces mouvemens produisirent peu d'effet , ou plutôt en produisirent un très-facheux , en dépeuplant la campagne de ses utiles habitans : exemple étrange des illusions dont le peuple est susceptible : nouvelle preuve que rien n'est plus aisé que de passer de l'illusion aux plus grands excès du fanatisme.

L'auteur de cette extravagante folie fut un Hongrois , âgé d'environ soixante ans , nommé Jacob ; apostat de l'ordre de Cîteaux , & même de la religion chrétienne , qu'il avoit abjurée , dit-on , pour embrasser la loi de Mahomet ; prophète , selon le petit peuple ; imposteur ambitieux , selon les gens sensés , prédicateur en un mot sans autre mission qu'une envie déréglée de faire parler de lui. Une longue barbe qui lui descendoit jusqu'à la ceinture , un visage pâle & décharné , des yeux enfoncés , mais

~~Ann. 1250.~~  
ANN. 1250.

Mouvement  
des Pastou-  
reaux en  
France.

---

ANN. 1150.

étincelans , une voix de tonnerre , une grande abondance de larmes qu'il avoit à commandement , un extérieur enfin tout pénitent & tout en Dieu , lui donnerent un si grand crédit sur l'esprit de la populace , qu'elle crut qu'il étoit véritablement envoyé du ciel. On assure que ce fut lui , qui quarante ans auparavant , mit sur pied cette croisade d'enfans , dont il a été parlé en son lieu. Quelques-uns disent qu'il avoit promis au sultan d'Egypte de dépeupler la France : quelques-autres prétendent qu'il avoit commerce avec les démons , comme s'il falloit être sorcier pour en imposer à une multitude d'ignorans & d'aveugles.

Ce fanatique disoit qu'il avoit vu des Anges ; que la Vierge même lui avoit apparu , & qu'elle lui avoit ordonné de prêcher la croisade : mais seulement aux bergers & aux gens du peuple , parce que Dieu rejettant l'orgueil de la noblesse , avoit réservé aux petits & aux simples la délivrance du roi de la Terre-sainte. Les bergers , gens que la solitude ne dispose que trop à l'illusion , abandonnerent en foule leurs troupeaux pour le sui-

vre : ce qui fit donner à ces nouveaux croisés le nom de *Pastoureaux*. Bientôt à leur exemple les laboureurs laissent leurs charrues , & les enfans , de jeunes filles même , quitterent la maison paternelle , pour aller , disoient-ils , au secours du saint monarque. Chacun s'empressoit de fournir à leur subsistance. De là ce bruit populaire , que les vivres se multiplioient entre leurs mains.

On vit en peu de tems cette troupe de payfans abusés , grossie d'une multitude infinie de vagabonds , de voleurs , de bannis , d'excommuniés , de femmes perdues de débauches , & de tous ceux qu'en langage du tems on nommoit *Ribaux*. Bien-tôt l'impôseur eut une armée de cent mille hommes , qu'il distribua par compagnies sous différens chefs , avec cinq cens enseignes , où étoient représentés la croix , un agneau , & les visions du prétendu prophète. On l'appelloit le maître de Hongrie : deux autres scélérats commandoient sous lui avec la même qualité : tous étoient armés d'épées , de poignards , d'arbalètes , de coignées , de massues , & de tout ce qu'ils avoient pu ramasser. Quand

ANN. 1250.

Guill. Nang.  
apud Duch.  
t. 5. p. 258.

ANN. 1250.

*Hist. de saint  
Louis, p. 145.*

le maître prêchoit, il étoit environné des plus braves, prêts à se jeter sur quiconque oseroit le contredire. Les chefs prétendoient donner la rémission des péchés, & quoique laïcs, se mirent à confesser publiquement. *Ils dépeçoient* (cassoient) *les mariages*, dit Guillaume Guiart, ou les faisoient à leur fantaisie; donnoient la croix, ou l'ôtoient comme il leur plaisoit; montoient en chaire, & débitoient tout ce qui leur venoit dans l'esprit: *car foux étoient & rêtus*. Ce n'étoit dans leurs discours que déclamations grossières & indécentes contre les ecclésiastiques & les religieux. Les frères prêcheurs & les mineurs étoient selon eux, des vagabonds, des fainéans, des hypocrites; les cisterciens, des avarés, servilement attachés à leurs terres & à leurs bestiaux; les moines noirs, des gourmands, gonflés d'orgueil; les chanoines, des demi-laïcs, trop adonnés à la bonne chère; les évêques & leurs officiaux, des voluptueux, toujours occupés à amasser de l'argent, toujours plongés dans la mollesse & les délices; la cour de Rome, une vraie Babylone, remplie de prostitutions, d'infamies & d'hor-

reurs. La populace déjà prévenue de haine & de mépris pour le clergé, applaudissoit à ces portraits satyriques.

ANN. 1250.

La Flandre, où les peuples sont plus simples, fut le berceau de ces fanatiques *Pastoureux*. Les magistrats, ou séduits comme les autres, ou persuadés qu'une multitude qui n'avoit d'autres armes que la croix, se dissiperoit d'elle-même, ne songerent point, lorsqu'ils le pouvoient, à s'opposer à cette manie, & manquerent de pouvoir lorsqu'ils le voulurent. La régente, prévenue des mêmes idées, non-seulement toléra cette indiscrete association, dont elle espéroit tirer avantage, mais envoya ordre de leur donner passage par-tout le royaume. Déjà ils étoient au nombre de trente mille, quand ils entrèrent dans Amiens, où leur chef fut regardé comme un homme de Dieu. Paris lui fit le même accueil; & ce qui caractérise parfaitement l'esprit de ce siècle, on souffrit que l'imposteur, quoique laïc, *fît l'eau-bénite dans saint Eustache*. Leur nombre étoit augmenté de plus de vingt mille hommes: leur audace s'accrut à proportion.

*Idem. Ibid.*

ANN. 1250.

Jacob eut l'insolence de prêcher dans la même église , *vêtu en guise d'évêque* , en camail , en rochet ; & le gouvernement fut assez foible pour laisser cet attentat impuni : c'est trop peu dire , on ne se mit pas même en devoir de venger la mort de quelques prêtres que ces brigands massacrerent , ni de donner secours à l'université , dont les membres , plus sçavans que guerriers , ne dûrent leur salut qu'à la sage précaution de se barricader dans leurs colleges. Cette lâche condescendance fit un grand mal. Les prétendus croisés se vantèrent d'être reconnus pour des gens de bien , puisqu'ils n'avoient trouvé aucune contradiction dans une ville , qui étoit en même tems la source de toute la puissance & de toute la sagesse. Sortis de la capitale , ils se virent multipliés du double : alors ils commencèrent à exercer plus librement leurs violences. Ils attaquoient les villes à force ouverte , pilloient les villages & les bourgades , tuoient indistinctement ecclésiastiques & laïcs. Mais comme il étoit difficile qu'une armée de cent mille hommes sans provisions , sans solde , pût marcher

long-tems de compagnie , sans s'ex-  
 poser à manquer de vivres , ils pri-  
 rent le parti de se séparer pour aller  
 s'embarquer , disoient-ils , en diffé-  
 rens endroits. Ce fut sans doute ce  
 qui hâta leur ruine.

---

 ANN. 1250.

Le maître avec l'élite de ses secta-  
 teurs , fut reçu dans Orléans comme  
 un prophète. On couroit en foule à  
 ses prédications , malgré les défenses  
 & les censures de l'évêque , nommé  
 Guillaume de Bussi. Quelques clercs  
 eurent la curiosité de l'entendre , &  
 furent indignés des extravagances  
 qu'il osoit débiter. Misérable , s'écria  
 un d'eux , est-ce-là la doctrine dont  
 tu repais ces pauvres abusés ? Il n'en  
 put dire davantage : un disciple de  
 l'imposteur lui fendit la tête d'un  
 coup de hache. Aussi-tôt ces furieux  
 s'élevent contre le clergé , brisent les  
 portes & les fenêtres de leurs mai-  
 sons , brûlent leurs livres les plus ra-  
 res , emportent tout ce qu'ils ont de  
 plus précieux , en égorgent vingt-  
 cinq , en blessent plusieurs , en jettent  
 quelques-uns dans la Loire. On com-  
 mença alors à se repentir de ne leur  
 avoir pas résisté. Les écoliers prirent  
 les armes , & en tuèrent quelques-

*Math. Paris.*

**uns** : ce qui les obligea de se retirer avec assez de précipitation.

ANN. 1250.

La régente informée de ces désordres ouvrit enfin les yeux , reconnut modestement sa faute , avoua qu'elle avoit été trompée à la simplicité apparente de ces imposteurs : aveu qui pourroit paroître humiliant de la part d'une reine consommée dans les affaires par une longue expérience , mais qui décele réellement une grande ame , que l'amour propre , si naturel aux grands , ne sçait point aveugler. Elle envoya par-tout des ordres aux évêques de fulminer tous les anathêmes de l'église contre ces fanatiques , aux magistrats de s'en saisir , aux peuples de prendre les armes pour les dissiper. Bourges cependant ignoroit cette proscription : on y reçut le prétendu prophète avec de grands honneurs. Jacob y fit entrer une partie de ses gens : l'autre se répandit dans les vignes. Le clergé , objet éternel de leur haine , s'étoit ou caché , ou retiré : il n'y eut personne de tué. Mais les synagogues des Juifs furent forcées , leurs livres brûlés , leurs maisons pillées. Le maître prêcha avec son impudence ordinaire :



il avoit promis des miracles : on ne lui trouva pas même le bon sens. Le peuple se retira fort défabusé. Ce fut apparemment sur ces entrefaites qu'arriverent les ordres de Blanche : mais déjà les Pastoureaux étoient partis de la ville. Les habitans, honteux de leurs ménagemens pour une bande de scélérats , courent aux armes , sortent en foule , & les joignent entre Mortemer & Villeneuve sur le Cher. Le maître , atteint des premiers par un boucher , est assommé à coups de hache : une grande partie de ses gens demeure sur la place : plusieurs tombent entre les mains des magistrats , & périssent par la corde : le reste se dissipe comme la fumée.

ANN. 1250.

Guill. N.  
p. 358.

Quelques-uns d'eux , sous la conduite d'un des lieutenans de Jacob , se présentèrent aux portes de Bordeaux. Interrogés quelle étoit leur mission , ils répondirent qu'ils agissoient par l'autorité de Dieu tout-puissant , & de la Vierge sa mere. Le voile de la séduction étoit tombé : on leur signifia que s'ils ne se retiroient promptement , on les poursuivroit avec toutes les troupes du pays. Cette simple menace suffit pour les disperfer :

---

 ANN. 1250.

Leur chef se déroba secrètement ; frêta un vaisseau pour retourner chez les Sarrafins d'où il étoit venu : mais reconnu par les mariniers pour un des compagnons du Hongrois , il fut jetté dans la Garonne pieds & mains liés. On trouva dans son bagage beaucoup d'argent , des poudres empoisonnées , des lettres écrites en Arabe , qui marquoient un engagement de livrer dans peu un grand nombre de Chrétiens aux Infidèles.

Un second lieutenant de l'impofteur étoit passé en Angleterre , où il rassembla en peu de temps cinq ou six cents villageois : mais le bruit s'étant répandu que les disciples du Hongrois avoient été frappés de tous les foudres ecclésiastiques , il fut arrêté & mis en pièces par ceux-mêmes qu'il avoit d'abord séduits. Telle fut la fin malheureuse des Pastoureaux : tous périrent , ou par l'épée , ou par la main des bourreaux. On n'en excepta que ces trop simples payfans , dont on avoit surpris la bonne foi : les uns , touchés d'un véritable repentir , allèrent expier leur égarement au service du roi dans la Terre-sainte : les autres se voyant sans chef , regagne-

tent, comme ils purent, & leurs troupeaux, & leurs charrues. Ainsi fut dissipée une illusion, dont on comprend aussi peu l'accroissement prodigieux, que la fin si subite : illusion, si l'on en croit les auteurs contemporains, la plus dangereuse qu'on eût encore vue, & dans l'église & dans l'état. On en devine toutes les funestes suites, si quelque prince ou seigneur mécontent se fût mis à la tête de cette multitude effroyable de fanatiques : les comtes de Toulouse & de Bretagne n'auroient pas manqué de s'en servir utilement dans le tems de leurs révoltes.

---

 ANN. 1250.

*La Ch. hist.  
de S. Louis,  
t. 2. p. 150.*

Le roi cependant, débarqué à saint-Jean-d'Acre, espéroit que ses troupes y trouveroient quelque repos après tant de fatigues : mais bientôt une maladie contagieuse leur fit plus de mal que les Sarrafins. Le connétable en mourut avec beaucoup d'autres personnes de considération : Joinville, réduit à toute extrémité, n'ayant pas un seul domestique pour le servir, avoit encore la douleur d'être le témoin forcé de plus de vingt convois funébres qui passaient chaque jour sous ses fenêtres. *Quand je oyais chan-*

*Occupation  
du roi dans  
la Palestine.*

*Joinv. p. 89.*

ANN. 1250.

*ter libera me , dit-il avec sa naïveté ordinaire , je me prenois à pleurer à chaudes larmes , en criant à Dieu merci , & que son plaisir fût me garder : aussi fit-il.* Le saint monarque n'abandonna point ses sujets dans une si cruelle circonstance : remèdes , argent , consolations , tout fut employé , rien ne fut épargné , pas même la personne , au soulagement de tant de malheureux. Il ne dédaignoit pas de visiter les moindres officiers ; & sans craindre la contagion , sans que sa dignité l'arrêtât , il leur rendoit les services les plus abjects & les plus dégoûtans.

Les Egyptiens violent la trêve.

*Epist. S. Lud.  
apud Duc. 1.  
5. p. 430-31.*

Un spectacle aussi triste réveilla dans son cœur le souvenir de ceux qu'il avoit été forcé de laisser dans les fers des Egyptiens. Son premier soin fut d'envoyer les quatre cents mille besans d'or qui restoient à payer , tant pour retirer les malades & les effets qu'on avoit dû garder à Damiette ; que pour racheter les captifs qu'on avoit transférés au Caire contre la foi des traités. Mais ce voyage fut inutile , & les ambassadeurs , après avoir essuyé toutes sortes de délais , rapportèrent une partie de l'argent , & ne

ramenerent que quatre cents prisonniers , de plus de douze mille qu'ils étoient. Les Sarrafins ne tarderent guere à se repentir d'avoir délivré le roi à si bon marché. Ils avoient , comme on l'a dit , brûlé toutes ses machines , pillé ses meubles , égorgé les malades : il ne fut pas plutôt en liberté , qu'ils partagerent entr'eux les captifs , qui furent traités avec la dernière barbarie. La crainte de la mort en avoit obligé plusieurs à se faire Mahométans : un grand nombre souffrit le martyre en confessant Jesus-Christ.

Cette perfidie des Egyptiens fit changer de face aux affaires. Louis , vaincu par les prieres de la reine sa mere , avoit résolu de retourner en France , où l'on n'avoit ni paix ni trêve avec le roi d'Angleterre. On connoissoit la jalousie , l'ambition , la cupidité , & l'humeur inquiète de Henri : on commençoit à craindre qu'il ne voulût profiter de l'éloignement du monarque. Mais d'un autre côté , la retraite du saint roi entraînoit celle de tous les croisés , qui le suivroient avec empressement , charmés après tant de malheurs & de fatigues , de revoir encore leur patrie.

---

ANN. 1250.

Louis demande l'avis des seigneurs dans cette triste circonstance.

ANN. 1250.

Joinv. p. 80.  
81<sup>a</sup>

Les Templiers même & les Hospitaliers menaçoient de s'embarquer avec lui , s'il prenoit le parti de les abandonner. Ainsi la Palestine demeurait sans défense , ses habitans sans ressource , plus de dix mille prisonniers sans espérance d'être rachetés : ce qui seroit peut-être pour eux une occasion de renoncer à la foi. Dans cette cruelle position , il assembla les comtes d'Anjou & de Poitiers , le comte de Flandre , & tous les autres grands personnages qu'il avoit avec lui. » Madame la reine ma mere , » leur dit-il , me mande que mon » royaume est dans un grand péril , » & mon retour très-nécessaire : les » peuples de l'Orient au contraire me » représentent que la Palestine est perdue , si je les quitte ; me conjurent » de ne point les abandonner à la » merci des infidèles ; protestent enfin » qu'ils me suivront tous , si je les » laisse à eux-mêmes. Ainsi je vous » prie de me donner votre avis sur » ce qu'il convient de faire : je vous » donne huit jours pour y penser ». Il ne lui échappa dans tout son discours aucune parole qui pût faire connoître ses desseins : mais la gloire

de Dieu, l'intérêt de la religion, la tendresse pour des sujets malheureux qui gémissaient dans un dur esclavage, ne lui permettoient pas de balancer sur le choix du parti qu'il avoit à prendre.

ANN. 1259.

Quand les huit jours furent expirés, l'assemblée se trouva encore plus nombreuse que la première fois. Alors Gui de Mauvoisin prit la parole, & lui dit au nom de tous les seigneurs François : » Sire, messieurs vos frères, & tous les chefs de votre armée, sont d'avis que l'intérêt de votre royaume, & la gloire de votre majesté ne vous permettent pas de demeurer plus long-temps en Palestine. De deux mille huit cents chevaliers que vous avez amenés de France, il ne vous en reste pas cent, la plupart malades, & n'ayant ni équipage ni argent pour en avoir. Vous n'êtes même dans Acre que comme dans une demeure empruntée : sans troupes, sans places, que pouvez-vous entreprendre qui soit digne d'un grand roi ? Ainsi, tout considéré, il paroît plus à propos que vous repassiez la mer, afin de faire

La plupart lui conseil-  
lent de re-  
tourner en  
France pour  
faire de nou-  
velles trou-  
pes.

*Idem. Ibi.*

ANN. 1250. » un nouvel armement , & de reve-  
» nir *hâtivement* pour prendre ven-  
» geance des ennemis de Dieu & de  
» sa loi «. Les comtes d'Anjou , de  
Poitiers , de Flandre , & autres grands  
personnages étoient du même senti-  
ment : chacun avoit envie de revoir  
son pays. Le comte de Jafa se dé-  
fendit quelque-tems d'opiner , parce  
que possédant de grands biens dans  
la Terre-sainte , on pouvoit le soup-  
çonner d'intérêt : mais enfin obligé  
de s'expliquer par un commandement  
exprès du monarque , il dit que si  
l'on pouvoit faire quelques troupes &  
tenir la campagne , il seroit plus ho-  
norable de demeurer , que de s'en  
retourner ainsi vaincu , sans avoir  
rien fait pour réparer une disgrâce  
plus glorieuse peut-être que bien des  
victoires , mais qu'une retraite pré-  
cipitée ne pouvoit que rendre hon-  
teuse. Joinville qui ne put parler que  
le quatorzième , embrassa ce dernier  
avis. Le roi , ajouta - t - il , en em-  
ployant une partie de son trésor qui  
se trouve encore tout entier , fera  
aisément de bonnes troupes : lors-  
qu'on sçaura qu'il paye largement ,  
on viendra en foule se ranger sous



ses étendarts : la Morée & les pays voisins lui fourniront des chevaliers & des soldats en abondance. Ainsi l'exige, & la gloire de notre souverain, & le salut de nos compagnons captifs, qu'on met peut-être par milliers à la torture au moment que nous délibérons, & qui se trouvent dans la nécessité, ou de souffrir mille morts, ou de renoncer à leur foi. Il prononça ces dernières paroles d'une manière si touchante, qu'il tira les larmes des yeux. Mais personne ne changea de sentiment ; & de tous ceux qui restoient, le seul Guillaume de Beaumont, maréchal de France, appuya celui du sénéchal de Champagne. Le roi, touché de tant d'opposition à ce qu'il avoit résolu, ne voulut pas encore se déclarer, & remit l'affaire à la huitaine.

Les grands seigneurs sortirent de l'assemblée fort irrités contre Joinville, qui, jeune encore, avoit osé combattre l'avis de tant de fameux personnages vieillis dans les armes & dans le conseil. » Chacun com-  
» mença aussi-tôt à l'assaillir, & lui  
» disoit par dépit & envie : Il est  
» inutile de délibérer davantage,

---

ANN. 1250.*Idem, p. 81.*

» Joinville a opiné de demeurer ;  
 ANN. 1250. » Joinville qui en sçait plus que tout  
 » le conseil du royaume de France «.  
 Le plus sage lui parut de se taire :  
 mais il eut peur d'avoir déplu au sou-  
 verain. Le roi qui le faisoit manger  
 avec lui quand les princes ses freres  
 n'y étoient pas , ne le regarda point  
 pendant tout le dîner. Le malheureux  
 sénéchal fut effrayé d'un silence , qui  
 trop souvent à la cour annonce une  
 disgrâce prochaine. Dès que les tables  
 furent levées , il se retira dans l'em-  
 brasure d'une fenêtre qui donnoit sur  
 la mer. Là , tenant ses bras passés à  
 travers les grilles , il se mit à rêver  
 à sa mauvaise fortune. Déjà il *disoit*  
*en son courage* , qu'il laisseroit partir  
 le monarque , & *s'en iroit vers le*  
*prince d'Antioche son parent* , lorsque  
 tout-à-coup il sentit quelqu'un *s'ap-*  
*puyer sur ses épaules par derriere* , &  
*lui serrer la tête entre les deux mains*.  
 Il crut que c'étoit le seigneur de  
 Nemours , qui l'avoit le plus tour-  
 menté *cette journée*. De grace , lui  
 dit-il avec chagrin , *laissez m'en paix* ,  
*messire Philippe* , *en male aventure*.  
 Aussi-tôt il tourne le visage ; mais  
 l'inconnu *lui passe la main par dessus*.  
 Alors

Alors il sçut que c'étoit le roi , à une                       
émeraude qu'il avoit au doigt , & vou- ANN. 1250.  
lut se retirer comme quelqu'un qui avoit  
mal parlé. » Venez-ça , sire de Join-  
ville, dit le monarque en l'arrêtant.  
» je vous trouve bien hardi , jeune  
» comme vous êtes , de me conseil-  
» ler sur tout le conseil des grands  
» personnages de France , que je dois  
» demeurer en cette terre. Si le con-  
» seil est bon , répondit le sénéchal  
» avec un petit reste d'humeur , votre  
» majesté peut le suivre : s'il est mau-  
» vais , elle est maîtresse de n'y pas  
» croire. Mais si je demeure en Pales-  
» tine , ajouta le prince , Joinville  
» voudra-t-il y rester avec moi ? Oui ,  
» sire , reprit celui-ci avec vivacité ,  
» fût-ce à mes propres dépens ». Le  
roi charmé de sa naïveté , lui décou-  
vrit enfin que son dessein n'étoit pas  
de repasser sitôt en France : néanmoins  
il lui recommanda le secret. Cette con-  
fidence rendit au bon sénéchal toute  
sa gaieté : *nul mal ne le grévoit plus.*  
On l'attaquoit , il se défendoit. Les  
mauvaises railleries , aussi communes  
à la cour qu'à la ville & à la cam-  
pagne , ne furent épargnées , ni de part  
ni d'autre. On l'appelloit *poulain* ,

ANN. 1250.

nom que l'on donnoit aux chrétiens orientaux nés d'un pere Syrien & d'une mere François<sup>a</sup>. Il répondoit qu'*il aimoit mieux être poulain, que chevalier recrut* ; c'est - à - dire , qui se confesse vaincu<sup>b</sup>.

<sup>a</sup> C'étoit une grosse injure , qui emportoit avec elle le reproche tacite d'avoir dégénéré du courage de leurs ancêtres , fondateurs du royaume de Jérusalem ; d'avoir hérité de leurs possessions , non de leur vertu ; d'être enfin vis-à-vis de ces grands hommes ce qu'est la rouille relativement à l'argent sur lequel elle s'amasse , ou l'écume en comparaison de l'huile dont elle se forme ; ou enfin , la lie par rapport au vin dont elle s'engendre. C'est l'explication que Sanudo donne au mot *poulain*. C'est encore ainsi que sous l'empire des Latins à Constantinople , les fils ou filles d'un François & d'une femme Grecque étoient appelés *Gasmoules* en langue du pays , *Gastemoules* en François , par forme de dérision : comme si les enfans issus de ces mariages , qui sembloient irréguliers à cause de la différence des nations & même des créances , avoient en quelque façon gâté & souillé le ventre de leurs meres ; c'est à-dire , le moule où ils avoient été formés. *Ducang. sur Joinv. pag. 85.*

<sup>b</sup> C'est la signification du mot *recrut* , *recreu* , ou *récréant* : il est tiré de l'usage des duels. Les Assises de Jérusalem introduisent l'appellant & le défendeur , disant au juge : *je suis prêt de le prouver de mon corps contre le sien , & le rendrai mort ou récréant en une heure du jour , & vez-ci mon gage*. Ainsi Joinville repoussoit l'injure par l'injure : c'étoit les appeler *courts* & lâches : chose infamante pour un chevalier. De là cette protestation de Robert de Borron en son roman de Merlin , mss. : *Certes mieux voudrois-je mourir cent fois , si cent fois je pouvois mourir , qu'une seule fois dire ou faire chose qui tournât d'récréandise*. On ne voit pas néanmoins que cette affaire ait eu aucune suite : ce qui prouve qu'alors

Les huit jours passés, le monarque assembla de nouveau les seigneurs, & après s'être signé du signe de la croix, enseignement qu'il tenoit de sa mère, » il leur dit que la diversité de leurs sentimens ne le surprenoit point; qu'il étoit persuadé que tous lui avoient parlé selon leur conscience; qu'il ne sçavoit pas moins de gré à ceux qui le pressoient de repasser en France, qu'à ceux qui lui conseilloient de demeurer en Palestine; que cependant sa présence ne lui paroïssoit pas absolument nécessaire dans son royaume, où la reine sa mère gouvernoit avec tant de sagesse; qu'elle avoit fait ses preuves de prudence & de courage dans des tems plus orageux; qu'elle ne manquoit enfin ni d'hommes ni d'argent pour s'opposer efficacement aux entreprises des ennemis de l'état. Mais, ajouta-t-il, si je pars, le royaume de Jérusalem est perdu. Quelle honte, si étant venu pour

ANN. 1250.

Il se détermine à demeurer en Syrie.

*Ibid.* p. 832.

on n'étoit point si délicat qu'aujourd'hui sur le point d'honneur, où du moins, qu'avec la même bravoure, on sçavoit mieux entendre raillerie dans l'occasion. *Ducang. Ibid.* p. 85. 86.

» le délivrer de la tyrannie des infi-  
 » déles, je le laissois dans une posi-  
 » tion pire que celle où je l'ai trouvé !  
 » Je crois donc que le service de Dieu  
 » & l'honneur de la nation Fran-  
 » çoise exigent que je demeure en-  
 » core quelque-temps à Ptolemaïs.  
 » Ainsi, seigneurs, je vous laisse le  
 » choix : si vous voulez retourner  
 » dans votre patrie, *de par Dieu soit*,  
 » je ne prétends contraindre per-  
 » sonne. Si vous voulez rester avec  
 » moi, dites-le hardiment ; je vous  
 » promets que je vous donnerai tant ,

*Ducang. obs.*  
*sur Joinville,*  
*p. 88.*

» *que la coupe ne sera pas mienne,*  
 » *mais vôtre* ». Il vouloit dire que ses  
 finances seroient plus pour eux que  
 pour lui-même. La coutume étoit  
 dans ces anciens tems, lorsque les  
 princes vouloient donner idée de  
 leur magnificence, de se faire appor-  
 ter de l'or & de l'argent dans des  
 coupes précieuses. Les hérauts d'ar-  
 mes y puisoient à pleine main, & jet-  
 toient toutes sortes de pièces au peu-  
 ple, en criant trois fois, *largesse du*  
*plus puissant des rois* : ce qui se fai-  
 soit communément aux grandes fêtes,  
 quand les souverains tenoient leurs  
*cours plénieres ou couronnées*, parce

qu'ils n'y paroissent que la couronne en tête & avec leurs habits royaux. De-là vient que dans nos vieux auteurs , le mot *coupe* signifie souvent le trésor royal , comme pour avertir le monarque que ses richesses sont moins pour être employées à satisfaire ses passions ou ses caprices , que pour être distribuées à ses sujets dans l'occasion.

---

 ANN. 1258.

On ne peut exprimer l'étonnement des princes & des barons à cette déclaration du monarque. Quelques-uns , honteux d'abandonner leur souverain, se laisserent vaincre par les sentimens d'honneur & de générosité : la plupart n'en disposerent pas moins toutes choses pour leur retour. Les princes même ses freres se préparèrent à partir , & s'embarquerent en effet vers la saint Jean : *mais ne sçais pas bien* , dit Joinville, *si ce fut à leurs requêtes , ou par la volonté du roi* , qui soigneux de leur gloire , voulut bien dire qu'il les renvoyoit pour la consolation de sa très - chere dame & mere , & de tout le royaume de France. Ce fut à cette occasion qu'il écrivit la lettre qui nous reste sur sa prison & sur sa délivrance : elle est

*Ibidem.*

*Epist. S. Lud.  
de capt. &  
liber. suâ.  
Apud Duch.  
tom. 5. p. 428.*

ANN. 1250.

adressée à ses chers & fidèles les prélats, barons, chevaliers, soldats, citoyens & bourgeois. Il leur détaille du même style, & les succès, & les disgraces de son expédition d'Égypte; & finit par leur rendre compte des raisons qui l'ont déterminé, contre l'avis de plusieurs, à demeurer encore quelque-temps en Syrie : monument précieux où l'on remarque des sentimens si nobles, si chrétiens, une simplicité si sublime, qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il n'est donné de parler ainsi, qu'à un roi animé de l'Esprit de Dieu.

Il donne ses  
ordres pour  
lever des  
troupes.

Le saint monarque, sans être effrayé de la désertion presque générale de son armée, donna aussi-tôt ses ordres pour lever de nouvelles trou-

*Joinv. Ibid.* pes : mais au bout d'un mois, *on ne lui avoit encore fait recrue de chevaliers, ne d'autres gens.* Surpris de cette négligence, il manda ce qui lui restoit d'officiers principaux, surtout Pierre de Nemours, ou de Ville-Beon, chambellan de France, *le plus loyal homme, & le plus droiturier qui fût vu oncques en la maison du roi.* » Pourquoi, leur dit-il d'un air courroucé, n'a-t-on pas exécuté la com-



» mission que j'avois donnée ? Sire ,  
 » répondit le bon chambellan , c'est  
 » que chacun se met à si haut prix , &  
 » particulièrement Joinville , que  
 » nous n'osons pas promettre ce  
 » qu'on nous demande . Le roi sur  
 le champ fait appeller Joinville , qui  
 d'abord se jeta à ses genoux tout  
 alarmé : car il avoit tout entendu.  
 Louis , après l'avoir fait lever , lui  
 ordonna de s'asseoir . » Sénéchal , lui  
 » dit - il avec autant de majesté que  
 » de bonté , vous n'avez pas oublié  
 » sans doute , la confiance & l'ami-  
 » tié dont je vous ai toujours ho-  
 » noré. D'où vient donc que vous  
 » êtes si difficile sur la paye , quand  
 » il s'agit de vous engager à mon  
 » service ? Sire , répliqua le Cham-  
 » penois , j'ignore ce que vos gens  
 » ont pû vous dire : mais si je de-  
 » mande beaucoup , c'est que je man-  
 » que de tout. Vous sçavez que lors-  
 » que je fus pris , il ne me demeura  
 » que le corps : ainsi ce m'est une  
 » chose impossible d'entretenir ma  
 » compagnie , si l'on ne me donne  
 » de bons appointemens. J'ai trois  
 » chevaliers portant bannieres , qui  
 » me coutent chacun quatre cens

ANN. 1250.

Idem, p. 84.

» livres : il me faudra bien huit cens  
 ANN. 1250. » livres pour me monter tant de har-  
 » nois que de chevaux , & pour don-  
 » ner à manger à ces chevaliers jus-  
 » qu'au temps de Pâque. Or , regar-  
 » dez donc , Sire , si je me fais trop  
 » dur & trop cher. Alors compta le  
 » roi par ses doigts : font , fit-il , deux  
 » mille livres : Eh ! bien , soit : je  
 » vous retiens à moi : je ne vois point  
 » en vous d'outrage <sup>a</sup> «.

Ancienne  
 paye des che-  
 valiers , offi-  
 ciers & sol-  
 dats François.

On apprend en effet de plusieurs monumens conservés à la chambre des comptes de Paris , que dans ces anciens tems la paye simple ou ordinaire du chevalier banneret étoit de vingt sols tournois par jour , celle du bachelier & de l'écuyer banneret de dix , celle de l'écuyer simple de cinq , celle du gentilhomme à pied de deux , celle du sergent à pied de douze deniers , celle de l'arbalétrier

Ducang. obs.  
 sur Joinv. p.  
 87. & dissert.  
 9. p. 157.

<sup>a</sup> On a cru devoir rapporter cette conversation du roi & de Joinville , dans sa plus exacte simplicité. Tout y fait tableau , & la noble condescendance du prince , & l'aimable naïveté du vassal. On y voit que dans ces anciens tems , nos souverains étoient obligés d'acheter quelquefois bien cher les services de leurs sujets , & que ces fiers paladins , qu'on nous représente si délicats sur l'honneur , se vendoient le plus qu'ils pouvoient , non-seulement aux rois , mais même aux seigneurs particuliers ; & toujours sous la condition d'avoir la table.

de quinze. Quelquefois le monarque augmentoit cette solde , & comptoit par jour trente sous tournois aux premiers , quinze aux seconds , ainsi des autres à proportion : ce qui s'appelloit la grande paye. Alors il déclaroit qu'il n'entendoit point qu'elle passât pour gages ; mais pour une maniere de prêt , ou pour une grace. C'est précisément cette solde extraordinaire que Joinville sollicitoit , & même quelque chose de plus : quatre cens livres pour huit mois , font trente-trois sous quatre deniers par jour. On sera peut-être surpris , dans un siècle sur-tout où les journées de nos officiers-généraux sont si couteuses , que le chambellan se soit si fort récrié sur la demande du sénéchal de Champagne : mais une partie de l'étonnement cessera , si l'on fait réflexion que le sou d'alors vaudroit aujourd'hui  $16 \text{ f. } 7 \frac{211}{843} \text{ d.}$  C'étoit par conséquent  $27 \text{ liv. } 14 \text{ f. } 5 \frac{1711}{2529} \text{ d.}$  par jour ,  $6641 \text{ liv. } 13 \text{ f. } 6 \frac{314}{843} \text{ d.}$  pour huit mois , & autant pour la table de leur chef.

Le Blanc ;  
traité des  
monn. p. 171.

Joinville avoit grand besoin de ce secours d'argent ; car il n'avoit plus que quatre cens livres , qui même

ANN. 1250.

Joinv. observ.  
p. 84.

avoient couru grand risque. Il les avoit données en garde au commandeur du Temple, qui dès la seconde fois qu'il envoya prendre quelque chose sur cette somme, *lui manda qu'il n'avoit aucuns deniers qui fussent à lui, & qui pis est, qu'il ne le connoissoit point.* Le sénéchal fit grand bruit, & publia par-tout que les Templiers étoient larrons. Le grand-maître effrayé des suites de cette affaire eut d'abord recours aux menaces; ensuite jugea plus à propos de rapporter le petit trésor, & de fait le rendit: *dont je fus très-joyeux*, ajoute Joinville, *car je n'avois pas un pauvre denier: mais bien protestai de ne plus donner la peine à ces bons religieux de garder mon argent.*

Ambassade  
du foudan de  
Damas.

Déjà Louis avoit rassemblé un corps de troupes assez considérable, sinon pour tenter quelque conquête digne d'un grand roi, du moins pour se faire craindre & rechercher des différens partis qui s'étoient formés entre les Sarrafins. Bientôt en effet, il reçut une ambassade de la part du foudan de Damas, qui l'exhortoit à se joindre à lui pour exterminer les Egyptiens, ces lâches vio-

Idem. p. 85.

lateurs de toutes sortes de loix , aussi infidèles aux étrangers qu'à leur prince , qu'ils avoient massacré. Il offroit , si le roi vouloit être son allié , de partager avec lui leurs dépouilles , & de lui céder tout le royaume de Jérusalem. L'avantage étoit grand : le monarque , après l'infidélité des Emirs , pouvoit l'accepter : mais sa délicatesse sur l'observation des traités l'engagea à faire encore une tentative auprès de ces barbares. Sa réponse fut , que » si l'Egypte n'obser-  
» voit pas avec plus d'exactitude la  
» trêve qu'elle avoit jurée , il pro-  
» mettoit de l'aider de ses armées ,  
» pour venger la mort de son cousin  
» le soudan de Babylone ». Frère Yves , Jacobin , qui sçavoit l'Arabe , eut ordre d'aller porter ces assurances à Damas. Ce fut en partant pour cette ambassade , que ce bon religieux eut cette rencontre si merveilleuse , suivant Joinville , d'une petite vieille femme , tenant d'une main un vase plein de charbons allumés , & de l'autre une cruche remplie d'eau. Interrogée sur l'usage qu'elle en prétendoit faire , elle répondit » que du  
» feu elle vouloit brûler le paradis ,

ANN. 1250.

» & de l'eau éteindre l'enfer : afin ,  
 » ajouta-t-elle , qu'on ne fasse jamais  
 » le bien en ce monde par le motif  
 » de la crainte ou de l'espérance » :  
 nouvel exemple de l'enthousiasme  
 de ces siècles ignorans. Le paradis  
 n'est autre chose que Dieu lui-même  
 & sa possession : ôtez cet être suprême ,  
 vous ôtez toutes les vertus.

Dans le même temps Jean de Valence , gentilhomme aussi distingué à l'armée par son courage , que dans le conseil par sa capacité , fut envoyé en Egypte pour sommer les émirs d'exécuter le traité de Damiette , ou pour leur déclarer la guerre en cas de refus : négociation qui n'empêcha pas le monarque de pourvoir à la sûreté de la Palestine. Acre étoit alors la principale force des Chrétiens : il s'appliqua sur-tout à la mettre en état de défense. De nouvelles fortifications furent ajoutées aux anciennes , un grand quartier , nommé Montmuzard , enfermé dans l'enceinte de la place , & plusieurs châteaux des environs , réparés à ses frais. On assure même qu'il y travailla de ses mains : exemple qui fit une impression si vive , que les seigneurs , les

Guill. Nang.  
 apud Duch.  
 t. 5. p. 350.  
 Bulla canon.  
 ibid. p. 489.

soldats , & les manœuvres s'empres-  
sant à l'envi de l'imiter , l'ouvrage  
en fut , & plus prompt , & plus so-  
lide.

ANN. 1250.

Telles étoient les occupations du  
saint roi , lorsqu'il lui vint une am-  
bassade qui fut pour lui une nouvelle  
occasion de faire paroître cette gran-  
deur d'ame qui le rendoit si digne  
du trône qu'il occupoit. » Sire , lui  
» dit le chef de cette députation ,  
» connoissez-vous mon seigneur &  
» maître , le vieux de la Montagne ?  
» Non , répliqua froidement le mo-  
» narque ; mais j'en ai entendu par-  
» ler. Si cela est , reprit l'ambassa-  
» deur , je m'étonne que vous ne lui  
» ayiez pas encore envoyé de pré-  
» sents pour vous en faire un ami.  
» C'est un devoir dont s'acquittent  
» régulièrement tous les ans l'empe-  
» reur d'Allemagne , le roi de Hon-  
» grie , le soudan de Babylone , &  
» plusieurs autres grands princes ,  
» parce qu'ils n'ignorent pas que leur  
» vie est entre ses mains. Je viens  
» donc vous sommer de sa part de ne  
» pas manquer à le satisfaire sur ce  
» point , ou du moins de le faire  
» décharger du tribut qu'il est obligé

Réponse au-  
si noble que  
fiere de Louis  
aux envoyés  
du prince des  
assassins.

Joinv p. 83.  
86. 87.

ANN. 1250.

» de payer tous les ans aux grands-  
 » maîtres du Temple & de l'Hôpital.  
 » Il pourroit se défaire de l'un & de  
 » l'autre ; mais bientôt ils auroient  
 » des successeurs : sa maxime n'est  
 » pas de hazarder ses sujets pour  
 » avoir toujours à recommencer «.  
 Le roi écouta paisiblement l'insolente harangue de l'envoyé , & lui ordonna de revenir le soir pour avoir sa réponse. Il revint : le grand-maître du Temple & celui de l'Hôpital se rrouverent à l'audience , l'obligerent , par ordre du monarque , à répéter ce qu'il avoit dit le matin , & le remirent encore au lendemain. Le fier assassin n'étoit point accoutumé à ces manieres hautaines. Mais quel fut son étonnement lorsque les grands-maîtres lui dirent qu'on ne parloit point de la sorte à un roi de France ; que sans le respect de son caractère on l'auroit fait jeter à la mer ; qu'il eût enfin à revenir dans quinze jours faire satisfaction pour l'insulte faite à la majesté royale.

Une si noble fierté étonna toute la Palestine , & fit trembler pour les jours du monarque. On connoissoit , & les attentats du barbare , & la fu-



reur de ceux à qui il en confioit l'exécution. Mais celui qui tient en main toutes nos destinées , en disposa autrement. Le vieux de la Montagne craignit lui-même un prince qui le craignoit si peu , & lui renvoya sur le champ l'ambassadeur avec des présents également singuliers , bizarres , curieux & magnifiques. C'étoit d'un côté *sa propre chemise* , » pour marquer » par celui de tous les vêtemens qui » touche le corps de plus près , qu'il » étoit de tous les rois celui avec » lequel il vouloit avoir une plus » étroite union ; & de l'autre , un » anneau de fin or pur , où son nom » étoit gravé , en signifiante qu'il » l'épousoit pour être tout à un , » comme les doigts de la main ». Ces symboles étranges furent accompagnés d'une caisse remplie de plusieurs ouvrages de cristall de roche , où il y avoit un éléphant , diverses figures d'hommes , un échiquier , & des échecs de même matière : le tout orné d'or & parfumé d'ambre. Le saint roi sentit une joie secrète d'avoir obligé ce barbare à s'humilier : mais ne voulant pas se laisser vaincre en générosité , il lui envoya

ANN. 1250.

Idem. p. 88.

le frere Yves, Jacobin, avec de riches présens, qui consistoient en un grand nombre de vestes d'écarlate, de coupes d'or, & de vases d'argent. Ce bon religieux fut très-bien reçu, & rapporta que le prince de la Montagne suivoit la loi d'Ali; qu'il avoit un grand respect pour *monseigneur saint Pierre*, qui vivoit encore selon lui, & dont il vouloit que l'ame eût été successivement celle d'Abel, de Noë, & d'Abraham; qu'il étoit absolu dans son petit état; & que lorsqu'il marchoit, un homme portoit devant lui sa hache d'armes, & *crioit à haute voix en son langage : Détournez-vous de devant celui qui porte la mort des rois entre ses mains.*

Négociation  
avec l'Egypte : fermeté  
du roi : soumission des  
émirs.

Le sire de Valence cependant étoit arrivé au grand-Caire, où d'abord il reprocha avec beaucoup de hauteur aux émirs, les infractions faites au traité de Damiette; ensuite leur déclara que le roi son maître seroit bientôt en état de s'en venger si l'on différoit plus long-temps l'exécution des articles qui regardoient la délivrance des prisonniers. Les barbares, qui quelque temps auparavant avoient porté l'insolence jusqu'à menacer de

venir assiéger saint - Jean - d'Acre ,  
changerent tout-à-coup de langage ,  
promirent de faire toutes les satis-  
factions convenables , conjurerent  
l'envoyé d'employer tous ses bons  
offices pour calmer le juste courroux  
du monarque , & s'engagerent par  
serment à lui accorder les conditions  
les plus avantageuses , s'il vouloit se  
liguer avec l'Egypte contre le foudan  
de Damas. Les effets parurent répon-  
dre aux promesses : deux cents che-  
valiers furent mis en liberté , & des  
ambassadeurs de la premiere distinc-  
tion eurent ordre de se rendre en  
Palestine , pour y négocier avec le  
prince François. Louis , charmé d'un  
commencement si heureux , protesta  
qu'il n'écouteroit aucune proposition ,  
qu'on ne lui eût renvoyé *toutes les*  
*têtes des Chrétiens qui pendoient comme*  
*en trophée sur les murs du Caire* ; qu'on  
ne lui eût aussi remis entre les mains  
tous les petits enfans qu'ils avoient  
forcés d'apostasier ; enfin qu'on ne le  
rât quitte des deux cents mille livres  
qu'il n'avoit pas encore payées. Le  
seigneur de Valence fut de nouveau  
chargé de retourner en Egypte , pour  
porter cette réponse aux émirs : tant

ANN. 1250.

*Idem. Ibid.*

on avoit d'idée *de la grand sagesse & vaillance qui étoit en lui !*

ANN. 1250.

Parmi les chevaliers que cet habile négociateur avoit ramenés d'Afrique, il y en avoit bien quarante de la cour de Champagne, *tous deserpillés, (sans habits) & mal atournés* : c'est l'expression de Joinville, *qui les fit vêtir à ses deniers, de cottes & surcots de vair, & les présenta au roi, pour l'engager à les prendre à son service. Quelqu'un du conseil entreprit de s'y opposer, sous prétexte que en l'état du prince il y avoit excès de plus de sept mille livres.* » Le sénéchal, emporté par sa vivacité, dit » hautement que *la malle-avanture l'en faisoit parler* : que le monarque manqueroit à ce qu'il se devoit, s'il ne s'attachoit de si braves gens : qu'il y alloit, & de son intérêt, puisqu'il avoit besoin de troupes, & de sa gloire, puisque la Champagne avoit perdu trente-cinq chevaliers, tous portant bannières, qui avoient été tués en combattant sous ses étendarts ». Aussi-tôt il commença à pleurer. Alors, dit-il, » le roi me appaisa, » retint tous ces seigneurs Champe-

*Ibid. p. 89.*

» nois , & me les mit en ma bataille «.

On avoit auffi renvoyé avec ces prisonniers , les os de Gautier de Brienne , neveu du fameux Jean de Brienne , roi de Jérusalem , & cousin germain de Marguerite , princesse de Sidon. Cette dame lui fit faire en l'église de l'hôpital de saint - Jean - d'Acre , *un grand service à merveilles. Chaque chevalier offrit un cierge & un denier d'argent.* Le roi lui - même y assista , alla en cérémonie à l'offrande , & donna un besan de la monnoie de la princesse , *dont chacun s'émerveilla :* jamais on ne lui avoit vû donner que de la sienne ; *mais il le fit par sa courtoisie pour les dames.*

ANN. 1270.

La guerre étoit plus vive que jamais entre les Sarrazins d'Egypte & de Syrie. Il y avoit eu un combat sanglant , & d'un succès si bizarre , que chaque parti s'étoit vû tout à la fois , & vainqueur , & vaincu. Ces divisions assuroient le repos des croisés , qu'on ménageoit de part & d'autre avec grand soin. Les vivres leur venoient en abondance de tous côtés , & rien ne leur manquoit que de se voir en plus grand nombre. Louis scût profiter de la circonstance , pour

ANN. 1251.

faire plusieurs voyages utiles à la chrétienté d'orient. Il se rendit d'abord à Tyr , où il laissa des marques non-équivoques de sa magnificence ; ensuite à Nazareth , où il eut la consolation de célébrer la fête de l'Annonciation dans ce même lieu consacré à la mémoire de ce premier de nos mystères ; enfin à Césarée , où sa principale occupation fut de relever les ouvrages que les infidèles *avoient rompus & abbatus*. Il la fit fermer d'un mur fort élevé , si épais qu'un chariot pouvoit y passer , flanqué de fortes tours , & défendu par un fossé aussi large que profond. Ce fut là que le sénéchal de Champagne vint le trouver. Les huit mois de son engagement expiroient : » Sire de » Joinville , lui dit le monarque du » plus loin qu'il l'apperçut , je ne » vous ai retenu que jusqu'à Pâque : » que me demandez vous pour me » continuer le service encore un an ? » Je ne suis point venu , répondit » le seigneur Champenois , pour telle » chose marchander : je demande » seulement que vous ne vous courrouciez de chose que je vous de- » manderai , ce qui vous arrive sou-

» vent : je vous promets de mon  
 » côté, que de ce que vous me refu-  
 » serez, je ne me courrouceray mie.  
 » Cette naïveté divertit beaucoup le  
 » saint roi, qui dit qu'il le retenoit  
 » à tel convenant. Aussi tôt il le prend  
 » par la main, le mene à son conseil,  
 » & lui rend compte de la condition  
 » du traité. Chacun se mit à rire, &  
 » la joie fut grande de quoi il demeu-  
 » roit ».

ANN. 1251.

Le religieux prince s'appliquoit sur-  
 tout à faire observer les anciens régle-  
 mens. Un de ses sergens avoit in-  
 sulté un des chevaliers de Joinville ;  
 il fut condamné à faire réparation se-  
 lon l'usage du pays. Il se rendit à l'hô-  
 tel du sénéchal, *tout deschaux, en sa*  
*chemise, ayant une épée en son poing,*  
*s'agenouilla devant l'offensé, la lui pré-*  
*senta d'un air soumis, & lui dit :* » Sire  
 » chevalier, je reconnois avec humi-  
 » lité toute la disproportion qui est  
 » entre vous & moi ; je vous crie  
 » merci de ce que j'ai mis la main sur  
 » vous : voici mon épée, je vous la  
 » rends, afin que vous m'en coupiez le  
 » poing, s'il vous plaît le faire ». Join-  
 ville intercéda pour lui, & son mal  
 talent lui fut pardonné. Le saint roi

Jugemens  
 remarquables  
 du saint roi.

Idem p. 95.  
 96.

ANN. 1251.

témoignoit encore plus de sévérité, lorsqu'il s'agissoit de venger les offenses contre Dieu. Un chevalier avoit été surpris dans un mauvais lieu. *On lui partit un jeu<sup>a</sup>*, dit le naïf historien de Louis, ou que la femme, *nue en sa chemise*, le traîneroit par toute la ville avec une ficelle attachée à quelque endroit de son corps, ou qu'il perdrait ses armes, & *seroit déchassé & fourbani*. Le coupable *élut qu'il aimait mieux perdre, cheval, armures, harnois, & s'en partir de l'ost*. Mais ce juge si austère dans ce qui étoit de l'intérêt des autres, avoit une patience admirable dans ce qui ne regardoit que sa personne. Un de ses valets de chambre laissa tomber une goutte de cire enflammée sur une jambe où il avoit mal. *Vous devriez vous souvenir*, lui dit-il, *que mon grand-pere vous donna autrefois votre congé pour beaucoup moins*. C'est tout ce que la douleur lui arracha : jamais on ne vit un si bon maître, si aisé à servir, si disposé à excuser les fautes de ses domestiques.

Vie mss. de  
S. Louis, par  
le confell. de  
la reine Marg.

Retour des  
religieux.

Ce fut dans ce même-tems qu'arriverent les deux freres prêcheurs qu'il

<sup>a</sup> On lui laissa le choix.



avoit envoyés en Tartarie. Tout ce ANN. 1251.  
 que ces bons religieux avoient vu qu'il avoit  
 dans leur voyage, leur sembloit tenir envoyés en  
 du prodige. Ils n'avoient trouvé Tartarie.  
*une route de plus de trois mille lieues,*  
*en plusieurs villes & cités, que grands*  
*monceaux d'ossements de nations que* Joinv. p. 97.  
 le grand kan avoit exterminées : les  
 sujets de ce prince étoient gens venus,  
 nés & concrétés d'une grande berrie  
 (campagne plate) de sablon, là où il  
 ne croissoit nul bien. Cette vaste pleine  
 commençoit à une roche si grande, si  
 merveilleusement haute, que nul hom-  
 me vivant ne la pouvoit jamais passer.  
 On voyoit au delà, c'est-à-dire, vers  
 la fin du monde, les peuples de Got &  
 de Magot <sup>a</sup>, qui devoient venir avec  
 l'antechrist pour tout détruire. Les Tar-  
 tares, tributaires autrefois du prêtre-  
 Jean, de l'empereur de Perse, & de  
 plusieurs autres rois, étoient telle-  
 ment en horreur à leurs souverains,

<sup>a</sup> Ceux que le sénéchal de Champagne appelle de  
 Got & de Magot, sont nommés dans l'écriture sainte,  
 de Gog & de Magog; dans la chronique orientale, de  
 Hagin-Magin; dans Paul le Vénitien, de Lug & de  
 Mungug. Plusieurs sçavans prétendent que ce sont les  
 peuples du Catay, province de la Tartarie septentrio-  
 nale, la plus voisine de la Chine : quelques autres as-  
 surent au contraire, que le Catay n'est autre chose  
 que la partie la plus septentrionale de l'empire Chi-  
 nois.

que *quand ils portoient leurs deniers ;*  
 ANN. 1251. *on ne daignoit pas les recevoir devant*  
*Idem. p. 92. eux , mais on leur tournoit le dos. Un*  
*sage homme d'entre eux leur représenta*  
 que le seul moyen de se délivrer d'un  
 joug si honteux , étoit de se choisir  
 un roi , & de faire exactement ce  
 qu'il leur commanderoit. Les cin-  
 quante-deux hordes qui composoient  
 toute la nation , s'assembloient aussi-tôt :  
 on tire au fort : *il tombe sur celui qui*  
*les avoit ainsi enseignés. »* Si vous  
 » voulez , leur dit-il , que je sois  
 » votre seigneur , jurez par celui qui  
 » a fait le ciel & la terre , que vous  
 » tiendrez & observerez mes com-  
 » mandemens “. Tous le lui promi-  
 rent avec serment. Le premier soin du  
 nouveau monarque fut de leur donner  
 trois *enseignemens qui furent moult*  
*bons :* » l'un , que nul ne prendroit  
 » le bien d'autrui outre son gré , ni  
 » à son déçu : l'autre , que personne  
 » ne frapperoit son semblable , s'il ne  
 » vouloit perdre le poing : le troisié-  
 » me , que nul n'auroit compagnie de  
 » la femme ni de la fille d'autrui ,  
 » s'il ne consentoit à renoncer à la  
 » vie “.

L'ordre fut expédié sur le champ  
 que

que chacun eût à se tenir prêt pour  
marcher contre le Prêtre-Jean. La vic-  
toire suivit par-tout leurs étendarts ,  
& la plus grande partie des états de  
ce prince fut subjuguée. Quelque-  
temps après , un *de leurs grands maî-  
tres* disparut , & fut transporté *sur un  
tertre haut à merveilles , où il trouva  
grant quantité des plus belles gens qu'il  
eût jamais vûs , & les mieux vêtus &  
aournés.* Un roi , » le plus bel à re-  
» garder de tous les autres , étoit assis  
» au milieu d'eux sur un trosne tout  
» d'or , ayant à sa droite six rois , au-  
» tant à sa gauche , tous couronnés  
» & bien parés à pierres précieuses.  
» On voyoit à ses genoux , d'un côté  
» une reine , qui lui disoit & prioit  
» qu'il pensât de son peuple ; de l'au-  
» tre un moult beau jouvenceau , qui  
» avoit deux aîles resplendissantes  
» comme le soleil. Tu es venu de Tar-  
» tarie , dit le monarque au grand-  
» maître étonné de tout ce qu'il  
» voyoit , va raconter à ton souverain  
» que tu m'as vu , qui suis seigneur  
» du ciel & de la terre ; que je lui  
» mande qu'il me rende graces de la  
» victoire que je lui ai accordée sur  
» le Prêtre-Jean ; & que je lui donne

ANN. 1251.

Idem, p. 92.

ANN. 1251.

» puissance de mettre en sa subjection  
 » toute la terre. L'enseigne pour te  
 » faire croire, c'est qu'avec trois cents  
 » hommes tu vaincras l'empereur de  
 » Perse, qui combattra contre toi  
 » avec trois cents mille chevaliers  
 » & hommes d'armes, & plus. Aussi-  
 » tôt il appelle un de ses belles gens :  
 » vien ça, George, fit-il, va-t-en  
 » conduire cet homme à son héber-  
 » gement. Le Tartare arrivé à la cour  
 » du roi son maître, lui rendit com-  
 » pre de tout ce qui s'étoit passé, ob-  
 » tint les trois cents hommes d'armes  
 » qu'il lui demanda, les fit baptiser,  
 » confesser, appareiller, s'en alla as-  
 » saillir l'empereur de Perse, le  
 » vainquit, & le chassa hors de son  
 » empire & de sa terre. Depuis ce  
 » moment le nombre des chrétiens  
 » se multiplia tellement dans les états  
 » du grand kan, que l'on comptoit  
 » en son ost jusqu'à huit cents cha-  
 » pelles sur chars ».

Il y renvoie  
 Guil. Rubru-  
 quis, cord.  
 inutilité de  
 cette seconde  
 ambassade.

C'est tout ce que nos crédules moi-  
 nes rapportèrent de l'origine, des con-  
 quêtes & de la religion des Tartares.  
 On les avoit assez bien reçus : mais on  
 les fit passer par le feu avec les pré-  
 sents qu'ils apportèrent. Telle étoit la

coutume du pays pour les choses qui avoient appartenu aux morts. On regarda, & les envoyés, & ce qu'ils venoient offrir, comme le bien du feu kan, parce qu'ils étoient destinés pour lui. Ce qui se trouvoit les plus vrai dans leur récit, c'est qu'il y avoit effectivement un grand nombre de chrétiens en Tartarie, mais très-mal instruits du dogme qu'ils professoient. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le zèle du saint roi Louis : il en écrivit aussi-tôt au pape, le conjurant d'y envoyer des missionnaires avec la qualité d'évêques, & tous les pouvoirs de dispenser sur les mariages, les jeûnes, & quelques autres pratiques qui ne sont que d'institution ecclésiastique. Le souverain pontife accorda tout ce que l'on demandoit; & le monarque cependant envoya Guillaume Rubruquis, cordelier, vers un prince Tartare, nommé Sartach, qui regnoit sur les bords du Tanaïs & du Volga.

ANN. 1251.

Ce religieux, moins enthousiaste que ses prédécesseurs, ne vit dans les Tartares que des sauvages vêtus de peaux de chiens & de chevres; n'habitait que des maisons portées sur

Relation du  
voyage de  
Guil. Rub.

des chariots & couvertes de feurre ; n'ayant d'autre mérite que de se contenter de peu , & d'ignorer les commodités de la vie ; conquérans d'une grande partie de l'Asie , plus heureux néanmoins , que versés dans l'art militaire , plus rusés que braves ; hospitaliers , il est vrai , mais à la maniere des barbares , qui ne sçavent que presser de boire des liqueurs aussi barbares qu'eux : tel *le cosmos* , boisson faite de lait de jument aigri. On remarquera que ce cordelier *n'étoit pas grand buveur* : il fut cependant obligé de boire aux différentes audiences qu'il eut d'abord de Sartach , ensuite de Beatu , enfin du grand kan Mangu : car il fut renvoyé de l'un à l'autre. Celle de Sartach est sur-tout remarquable. Les envoyés , c'étoient trois Franciscains , y vinrent revêtus de riches chapes , Rubruquis ayant dans une main la bible du roi , dans l'autre le pfeautier de la reine : le second ambassadeur portoit la croix avec le missel , & le troisieme l'encensoir. Dès qu'on eut levé une portiere qui fermoit l'entrée de la tente du prince , tous trois entonnerent le *Salve regina* : cérémonie bizarre bien digne de ceux qui l'a-

voient imaginée; encore plus de ceux pour qui elle se faisoit. On demanda au chef de l'ambassade, quel étoit le plus considérable des princes chrétiens? il répondit que c'étoit l'empereur. Tu nous trompes, reprirent les barbares, c'est assurément le roi de France.

ANN. 1251.

Pag. 61.

La cour du grand kan fut celle où nos ambassadeurs trouverent plus de magnificence. C'étoit de riches meubles, & des bijoux de toute espece, dépouilles de tout l'Orient, mais arrangées sans goût dans des tentes également superbes pour la matiere, & grossieres pour le travail. Rubruquis fut d'abord introduit dans une maniere de sale tapissée de toiles d'or, au milieu de laquelle étoit un bassin de métal précieux, rempli de braise faite avec du bois d'épines, des racines d'absinthe, & de la fiente de bœuf. Il trouva l'empereur, prince d'environ quarante-cinq ans, & d'assez mauvaise mine, assis sur un petit lit entre sa femme & une des princesses ses filles: d'autres enfans plus jeunes jouoient près de lui sur un magnifique sofa: un grand nombre de courtisans, hommes & femmes,

étoient dans un grand respect. Le malheureux moine fut encore forcé de boire : mais il but très-peu. Mangu n'eut pas tout-à-fait la même sobriété ; ce qui lui fit dire des choses où l'envoyé ne comprit rien. On lui signifia néanmoins très-clairement quelques jours après , qu'on n'entendoit point qu'il demeurât en Tartaire , mais qu'on lui permettoit de s'y reposer quelque tems. Cette réponse fut accompagnée d'une lettre pour le monarque François, où le prince Tartare se qualifioit fils de Dieu , & le seul souverain seigneur de la terre. Il y ordonne au saint roi de faire observer dans ses états les commandemens de l'être suprême donnés à Genghis-kan , & de lui envoyer des ambassadeurs , s'il veut avoir la paix avec lui. Ceux , ajoute-t-il , qui s'attaquent aux

E. 234. 235. *Moales* , c'est le nom qu'il affectoit de donner à ses peuples , » ont des yeux » sans voir , des mains dont il ne » sçauroient rien faire , des pieds qui » ne marchent point «. David , le prétendu envoyé d'Ecatay , y est traité de fourbe , & cette Charmis qui avoit écrit par les freres prêcheurs , de méchante & de forcierre. La plus grande



passion de Rubruquis étoit de rendre compte de son voyage en personne : mais arrêté par ses supérieurs en Palestine, il ne put le faire que par écrit <sup>2</sup>. On peut juger de l'affliction qu'eut Louis de voir de si grandes espérances trompées.

ANN. 1251.

Le saint roi étoit encore à Césarée, occupé du soin de mettre cette importante place à l'abri de toute insulte, lorsqu'un aventurier, nommé Elenars de Seningaan, ou Clénard de Semingan, vint lui offrir ses services, *lui dixième*. Ce seigneur, si l'on en croit Joinville, qui ne paroît pas un grand géographe, » étoit parti du » royaume de Norone ( Norvège ), » où il monta sur mer, vint rangeant » toute la côte d'Espagne, passa le » détroit de Maroc, & arriva en » Palestine à travers mille dangers. » Le fier chevalier ne trouvant pas » assez d'exercice à son courage, se » mit à chasser aux lions avec ses gens. » Ils couroient ces bêtes féroces, » comme on court aujourd'hui le » cerf, non pour les forcer à la course, mais pour les percer à coups de » flèches. L'animal furieux de sa blef-

Il lui arrive quelque secours.

Joinv. p. 93.

<sup>2</sup> En 1255 ou 1256.

» fure, se précipitoit sur le premier  
 » qu'il voyoit. Celui-ci piquant des  
 » éperons, fuyoit à toute bride, &  
 » laissoit tomber une vieille pièce de  
 » drap, que le lion prenoit & déchir-  
 » roit, croyant tenir l'homme qui  
 » l'avoit frappé. Alors les chasseurs  
 » l'accabloient d'une grêle de traits,  
 » toujours recommençant le même  
 » manège, jusqu'à ce que leur proie,  
 » épuisée de sang, tombât sans aucun  
 » mouvement «.

Un autre chevalier plus connu, & d'une naissance plus distinguée, vint aussi s'offrir au religieux monarque. C'étoit Philippe de Toucy, bail ou régent de l'empire de Constantinople, petit-fils de la princesse Agnès, sœur de Philippe Auguste, veuve de l'empereur Andronic, & femme en secondes noces de Théodore de Branas, ou Uranas, grand seigneur de Grece. Ainsi Philippe avoit l'honneur d'être proche-parent de Louis. Il racontoit beaucoup de choses des malheurs de Baudouin II, empereur de Constantinople, & de l'alliance de ce prince avec les peuples de Comanie, pays d'Asie borné à l'est par la mer Caspienne, à l'ouest par la Circassie, au

nord par la Moscovie , au sud par la Georgie. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui les *Comoucks*, Mahométans superstitieux , grands voleurs , habitant au pied des montagnes sous la protection des rois de Perse. C'étoient alors des payens , comme on en peut juger à leur façon d'enterrer leurs souverains. Jonas , un de leurs rois , étant mort à Constantinople , on le transporta hors de la ville en une fosse également large & profonde , où il fut assis sur un trône richement orné. On y descendit avec lui huit écuyers tout vivans , quatre à droite , quatre à gauche , & vingt-six chevaux pareillement en vie , pour le servir en l'autre monde. On couvrit le tout de planches bien chevillées , sur lesquelles on éleva une montagne de pierres & de terre. Ces sauvages en s'alliant avec les Latins de Constantinople , exigèrent qu'ils scellassent leur union à la maniere des anciens Scythes , qui consistoit à mêler & boire réciproquement leur sang confondu dans un seul & même vase : cérémonie barbare , dit un sçavant académicien , *mais qui inspiroit des sentimens bien éloignés de la barbarie* , & qu'on vit long-temps

ANN. 1251.

*Ibid.* p. 84

*Alb.* an. 12<sup>41</sup>.

*Mémoire sur l'anc. chev.-p.*  
64.

ANN. 1251.

observée dans *les adoptions d'honneur en frere*. C'est ainsi qu'on nommoit ces sociétés formées tantôt par la nécessité d'une juste défense, tantôt par l'inclination dont un cœur vertueux ne manque guere d'être prévenu, quand il trouve des vertus semblables aux siennes. Ces sortes d'associations offrent quelque chose de si curieux, que le lecteur ne peut nous sçavoir mauvais gré de traiter avec soin une matiere peu commune, & presque inconnue avant le célèbre du Cange.

Le besoin, l'estime, & la confiance mutuelle leur ont donné naissance.

Des adoptions d'honneur en frere.

Joinv. de du Cange. diff. 21. p. 260.

On n'en trouve aucun vestige chez ces fieres républiques qui s'étoient attribué l'esprit & la politesse à l'exclusion de tout autre peuple: mais elles sont de toute ancienneté chez les nations septentrionales, que la Grece & l'Italie, plutôt civilisées, ont jugé à propos de nommer sauvages & barbares. Elles se faisoient quelquefois de royaume à royaume; on en voit un exemple dans l'alliance des Latins de Constantinople avec les Comains; souvent de prince à prince: telle est celle qui fut jurée entre le roi Louis XI & Charles le Hardi, dernier duc de

Bourgogne ; plus communément de particulier à particulier , qui prévenus d'une inclination réciproque , s'associoient pour quelques entreprises , avec serment d'en partager également les travaux , la gloire , les dangers , & le profit. C'est sur-tout de cette dernière dont il est ici question. On la nommoit fraternité d'armes : affinité qui ne donnoit aucun droit de succession au frere adopté : l'honneur en constituoit seul l'essence , l'objet & la fin.

Elle se contractoit de plusieurs façons différentes , selon le génie , le caractère , & les mœurs plus ou moins douces des différentes nations. » Nos » gens , dit Joinville , furent obligés » de se faire saigner avec les gens du » seigneur de Toucy , mêlerent leur » sang avec du vin , burent à l'envi » cette horrible mixtion , & s'écrierent qu'ils étoient freres de sang. » Une autre circonstance également » singulière , c'est que dans le même » tems les chevaliers de Constantino- » ple firent passer un chien entre eux » & les François , disant en le décou- » pant avec leurs sabres , qu'ainsi fus- » sent-ils découpés , s'ils manquoient

---

 ANN. 1251.

Maniere dont  
elles se con-  
tractoient.

p. 94.

~~Math. Par.~~  
ANN. 1251.

Math. Par.  
ann. 1236.

Du Cang.  
ibidem.

« l'un à l'autre ». Mathieu Paris rapporte que cette coutume sanguinaire étoit encore observée chez les Hibernois au commencement du treizieme siècle, quand il étoit question d'établir ou de confirmer une espece de fraternité avec leurs alliés. On lit aussi dans Alberic, que le comte de Tripoli se soumit à cette cérémonie barbare, lorsqu'il fit son funeste traité d'union avec le sultan des Sarrazins. Nous voyons cependant par l'histoire de quelques nations, même payennes, que ces adoptions n'étoient pas toujours souillées de sang & d'horreur. Elles se faisoient, chez les uns par la simple collision de leurs boucliers, de leur lances, & de leurs épées, pratique familiere aux Anglois avant que les Normands eussent conquis leur pays; chez les autres par un échange réciproque de leurs armes, persuadés qu'ils ne pouvoient se donner une plus grande marque d'amitié, qu'en se communiquant ce qu'ils avoient de plus cher. Quelquefois aussi elles étoient scellées par le serment sur les armes: d'où vient le nom si connu en Angleterre de *freres conjurés*, parce qu'ils juroient de s'aimer sincèrement,

de se protéger réciproquement contre leurs ennemis ; enfin de défendre unanimement le royaume.

ANN. 1251.

Le christianisme en abolissant ces cérémonies , la plupart superstitieuses, introduisit une autre fraternité plus respectable & plus sainte. Elle se contractoit aux pieds de l'autel , devant un prêtre , qui , à cette occasion , récitait quelques prières , dont nous avons encore la formule dans l'*Eucologium*. Les nouveaux frères confirmoient leur alliance non - seulement par des sermens solennels sur les saints évangiles ; mais encore par la divine Eucharistie que le ministre , témoin de leur engagement , rompoit en deux , pour leur être distribuée : ce qui signifioit qu'ainsi seroit séparé de Jesus-Christ , celui qui romproit le traité d'union fraternelle. On lit dans l'histoire des divisions des maisons d'Orléans & de Bourgogne, que les deux princes se rendirent à l'église, entendirent la messe ensemble, reçurent le précieux corps de notre - Seigneur , & préalablement jurèrent bon amour & fraternité : serment qui bien-tôt devoit être indignement violé par le Bourguignon. Nous

*Ibidem.*

*Juven. des  
Ursins. ann.  
1740.*

ne dissimulerons cependant pas que ces sociétés d'amitié n'étoient pas toutes formées dans nos temples, du moins en présence, ni avec les mêmes cérémonies. Monstrelet nous apprend que le roi d'Arragon se fit frere d'armes de Philippe, duc de Bourgogne, qu'il n'avoit jamais vu. On trouve d'ailleurs à la chambre des comptes de Paris, un acte authentique, par lequel Louis XI *prend & accepte Charles le Hardi, duc de Bourgogne, pour son seul frere d'armes; se constitue le sien; promet le porter, aider, soutenir, favoriser, secourir de sa personne contre tout ce qui peut vivre & mourir; jure enfin par la foi & serment de son corps, sur son honneur, & en parole de Roi, avoir & tenir toutes ces choses fermes, stables, & agréables, sans jamais venir au contraire en quelque forme ou maniere que ce soit.*

Un autre traité non moins curieux en ce genre<sup>a</sup>, est celui qui fut conclu entre Bertrand du Guesclin & Olivier de Clisson : c'est un précis des obligations qu'emportoient la fraternité d'armes. Elles consistoient à ne

Commines.  
Édit. du Louv.  
p. 441.

Obligations  
qu'elles em-  
portoient.

Du Cang. ib.

<sup>a</sup> On peut lire le titre original rapporté par du Cange, dissert. 12e. sur l'hist. de S. Louis, p. 266.



jamais abandonner son frere<sup>a</sup>, dans quelque péril qu'il se trouvât, à le maintenir dans ses possessions envers & contre tous, à défendre son honneur de tout son pouvoit, *à l'aider de son corps & de son avoir* jusqu'à la mort, à soutenir même pour lui dans certains cas, le gage de bataille, s'il mouroit avant que de l'avoir accompli. Il ne faut pas croire néanmoins que ces associations fussent toujours à vie : elles se bornoient souvent à des expéditions passageres, telles qu'une entreprise d'armes, une guerre, une simple campagne, une bataille, une siège, un assaut. Le brave Sainte-Colombe ayant été blessé à mort devant Rouen, le duc de Guise qui commandoit, le visita & l'assura qu'il *lui feroit part à jamais de sa fortune & de ses moyens, comme à son compagnon & frere d'assaut*. Les dames, privilégiées par tout ailleurs, n'avoient pas droit d'exiger la préférence sur un frere d'armes. Un chevalier dont une demoiselle avoit

ANN. 1253

Mém. sur  
l'anc. chev.  
p. 181.

<sup>a</sup> C'est le nom que prenoient les personnes ainsi associées, celles même d'un rang inégal. Le connétable du Guesclin, parlant de Louis de Sancerre, ne le nomme jamais que *son frere de Sancerre*. Mém. sur l'anc. chev. p. 180.

ANN. 1251.

pag. 65.

inutilement réclamé la protection ; se disculpa sur la nécessité dans laquelle il s'étoit trouvé pour lors , de voler au secours de son *compagnon* ; & l'excuse fut décidée légitime. Mais , ajoute le sçavant auteur des mémoires sur l'ancienne chevalerie , une pareille justification n'auroit pas été reçue , s'il avoit manqué à son souverain. De-là cette clause expresse de l'alliance de du Guesclin & du seigneur de Clifson : *Nous voulons être unis à toujours contre tous ceux qui peuvent vivre & mourir , exceptez le roi de France , ses freres , le vicomte de Rohan , & les autres seigneurs de qui nous tenons terre.* » Ce que l'on » devoit à son prince l'emportoit sur » tous les autres devoirs. Les freres » d'armes de nation différente n'é- » toient liés qu'autant que leurs sou- » verains étoient unis : si les rois se » déclaroient la guerre , elle entraî- » noit la dissolution de toute société » entre leurs sujets respectifs : ce cas » excepté , rien n'étoit plus indisso- » luble que les nœuds de cette frater- » nité «.

Le frere d'armes devoit être l'ennemi des ennemis de son compagnon,

& ne pas avouer, du moins ouvertement, des amis qui n'auroient pas été communs. Le duc de Bourbon porta la délicatesse jusqu'à refuser de Henri de Transtamare, roi de Castille, une somme considérable, uniquement parce que ce prince étoit ennemi de Boucicaut son frere. Il n'y avoit point d'occasion qu'un compagnon d'armes ne fâisît, si l'autre avoit besoin d'assistance; point de bons offices qu'il ne cherchât à lui rendre; point d'intérêt qu'il ne fût disposé à lui sacrifier. Tous leurs biens présens & à venir étoient en commun: leur vie même devoit être employée à la délivrance l'un de l'autre: jamais ils n'oublioient dans quelque cas que ce fût, le titre par lequel ils étoient unis. L'obligation de s'aider mutuellement, sans pouvoir se séparer, ne leur permettoit pas même de former aucun engagement que de concert. On lit que Boucicaut passant, à son retour d'Espagne, par le comté de Foix, se trouva souvent à boire & à manger avec les Anglois. Ceux-ci, à des abstinences particulieres qu'ils lui virent faire dans ses repas, jugerent qu'il avoit voué quelque entre-

ANN. 1351.

*Ibid.* p. 66.  
182.*Ibid.* p. 183.

~~\_\_\_\_\_~~  
 ANN. 1251. prise d'armes , & lui dirent que s'il ne demandoit autre chose , on auroit bientôt trouvé qui le délivreroit. » Le brave François répondit avec » une noble fierté , que son vœu étoit » de combattre à outrance ; mais qu'il » avoit pour compagnon un cheva- » lier nommé messire Renaut de » Roye , sans lequel il ne pouvoit » rien faire ; que si cependant quel- » qu'un d'eux vouloit la bataille , il » la lui octroyoit ; qu'il leur laissoit » le choix du jour ; que tout ce qu'il » exigeoit , c'est qu'on lui donnât le » temps de faire avertir son frere α.

Mais si toutes les entreprises des compagnons d'armes devoient être formées & soutenues de concert , si l'honneur en devoit être indivisible , le péril commun , & le profit égal ; tous deux devoient encore en partager les frais , & la loi vouloit que tout se fît à *bourse commune*. Lorsqu'une expédition étoit finie , ou qu'une rupture survenue entre les souverains annulloit la société , on se rendoit mutuellement un compte exact de la dépense & de la recette , de la perte & du gain. » Gentil sire , » dit l'Anglois Carvalai au connéta-

» ble du Guesclin , une guerre fatale ,  
 » allumée entre le prince de Galles  
 » mon seigneur , & le roi Henri de  
 » Castille , nous oblige de nous fé-  
 » parer. Nous avons été ensemble  
 » par bonne compagnie , *comme prud-*  
 » *hommes* ; j'ai toujours puisé sans  
 » réserve dans votre bourse ; jamais  
 » il n'y eut dispute entre nous , ni  
 » sur les biens conquis , ni sur les  
 » joyaux donnés ; il ne nous est pas  
 » même arrivé de songer à aucun  
 » partage ; mais je pense que j'ai reçu  
 » plus que vous , dont je suis votre  
 » redevable. Toute la grace que je  
 » vous demande , c'est de vouloir  
 » bien compter. J'ignore , reprit le  
 » généreux connétable , si vous me  
 » devez , ou si je vous dois : il ne  
 » me souvient que de notre amitié.  
 » Tout mon chagrin est que les or-  
 » dres de votre souverain vous rap-  
 » pellent à son service : ainsi le doit  
 » tout bon gentilhomme. Si dans la  
 » suite la fortune nous permet de  
 » nous associer de nouveau pour quel-  
 » que entreprise , alors nous écri-  
 » rons : mais que tout soit quitte  
 » pour le présent. L'estime a produit  
 » notre union : l'habitude l'a confir-

» mée : l'absence ne fera que l'accroître ». Lors le baisa Bertrand & tous ses compagnons aussi : moult fut piteuse la départie.

Utilité de ces associations.

*Ibidem.*

Rien ne prouve mieux l'utilité de ces associations , que l'exemple du même du Guesclin & de Louis de Sancerre , freres d'armes & compagnons inséparables. C'est à l'union de ces deux grands hommes , que le trône François doit une partie considérable de la Guienne , qu'ils entreprirent de reprendre sur les Anglois. La mort du premier ne rallentit point l'ardeur du second , qui, devenu connétable , acheva , autant qu'il put , une conquête commencée en commun. On voit encore par une foule de monumens , que des seigneurs particuliers ont trouvé dans ces fraternités militaires , le moyen de faire des entreprises dignes des plus puissans souverains. Mais , on le répète , elles ne devoient être formées que de l'aveu & sous l'autorité de celui dont ils étoient nés sujets. Quand le devoir ne les retenoit plus au service de leur prince ou de leur patrie , ils s'associoient pour aller purger une province des brigands qui

l'infestoient , pour délivrer des nations éloignées qui gémissaient sous le joug des Infidèles , pour venger un monarque opprimé , détrôner un usurpateur , le plus souvent pour maintenir les droits du sexe contre d'injustes ravisseurs. Telles furent les entreprises si célèbres du duc de Bourbon dans le Lyonnais contre des brigands , de Saintre dans la Prusse contre les payens , de du Guesclin dans l'Arragon contre Pierre le Cruel , de Boucicaut dans toute la France pour faire restituer à des dames les biens dont elles avoient été dépouillées dans le trouble des guerres. Ce brave chevalier avoit été souvent indigné de voir des dames & des demoiselles obligées de venir porter leurs plaintes aux pieds du trône , comme à *la fontaine de justice*. Honteux que la chevalerie n'eût pas d'elle-même vengé leurs querelles , il résolut de lever un ordre de treize chevaliers , qui , pendant cinq ans , se dévouerent à *défendre à leur pouvoir le droit de toutes genti-femmes qui les en requerroient*. Chacun d'eux portoit lié autour du bras un écu d'or émaillé de verd , sur lequel étoit empreinte

ANN. 1251.

*Ibid. p. 185.*

ANN. 1251.

la figure d'une dame blanche : ce qui fit donner à toute la société le nom de chevaliers *de la blanche dame à l'écu verd.*

Des adop-  
tions d'hon-  
neur en fils :  
origine de la  
chevalerie.

Ces fraternités d'armes nous rappellent nécessairement les adoptions d'honneur en fils , d'où elles ont tiré leur origine : adoptions qui ne donnoient point droit à la succession comme chez les Romains, mais qui dans la réalité communiquoient réciproquement les titres de pere & de fils , & formoient une liaison de bienveillance d'autant plus étroite, qu'elle étoit plus dégagée d'un sordide intérêt. Le célèbre du Cange observe , que les peuples septentrionaux en ont les premiers introduit l'usage ; qu'il passa ensuite dans l'orient & dans l'occident ; enfin qu'il est regardé par les sçavans comme la véritable source de la chevalerie. Toutes les histoires sont pleines d'exemples de ces sortes d'alliances. Elles étoient estimées une faveur considérable chez les nations que les Grecs appelloient étrangères & barbares : les rois mêmes , les princes , leurs enfans , les plus grands seigneurs , s'en faisoient honneur , sur-

*Du Can. diff.*  
*22. sur Joinv.*  
*p. 268. &c.*



tout quand celui qui adoptoit , étoit un personnage distingué par ses hauts faits , par sa naissance ou par sa dignité. Ainsi François I appelloit Semblançai son pere. Ainsi Henri II traitoit de son compere le connétable de Montmorenci. Ainsi Théodoric , roi des Goths , fut adopté par Zenon ; Théodebert , roi des François Austrasiens , par Justinien ; Cosroës , roi de Perse , par Maurice ; Boson , par le pape Jean XII ; Louis , fils de Boson , par l'empereur Charles le Gros , & Godfrey de Bouillon , par Alexis Comnene.

ANN. 1251.

Ces adoptions par tout les mêmes pour l'effet , n'étoient cependant pas contractées avec les mêmes cérémonies chez toutes les nations. Elles se faisoient chez les peuples du nord par la tradition des armes. *Nous vous donnons , disoient-ils , ce cheval , cette épée , ce bouclier , & toute l'armure militaire , vous créant notre fils par ce présent , afin que vous vous rendiez digne par les armes d'une qualité que vous semblez mériter par votre bravoure.* Les Grecs , si l'on en croit l'histoire des guerres saintes , avoient un usage tout différent : c'étoit de faire passer

~~ANN. 1252.~~ l'adopté sous sa chemise, ou sous son manteau : ce qui signifioit qu'on le regardoit comme son fils & comme sorti de soi. C'est ainsi que Baudouin, frere de Godefroy de Bouillon & son successeur au trône de Jérusalem, fut adopté par le prince d'Edesse, qui le fit passer nud sous sa chemise, dit Guibert, c. 3. *Guibert, c. 3.* Guibert, abbé de Nogent, le ferra *Gest. Dei. c. 13.* étroitement contre son sein, & termina la cérémonie par lui donner un baiser. La princesse en fit autant ; & dès ce moment Baudouin fut traité de l'un & de l'autre comme un fils adoptif.

On trouve encore dans nos histoires une autre espece d'adoption, qui se faisoit en coupant les cheveux de celui qu'on adoptoit. Elles racontent que Charles Martel envoya Pepin son fils à Luitprand, roi des Lombards,

*Paul. Warres. de Gest. Long. l. 4. c. 40. l. 6. c. 53.* afin que lui coupant ses premiers cheveux, il devînt son pere adoptif. Ce qui fut exécuté, & le jeune prince renvoyé avec des présents dignes de la magnificence d'un grand roi. Cette cérémonie, usitée de toute ancienté parmi les payens, fut toujours pratiquée par les Chrétiens, qui, de peur d'irriter quelques esprits foibles,

bles , en abolissant certains usages antiques , aimèrent mieux les sanctifier par de pieuses oraisons. On voit dans le livre des sacremens de saint Grégoire , la formule des prieres que le prêtre faisoit aux pieds des autels , lorsque l'on coupoit pour la première fois les cheveux aux jeunes enfans. Nous y apprenons encore , que dans des occasions on se choisissoit des parains : l'ancienne loi Salique décerne des peines contre celui *qui fera tondre un enfant chevelu sans le consentement de ses pere & mere.* Quelques-uns disent que dans la primitive église , on remettoit ces cheveux coupés entre les mains du parrain , qui les enveloppoit dans de la cire sur laquelle il imprimoit une image de notre-Seigneur , & les conservoit comme le gage d'une chose qui avoit été consacrée à Dieu : quelques autres prétendent au contraire que le prêtre les gardoit dans un lieu sacré. Ce qu'il y a de très-certain , c'est qu'on célébroit la mémoire de cet événement , par une fête annuelle.

Une autre maniere de contracter cette alliance toute spirituelle , étoit

ANN. 1251.

Aim. L. I. d.

Gest. fr. c. 20.

de couper les premiers poils de la barbe de celui qu'on adoptoit. Clovis, dit Aimoin, envoya des ambassadeurs au roi Alaric, pour le prier de lui *toucher*, c'est-à-dire, de lui couper la barbe, suivant la coutume des anciens, & d'être par ce moyen son pere adoptif. C'étoit effectivement un usage observé de toute antiquité chez les Grecs & les Romains, qui se faisoient couper ces premiers poils en grand appareil, les consacroient avec fâste à leurs divinités, & solemnissoient le jour de cette cérémonie par des festins superbes. Les chrétiens ne pouvant ou n'osant abolir cette pratique, ne chercherent qu'à la purifier en lui imprimant un caractère de religion. On peut voir dans le livre des sacremens de saint Grégoire, les oraisons que l'église introduisit à ce sujet.

Mais de toutes ces adoptions la mieux fondée est celle qui se contractoit au baptême entre le parrain & le baptisé. Procope observe que c'étoit la maniere ordinaire d'adopter parmi les chrétiens. On lit dans la vie de saint Anschaire, que l'empereur Louis le Débonnaire ayant per-

Procop. hist.  
ar. p. 3. 1.  
édit.

S. Rem. in  
vita S. Ansel.  
c. 3. n. 10.

suadé Herold roi des Danois , de se faire baptiser , il le tint sur les fonds de baptême , & *l'adoptâ pour son fils.*

ANN. 1251.

La chronique d'Ademar de Chabanois ajoute qu'il le combla de présens , & lui donna *en filiologie* un comté dans la Frise. Car la coutume d'alors , pour marquer que c'étoit une véritable adoption , exigeoit que le parrain fît un présent à son filleul : présent qui étoit regardé comme une portion de la succession. Ducange cite une *charte contenant comme la terre de Dunfront fut baillée en affiette pour trois mille sept cent trente livres , quelques sous & quelques deniers , en rabattant de six mille livres de terres , que le Roi Philippe avoit données en filleurage à mons. Philippe d'Alençon.* L'affinité qui se forme entre les parrains & les filleuls , a toujours été regardée comme quelque chose de si étroit , que les loix de l'église ne leur ont jamais permis de contracter aucune alliance de mariage entr'eux.

Chron. Adem.  
Caban. ann.  
826.

Ducange ;  
gloss. au mot  
filiolatus.

Les rois , les princes , les républiques mêmes , ont inventé dans ces derniers siècles une autre maniere d'adoption , par la communication qu'ils ont faite de leurs noms & de

ANN. 1251.

*Idem, diff. 22.*

p. 275. 79.

leurs armes ou armoiries, à quelques personnages illustres. Ainsi Philippe de Croy, comte de Chimay, fut adopté par Ferdinand roi de Naples, qui lui permit de porter le surnom & les armes d'Aragon : faveur qui l'admettoit dans cette auguste famille, mais qui ne lui donnoit aucune prétention aux biens, aux droits, & aux privilèges dont elle jouissoit. Ainsi les Vénitiens, par l'extrême considération qu'ils avoient pour René de Voyer, seigneur d'Argenson, lui accorderent & à ses descendans, d'ajouter sur le tout de ses armes, celles de la république. Ainsi le vainqueur de Mahon, Louis-François Armand, maréchal duc de Richelieu, pour avoir sauvé Genes, fut fait noble Génois, avec pouvoir de porter les pleines armes de cet état. On voit deux actes passés à Genes, par lesquels quelques Gentilshommes du surnom d'Oliva & de Ceba sont admis dans la famille de Grimaldi, avec la faculté d'en porter le nom & les armes, de se trouver à l'avenir dans toutes les assemblées de cette maison; mais aussi à condition de fournir aux dépenses nécessaires pour la conserva-

tion & le maintien de sa dignité : cette forme d'adoption s'appelle *Albergue* parmi les Gênois.

---

---

ANN. 1251.

Cette communication des armes , ou d'une partie des armes du prince , étoit estimée un honneur très-particulier , & la plus haute récompense où pût aspirer un sujet qui avoit rendu de signalés services à l'état. C'étoit aussi pour le souverain un moyen de s'attacher plus fortement encore ceux qu'il gratifioit ainsi , & d'exciter à jamais la reconnoissance & le zèle de toute leur postérité. Ce fut dans cette vue que le saint roi Louis donna *le chef de France* à l'ordre Teutonique , & permit à Boëmond VI , prince d'Antioche , d'écarteler d'azur , semé de fleurs de lys d'or. Ce jeune seigneur , âgé de seize à dix-sept ans , & de la plus grande espérance , étoit venu à Jafa saluer le pieux monarque , qui lui donna l'ordre de chevalerie. La coutume de Syrie comme de France , étoit que celui qui avoit la tutelle d'un mineur , jouissoit de tout le bien : c'étoit précisément le cas où se trouvoit Boëmond , qui , suivant l'usage reçu dans sa principauté , ne pouvoit tenir

*Idem, di f. 26.*  
F. 306.

---

---

ANN. 1252.

ANN. 1252.

fief, ni gouverner qu'à vingt & un an. Antioche cependant demeuroid exposée aux incursions des Turcomans : ce que le jeune pupille qui aimoit ses peuples, ne souffroit que très-impatiemment. Il demanda donc une audience au roi, & devant Lucie sa mere, dame Romaine, se plaignit, non de la coutume en elle-même, mais des malheurs qui en résultoient pour le pays ; protestant qu'il ne demandoit que de quoi lever des troupes pour mettre ses états à couvert du pillage. Louis entra dans ses raisons, interposa son autorité auprès de la tutrice ; & cette princesse, autant par respect pour le monarque, que par tendresse pour son fils, lui fit remettre de grosses sommes avec une générosité peu commune alors & presque sans exemple. Boëmond s'en servit utilement pour faire une armée, à la tête de laquelle il s'acquît en peu de temps une grande réputation de sagesse & de courage.

Louis conclut une trêve avec les Egyptiens.

*Ibid. obs. p. 92.*

Le saint roi cependant recevoit de temps à autre quelques secours de France. On met au nombre des braves aventuriers qui vinrent le trouver, Jean, fils d'Alfonse de Brienne,



& de Marie comtesse d'Eu ; Arnoul de Guines avec ses deux freres, Robert & Henri ; & Raymond , vicomte de Turenne , que la reine Blanche avoit obligé d'aller servir à ses frais en Palestine , avec trente chevaux , à qui néanmoins le monarque ne laissa pas de prêter , & même de donner quelque argent. Mais qu'étoit-ce qu'un si foible renfort , comparé au nombre d'ennemis qu'il avoit à combattre ? Quelque chose qu'on affectât de publier en France , il ne comptoit dans son armée que sept cens chevaliers , & environ quatre cens hommes de cavalerie legere. Toutefois il n'en continua pas avec moins de tranquillité les fortifications des places qu'il avoit entrepris de relever , parce que les Sarrafins de Syrie & d'Egypte le ménageoient également , comme le seul héros capable de faire pencher la balance. Le sage prince écoutoit les propositions des deux partis , & ne s'étoit point encore déclaré. Enfin les Egyptiens se soumirent à toutes les conditions qu'il leur imposoit , lui renvoyerent les têtes qu'ils avoient arborées sur les murs du Caire , le reste des prisonniers qu'ils retenoient

ANN. 1252.

Joinv. p. 96.

Pag. 97.

au mépris des loix , & les enfans chrétiens qu'ils avoient forcés d'embrasser l'alcoran. C'étoit ce qu'il souhaitoit avec le plus d'ardeur. On conclut donc une trêve de quinze ans. Les émirs le déchargeoient des quatre cents mille besans d'or qu'ils prétendoient leur être encore dûs pour la rançon des prisonniers , & promettoient de lui rendre le royaume de Jérusalem , à la réserve de Gaza , de Daron , & de deux autres châteaux. Louis de son côté , s'obligeoit de les secourir de toutes ses forces contre le soudan de Damas.

On étoit convenu que les deux armées se joindroient auprès de Jafa , si connu dans l'écriture sainte sous le nom de Joppé , autrefois l'une des plus anciennes villes du monde , & célèbre par de grands événemens ; alors simple château , mais tellement fortifié , dit Joinville , qu'il ressembloit à une bonne ville de défense.

Chaque crenau , ajoute-t-il , étoit défendu par cinq cents hommes , armés chacun d'une targe ou bouclier , avec un pennon à ses armes. Louis s'y rendit au jour marqué , & fut reçu par le seigneur de la place avec une

magnificence à laquelle on n'auroit pas dû s'attendre dans un pays ruiné par tant de guerres. Le religieux monarque, pour ne causer aucun ombrage, ne voulut point entrer dans la forteresse, logea ses troupes dans les environs, & lui-même attendit les Egyptiens dans son camp. Mais ceux-ci, affoiblis par leurs divisions, ne purent ou n'osèrent venir : ils sçavoient d'ailleurs que le soudan de Damas, informé de leur traité avec les chrétiens, avoit envoyé vingt-mille hommes pour leur fermer le passage entre Gaza & Daron : ainsi le roi demeura seul exposé au ressentiment des Syriens. On vint lui dire un jour que les infidèles faisoient le dégât dans la campagne voisine : il y envoya un détachement, dont la seule vue les mit en fuite. Un jeune gentilhomme François atteignit deux de ces fuyards, & les renversa par terre *à belle pointe de lance*, sans la rompre. L'émir qui les commandoit, le voyant seul, tourna bride contre lui : mais l'intrépide chrétien lui passa son épée à travers du corps, & s'en revint tranquillement rejoindre sa troupe.

ANN. 1252. Les Egyptiens cependant envoyèrent faire leurs excuses au monarque.

Il rétablit la ville de Jafa ou de Joppé.

Les ambassadeurs étoient chargés de lui présenter un éléphant, qu'il fit depuis passer en France, & de le prier de leur assigner un autre jour pour le rendez-vous, promettant de s'y trouver avec l'élite de leurs troupes. Le roi voulut bien encore leur accorder leur demande, & les attendit longtemps; mais aussi inutilement que la première fois. Ainsi toute cette négociation n'aboutit qu'à lui procurer la liberté d'envoyer en Egypte pour y faire une recherche exacte des prisonniers François, qui furent tous rachetés. Un autre avantage qu'il en tira, c'est qu'elle lui donna le temps de rebâtir la ville de Jafa. Le terrain sur lequel elle avoit existé, étoit une péninsule : le monarque la fit fermer depuis une mer jusqu'à l'autre, de fortes murailles entourées d'un fossé profond, & flanquées de vingt-quatre tours. On y arrivoit par trois ponts, qui conduisoient à trois grandes portes fortifiées avec soin. On éleva dans l'enceinte un grand nombre de maisons, & Louis pour animer les ouvriers, leur disoit quel-

*Ibidem.*

quefois, au rapport de Joinville : *J'ai souvent porté la hotte, pour gagner des pardons.* Le légat fut chargé de veiller à la construction d'une de ces portes, & du pan de la muraille jusqu'à l'autre : chaque seigneur eut aussi sa tâche particulière : le roi conduisoit tout, & hâtoit l'ouvrage avec un zèle sans exemple. On peut juger de la dépense où cette entreprise l'engagea, par la réponse du légat au sénéchal de Champagne, que la seule porte qu'il avoit eu commission de faire construire, avec son pan de murailles, *coûtoit bien trente mille livres.* Ce n'étoit cependant que le tiers de l'enceinte : ainsi le tout devoit revenir à quatre-vingt dix mille livres ; ce qui feroit près d'un million & demi de notre monnoie, sans compter les frais, ni des bâtimens particuliers élevés par sa générosité, ni de la magnifique église qu'il y fit édifier pour les Cordeliers, avec dix autels, & qu'il pourvut des choses nécessaires pour le service & pour la subsistance des religieux. Ces prodigieuses dépenses étonnerent les infidèles mêmes : ils ne pouvoient assez admirer la puissance, les richesses,

ANN. 1252.

Ibid. p. 105.

Guil. N. p.  
359.

**ANN. 1252.** & la magnificence d'un prince , qui après avoir essuyé tant de pertes en Egypte , se trouvoit encore en état d'entretenir des armées , de bâtir des villes , & d'élever de nouvelles forteresses : ils en concluoient que c'étoit assurément *le plus puissant monarque du monde*. Quelques émirs touchés de ses grandes qualités , lui jurèrent une amitié inviolable , & lui payoient une espece de tribut par les présents qu'ils lui envoioient. On parle sur-tout d'une pierre qui lui fut offerte de la part d'un grand seigneur Egyptien. Elle s'enlevoit par écailles , dont chacune couvroit un poisson , qui en se pétrifiant , n'avoit pas même perdu sa couleur primitive : chose très-rare dans ces jeux de la nature.

*Chr. S. L. p.*  
447.

Ce fut encore par admiration pour ses vertus , peut-être aussi dans l'espérance de l'attirer dans son parti , que le soudan de Damas lui manda que s'il vouloit aller faire ses dévotions à Jérusalem , il lui donneroit toutes sortes de sûretés. Louis brûloit du desir de voir les saints lieux où la rédemption des hommes s'est opérée ; mais il ne voulut rien faire sans l'avis de son conseil. Tous lui

représenterent que sa dignité ne lui permettoit pas d'y entrer comme un simple particulier : que le roi Richard d'Angleterre en avoit détourné la vue, en s'écriant avec larmes : *ah ! sire Dieu , je te prie que je ne voye point ta sainte cité , puisque je ne puis la délivrer des mains de tes ennemis* : que cette conduite ruineroit toutes les croisades , & que les autres princes , sans se mettre en peine de la conquérir , se contenteroient de la visiter en pèlerins , à l'exemple *du plus grand roi des chrétiens*. Cette raison fit impression sur son esprit : il n'y alla point , mais il y envoya de riches présents.

ANN. 1252.

Joinv. p. 103.  
104.

Bientôt néanmoins les ménagemens cessèrent , & le foudan de Damas d'abord battu , blessé même dangereusement , ensuite recherché par les Egyptiens , se réunit avec eux contre l'ennemi commun de leur créance. Ainsi , dit Joinville , *nous demeurâmes moqués d'une part & d'autre* , & les infidèles réconciliés ne voulurent plus entendre parler ni de paix , ni de trêve. Le monarque Syrien à la tête de vingt mille Sarrafins & de dix mille Bedouins , fit mine de vouloir insulter

ANN. 1253.

Office de grand-maître des arbalétriers.

pag. 101.

**Jafa :** mais quoique le roi n'eût qu'environ quatorze cents gendarmes, les barbares n'osèrent rien entreprendre.

Ce ne fut pendant trois jours & trois nuits qu'escarmouches & alarmes continuelles. Le saint roi, de peur de surprise, fut toujours sous les armes, & le maître des arbalétriers ne cessoit de faire le guet. Cet officier, qui dès-lors jouissoit d'une grande considération dans nos armées, avoit le commandement sur tous les gens de pied, dont les arbalétriers étoient les plus estimés. Du Tillot assure que c'étoit un office, non une commission, & que le colonel général de l'infanterie lui a succédé. On voit par un ancien monument, » qu'outre la garde » & administration de toute la cour » en l'ost ou chevauchée du roi, il » avoit la sur-intendance sur les archers, maîtres d'engins, canoniers, » charpentiers, pionniers, enfin sur » tous ceux qui étoient chargés des » machines de guerre : qu'à la bataille » il asseyoit le premier les écoutes : » qu'il envoyoit prendre le mot du » guet pour la nuit : que l'artillerie » des places conquises lui appartenoit : que le revenant de celle qui

*Extrait d'un  
reg. de Rochecouard.  
Chand. fol.  
409.*



» avoit été commandée pour tirer sur  
» l'ennemi , étoit pareillement à lui :  
» en un mot qu'il avoit son droit sur  
» les oyes & les chevres qu'on prenoit  
» en fait de pillage réglé «. C'est, dit  
le pere Anselme , ce qu'il y a de plus  
certain sur ses fonctions & son auto-  
rité. On ignore dans quel temps il fut  
connu sous le titre de grand maître  
des arbalétriers. Cet office ne subsiste  
plus depuis deux siècles : le dernier  
qui en fut pourvu , est Aymar de Prie ,  
qui mourut en 1534.

Le jour de S. Jean , comme le pieux  
monarque étoit au sermon , on vint  
lui dire que le maître des arbalétriers  
se trouvoit investi & sur le point de  
périr. Joinville demanda la permission  
d'aller le dégager ; ce qui lui fut ac-  
cordé avec cinq cents hommes d'ar-  
mes. Alors commença un combat opi-  
niâtre & sanglant : mais le roi , sur les  
remontrances du légat & des barons  
du pays , ordonna de rappeler & le  
sénéchal , & le commandant des ar-  
balétriers. Tous deux obéirent , & re-  
vinrent en très bon ordre. Les infidé-  
les , exténués par les fatigues & par la  
faim , n'osèrent les poursuivre , &  
continuerent leur route. Une partie ,

---

ANN. 1253.

page. 101.

---

 ANN. 1253.

pag. 102.

pag. 103.

sous la conduite du soudan , s'avança jusqu'aux portes d'Acre , menaçant de ravager les jardins qui nourrissoient la ville , si on ne lui envoyoit cinquante mille besans. On ne leur envoya rien , dit Joinville , mais on prit les mesures les plus convenables pour empêcher l'exécution de leurs desseins. Jean d'Arfur, Arfufou Arsupha, seigneur de la maison d'Ibelin , fit sur eux une vigoureuse sortie avec tout ce qu'il y avoit de plus brave dans la place. Les barbares épouvantés , prirent la fuite , & allèrent décharger leur fureur sur Sayette ou Sidon , dont le roi faisoit relever les murailles. On sçavoit qu'il avoit peu de monde avec lui , parce qu'il avoit envoyé la plus forte partie de son armée pour s'emparer de Belinas , autrefois Césarée de Philippe : il fut donc résolu de marcher droit à lui pour le surprendre. Louis , averti du projet , abandonna la ville qui n'étoit pas encore en état de défense , & se jeta dans le château que la mer entouroit , mais qui se trouva malheureusement trop petit pour contenir soldats , ouvriers , & valets. Plus de deux mille tant domestiques que paysans furent surpris par

les infidèles , & massacrés sans résistance , la ville pillée , & les nouvelles fortifications rasées de fond en comble. Le foudan content de cet exploit , reprit le chemin de Damas , sur laquelle il craignoit quelque entreprise de la part des braves qui étoient de l'expédition de Belinas.

ANN. 1253.

On comptoit parmi les plus distingués , Philippe de Monfort , seigneur de Tyr , Gilles le Brun , connétable de France , le grand-maître du Temple , celui de l'Hôpital , Pierre de Beaumont , chambellan , Joinville , Olivier de Termes , Sargines , & plusieurs chevaliers Teutoniques. Tous partirent avec une résolution qui sembloit répondre de la victoire. Mais l'entreprise étoit hardie : Joinville n'en attribue le succès qu'à une protection toute visible du ciel. Belinas étoit situé à mi - côte dans le Mont-Liban , & avoit trois enceintes de murailles. La place emportée , il restoit encore un château , nommé Suberbe , bâti plus haut sur le roc à la distance de près d'une demi - lieue. Nos braves aventuriers , après avoir marché toute la nuit , arriverent au point du jour dans cette belle plaine ,

Entreprise  
sur Belinas ou  
Césarée de  
Philippe.

*Idem*, p. 106;  
107. 108.

ANN. 1253.

où les deux sources de *Jor* & de *Dan* rassemblant leurs eaux dans un même lit, forment ce fleuve si fameux dans l'écriture sainte sous le nom de Jourdain. Aussi-tôt on partagea les attaques. Il fut arrêté que Joinville avec la bataille du roi iroit se poster entre le château & la ville, qu'il insulteroit par cet endroit ; qu'un autre corps, que l'histoire nomme Terriers, l'attaqueroit par la gauche, les hospitaliers par la droite, & les templiers du côté de la plaine.

Chacun à l'instant s'avança pour prendre le poste qui lui avoit été destiné. Celui de Joinville étoit en même temps le plus difficile & le plus dangereux. Le chemin par lequel on y arrivoit, très-escarpé de sa nature, se trouvoit encore tellement rompu, qu'on ne pouvoit y monter à cheval : l'issue d'ailleurs en étoit défendue par une multitude infinie de cavaliers ennemis. On y arriva cependant, quoiqu'à pied, & traînant les chevaux par la bride : mais avec une contenance si fiere, que les infidèles épouvantés se retirèrent avec précipitation, abandonnant la colline sans rendre de combat. Ceux de la ville saisis de la même

frayeur , ne songerent également qu'à s'enfuir , & laisserent leurs maisons au pillage. On y entra de toutes parts. La victoire étoit complete , & les ordres du roi pleinement exécutés. Mais on voulut faire plus qu'il n'avoit été commandé ; & quelque chose que pût dire Joinville , les chevaliers Teutoniques se détacherent pour aller insulter le château. Bientôt engagés dans les rochers escarpés , ils reconnurent la témérité de leur entreprise , s'arrêtèrent , & prirent le parti de retourner sur leurs pas. Alors les ennemis descendirent de cheval , vinrent les couper par des routes inconnues aux malheureux aventuriers , les chargerent avec furie , en assommerent plusieurs à coups de massue , & les menerent toujours battant jusqu'à l'endroit où étoit Joinville. Ce vaillant sénéchal soutint long-temps leur effort. Il étoit près d'être accablé par le nombre , lorsqu'on vint dire au brave Olivier de Termes , qu'il avoit été tué. » Mort ou vif , dit l'intrépide » chevalier , j'en porterai des nouvelles certaines au roi , ou j'y demeurerai «. Il arrive en effet comme un foudre , enfonce les barbares ,

ANN. 1253.

dégage le digne favori du monarque & le ramene avec tous ses gens. La ville fut pillée , saccagée , brûlée. Aussi-tôt les vainqueurs allerent rejoindre le roi à Sidon.

Rare exemple de charité & d'humilité.

Ce fut pour eux un spectacle bien triste , mais en même temps d'une grande édification , que celui qui leur donna à leur arrivée. On a dit que le soudan de Damas , peu content de raser les fortifications naissantes de la malheureuse Sidon , avoit fait égorger plus de deux mille chrétiens sans défense. Leurs corps demeuroient exposés depuis quatre jours dans la campagne , sans sépulture , & déjà corrompus , & d'une puanteur effroyable. Louis à cette vue sent son cœur s'attendrir , appelle le légat , lui fait bénir un cimetière : puis relevant de ses propres mains un de ces cadavres

*Guil. N. p. 360.* *Allons , dit-il à ses courtisans , allons enterrer les martyrs de Jesus Christ.* Rare exemple même dans les plus grands saints , plus rare encore parmi les princes ! Il força les plus délicats à en faire autant : cinq jours y furent employés. Ensuite il donna ses ordres pour le rétablissement de Sidon. Tous les jours dès le matin

il étoit le premier au travail ; & l'ouvrage fut achevé avec une extrême dépense, malgré le naufrage d'un vaisseau qui lui apportoit des sommes considérables. Lorsqu'il en reçut la nouvelle, il dit ces paroles mémorables : *Ni cette perte, ni autre quelconque, ne sçauroit me séparer de la fidélité que je dois à mon Dieu.*

ANN. 1253.

*Observ. de  
Cl. Menard  
sur l'hist. de  
S. Louis,  
pag. 389.*

Joinville profita de ce moment de tranquillité pour aller en dévotion à l'église de notre-Dame de Tortose : pèlerinage alors très-célebre, tant parce que c'étoit le premier autel qui fut élevé en l'honneur de la mere de Dieu par les mains mêmes des Apôtres S. Pierre & saint Paul, que parce qu'il s'y faisoit de grands miracles à merveilles. On raconte qu'un possédé qu'on exorcisoit dans cette église, & pour la guérison duquel on imploroit la protection de la sainte Vierge, se mit à crier : Elle n'est point ici, mais en Egypte, pour y favoriser les François contre toute la puissance des Mahométans. En effet, l'événement justifia que c'étoit le jour même de la descente du saint roi devant Damiette. Ce qu'il y a de très-certain, ajoute le naïf historien de Louis,

*Joinv. p. 103;  
109.*

*c'est que la bonne dame Marie nous y eut bien besoin.* Le sénéchal à son retour passa par Tripoli , où il fut reçu avec de grands honneurs en considération du monarque. On lui offrit de riches présents : mais il ne voulut prendre que des reliques , qu'il donna au roi , quand il l'eut rejoint. La reine en fut avertie , & se flatta qu'il y en auroit aussi pour elle. Ainsi voyant entrer dans sa chambre un chevalier de Joinville , portant quelque chose enveloppé proprement dans une toile assez fine , elle se prosterna très-respectueusement. Le gentilhomme étonné , se prosterne de même. Levez-vous, sire chevalier , lui crie la princesse , cette posture ne convient point à un homme qui porte des reliques. Madame , reprit modestement le messager , ce ne sont point des reliques , mais des camelots que le sire de Joinville vous envoie. La reine & ses demoiselles ne purent s'empêcher de rire de la méprise. *Peste soit du sénéchal , dit-elle , qui m'a fait mettre à genoux devant ses camelots.*

Affaires de  
l'Europe.

Ce fut vers ce même temps que Louis reçut des nouvelles de l'Europe.



Les princes Alfonse & Charles ses freres , étoient arrivés en France , où ils firent cesser le deuil général par les nouvelles certaines qu'ils apportèrent , & de la délivrance , & de la santé du saint roi. Tous deux débarquerent au port d'Aigue-mortes , & se mirent aussitôt en devoir de recueillir les riches successions des princesses leurs femmes. Alfonse , accompagné de la comtesse Jeanne , se rendit d'abord à Beaucaire , ensuite dans le marquisat de Provence , enfin à Toulouse , où il reçut les hommages de ses nouveaux vassaux. C'est mal-à-propos qu'un historien moderne le loue de sa fidélité à exécuter le testament de Raymond VII , en lui faisant dire ces belles paroles : *les princes ne perdent jamais rien à rendre ce qui ne leur appartient pas*. Il est certain que sur la décision de vingt jurisconsultes , tous versés dans l'un & l'autre droit , il crut pouvoir se dispenser d'acquitter , du moins en total , quelques legs pieux que ce prince avoit faits. On le voit en effet forcer l'abbesse & les religieuses de Fontevrault , non-seulement de lui remettre les bijoux qui leur avoient été

---

 ANN. 1255.

*La Chaise ;  
hist. de S. L.  
t. 2. 141.*

*Catel, comte;  
p. 380.*

*Preuve de  
l'hist. de  
Lang. t. 3. p  
501.*

~~donnés; mais encore de se contenter,~~  
**ANN. 1253.** pour les cinq mille marcs d'argent qui leur avoient été légués, d'une somme de quinze cents livres une fois payée, & de quatre cents livres de rente : conduite qui ne fit honneur, ni à la mémoire d'un beau-pere qui laissoit de si riches domaines, ni à la reconnoissance d'un gendre qui acquéroit de si belles possessions. On ne peut du moins lui refuser la gloire d'avoir affranchi un grand nombre de serfs ou *vassaux de corps & de caselage : les hommes naissent libres, disoit-il, il est bon de faire retourner les choses à leur origine.*

Bientôt les deux princes freres du roi, se virent paisibles possesseurs de leurs nouveaux états : tout plia sous leur autorité. Il ne restoit plus qu'Avignon, Arles & Marseille, qui pendant les troubles s'étoient érigées en républiques. Tous deux, suivant un ancien partage de la Provence, avoient un droit égal sur la première : la seconde étoit incontestablement du domaine de Charles : la troisième, qui s'étoit donnée au dernier comte de Toulouse, pouvoit être un sujet de querelle entre l'un & l'autre :

l'autre : mais la reine Blanche apparemment engagea le comte de Poitiers à céder ses droits au comte d'Anjou. Tous deux de concert se dispofoient à réduire Avignon par la force , lorsque les habitans leur envoyèrent des députés pour demander la paix. On arrêta de part & d'autre que » les princes auroient la haute & » moyenne justice dans la ville , fans » toutefois déroger à ses privileges & » à ses coutumes : qu'ils y établi- » roient un viguier ou juge , avec » deux affeffeurs , qu'ils changeroient » tous les ans : que les affaires y fe- » roient jugées fans appel , lorsqu'il » s'agiroit d'une fomme au - deffous » de cinquante fous : que les bour- » geois feroient exempts de tailles & » de péages ; enfin , qu'ils pourroient » fervir leurs amis à la guerre, excepté » contre les comtes leurs feigneurs « . Ce traité mit fin à la rébellion , & tout rentra dans le devoir. Arles imita l'exemple , & fe foumit fincèrement à fon légitime maître. Marfeille fut plus indocile : mais pref- fée par les armes de Charles qui avoit ruiné fes environs , elle reconnut enfin qu'elle étoit du domaine

ANN. 1253.

*Th. de Chr.  
Toul. fac. 5.  
n. 65 & 75.*

*Hift. de Maf.  
par Ruffi.*

& de la juridiction de ce prince.

ANN. 1253.

Troubles de  
l'empire.

*Math. Paris.*

ann. 1250.

799. & 803.

Ces soins divers n'empêchèrent point les deux comtes de travailler à procurer de prompts secours au roi leur frere. Ce fut dans cette vue qu'ils passerent en Angleterre, où ils furent reçus avec tous les égards dûs à leur haute naissance. Henri promit beaucoup, & ne tint rien. Une expédition de cette nature étoit peu du goût d'un monarque entièrement livré à ses plaisirs. Les princes allerent aussi trouver le pape à Lyon, pour le prier de terminer enfin ses différens avec l'empereur Frédéric : différens qui au grand scandale des gens de bien, mettoient obstacle à la délivrance de la Terre - sainte. Mais Innocent toujours inflexible, n'écouta que son ressentiment. Les esprits étoient plus aigris que jamais, & de part & d'autre on ne songea qu'à porter les choses aux dernières extrémités. On assure cependant que Frédéric alarmé de l'élection du comte de Hollande, confus de sa déroute à Parme, touché de la mort de deux fils naturels qu'il aimoit tendrement, désespéré de la trahison du fameux Pierre des Vignes qui avoit toute sa confiance,

frappé lui-même de la maladie qu'on appelleit *le feu saint Antoine*, reconnu enfin la main de Dieu qui s'apesantissoit sur lui. Alors, dit-on, il fit faire des offres justes & raisonnables : mais le pontife fut inexorable, soit qu'il n'osât s'y fier, soit qu'après l'avoir déposé il ne pût se résoudre à révoquer une marque de puissance qui lui faisoit traiter les plus grands princes de *roytelets*. On ajoute même qu'il accompagna ce refus de paroles & d'actions qui prouvent bien le peu de cas qu'il faisoit de l'autorité séculière : conduite également téméraire & scandaleuse, qui tiroit chaque jour quelqu'un dans le parti de l'empereur.

Tel étoit l'état des choses, lorsque ce prince, vrai problème de l'histoire, mourut à Florenzola dans le royaume de Naples, suivant quelques-uns, d'une esquinancie, selon quelques autres, étouffé avec un oreiller par Mainfroy, l'un de ses flatteurs, ou par ses propres officiers. Les uns le font mourir dans l'impénitence, l'anathème & le schisme, sans sacremens, sans aucun sentiment de religion, & l'envoient de plein saut

ANN. 1253.

*La Chaise.*  
t. 2. p. 18.

*Math. Paris.*  
p. 788. 789.

Mort de Frédéric. II.

*Duch. 2. 5.*  
p. 782.

*en enfer, chargé du sac rempli de ses péchés* : c'est l'expression grossière du moine de Padoue. Les autres au contraire assurent que reconnoissant ses égaremens au lit de la mort, il fit paroître de grands sentimens de piété ; qu'il défendit par humilité de lui rendre aucuns honneurs funébres, parce qu'il avoit été rebelle & désobéissant à l'église ; qu'il se soumit à tout ce qu'elle ordonneroit sur les points qui l'avoient divisé avec Innocent ; qu'il pardonna à tous ses ennemis, ordonna de grandes aumônes, commanda de rendre la liberté à tous les prisonniers qui se trouvoient en sa puissance ; enfin qu'il fut absous par l'archevêque de Palerme de toutes les excommunications lancées contre lui ; & qu'il mourut revêtu de l'habit de Cîteaux. On ne voit guere plus d'uniformité dans les portraits qu'on nous a tracés de lui. Ceux-ci, oubliant ses perfections pour rendre ses vices plus odieux, le peignent comme un prince plongé dans les délices jusqu'au scandale, fougueux dans ses emportemens, violent dans ses inimitiés, cruel dans ses vengeances, dissimulé dans sa conduite, impie

ANN. 1253.

Mon. Pat.  
chr. l. 2.

Guil. de Pod.  
c. 49. p. 702.

Math. Paris,  
v. 804.

Recueil de  
isror. p. 696.

dans le cœur, n'ayant d'égard pour la justice qu'autant qu'elle le conduisoit à ses fins, trouvant le moyen d'avoir tort, lorsqu'on le persécutoit le plus injustement, méritant en un mot de perdre l'empire par la manière dont il en soutenoit les droits. Ceux-là, supprimant ses défauts pour donner plus d'éclat à ses grandes qualités, nous le représentent comme un génie universel, également versé dans les sciences & dans l'art de gouverner, grand capitaine, brave, prudent, libéral, magnifique, récompensant le mérite avec un juste discernement, favorisant les gens de lettres, très-habile lui-même dans tous les beaux arts, & possédant parfaitement le Latin, le Grec, l'Italien, le François, l'Allemand & le Sarrafin. On peut du moins assurer après deux auteurs modernes, qu'avec lui finit ce qui restoit de lustre à la dignité impériale, qui demeura comme ensevelie dans le même tombeau; & que si malgré son esprit, son courage, son application & ses travaux, il fut très-malheureux, sa mort produisit des malheurs plus grands encore.

---

 ANN. 1253.

*La Chaise;*  
 P. 165.

*Annal. de*  
*l'emp. tom 1.*  
 p. 288.

ANN. 1253.

La reine  
Blanche s'op-  
pose vive-  
ment à la  
croisade pu-  
bliée par or-  
dre du pape  
contre Con-  
rad.

*Ap. Rain. n.*  
3. 5. 11.

Le pape en triompha d'une ma-  
niere indécente & peu digne du pere  
commun des fidèles. Aussi-tôt il écri-  
vit de tous côtés; aux Siciliens, pour  
les exhorter à se réjouir de la mort  
d'un persécuteur qui opprimoit de-  
puis si long-tems leur liberté; à l'ar-  
chevêque de Palerme, pour l'inviter  
à faire pénitence de sa fidélité à son  
légitime souverain, & à tâcher de  
la réparer en soulevant les peuples  
contre son héritier; aux Allemands,  
pour les assurer que la race de ce  
prince pros crit n'auroit jamais du con-  
sentement du saint siège, ni l'em-  
pire, ni la principauté de Souabe.  
Conrad cependant se monroit digne  
fils d'un pere tel que Frédéric: il  
avoit forcé son compétiteur à quit-  
ter l'Allemagne: toute l'Italie lui  
obéissoit, à la réserve de Naples que  
ses ennemis avoient surprise. Tant de  
succès épouvantèrent le pontife, qui  
lui fit faire quelques propositions.  
Mais dans le même tems ce malheu-  
reux prince se sentir attaqué d'un  
poison si violent, que tout l'art de la  
médecine eut peine à le sauver du  
trépas: cet accident irrita les esprits  
plus que jamais. Les uns en accusoient



les partisans du pape : Conrad en accu-  
 cusoit le pape lui-même, à qui ce  
 bruit vrai ou faux ne laissa pas de  
 faire beaucoup de tort. Alors on ne  
 ménagea plus rien. Innocent, oubliant  
 qu'un saint roi exposoit & sa per-  
 sonne & son état pour le soutien de  
 la religion en Asie, fut le premier  
 à détourner les peuples de lui porter  
 les secours qu'il demandoit : il osa  
 même faire publier en France une  
 nouvelle croisade contre Conrad,  
 avec des indulgences plus considéra-  
 bles que celles de la Terre - sainte ;  
 elles devoient s'étendre au pere & à  
 la mere du croisé. La reine Blanche  
 fut indignée d'une conduite si étran-  
 ge. Elle assemble aussitôt la noblesse  
 du royaume, & d'une voix unanime  
 il est ordonné que toutes les terres  
 de ceux qui s'engageront dans cette  
 milice, seront saisies. » Qu'ils pat-  
 » tent, disoit-on, pour ne plus reve-  
 » nir, ces traîtres à l'état : il est bien  
 » juste que le pape entretienne ceux  
 » qui servent son ambition, lorsqu'ils  
 » devroient servir Jesus-Christ sous  
 » les étendarts du roi notre maître. «  
 On fit aussi de sévères réprimandes  
 aux Dominicains & aux Cordeliers,

ANN. 1253.

Math. Paris.

P. 826.

ANN. 1253. qui avoient prêché cette singulière croifade. » Nous vous bâtiſſons des » églifes & des maifons, diſoient les » ſeigneurs, nous vous recevons, » nous vous nourriſſons, nous vous » entretenons. Quel bien vous fait le » pape ? Il vous fatigue & vous tour- » mēte : il vous fait les receveurs » de ſes impôts, & vous rend odieux » à vos bienfaiteurs α. Les bons re- » ligieux ſ'excusoient ſur l'obéiſſance qu'ils devoient au ſaint pere : com- » me ſi l'empire n'avoit pas ſes droits : ainſi que le ſacerdoce, droits égale- » ment ſacrés, & fondés ſur l'autorité de celui de qui vient toute puiffance.

Elle protège  
des Payſans  
contre le Cha-  
pitre de Paris.

Ce ne fut pas le ſeul exemple de juſtice & de fermeté, qui diſtingua la ſeconde régence de la reine Blanche. Le chapitre de Paris avoit fait emprifonner tous les habitans de Châtenay & de quelques autres lieux, pour certaines choſes qu'on leur imputoit, & que la loi interdisoit aux ſerfs. C'étoit ſon droit ſans doute, mais ce droit ne détruifoit pas ceux de l'humanité. Cependant ces malheureux, enfermés dans un noir cachot, manquoient des choſes les plus néceſſaires à la vie, & ſe voyoient

*Vie mſſ. de la  
reine Blanche.  
p. 322. 332.  
431. 482.*

en danger de mourir de faim. La ré-  
gente instruite de leur état, ne put  
leur refuser les sentimens de la plus  
tendre compassion. Elle envoya prier  
les chanoines de vouloir bien en sa  
faveur, sous caution néanmoins, re-  
lâcher ces infortunés colons, pro-  
mettant d'informer de tout, & de  
leur faire toute sorte de justice. Ceux-  
ci, piqués peut-être qu'une femme  
leur fit des leçons d'une vertu qu'eux-  
mêmes auroient dû prêcher aux au-  
tres, ou, ce qui est plus vraisembla-  
ble, trop prévenus de l'obligation de  
soutenir les 'prétendus privilèges de  
leur église, répondirent avec fierté  
qu'ils ne devoient compte à personne  
de leur conduite vis-à-vis de leurs  
sujets, sur lesquels ils avoient droit de  
vie & de mort. En même temps, com-  
me pour insulter à l'illustre protectrice  
de ces pauvres esclaves, ils ordonnent  
d'aller prendre leurs enfans & leurs  
femmes qu'ils avoient d'abord épar-  
gnés, les font traîner impitoyable-  
ment dans le même cachot, & les  
traitent de façon qu'il en mourut un  
grand nombre, soit de misère, soit  
de l'infection d'un lieu capable à peine  
de les contenir. La reine, indignée

**ANN. 1253.** de l'insolence & de la barbarie , ne crut pas devoir respecter des prérogatives qui dégénéroient en abus , & favorisoient la plus horrible tyrannie. Elle se transporte à la prison , commande de l'enfoncer , donne elle-même le premier coup pour animer ceux qui pouvoient être retenus par la crainte des censures si communes en ce temps-là ; & dans l'instant les portes sont forcées. On en voit sortir une multitude d'hommes , de femmes & d'enfans , pâles , défaits , & n'ayant presque plus figure humaine. Tous se jettent aux pieds de leur bienfaitrice , & réclament sa protection contre la violence de leurs persécuteurs. Elle la leur promet , & tint parole. Les biens du chapitre furent saisis : moyen toujours efficace de réduire les plus mutins sous le joug de l'autorité légitime. Les chanoines , dociles enfin , baisèrent respectueusement la main qui les frappoit , & consentirent d'affranchir ces malheureux pour une certaine somme payable tous les ans.

Elle fait  
échouer les  
desseins du  
roi d'Angle-

C'est sur-tout cette fermeté , soutenue de beaucoup d'application & d'une grande capacité , qui caractérise

l'administration de cette habile princesse. C'est par là qu'après avoir conservé la couronne à son fils pendant une minorité orageuse, elle sçut encore dans l'absence de ce même prince, maintenir l'état tranquille au milieu des troubles qui agitoient l'Europe, sans avoir ni paix ni trêve avec l'Angleterre. Envain croyant répandre l'alarme en France, le monarque Anglois parloit à tout le monde du dessein qu'il avoit d'armer puissamment pour reprendre les provinces usurpées sur ses prédécesseurs : Blanche, après avoir pris les précautions les plus sages & les plus propres à faire échouer ses projets vrais ou simulés, trouva encore le moyen de lui attirer la plus sensible des mortifications, en mettant Rome dans ses intérêts. Innocent, avec sa hauteur accoutumée, défendit au malheureux Henri, sous peine d'un interdit général sur tout son royaume, de faire aucun acte d'hostilité sur les terres du saint roi. Toute la grace qu'on voulut bien lui accorder, fut de ne pas rendre cet ordre public. Mais la régente en étoit informée : elle laissa l'orgueilleux prince amuser ses peu-

---

ANN. 1253.  
terre, & lui  
refuse le pas-  
sage par la  
France.

~~\_\_\_\_\_~~  
 ANN. 1253. ples de l'idée de ses conquêtes futures , & ne se mit pas même dans la suite beaucoup en peine de le ménager. C'est ce qui parut principalement à l'occasion de la révolte des Gascos : révolte excitée par la mauvaise conduite des gouverneurs , qui porteroient trop loin les droits de leur maître , & plus loin encore leurs droits particuliers.

Gaston , vicomte de Bearn , étoit à la tête des séditieux. Henri envoya contre lui Simon de Montfort , comte de Leicester , son beau-frere. C'étoit un seigneur d'une naissance distinguée , qui réunissoit dans un degré éminent , & les talens guerriers , & la dureté inflexible du destructeur des Albigeois , son pere. Paroitre & vaincre fut pour lui une seule & même chose. Gaston battu & fait prisonnier , fut conduit en Angleterre. Mais la hauteur avec laquelle Simon usa de la victoire , irrita les esprits plus que jamais. Bordeaux députa son archevêque avec un grand nombre de ses principaux habitans , pour se plaindre au monarque des violences que son ministre exerçoit contre eux. On alla même jusqu'à l'accuser d'avoir

excité lui-même la guerre : c'est trop peu dire : on osa protester qu'on renonceroit plutôt à l'obéissance de l'Angleterre , que de plier sous le joug d'un si cruel persécuteur. Cette déclaration qui pouvoit passer pour une insolence , fut regardée comme une pleine conviction des crimes qu'on lui imputoit. Henri voulut le faire arrêter , mais tous les grands de l'état s'y opposèrent. Il essaya du moins de l'engager à lui remettre ses provisions de gouverneur : tentative inutile : l'orgueilleux sujet eut l'audace de le sommer d'exécuter ce qu'elles portoient. On ne doit rien aux traîtres , répondit le prince en colere. » Aux traîtres , s'écria Simon outré » de fureur ? ah ! roi d'Angleterre , » c'est véritablement de ce jour que » vous ne portez plus envain le nom » de roi , puisque cette parole ne » vous coute point la vie α. Le monarque obligé de dissimuler , ne laissa pas de le renvoyer en Gascogne. Il espéroit qu'il y périroit : les choses néanmoins tournerent autrement. Simon étoit François : il tira de grands secours de sa patrie , & gagna d'abord une sanglante bataille. Mais enfin

environné d'ennemis de tous côtés ;  
 ANN. 1253. ayant sans cesse à combattre ceux-  
 mêmes qui devoient le soutenir , il  
 prit le parti de céder à la nécessité ,  
 rendit ses provisions qu'on lui paya  
 bien cher , & se retira auprès des  
 princes Alfonse & Charles , qui le re-  
 curent avec de grands honneurs. La  
 retraite du commandant n'appaisa  
 point les esprits rebelles : la sédition  
 n'en devint que plus vive & plus ani-  
 mée. Henri crut sa présence néces-  
 saire en Gascogne ; & ne voyant point  
 de sûreté à débarquer dans ses ports, y  
 fit demander un passage par la France.  
 La régente , qui sçavoit parfaitement  
 à qui elle avoit affaire , ne balança  
 point à lui refuser cette permission si  
 désirée ; & le monarque , qui con-  
 noissoit le courage & la sagesse de  
 cette princesse , n'osa pas même ten-  
 ter d'en marquer le moindre ressen-  
 timent.

Sa mort.

Telle étoit la situation des choses  
 en France & dans les royaumes voi-  
 sins , lorsque Blanche fut attaquée à  
 Melun de la maladie qui la mit au  
 tombeau. Elle se rendit sur le champ  
 à Paris , où elle reçut le saint viatique  
 par le ministère de son confesseur



Renaud de Corbeil, évêque de la capitale, & l'un des chefs du conseil d'état. Quelques jours après elle manda l'abbesse de Maubuisson, monastere de Cîteaux, qu'elle avoit fondé près de Pontoise; la conjura au nom de leur ancienne amitié, de lui donner le saint habit de son ordre; & fit profession entre ses mains avec de grands sentimens de dévotion & d'humilité. On la transporta ensuite sur un lit de paille, couvert d'une simple serge, où elle rendit l'esprit le premier de Décembre, vers les deux heures après midi. On lui mit aussi-tôt le manteau royal sur son habit de religieuse, & la couronne d'or sur la tête par dessus son voile. En cet état, elle fut portée par les plus grands seigneurs du royaume dans une espèce de trône richement orné, depuis le Palais jusqu'à la porte saint Denis, & de-là conduite à Maubuisson, où elle avoit choisi sa sépulture. L'année d'après, son cœur fut déposé au Lys, qui avoit alors pour abbesse, Alix de Vienne, veuve de Jean de Dreux, comte de Mâcon, princesse digne par sa vertu d'un trésor si précieux.

ANN. 1253.

*Obs. sur  
Joinv. p. 391.*

*Vie mss. de la  
reine Blanche, p. 325.  
382.*

Tout le royaume ressentit vive- son éloge.

ment cette perte. C'étoit la plus grande  
 ANN. 1253. reine qui eût encore paru sur le trône  
 François ; femme d'un courage, d'une  
 Math. Paris. prudence & d'une élévation de génie  
 p. 85. & seq. au-dessus de son sexe , c'est l'expres-  
 Vie mss. Ibid. sion de Mathieu Paris ; Princesse née  
 pour faire en même-temps la félicité  
 & l'ornement du monde ; c'est le lan-  
 gage de presque tous les auteurs de  
 son siècle ; sans autre reproche enfin  
 qu'un peu trop de hauteur peut-être  
 dans sa première régence , si toute-  
 fois la majesté royale indignement  
 outragée n'en doit pas être l'excuse.  
 C'est cependant cette héroïne *si hon-*  
 Cl. Men. sur Joinv. p. 391. *nête en paroles*, pour me servir des  
 termes d'un historien de son fils , si  
 ennemie de tout mal & de toute vio-  
 lence , si décidée pour tout ce qui por-  
 toit le caractère de justice & de ver-  
 ru , que la calomnie s'est efforcée de  
 noircir de ses traits les plus empoi-  
 Math. Paris. sonnés. Mais y ajouter foi , seroit un  
 crime , au jugement même de l'écri-  
 vain satyrique qui s'est le plus appli-  
 Vie de la rei- qué à les recueillir. On n'y voit qu'un  
 ne Blan. par effet de l'animosité des grands contre  
 Aut. p. 141. l'illustre régente : ils n'ont pas empê-  
 144 ché du moins que quelques-uns ne  
 lui aient donné le titre de bienheu-

reuse , & qu'on n'ait mis son nom dans quelques martyrologes. Que conclure en effet des chansons du comte Thibaut? chansons, dit un auteur de ce tems-là, qu'il ne composa & ne fit graver sur les fenêtres de son palais, que pour charmer le désespoir où la vertu de Blanche l'avoit réduit. Elles offrent à la vérité quelques expressions qu'on pourroit interpréter avec malignité : mais quel étrange témoignage, dit un judicieux moderne, que celui d'un prince, qui transporté par la vivacité de son imagination, pouvoit aussi-bien que les faiseurs de vers de nos jours, fatiguer le public de passions qu'il ne sentoit pas, & d'avantures qu'il n'avoit jamais eues ?

On dépêcha promptement au roi pour lui porter la triste nouvelle de cette mort ; & cependant Louis, fils aîné du monarque, prit les rênes du gouvernement, quoiqu'il ne fût que dans la douzième année de son âge. Chose inouïe, & jusques-là sans exemple. C'étoit une loi générale en France, qu'on ne pouvoit tenir fief, ni gouverner, qu'à vingt & un an. C'est sans doute ce qui a trompé la plû-

ANN 1255.  
*Hist. de Melun par Rouit.*  
p. 445.

*Vie mss. ibid.*

*La chr. hist. de S. Louis,*  
t. 2. p. 160.

*Du Carg. obs. sur Joinv.*  
p. 93.

ANN. 1253.

*Domaine de  
Montp. act. de  
Clermont Lod.  
n. 1.*

*A. J. Colbert.  
n. 2269. &  
2670.*

part des modernes , qui presque tous  
sans porter leurs recherches plus loin ,  
ont donné l'administration des affaires  
aux comtes de Poitiers & d'Anjou. On  
voit néanmoins deux chartres du jeun  
ne prince adressées , l'une au sénéchal  
de Carcassone en 1253 , pour  
lui ordonner de laisser Berenger Guil  
elmi dans la possession du château de  
Clermont , au diocèse de Lodève , at  
tendu qu'il offroit de faire hommage  
au roi son pere ; l'autre au sénéchal  
de Beaucaire en 1254 , pour lui en  
joindre de rendre la terre d'Yerle à  
Guillaume d'Anduse , fils de Pierre  
de Bermond. Ce qui prouve claire  
ment qu'il eut la régence du royaume  
depuis la mort de Blanche son ayeule ,  
jusqu'au retour du saint monarque  
dans ses états.

*Louis ap  
prend la mort  
de la reine sa  
mere : sa rési  
gnation aux  
ordres de la  
Providence.*

Le roi étoit à Sidon , d'autres di  
sent à Jafa, lorsqu'on y reçut les lettres  
qui apprenoient la perte que la France  
venoit de faire. Le légat en fut le  
premier instruit. Il connoissoit la ten  
dresse de Louis pour une mere si res  
pectable : il crut devoir prendre des  
mesures avant que de lui annoncer  
une si affligeante nouvelle. Il se fait  
accompagner de l'archevêque de Tyr

*Guil. N. p.  
359.*

& de Geoffroy de Beaulieu , va trouver le monarque , lui demande une audience particuliere en présence des deux autres , l'un son garde-des-sceaux , l'autre son confesseur. Le saint roi connut au visage du prélat , qu'il avoit quelque chose de fâcheux à lui apprendre , & le mena dans sa chapelle. Alors le pontife lui exposa les grandes obligations qu'il avoit à Dieu depuis son enfance , sur-tout de lui avoir donné une si bonne mere , qui l'avoit élevé si pieusement , & qui avoit gouverné son royaume avec tant de zèle & de prudence. Hélas ! fire , ajouta-t-il avec des sanglots & des larmes , elle n'est plus cette illustre reine : la mort vient de vous l'enlever. On ne peut exprimer le sentiment de tristesse dont le cœur de ce tendre fils fut pénétré. Le premier mouvement de sa douleur lui fit jeter un grand cri , & verser un torrent de pleurs : mais revenu à lui dans le même instant , il se jette à genoux devant l'autel , & dit en joignant les mains : » Je vous rends graces , ô » mon Dieu , de m'avoir conservé » jusqu'ici une mere si digne de toute » mon affection. C'étoit un présent

ANN. 1253.

» de votre miséricorde : vous le re-  
 » prenez comme votre bien : je n'ai  
 » point à m'en plaindre. Il est vrai  
 » que je l'aimois tendrement : mais  
 » puisqu'il vous plaît de me l'ôter ,  
 » que votre saint nom soit béni dans

Ibid. p. 360.

» tous les siècles ». Le légat fit en-  
 suite la prière pour l'ame de la prin-  
 cesse ; & le monarque ayant témoi-  
 gné qu'il vouloit être seul , les deux  
 prélats se retirèrent , & le laisserent  
 avec son confesseur. Dès qu'il se vit  
 sans autre témoin que le dépositaire  
 de ses plus secrètes pensées , il se  
 prosterna de nouveau devant le cru-  
 cifix , & demeura quelque tems com-  
 me abîmé dans une profonde médita-  
 tion. Puis se levant tout-à-coup avec  
 un visage plus serein , il passe dans  
 son oratoire , toujours accompagné  
 de son directeur , & récite avec lui  
 tout l'office des morts : mais avec  
 une telle attention , que le bon reli-  
 gieux ne pouvoit assez admirer que  
 dans une affliction si récente & si  
 vive , il ne lui fût échappé aucune  
 méprise. Tant la pensée de Dieu sus-  
 pendoit en lui tout autre sentiment.  
 Depuis ce moment , il fit dire chaque  
 jour devant lui une messe basse pour

l'ame de cette mere bien-aimée, hors les dimanches & les fêtes principales. ANN. 1253.

Deux jours se passerent sans qu'il voulût voir personne. Ce terme expiré, il fit appeller Joinville, & lui dit en le voyant : „ Ah sénéchal, j'ai Joinv. p. 1103  
 „ perdu ma mere. Sire, répondit le  
 „ bon chevalier, je n'en suis point  
 „ surpris, vous sçavez qu'elle étoit  
 „ mortelle : mais ce qui m'étonne ,  
 „ c'est la tristesse excessive d'un prin-  
 „ ce, qui est en si grande réputation  
 „ de sagesse “. La reine Marguerite  
 parut aussi fort affligée. „ Quand je Observ. de du  
Cang. p. 98.  
 „ la vis pleurer si amèrement, dit le 99.  
 „ même Joinville avec sa franchise  
 „ ordinaire, je ne me pus tenir de  
 „ lui dire qu'il étoit bien vrai qu'on  
 „ ne doit point croire femme qui  
 „ pleure, puisque le deuil qu'elle me-  
 „ noit, étoit pour la dame qu'elle  
 „ haïssoit le plus en ce monde. Ce  
 „ n'est point pour elle que coulent  
 „ mes larmes, reprit la princesse avec  
 „ la même sincérité, c'est pour le roi  
 „ mon époux qui est accablé de dou-  
 „ leur, & pour ma fille Isabelle qui  
 „ est demeurée à la garde des hom-  
 „ mes “. Ce qui faisoit que la reine  
 n'aimoit point sa belle-mere, conti-

ANN. 1253.

nue le sénéchal ingénu, c'est que l'impérieuse Blanche ne vouloit point souffrir que le roi fût en la compagnie de son épouse. Si la cour voyageoit, elle les faisoit presque toujours loger séparément. Il arriva qu'étant à Pontoise, le monarque eut un appartement au-dessus de celui de la princesse ; il n'osoit cependant aller chez elle sans prendre de grandes précautions contre la surprise. Il ordonna à ses huissiers de sale, lorsqu'ils verroient venir la reine mere, de battre les chiens, afin de les faire crier. Alors il se cachoit dans quelque coin. Un jour qu'il tenoit compagnie à sa femme, parce qu'elle étoit dangereusement malade, on vint lui dire que sa mere arrivoit. Son premier mouvement fut de s'enfoncer dans la ruelle du lit : elle l'aperçut néanmoins. *Venez vous-en*, lui dit-elle en le prenant par la main, *vous ne faites rien ici. Hélas !* s'écria Marguerite désolée, *ne me laisserez-vous voir mon seigneur ni en la vie ni en la mort !* elle s'évanouit à ces mots. Tout le monde la crut morte. Le roi le crut lui-même, & retourna sur le champ auprès d'elle : sa présence la fit



revenir de son évanouissement.

Cette soumission si respectueuse à toutes les volontés d'une mere qui sans doute se feroit fait plus redouter qu'aimer par un fils d'un autre caractère, a donné lieu à la satire, d'exercer sa malignité jusques sur le saint monarque. Il étoit mort un de ces braves chevaliers, à qui la plus mortelle envie ne pourroit rien reprocher : son éloge devint pour un poëte de son tems le sujet de la critique la plus amère contre tous les princes qui vivoient alors. On nous sçaura peut-être gré de donner la traduction d'une pièce qui caractérise en même tems les auteurs & les souverains du siècle où elle a été écrite : la voici dans sa plus exacte simplicité. » Je veux  
 » pleurer Blacas dans cette chanson  
 » lugubre, & avec une affliction bien  
 » fondée. Car j'ai perdu en lui un  
 » ami, un bon seigneur; & toutes les  
 » vertus sont perdues avec lui. Ce  
 » malheur est si grand, que je n'y voi  
 » d'autre ressource que de prendre  
 » son cœur pour le partager entre les  
 » barons qui en manquent, & qui  
 » après cela en auront assez. Quel'em-  
 » pereur de Rome en mange le pre-

» mier : il en a grand befoin, s'il veut  
 ANN. 1253. » recouvrer les pays que les Milanois  
 » lui ont enlevés en dépit de fes Alle-  
 » mands. Nous confeillons auffi au  
 » noble roi de France d'en manger ,  
 » pour reconquérir la Caftille qu'il  
 » perd par fa fotife : mais fi fa mere  
 » le fçait , il n'en mangera pas : car  
 » on voit bien à fa conduite , qu'il ne  
 » fait rien qui puiſſe lui déplaire. Que  
 » le roi d'Angleterre en mange un  
 » bon morceau , car il en a bien peu :  
 » mais alors il en aura beaucoup , &  
 » recouvrera les Provinces qu'il a laif-  
 » fé honteufement ufurper au monar-  
 » que François , qui a profité de fa lâ-  
 » cheté & de fa négligence. Il faut  
 » que le roi de Caftille en mange  
 » pour deux : il a deux royaumes ,  
 » & n'eſt pas en état d'en gouverner  
 » un feul : mais s'il en mange , qu'il  
 » ſe cache bien de fa mere : fi elle  
 » vient à l'apprendre , elle lui don-  
 » nera des coups de bâtons. Je veux  
 » auffi que le roi d'Aragon en mange  
 » une bonne part : ce n'eſt que par là  
 » qu'il peut réparer fon honneur per-  
 » du d'abord à Marſeille , enfuite à  
 » Millau. J'en deſtine encore une por-  
 » tion confidérable au roi de Navar-  
 re,

» re , qui suivant ce que j'ai oui dire ,  
 » valoit mieux étant comte qu'il ne  
 » vaut sur le trône où son bonheur  
 » l'a placé. C'est un grand malheur ;  
 » quand le défaut de courage fait dé-  
 » cheoir celui que Dieu a élevé en  
 » dignité. Le comte de Toulouse en  
 » a aussi grand besoin , s'il se rappelle  
 » ce qu'il possédoit autrefois , & ce  
 » qui lui reste maintenant. Il lui faut  
 » une bonne partie de ce cœur : ja-  
 » mais avec celui qu'on lui connoît ,  
 » il ne reprendra ce qu'il a perdu <sup>a</sup>.  
 On conviendra du moins que s'il se  
 trouve quelque chose de défectueux  
 dans cette déférence de Louis pour sa  
 mere , ce n'est que parce qu'elle est  
 un excès de vertu.

ANN. 1253d

Le saint roi cependant commença  
 sérieusement à délibérer de son re-  
 tour. Tout le rappelloit en France. La  
 guerre étoit allumée dans la Flandre  
 entre les Dampierres & les d'Avenes ,  
 & tous leurs voisins prenoient parti.  
 Il n'y avoit plus de trêve avec l'An-  
 gleterre : Henri , fortifié de l'alliance

ANN. 1254.

Il se prépare  
à son retour  
en France.

<sup>a</sup> Satyre mss. de Sordel. Ce morceau curieux est le  
 fruit des recherches d'un célèbre académicien , aussi  
 distingué dans le commerce du monde par son urba-  
 nité , que dans l'étude de notre histoire par son étude  
 tion : il a bien voulu nous le communiquer.

de la Castille , venoit de passer en  
 ANN. 1254. Guienne à la tête d'une puissante armée : la Normandie se préparoit ouvertement à le recevoir : tout en un mot sembloit menacer le royaume d'un bouleversement général. Le monarque voyoit d'ailleurs qu'il ne pouvoit rien entreprendre dans la Palestine : il ne lui arrivoit de ses états que peu de troupes , & encore moins d'argent , comme si par là ses sujets l'eussent voulu contraindre à revenir. Malgré tant de raisons , il ne voulut rien décider , sans avoir auparavant consulté le Seigneur. Il fit ordonner  
 Joinv. Ibid. des prieres & des processions publiques , pour demander à Dieu de lui faire connoître sa volonté. Tous les seigneurs François lui conseillèrent de partir : les Chrétiens même du pays étoient de cet avis : ils se voyoient un nombre de places bien fortifiées , Acre , le château de Hiffa ou Caïfa , Césarée , Jafa , Tyr & Sidon : c'étoit assez pour se défendre contre les Sarrafins , en attendant que de plus grands secours les missent en état de reprendre Jérusalem. Il fut donc résolu qu'il se rembarqueroit au commencement de l'année , c'est-à-

dire , immédiatement après pâque.                       
 On manda aussi-tôt Joinville. » Séné- ANN. 1254.  
 » chal , lui dit le légat en présence  
 » du monarque , sa majesté se loue  
 » grandement des bons & agréables  
 » services que vous lui avez faits : elle  
 » saisira toutes les occasions de vous  
 » en marquer sa satisfaction. C'est  
 » dans cette vue qu'elle m'ordonne  
 » de vous annoncer pour votre con-  
 » solation , que son dessein est de re-  
 » tourner incessamment en France.  
 » Que notre Seigneur , répondit le  
 » bon chevalier , lui en laisse faire à  
 » sa volonté « ! Le prélat prit ensuite  
 congé du roi , emmena Joinville , &  
 s'enferma avec lui dans son cabinet.  
 Là , fondant en larmes & le prenant  
 par la main , il lui dit : » Seigneur ,  
 » je prends beaucoup de part à la joie  
 » que vous ressentez d'avance de re-  
 » voir enfin votre patrie : Dieu m'est  
 » témoin que je ne cesse de lui ren-  
 » dre grâces de vous avoir délivré de  
 » tant de périls : mais d'un autre côté  
 » il est bien triste & bien affligeant  
 » pour moi d'être obligé de quitter  
*vos très-bonnes & saintes compagnies ,*  
*pour m'en retourner en cour de Rome en-*  
*tre si déloyaux gens , comme il y en a.*

ANN. 1254.

Quelle étoit donc alors cette cour , dont au rapport d'un homme tel que Joinville , un saint prélat nous trace un portrait si affreux ? Ouvrons les historiens de ce temps-là , nous verrons qu'elle y est représentée comme le siège de l'ambition & de l'avarice. Le pape y est dépeint , tantôt comme un despote absolu , qui ordonne de tout , sans égard aux droits des évêques , ses freres par leur institution , ses esclaves dans son imagination : tantôt comme un juge présumptueux , qui se croyant au-dessus de la loi , imagine pouvoir à sa volonté rendre licite ce qui de sa nature est sévèrement pros crit : tantôt comme un tyran *peu soucieux du bonheur de ses sujets* , qui pour enrichir ses favoris ou ses parens , leur accorde des légations avec plein pouvoir de visiter , ou plutôt , comme dit Pasquier , *de raser* tous les bénéfices d'un royaume. Car le droit *de visitation* , ainsi qu'on l'appelloit alors , droit qui n'avoit d'autre origine que le despotisme & la cupidité , étoit porté aux plus monstrueux excès. De là cette juste indignation du clergé de France , lorsque sous le roi Robert

S. Bern. épist.  
83. ad Pasch.

Reck. de la f.  
l. 2. c. 21. p.  
34.

il vit le pontife Romain envoyer un prélat consacrer une église dans le diocèse de Tours, non-seulement sans la permission, mais même contre la volonté de l'archevêque : *chose détestable*, disoit-on, *qu'un homme assis sur la chaire apostolique viole avec une présomption sacrilège les ordonnances & les statuts des Apôtres*. De-là ces déclamations pathétiques de saint Bernard contre un tribunal où la richesse des dons décidait du mérite & de la capacité : *simoniaque, concubinaire, incestueux, tout étoit sûr d'y trouver grace, s'il accompagnoit ses sollicitations de présents* : ce qui fait dire au reclus ou moine de Moliens, qu'à Rome la loi se tait quand l'or murmure, & que droit se tâpit au son d'argent. De-là ces reproches si vifs du même saint abbé au cardinal Jourdain, légat du pape, qui avoit passé, dit-il, en Allemagne, en France, en Normandie, remplissant toutes ces régions, non de l'évangile, mais de sacrilèges & d'exactions honteuses, dépouillant les églises, & conférant les dignités ecclésiastiques à de jeunes gens plus versés dans la science du monde que dans celle de la religion. De-là

ANN. 1254.

Rad. Glab.  
l. 2.S. Ber. epist.  
ad Eug.Rom. mss.  
intit. de Cha-  
rité. Ducan.  
obs. sur Joinv.  
p. 100.S. Ber. epist.  
290.

~~ANN. 1254.~~ enfin ces vers si énergiques du saty-  
 ANN. 1254. rique Hugues de Bercy : *Rome nous*  
 Bible Guioi. *suce & nous transglout : Rome trait &*  
*détruit tout , dont sourdent tous li mau-*  
*vais vices.*

Dira-t-on avec Baronius , que les hérétiques ont inséré ces différens traits dans les auteurs contemporains ? Cela pourroit être vrai de quelques-uns : mais est-il croyable qu'il le soit également de tous ? On sent d'ailleurs tout le danger d'un pareil raisonnement , qu'on pourroit étendre trop loin. Disons plutôt pour l'honneur de Rome moderne , qu'elle a reconnu l'énormité de ces abus. Sa gloire est de les avoir extirpés : celle du saint roi Louis est d'avoir été suscité miraculeusement pour commencer le grand ouvrage de cette réforme. Ce grand prince , dit Pasquier , témoin des entreprises du pape & des concussions de ses ministres , entreprit de mettre un frein à tant d'horribles pré-

*Ibid. c. 22.*  
*p. 250.*

*Laurière, ord.*  
*de nos rois, t.*  
*1. p. 57. 98.*

varications. C'est dans cette vue ,  
 » pour la tranquillité de l'église Galli-  
 » cane , pour l'augmentation du culte  
 » divin , pour le salut des ames fidel-  
 » les , pour mériter les graces & les  
 » secours du Dieu tout-puissant , de



» qui seul son royaume relève « , qu'il  
 fit cette belle ordonnance qu'on ap-  
 pelle *Pragmatique Sanction*. » Nous  
 » voulons, dit-il, & nous ordonnons  
 » que les prélats, les patrons & les  
 » collateurs ordinaires des bénéfices  
 » jouissent pleinement de leurs droits,  
 » sans que Rome y puisse donner au-  
 » cune atteinte par ses réserves, par ses  
 » grâces expectatives, ou par ses man-  
 » dats : que les églises cathédrales ou  
 » abbatiales aient toute liberté de fai-  
 » re leurs élections, qui sortiront leur  
 » plein & entier effet : que le crime de  
 » simonie soit banni de toute la Fran-  
 » ce, comme une peste très-préjudi-  
 » ciable à la religion : que les promo-  
 » tions, collations, provisions & dis-  
 » positions des prélatures, dignités,  
 » bénéfices, ou offices ecclésiastiques,  
 » se fassent suivant les regles établies  
 » par le droit commun, par les sa-  
 » crés conciles, par les anciens saints  
 » peres : enfin que les exactions in-  
 » supportables de la cour Romaine,  
 » par lesquelles notre royaume se  
 » trouve malheureusement appauvri,  
 » ne puissent plus se lever à l'avenir,  
 » si ce n'est pour des nécessités urgen-  
 » tes, par notre permission expresse,

ANN. 1254.

» & du consentement de l'église Gallicane «. C'est ainsi que Louis savoit concilier les devoirs de chrétien & de souverain , donnant en même - tems l'exemple aux simples fidèles , de la foi la plus soumise ; aux rois , de la fermeté la plus héroïque <sup>a</sup>.

Son départ  
de saint-Jean-  
d'Acre.

Joinville avoit eu ordre de conduire la reine & les petits princes à Tyr , aujourd'hui Sour. Le saint monarque ne tarda pas à les aller rejoindre , & dans les premiers jours du carême se rendit avec eux à Saint-Jean-d'Acre , où se devoit faire l'embarquement. Cette ville étoit alors la capitale du royaume & l'abord de tous les chrétiens : il y laissa cent chevaliers sous le commandement de Geoffroy de Sargines , qui , en qualité de lieutenant d'un si grand prince , eut tout pouvoir dans les affaires publiques , & que son grand mérite fit depuis sénéchal , & même vice-roi de Jérusalem. Ce brave seigneur , soutenu de tems en tems par quelques secours qui lui arrivoient d'Europe ,

<sup>a</sup> Ce célèbre édit ne fut rendu qu'au mois de Mars 1268. L'anecdote de Joinville nous l'a fait rapporter en cet endroit , comme une confirmation de ce qu'il avance.

scut se maintenir trente ans durant contre toute la puissance des Sarrafins. ANN. 1254.  
 Tout étoit prêt pour le départ. Louis à pied, suivi du légat, du patriarche & de toute la noblesse de Palestine, prit le chemin du port entre deux haies d'un peuple infini, accouru de tous côtés pour voir encore une fois ce généreux bienfaiteur, qu'ils appelloient *le pere des chrétiens*. L'air retentissoit de ses louanges; & chacun s'efforçoit de lui témoigner sa reconnaissance; les uns par la vivacité de leurs acclamations, les autres par la sincérité de leurs larmes, tous par les bénédictions sans nombre dont ils le combloient. On voyoit sur son visage un fonds de tristesse, qui témoignoit assez son regret de n'avoir pas fait pour eux tout ce qu'il avoit espéré: mais d'un autre côté on lisoit dans ses regards, plus expressifs que ses paroles, qu'on le reverroit bientôt à la tête d'une nouvelle croisade. Tout s'embarqua, & le lendemain fête de saint Marc, on mit à la voile. Le roi fit remarquer à Joinville que c'étoit le jour même de sa naissance. » La » rencontre est heureuse, répondit le » sénéchal en riant : c'est effective- *Joinv. p. 111.*

» ment naître une seconde fois que  
 ANN. 1254. » d'échapper d'une terre si périlleu-  
 » se α.

*Nang. p. 360.*

Le légat avoit permis au roi de conserver dans son vaisseau le saint Sacrement pour communier les malades : chose, dit Nangis, qu'on n'avoit pas coutume d'accorder même aux plus grands princes qui faisoient le voyage de la terre - sainte. On le mit à l'endroit du navire le plus digne & le plus convenable , dans un tabernacle fort riche , couvert d'étoffes d'or & de soie , & placé sur un autel orné d'un grand nombre de reliques. Tous les jours on y récitait solennellement l'office divin : les prêtres même revêtus d'habits sacerdotaux , y faisoient les cérémonies & les prières de la messe , à la réserve de la consécration : le monarque assistoit à tout. Rien n'égaloit sa tendre sollicitude pour les malades : il les visitoit souvent , leur procuroit tous les soulagemens qui dépendoient de lui , & prenoit soin de leur salut encore plus que de leur guérison. Il y avoit sermon trois fois la semaine , sans parler des instructions particulières , & des catéchismes qu'il faisoit faire aux matelots , quand les

petits vents regnoient, ou le calme. Quelquefois il les interrogeoit lui-même sur les articles de foi, ne cessant de leur répéter qu'étant toujours entre la vie & la mort, entre le paradis & l'enfer, ils ne pouvoient trop se hâter de recourir au sacrement de pénitence pour appaiser la colere du ciel. *Si le vaisseau à besoin de vous, leur disoit-il, je prendrai votre place avec joie, & mettrai la main à la manœuvre, pendant que vous vous réconciliez avec Dieu.* Tel fut l'effet & des soins & de l'exemple du pieux monarque, qu'en peu de tems on vit un changement notable parmi les matelots: les ténèbres de leur esprit furent dissipées: la férocité de leur cœur s'adoucit, & la charité y prit la place de la brutalité. La honte, dit un moderne, de ne pas faire quelquefois ce qu'un grand roi faisoit tous les jours, leur donna le courage de vouloir être chrétiens, & leur inspira des sentimens bien au-dessus de leur condition.

ANN. 1254.

Choisy, vie  
desaint Louis,  
p. 20. 21.

On voguoit heureusement du côté de l'isle de Chypre, & chacun s'entretenoit agréablement de la douce pensée de retourner dans sa patrie,

~~ANN. 1254.~~ lorsque tout d'un coup le vaisseau du  
 ANN. 1254. roi donna si rudement sur un banc  
 de sable, que tout ce qui étoit sur le  
 Nang. p. 360. pont fut renversé. Un moment après  
 361. il toucha une seconde fois, mais avec  
 tant de violence qu'on s'attendoit à  
 le voir entr'ouvrir : chacun se crut  
 perdu, & cria miséricorde. La reine  
 étoit consternée : ses enfans qui la  
 voyoient en larmes sans voir le pé-  
 ril, se mirent aussi à pleurer : tout le  
 navire retentissoit de gémissemens  
 que l'obscurité de la nuit rendoit en-  
 core plus effroyables. Louis, oubliant  
 en quelque sorte des objets si chers,  
 va se prosterner devant celui qui com-  
 mande à la mer, le conjure avec hu-  
 milité de secourir ses serviteurs qui  
 vont périr, & dans l'instant le vais-  
 seau se remet à flot. Cet événement  
 inespéré fut regardé comme un mi-  
 racle. Tout le monde l'attribua aux  
 mérites & aux prières du saint roi.  
 On ne laissa pas néanmoins d'amener  
 les voiles & de jeter l'ancre pour at-  
 tendre le jour. Dès qu'il parut, on  
 visita le bâtiment par dedans & par  
 dehors. Les plongeurs rapporterent  
 qu'il y avoit trois toises de la quille  
 emportée, & conseillèrent au mo-

narque de passer sur un autre navire.

» Dites-moi, leur répondit-il, sur

» la foi & loyauté que vous me devez,

» si le vaisseau étoit à vous & chargé

» de riches marchandises, l'abandon-

» neriez-vous en pareil état ? Non,

» sans doute, repliquèrent-ils d'une

» voix unanime : nous aimerions

» mieux hazarder tout, que de faire

» une perte si considérable. Pourquoi

» donc me conseillez-vous d'en des-

» cendre ? C'est, reprirent-ils, que la

» conservation de quelques malheu-

» reux matelots importe peu à l'uni-

» vers : mais rien ne peut égaler le

» prix d'une vie comme celle de vo-

» tre majesté. Or, sçachez, dit le gé-

» néreux prince, qu'il n'y a personne

» ici qui n'aime son existence autant

» que je puis aimer la mienne : si je

» descends, ils descendront aussi ; &

» ne trouvant aucun bâtiment qui

» puisse les recevoir, ils se verront

» forcés de demeurer dans une terre

» étrangère, sans espérance de retour-

» ner dans leur pays. C'est pourquoi

» j'aime mieux mettre en la main de

» Dieu ma vie, celle de la reine &

» de nos trois enfans, que de causer

» un tel dommage à un si grand peu-

ANN. 1254.  
Joinv. p. 112.  
113.

ANN. 1254.

» ple «. Il n'appartient qu'aux héros véritablement chrétiens de donner ces grands exemples de générosité. C'est par de semblables vertus que Louis s'acquit sur tous les cœurs un empire plus puissant encore & plus glorieux que celui qu'il devoit à sa naissance. L'événement justifia la sagesse de sa prévoyance. Olivier de Termes que Joinville appelle *le puissant Chevalier, & l'un des plus hardis hommes qu'il ait connu en la Terre Sainte*, par une de ces bizarreries qui peuvent subsister avec la plus grande valeur, n'osa passer outre, & fut près de deux ans avant que de pouvoir trouver l'occasion de se rembarquer. Ce que souffrit un homme de cette qualité fait assez connoître ce que seroient devenus tant de malheureux, si le Monarque n'eût agi à leur égard moins en maître, qu'en père tendre & compatissant.

Aussi-tôt qu'il eut pris sa résolution, il fit radouber le vaisseau, & remit à la voile : mais ce fut pour essuyer un plus grand péril. On n'avoit pas encore passé l'Isle de Chypre, qu'il s'éleva un vent furieux, qui malgré tout l'art des pilotes, les entraî-



noit vers la côte , avec un danger évident de briser contre les rochers. On fut toute la nuit en de vives alarmes. La reine effrayée courut à la chambre du roi , pour le prier *de faire quelque vœu à Dieu ou à ses Saints.* Elle ne le trouva point : il étoit au pied de l'autel , prosterné devant celui dont il pouvoit espérer du secours , attendant avec résignation la fin de la tempête ou de sa vie. Joinville instruit du dessein de la princesse , lui conseilla de s'engager à faire le voyage de saint-Nicolas en Lorraine , ou du moins , si le monarque ne vouloit pas le permettre , à y envoyer un navire d'argent. Marguerite y consentit , & voulut que le sénéchal fût caution de son vœu. Aussi-tôt le vent cessa , & le jour si impatiemment attendu , ramena le beau tems. La reine de retour en France , n'eut rien de plus pressé que d'accomplir sa promesse. Elle fit faire ce navire , où l'on voyoit sa figure , celle du roi & celle des trois princes leurs enfants , avec des mariniers , un mât , des cordages , un gouvernail , *tout d'argent & cousus à fil d'argent.* Joinville porta lui-même cette riche offrande , marchant pieds

ANN. 1254

Idem. Ibid.

ANN. 1254.

nuds depuis son château jusqu'à l'église consacrée à Dieu sous l'invocation de ce saint pontife.

Il arrive aux  
Isles d'Hières.

Idem. p. 114.

La navigation fut longue & ennuyeuse. Le roi qui trouvoit moyen de rapporter tout à Dieu, ne se lassoit point de faire admirer à Joinville la grandeur de cet Etre suprême, & le néant de ce qui paroît de plus grand parmi les hommes. *Regardez, sénéchal, lui disoit-il, si Dieu ne nous a pas bien montré son grand pouvoir, quand par un seul des quatre vents de mer, le roi, la reine, ses enfants & tant d'autres personnages ont pensé abîmer. Ces dangers que nous avons courus, sont des avertissements & des menaces de celui qui peut dire : Or voyez-vous bien que je vous eusse tous laissé noyer, si j'eusse voulu ?* Enfin le dixième de Juillet la flotte arriva aux Isles d'Hières en Provence. Le monarque d'abord ne vouloit point descendre, parce que ce n'étoit pas terre de son obéissance : mais au bout de deux jours, touché des prières de la reine, des remontrances de Joinville, & des larmes de tout l'équipage qui étoit las de la mer, il se fit mettre à bord. Le mauvais état de sa

santé acheva peut-être de l'y déterminer : il étoit si foible, si abbattu, que le sénéchal de Champagne fut obligé de le prendre entre ses bras pour le sortir du vaisseau. On envoya de tous côtés chercher des chevaux. L'abbé de Cluni qui se trouvoit pour lors à Marseille, lui en donna deux qui valoient bien cinq cents livres chacun, & lui fit demander une audience qu'il lui accorda avec plaisir. Elle fut longue, ce qui fit croire qu'elle avoit été favorable. *N'est-il pas vrai sire, lui dit plaisamment Joinville, que le présent du bon moine n'a pas peu contribué à le faire écouter aussi longuement ?* Le roi convint qu'il en pouvoit être quelque chose. *Jugez donc, sire,* reprit le bon chevalier, *ce que feront les gens de votre conseil, si votre majesté ne leur défend pas de rien prendre de ceux qui auront affaire par-devant vous : car comme vous voyez, on en écoute toujours plus volontiers.* Louis ne put s'empêcher de rire de la naïveté : mais il sentit toute la sagesse de l'avis, & ne l'oublia pas.

Dès que ses équipages furent arrivés, il partit du château d'Hières,

ANN. 1254.

Idem. p. 1251

alla à Aix, passa par la sainte Baume,  
 ANN. 1254. & remonta le Rhône jusqu'à Beau-  
 caire. Sensible aux plaintes des cheva-  
 liers & des bourgeois de cette ville,  
 il fit une ordonnance qui contient  
 divers reglements pour l'administra-  
 tion de la justice. L'un des plus remar-  
 quables est, » que les sénéchaux ne  
 » pourront empêcher les habitans de  
 » transporter ou vendre, comme ils  
 » voudront, leur bled, leur vin, &  
 Mss. Colbert, » leurs autres denrées: on leur défend  
 n. 1669. » seulement de fournir ni armes, ni  
 » vivres aux ennemis de la religion  
 » ou de l'état. Si les circonstances exi-  
 » gent de prohiber toute exportation,  
 » alors le sénéchal assemblera un con-  
 » seil non suspect: où se trouveront  
 » quelques-uns des prélats; des ba-  
 » rons, des chevaliers & des habi-  
 » tans des bonnes villes, pour don-  
 » ner leur avis sur la nécessité de cette  
 » prohibition. Quand elle aura passé  
 » à la pluralité des voix, on ne pour-  
 » ra la révoquer que dans une pareil-  
 » le assemblée. On confirme de plus la  
 » province dans l'ancien usage où elle  
 » étoit de suivre le droit écrit: non  
 » pas, dit le monarque, que l'auto-  
 » rité de ce droit nous oblige ou nous

» lie , mais parce que nous ne vou-  
 » lons pas pour le présent changer ses  
 » mœurs & ses coutumes ». Cette  
 ordonnance si importante pour les  
 privilèges du Languedoc , est le plus  
 ancien monument où l'on voit le tiers-  
 état appelé dans les assemblées qui  
 traitent d'objets intéressants pour le  
 peuple. On en peut tirer , dit un sça-  
 vant moderne , l'origine de nos états ,  
 qui ne sont devenus généraux , que  
 par le concours des états particuliers  
 de chaque sénéchaussée , qui s'assem-  
 blerent d'abord séparément , & qui  
 s'étant réunis dans la suite , n'ont com-  
 posé qu'un seul corps. Cette matiere  
 sera discutée plus amplement ailleurs.

ANN. 1254.

*D. Vais. hist.  
 de Lang. t. 3.  
 p. 480.*

De Beaucaire le roi se rendit à saint  
 Gille , ensuite à Nîmes , puis à Alais ,  
 au Puy , à Brioude , à Issoire , à Cler-  
 mont , à saint Porcien , à saint Benoît  
 sur Loire , enfin à Vincennes. On voit  
 par un ancien *rouleau* conservé à la  
 chambre des comptes de Paris , que  
 par-tout il reçut le droit *de gîte* des  
 évêques , des chapitres , des abbés &  
 des communes <sup>a</sup>. Nous avons rap-

<sup>a</sup> Tel est le titre de ce rouleau : *Gîtes que le seigneur  
 roi Louis prit à son retour de Palestine : au Puy pour le  
 gîte des bourgeois 120 liv. 100 s. tourn. ; pour celui de*

ANN. 1254.

*Ducang. gloss.  
au mot ges-  
tum.*

porté ailleurs l'origine de cette redevance établie sans doute pour la décence, qui ne permettoit pas que les rois ou les seigneurs dominants, en faisant la visite de leurs terres, logeassent dans une hôtellerie publique : car ils ne percevoient ce tribut que dans les villes & bourgades où ils n'avoient ni château, ni maison. On permit néanmoins de le racheter, moyennant une certaine somme payable tous les ans. C'étoit en quelque sorte une justice : il étoit devenu trop onéreux par l'augmentation de la cour de nos rois. Anciennement ils marchaient avec moins de train que les particuliers de nos jours : alors leur suite étoit une véritable armée. Louis se crut donc obligé de le fixer en quelques endroits, & voulut bien le convertir ailleurs en des fondations utiles au public. On trouve dans nos archives une transaction par laquelle il remet

*l'évêque élu 120 liv. 100 s. tourn. ; pour celui du chapitre 120 liv. 100 s. tourn. ; à Brioude pour le gîte de la ville 100 liv. tourn. ; à Issoire pour le gîte de la ville 120 liv. 100 s. tourn. ; à Clermont pour le gîte de la ville 120 liv. 100 s. tourn. ; à saint Porcien pour le gîte 75 l. tourn. 50 pour les bourgeois, 25 pour le prieur ; à saint Benoît sur Loire 100 l. tourn. ; à Vincennes pour le gîte de l'abbaye de S. Maur des Fosses 100 liv. Ducange, observation sur Joinville, pag. 101. 102.*

le droit à l'évêque de Chartres pour une rente perpétuelle de cinq cents livres. ANN. 1254.

Paris se préparoit à recevoir avec toute la solennité possible le monarque le plus digne de son respect & de son amour. Louis cependant, moins encore pour attendre que tout fût prêt, que pour satisfaire aux mouvements de sa piété, alla rendre grâces à Dieu en l'église de saint Denis, où il laissa de magnifiques présents. Quelques jours après il fit son entrée dans la capitale, aux acclamations redoublées du peuple, dont la joie ne fut tempérée que par la vûe de la croix qu'il portoit toujours sur ses habits : preuve non équivoque qu'il avoit plutôt suspendu qu'abandonné le dessein de la croisade. Ce ne furent pendant long-tems que feux, danses & festins. Louis, après avoir donné quelques semaines aux empressements de ses fidèles Parisiens, qui tous vouloient voir de leurs yeux ce prince si chéri, & qui avoit fait de si grandes choses, crut devoir se dérober à leurs applaudissemens pour s'appliquer tout entier à corriger les abus qui s'étoient glissés pendant son absence, &

Il fait son entrée dans Paris.

Nang. p. 361.

**ANN. 1254.**

*Joinv. p. 117.*

s'il se pouvoit à bannir de son royaume jusqu'à l'ombre du mal. Il avoit trouvé aux Isles d'Hières un Cordelier homme de bien, qui avec une liberté vraiment apostolique, lui avoit représenté que la sûreté des rois dépendoit de leur amour pour la justice; & que jamais sceptre n'avoit été transféré d'une famille à l'autre, que lorsque les princes avoient oublié ce premier & le plus important de leurs devoirs; qu'il devoit enfin avoir toujours présent à l'esprit cette terrible vérité, s'il vouloit conserver son repos, son honneur & sa couronne. Cette utile leçon demeura profondément gravée dans son cœur: jamais il ne la perdit de vue.

Il établit de sages réglemens pour l'administration de la justice.

*Nang. p. 362.*  
53. 64.

Dès qu'il fut de retour à Paris, il n'eut rien de plus pressé que d'y assembler un parlement où l'on publia une ordonnance qui contient plusieurs articles très-importants pour l'exacte administration de la justice. Elle porte » que les baillifs, prévôts, » vicomtes & autres juges supérieurs » ou subalternes, jureront de rendre » la justice sans acception de personnes; de conserver de bonne foi les » droits du roi, sans préjudicier à



» ceux des particuliers ; de ne rece-  
 » voir aucuns dons si ce n'est de  
 » choses bonnes à boire ou à manger ,  
 » & dont la valeur n'excédera pas dix  
 » sous parisis par semaine ; de ne rien  
 » emprunter des personnes qui peu-  
 » vent avoir des procès à leurs tribu-  
 » naux ; de n'envoyer aucuns présents  
 » ni aux gens du conseil du roi , ni  
 » à ceux qui sont préposés pour exa-  
 » miner leurs comptes , ou pour in-  
 » former de leur conduite ; de s'ab-  
 » tenir de tout blasphème , & de ne  
 » fréquenter ni les cabarets , ni les  
 » lieux de débauche ; de n'acheter ni  
 » directement , ni indirectement au-  
 » cun immeuble dans l'étendue de  
 » leur juridiction ; de ne point exi-  
 » ger d'amende qu'elle n'ait été publi-  
 » quement prononcée ; de tenir leurs  
 » audiences dans les lieux où ils ont  
 » coutume de les donner , pour ne  
 » point consumer les parties en frais ;  
 » enfin , lorsqu'ils seront hors d'exer-  
 » cice , de demeurer pendant qua-  
 » rante jours dans leur bailliage , ou  
 » du moins d'y laisser un procureur  
 » suffisant pour répondre aux plain-  
 » tes qu'on pourroit faire contre eux  
 » devant les commissaires du sei-

---

 ANN. 1254.

*Lauriere, ord.  
de nos rois, r.  
1. p. 67 & 78.*
*Joinv. p. 122.  
23.*

ANN. 1254.

» gneur roi «. Ce serment devoit se faire publiquement aux assises devant tout le peuple, afin que les juges fussent retenus en même-tems, & par la crainte de l'indignation divine & royale, & par la honte toujours inséparable du parjure. Louis ordonne de plus, que l'édit contre les usures, les blasphèmes & les sortilèges des Juifs, soit fidèlement exécuté; que leur Talmud & autres livres impies, soient brûlés par-tout son royaume; que les femmes publiques soient chassées tant des villes que de la campagne, leurs biens saisis, leurs personnes *dépouillées jusqu'à la cote ou au vêtement de peau<sup>a</sup>*; & que celui qui leur louera sa maison avec connoissance de cause, soit condamné à la perdre, ou du moins à payer au juge une année de son loyer. Il défend sous peine d'être *réputé infâme & débouté*

- a Il y a dans le texte, *ou au pelicon*; c'est ainsi qu'on appelloit tout vêtement fait de peaux de bêtes: vêtemens alors communs à presque tout le monde, même aux ecclésiastiques. D'où est venu le nom de surplis donné au vêtement de linge qu'ils mettoient par-dessus tous leurs autres habits: comme qui diroit habit mis sur une pélisse, *superpellicium*. Ducangé aux mots *pellicium* & *superpellicium*. Voyez aussi Laurière, ordonn. de nos rois, tom. 1. pag. 74. not. 111.

de tout témoignage de vérité , non-seulement de jouer aux dez , mais même d'en fabriquer , dans toute l'étendue de ses domaines : enjoint de punir sévèrement ceux qui tiennent des académies de jeu , proscriit même jusqu'aux échecs , qui ne passent aujourd'hui que pour un simple exercice d'esprit , & qui pouvoient alors entraîner des inconvénients qu'on ignore <sup>a</sup>.

---

 ANN. 1254.

Mais ce qui étoit de la dernière importance , il s'appliqua sur-tout à remplir son conseil de gens habiles , désintéressés , vertueux , dignes enfin de la confiance d'un roi qui ne cherche que le bonheur de ses sujets. Car il n'étoit point de ces princes , ou trop faciles , qui n'écoutent qu'un favori toujours intéressé à les tromper , ou trop présomptueux , qui ne s'en rapportent qu'à leurs propres lumières souvent très-bornées. Sa maxime fut toujours de prendre du tems pour accorder ce qu'on lui demandoit , afin de pouvoir consulter. Aussi ne lui vit-

<sup>a</sup> Cette ordonnance , si l'on en croit Laurière , ne fut faite en 1254 , que pour le Languedoc , c'est-à-dire , pour le pays où l'on disoit *oc* pour *oui* : elle fut renouvelée en 1256 pour tout le royaume avec quelques changemens & modifications. Ordonn. de nos rois , tom. 1. p. 67. 78. noi. a.

~~ANN. 1254.~~ on jamais compromettre son autorité : ce qu'il avoit résolu étoit toujours le meilleur , & demeurât fixe & invariable. Ce qui ne l'empêchoit pas , dit Joinville , de se décider sur le champ ,

*Joinv. p. 119.* *quand la chose requéroit célérité & droiture.* Les rois ses prédécesseurs envoyèrent des commissaires dans les provinces pour examiner & réparer les injustices qui s'y faisoient ; avant son voyage d'outremer , il avoit constamment suivi cette louable coutume : mais craignant que cela ne fût pas suffisant , il résolut d'y aller lui-même , & commença cette année la visite de son royaume. Il se rendit d'abord en Picardie , puis en Flandre , ensuite à Soissons , où il vit le sire de Joinville , qu'il combla de caresses.

*Idem. p. 118.* *Quand je fus devers lui , dit le bon sénéchal , il me fit si grand joie , que tous s'en émerveilloient.* On connoissoit le crédit de ce seigneur : il fut chargé de demander la princesse Isabelle , fille du roi , pour Thibaut V , comte de champagne & roi de Navarre , prince de la plus grande espérance. Mais Louis ne voulut point entendre parler de cette alliance , que le jeune prétendant n'eût fait justice

à la comtesse de Bretagne sa sœur ,  
qui lui faisoit de grandes demandes.  
En vain le chevalier insista : le mo-  
narque fut inébranlable , & dit con-  
samment *qu'il ne marieroit point sa*  
*filie contre le gré de ses Barons.* On se  
vit donc obligé de travailler à un ac-  
commodement.

Le roi d'Angleterre cependant  
avoit appaisé les troubles qui s'é-  
toient élevés en Gascogne , & ne son-  
geoit qu'à repasser dans son royaume.  
Le desir de voir la France , peut-être  
aussi la crainte d'un trajet quelquefois  
dangereux , lui firent demander au  
roi le passage par ses états : ce qui  
lui fut accordé sans difficulté. On le  
reçut dans toutes les villes avec les  
honneurs dûs à son rang : les rues  
étoient tendues de tapisseries , & le  
pavé jonché de feuilles & de fleurs.  
Il avoit une suite magnifique , com-  
posée de mille chevaux d'élite , tous  
richement enharnachés : la reine sa  
femme , & la princesse Sancier sa belle-  
sœur , qu'on nommoit la comtesse de  
Cornouaille , l'accompagnoient ; &  
dans tous les lieux où sa curiosité le  
conduisit , il laissa des marques de sa  
magnificence. Il alla d'abord à Fon-

ANN. 1254.

Il permet au  
roi d'Angle-  
terre de venir  
à Paris , &  
lui fait une  
réception ma-  
gnifique.

Math. Paris,  
p. 895. & seq.

~~ANN. 1254.~~  
ANN. 1254.

tevrard , où il vit les tombeaux de quelques-uns de ses ancêtres ; ensuite à Pontigni , où il fit sa priere devant les reliques de S. Edmond , archevêque de Cantorberi , qu'il avoit beaucoup persécuté , enfin à Chartres , où le roi vint le recevoir , suivi d'une cour aussi leste que superbe. L'entrevue fut des plus tendres. Beatrix , comtesse douairiere de Provence , par une rencontre assez extraordinaire , eut la consolation d'y voir ses quatre filles , dont les deux aînées étoient déjà reines , & les deux autres le furent bientôt après. On prit ensuite le chemin de Paris , d'où le peuple sortit en grande pompe , les uns sous les armes , les autres tenant en leurs mains des rameaux. L'université paroissoit ensuite , précédée de ses écoliers dont le nombre étoit très-grand , revêtue de ses habits de cérémonie , avec des cierges allumés , & des couronnes de fleurs. Le soir il y eut des illuminations & des réjouissances par toute la ville.

Le monarque Anglois alla descendre au Temple , où il fut traité magnifiquement. Le lendemain il demanda la permission de faire préparer

un festin pour le roi & pour toute sa cour. On avoit dressé la table dans une grande sale, dont les quatre murailles selon la coutume du levant étoient couvertes de boucliers. Un Anglois apperçut celui de Richard, *Cœur de lion* : *Seigneur*, dit-il tout-bas à Henri, *les François ne pourront manger, ils auront trop de peur*. C'est bien dommage que ce prétendu bon mot, rapporté avec tant d'affectation par l'historien Anglois, ne trouve aucun fondement dans l'histoire. On n'y voit ni Philippe Auguste trembler, ni les François fuir, ni les murs de nos villes tomber devant ce prince qu'on suppose si redoutable. Louis, pour faire les honneurs, vouloit placer le roi d'Angleterre entre lui & le jeune roi de Navarre : mais Henri s'excusa de prendre une place, qui ne pouvoit être mieux & plus convenablement remplie que par le roi de France. Car, ajouta-t-il, *vous êtes mon seigneur & le serez toujours*. Le soir même Louis amena Henri à son palais, & le retint à coucher, quelque résistance qu'il fît. *Il est bien juste*, lui dit-il en riant, *que je sois maître chez moi : je veux au moins cette nuit*

ANN. 1254.

Idem. ibid.

ANN. 1254.

*vous avoir en ma puissance.* Huit jours se passerent ainsi en fêtes & en réjouissances. Les deux monarques eurent plusieurs entretiens secrets, où ils se firent part réciproquement de leurs aventures : ils se séparèrent ensuite en s'embrassant tendrement. Mathieu pairs assure que dans ces conférences particulieres le roi témoigna plusieurs fois au prince Anglois le désir qu'il avoit de lui restituer la Normandie : *mais, disoit-il, mes douze pairs & mon baronnage n'y consentiroient jamais.* Le traité qu'on lui vit conclure dans la suite avec l'Angleterre, rend cette anecdote vraisemblable : elle nous apprend du moins deux choses importantes : l'une que le nombre des pairs étoit réduit alors à douze : l'autre que nos rois ne croyoient pas pouvoir disposer d'aucune partie de leurs états, sans le consentement des pairs & des grands seigneurs du royaume.

F. Dan. 1. 3.  
F. 313.

Il marie sa  
fille Isabelle  
avec Thi-  
baut, roi de  
Navarre.

Louis avoit accompagné le roi d'Angleterre pendant la première journée du chemin : il revint aussitôt à Paris pour y tenir ce fameux Parlement, où l'on devoit discuter l'affaire du roi de Navarre & de la comtesse de Bretagne sa sœur. Le pro-



cès n'étoit point sans difficulté. Le feu comte de Champagne n'avoit eu d'Agnès de Beaujeu , sa premiere femme , qu'une fille nommée Blanche : en mariant cette princesse au comte de Bretagne , il lui avoit assuré la couronne de Navarre , au préjudice des enfans mâles qui pourroient lui naître dans la suite. Depuis , en effet , il eut deux fils de Marguerite de Bourbon , Thibaut & Henri , qui par cette disposition sembloient exclus du trône Navarrois. Les peuples cependant , après la mort du pere , reconnurent l'aîné de ces deux princes pour leur roi , & lui envoyèrent une députation solemnelle. Blanche réclamoit contre l'usurpation , & outre la restitution de la Navarre , demandoit encore le partage de la succession de Champagne. Il ne paroissoit pas aisé de concilier de si grands intérêts : mais comme la comtesse n'étoit pas en état de faire la guerre pour soutenir ses droits , elle consentit enfin à les céder au roi son frere pour trois mille livres de rente. Aussi-tôt le mariage de Thibaut & d'Isabelle fut conclu : la princesse eut dix mille livres pour sa dot , qui fut depuis celle des

---



---

 ANN. 1254.

*Inv. des Char.*  
t. 2. champ. 6.  
p. 126.

*Ann. 1252. Joinv. p. 118.* autres filles de Louis, & les nûces se célébrèrent à Melun avec beaucoup de solemnité. Le roi n'épargnoit rien dans ces circonstances d'éclat, où les princes doivent attirer les regards & l'admiration des peuples par quelque grand spectacle. Alors il scevoit donner avec magnificence : l'économie n'étoit que dans le particulier ; par-là il se trouvoit toujours en état de dépenser, lorsqu'il le falloit : aussi réservé, quand il s'agissoit de son plaisir, que prodigue, quand les raisons d'état, ou les motifs de religion l'exigeoient : sachant bien que c'est le retranchement des dépenses superflues, qui conserve & multiplie les fonds pour les dépenses nécessaires.

*Affaires de l'empire.*

Cette année fut fatale aux auteurs de la guerre d'Allemagne & d'Italie. Conrad, échappé au poison, avoit repris Naples, qui fut démantelée. Innocent, désespéré de cette perte, envoya offrir le royaume de Sicile au comte d'Anjou, s'il vouloit le conquérir. *Duch. t. 5. p. 829. 830.* L'ambassadeur, Albert de Parme, fut très-bien reçu : mais soit que Charles ne crût point la circonstance favorable, soit qu'on lui fît des conditions

trop dures , l'offre ne fut point acceptée. On se tourna donc du côté du roi d'Angleterre, qui, moins délicat, saisit avec empressement l'occasion de procurer une couronne au prince Edmond son second fils , s'obligea de faire passer avant deux ans une armée en Italie , & dès-lors y envoya tout ce qu'il put ramasser d'argent. La mort précipitée du fils de Frédéric changea la face des affaires , & fit évanouir ces grands projets. Ce prince , digne d'une meilleure fortune , se voyoit vainqueur des rebelles d'Italie , où tout plia sous l'effort de ses armes. Déjà il marchoit en Allemagne pour achever d'écraser les restes du parti de son rival , lorsqu'une maladie violente l'arrêta près d'Avieto , dans la Basilicate. On prétend qu'il y mourut empoisonné par son frere Mainfroy : il est du moins certain qu'il fut regretté de tout le monde , excepté du pape & de ses partisans , plus effrayés de sa puissance que touchés de ses grandes qualités. Il laissoit un fils âgé de deux ans , nommé Contadin , dont il donna la tutelle à Bertold , marquis d'Honebruc , avec ordre de le mettre sous la protection du saint siége.

ANN. 1254. Innocent, avant que de l'accorder, vouloit être maître du royaume, & promettoit, lorsque le jeune prince feroit en âge, d'examiner ses droits & de lui faire justice. Le régent sentit tout l'artifice de cette proposition captieuse : malheureusement il n'étoit pas en état de se défendre, & contre les intrigues, & contre les anathêmes de Rome : ainsi dans la nécessité de perdre, ou de trahir son pupile, il aima mieux remettre la régence à Mainfroy, qui accorda tout ce que le pontife exigeoit, sans préjudice néanmoins des droits de son neveu : précaution dont une triste expérience ne tarda pas à lui démontrer l'inutilité. Bien-tôt il arriva un légat, qui reçut les serments de la Sicile, de la Calabre, & de presque toutes les villes, sans vouloir permettre qu'il y fût mention de Conradin. Cette perfidie, un assassinat dont on s'obstinoit à le rendre coupable pour avoir occasion de l'éloigner des affaires, & plusieurs de ses gens arrêtés en conséquence dans Capoue, obligèrent enfin le nouveau régent à se retirer à Nocéra, où Frédéric son pere avoit donné retraite à un grand nombre de Sarrafins. Il y

trouva de grands trésors , rassembla en peu de tems une armée considérable , surprit les troupes du pape , les tailla en pièces , & demeura maître de presque tout le royaume. On prétend qu'Innocent en mourut de rage. On croiroit à voir ses dernières entreprises , dit un célèbre moderne , que c'étoit un guerrier : non , ajoutet-il : il passoit pour un profond théologien. Quelques-uns le représentent comme une des plus fermes colonnes de l'église , quelques-autres , comme un génie inquiet , turbulent , impétueux , qui non content de se voir au-dessus de tous les princes du monde par sa qualité de vicaire de Jesus-Christ , fit jouer tous les ressorts de la politique humaine , pour augmenter en toute maniere sa puissance temporelle. Ceux-ci racontent que des ames pieuses ravies en extases , l'ont vu accusé au tribunal de Dieu comme un ambitieux , qui avoit troublé le repos du monde : ceux-là prétendent que sa mort fut la juste punition d'une bulle qu'il avoit donnée contre les privilèges des mandians. Ce fut un grand homme dans les idées de la sagesse mondaine : la religion auroit

---

ANN. 1254.*An. de l'emp.  
t. 1. p. 293.**Cant. p. 147.**Choisy, vie  
de S. Louis ,  
liv. 4. p. 35.**Math. Paris ,  
p. 897. 903.**Cantip. ibid.*

~~ANN. 1254.~~ voulu plus de modération & moins de hauteur dans celui qui tenoit la place d'un Dieu *doux & humble de cœur*. Renaud , cardinal évêque d'Os- tie , neveu de Grégoire IX , lui suc- céda sous le nom d'Alexandre IV.

~~ANN. 1255.~~ Louis toujours le même au milieu de tant de scandales , ne voulut point prendre parti. Si son respect pour le saint Siége l'empêchoit d'éclater contre tant d'excès , son amour pour la justice ne lui permettoit , ni de les favoriser , ni même de paroître les approuver. Il détournoit les yeux de dessus ces tristes objets , pour ne s'oc- cuper que du soin de maintenir son royaume en paix , & de le purger des brigands qui l'infestoient. Un gentil- homme , nommé Anseric , seigneur de Montréal , exerçoit toutes sortes de violences en Bourgogne : on l'ac- cusoit même d'avoir porté la cruauté jusqu'à faire manger un prêtre aux mouches. Le roi , suivant les maxi- mes du gouvernement féodal , ne pou- voit en faire justice par lui-même : il en écrivit fortement au duc de Bour- gogne , dont le coupable relevoit. Mais ce prince , trop indulgent pour un scélérat qui avoit l'honneur de lui

ACTIONS de  
justice & de  
fermeté du  
roi.

Olim. t. I.  
p. 237. 240.

appartenir , se contenta de quelques remontrances qui ne remédièrent à rien. Le monarque indigné d'une si lâche condescendance , dépêcha deux de ses officiers , Dreux de Montigny & Jean de Cambray , pour lui porter les ordres les plus severes d'assiéger Anseric jusques dans sa retraite. Le duc n'osa plus résister. Montréal fut rasé , le tyran chassé , & comme il n'avoit point d'enfants , le mal fut extirpé.

ANN. 1255.

Queribus , château situé dans le Fenouilledes en Languedoc , étoit le receptacle d'une infinité de scélérats , qui ravageoient tout le plat pays & sembloient braver toute justice & toute autorité. Louis , sur les plaintes qu'il en reçut , envoya des ordres pressants au sénéchal de Carcassone de monter promptement à cheval , pour exterminer , & la place , & les malfaiteurs à qui elle servoit de refuge. Pierre d'Aureuil , c'étoit le nom du commandant , fit sommer les prélats de la province de venir le joindre , ou du moins de lui donner du secours pour cette expédition. Ceux-ci prétendirent qu'ils n'étoient pas obligés de suivre le roi ou son mi-

Conc. t. XL.  
p. 753 & seq.

nistre à l'armée, mais que par considération plutôt que par devoir, ils vouloient bien lui envoyer quelques troupes. Cette réserve déplut à la cour, qui ordonna d'examiner ces immunités prétendues. On voit en effet une lettre écrite, sans doute à la requisition du sénéchal, par Gui de Levis, seigneur de Mirepoix, & par plusieurs autres chevaliers, qui tous attestent que le clergé de Narbonne avoit servi plusieurs fois dans les armées commandées par les sénéchaux. On ignore ce que devint cette affaire. Tout ce qu'on sçait, c'est que la forteresse fut emportée, ceux qui la défendoient punis suivant leur mérite, & la tranquillité rétablie dans le Languedoc.

Le comte d'Anjou avoit un procès contre un simple gentilhomme de ses vassaux pour la possession d'un certain château. Les officiers du prince jugèrent en sa faveur : le chevalier en appella à la cour du roi. Charles piqué de sa hardiesse, le fit mettre en prison.

Le roi en fut averti, & manda sur

*Mon. S. Dion.*

*Anon. ap.*

*Duc. t. 5. p.*

403.

le champ au comte de le venir trouver. *Croyez-vous*, lui dit-il avec un visage sévère, *qu'il doive y avoir plus*



*d'un souverain en France , ou que vous  
serez au-dessus des loix , parce que vous  
êtes mon frere ?* En même-tems il lui  
ordonne de rendre la liberté à ce mal-  
heureux vassal , pour pouvoir défen-  
dre son droit au parlement. Le comte  
obéit. Il ne restoit plus qu'à instruire  
l'affaire : mais le gentilhomme ne  
trouvoit ni procureurs ni avocats ,  
tant on redoutoit le caractère violent  
du prince Angevin. Louis eut encore  
la bonté de lui en donner d'office ,  
après leur avoir fait jurer qu'ils le con-  
seilleroient fidèlement. La question  
fut scrupuleusement discutée , le che-  
valier réintégré dans ses biens , & le  
frere du roi condamné.

On admira cette même fermeté dans  
toutes les occasions où il fut question  
de faire exécuter les ordonnances ren-  
dus pour le bien de l'état , ou pour  
l'honneur de la religion. Le monar-  
que avoit ordonné la mutilation des  
membres contre ceux qui profére-  
roient quelque blasphème : crime si  
commun alors que les enfans , à l'e-  
xemple des personnes âgées , ne di-  
soient pas une parole sans l'accompa-  
gner d'un jurement exécration. Il se  
trouva même des casuistes assez peu-

ANN. 1255.

*Gaufr. de Bel-  
lolo , apud  
Duch. tom. 5.  
p. 459.*

**ANN. 1255.** éclairés, ou assez relâchés, pour traiter cette abomination d'une simple légèreté ou la langue avoit plus de part que le cœur. Louis s'éleva avec force contre un désordre si affreux, & ses menaces ne furent point vaines.

*Nangis, ibid.*  
p. 364.

Un jour ayant entendu blasphémer un bourgeois de Paris, il lui fit percer les lèvres avec un fer chaud, pour lui rappeler, & à toute la capitale, le souvenir éternel d'un péché si détestable. On murmura d'une si grande sévérité. Quelques gens de la lie du peuple s'échappèrent jusqu'à vomir contre lui mille malédictions : il le sçut, & défendit de les punir. *Je leur pardonne, dit-il, puisqu'ils n'ont offensé que moi. Plût à Dieu qu'en me condamnant moi-même à un pareil supplice, je pûsse bannir le blasphème de mon royaume !* Quelque tems après, comme on lui souhaitoit mille bénédictions pour quelque ouvrage public qu'il avoit fait faire à ses dépens : *j'attens du ciel, s'écria-t-il, une plus grande récompense pour les malédictions dont je fus accablé, quand je fis punir le blasphémateur.* Cependant, quoiqu'on ait depuis ordonné des peines corporelles, la mort même, contre

*Duc 177 obs.*  
*sur Joinville,*  
p. 103. 104.

ceux qui se trouveroient coupables de ce crime , le saint roi ; sur les remontrances de Clément IV , voulut bien relâcher quelque chose de cette première sévérité. La vraie vertu ne connoît point l'entêtement : sans cesser de vouloir le bien , elle embrasse tous les moyens qui peuvent y conduire. Il assembla donc un Parlement ( en 1269 ) , où après avoir parlé vivement contre cet horrible scandale , il fit de l'avis de tous ses Barons , une ordonnance qui porte diverses sortes de peines , plus ou moins sévères , suivant la qualité du délit. C'est pour les personnes de quatorze ans & au-dessus une amende depuis cinq , dix , vingt , ou quarante sous , jusqu'à dix , vingt , ou quarante livres , suivant l'énormité de la faute & la condition du coupable : s'il n'est point en état de payer , il sera mis à l'échelle pendant une heure , ensuite en prison pour y jeûner au pain & à l'eau plus ou moins de tems , selon la griéveté plus ou moins grande du méfait : s'il n'a que dix ans & plus , jusqu'à quatorze , il sera condamné au fouet , s'il n'aime mieux se racheter en payant une somme convenable. Tel étoit le

---

 ANN. 1255.

*Laurière, ord.  
de nos rois, t.  
1. p. 99. 100.*

ANN. 1255.

zèle du pieux monarque pour l'extirpation de ce vice, que ce fut une des choses qu'il recommanda le plus à son fils en mourant.

*Nangis, ibid.*  
P. 364. 65.

Mais de tous ces exemples d'une justice inflexible & sévère, le plus frappant est celui qui fut fait sur Enguerrand de Coucy, fils de ce fameux Enguerrand, qui s'étoit flatté de la couronne dans les premières années du règne de Louis. Ce jeune seigneur, héritier de tous les biens de son père par la mort de son frère aîné tué à la Massoure, étoit violent & très-emporé de son naturel. Il arriva que trois jeunes gentilshommes Flamands, envoyés par leurs parens à l'abbaye de S. Nicolas des bois pour apprendre la langue Françoisé, allerent un jour se promener hors du monastere, & s'amuserent à tirer des lapins à coups de flèches. L'ardeur de la chasse les emporta jusques dans les bois de Coucy, où ils furent arrêtés par les gardes du comte, qui les fit pendre sur le champ, sans les entendre, & sans leur donner le temps de se préparer à une mort qu'ils ne croyoient guere avoir méritée. Louis en fut averti par l'abbé & par le con-

nétable Gilles le Brun , proche-parent d'un de ces malheureux étrangers : touché d'une action si barbare , il donna promptement ses ordres pour en faire informer. Le crime fut avéré , & Coucy assigné à comparoître devant les juges ordinaires de la cour du roi. Il se présenta , mais sans vouloir répondre , sous prétexte qu'étant baron il ne pouvoit être jugé que par les pairs. On lui prouva par d'anciens arrêts , que ses ancêtres n'avoient joui du droit de pairie qu'à titre de seigneurs de Boves & de Gournay , titre qui avoit passé aux cadets de sa maison : que l'hommage qu'ils lui en rendoient comme à leur aîné , ne changeoit point la nature des choses : que Coucy demeueroit toujours un simple fief , qui devoit même un cens à l'abbaye de saint Remy de Rheims. Il fut donc arrêté , & très-étroitement gardé dans la tour du Louvre , non par les pairs , ou par les chevaliers , mais par les huissiers ou sergens du roi. Cette action de vigueur étonna tous les barons de France , la plupart parens ou alliés du coupable : ils commencèrent à craindre pour sa vie : Louis vouloit la peine du talion : il

ANN. 1255.

s'en expliquoit ouvertement. Aussi-tôt ils s'assemblerent, vinrent trouver le monarque, & lui demanderent avec tant d'instance d'être du nombre des juges, qu'il ne put leur refuser cette grace, bien résolu de faire justice par lui-même, s'ils ne la faisoient pas.

L'assemblée fut nombreuse : on y vit le jeune Thibaut, roi de Navarre & comte de Champagne, le duc de Bourgogne, l'archevêque de Rheims, la comtesse de Flandre, le comte de Bretagne, les comtes de Bar, de Soissons, de Blois, & quantité d'autres seigneurs, qui tous voulurent s'y trouver, moins cependant comme juges, que comme intercesseurs. Le coupable interrogé par le roi même & presque convaincu, ne vit d'autre moyen d'éviter sa condamnation, que de demander de pouvoir prendre conseil de ses parens : ce qui lui fut accordé. Alors, ce qui prouve bien & la noblesse de sa maison, & la grandeur de ses alliances, tous les barons se leverent, & sortirent avec lui. Le monarque demeura seul avec son conseil. Quelque tems après ils rentrent, & Coucy à leur tête nia le fait, offrit de s'en justifier par le duel,

*Idem, ibid.*

& protesta contre la voie d'information, qui, suivant les loix du royaume, ne pouvoit avoir lieu à l'égard des barons, quand il s'agissoit de leurs personnes ou de leur honneur. C'étoit en effet une procédure peu commune alors, sur-tout vis-à-vis de la noblesse : mais Louis cherchoit à l'établir pour pouvoir abolir insensiblement celle du combat, qui lui paroissoit à juste titre un monstrueux brigandage.

Il répondit » que la preuve du duel » n'étoit point recevable à l'égard des » églises & des personnes sans appui, » qui, faute de trouver des champions » pour combattre les grands seigneurs, seroient toujours dans l'oppression & sans espérance d'obtenir justice ». Le comte de Bretagne voulut insister. *Vous n'avez pas toujours pensé de même*, lui dit-il avec cet air de majesté qui lui étoit si naturel : *vous devriez vous souvenir qu'étant accusé devant moi par vos barons, vous me demandâtes que la preuve se fît par enquête, le combat n'étant pas une voie de droit.* Cette fermeté fit trembler pour le malheureux Enguerrand : personne n'osa répliquer : on ne s'occupa plus que du soin de fléchir son

ANN. 1255.

Vie m. f. p.  
110. 111.

\_\_\_\_\_ juge par toutes sortes de soumissions.  
 ANN. 1255.

Louis cependant paroissoit inexorable. Convaincu que la justice doit être la première vertu des rois , il sembloit oublier la qualité du criminel , pour ne songer qu'à l'énormité de son crime. Plein de cette idée , il ordonne aux barons de reprendre leur place , & de donner leur avis. Alors il se fait un profond silence : aucun ne veut opiner : tous se jettent aux pieds du monarque pour demander grace. Coucy lui-même , prosterné à ses genoux & fondant en larmes , implore sa miséricorde. On peut juger de l'effet que produisit une scène si touchante sur un cœur comme le sien : il insistoit néanmoins encore sur la nécessité de punir sévèrement une action si barbare. Mais enfin n'espérant plus obtenir le consentement de ses barons , ne croyant pas devoir mépriser les sollicitations de tous les grands de son état , content d'ailleurs de leur soumission , touché de celle d'un homme de la première qualité , qui après tout n'étoit convaincu que par une procédure extraordinaire dans le royaume , il laisse tomber un regard sur lui. *Enguerrand* , lui dit-il d'un

*Ibidem.*



ton de maître , *si je sçavois certainement que Dieu m'ordonnât de vous faire mourir , toute la France , & notre parenté même ne vous sauveroient pas.*

---

ANN. 1255.

Ces paroles mêlées tout à la fois de clémence & de sévérité , remirent le calme dans l'assemblée , qui ne demandoit que la vie du coupable. On alla ensuite aux opinions , qui furent toutes pour un châtiment exemplaire. Coucy fut condamné à fonder trois chapelles , où l'on diroit des messes à perpétuité pour les trois gentilshommes Flamands ; à donner à l'abbaye de saint Nicolas , le bois fatal où le crime avoit été commis ; à perdre dans toutes ses terres le droit de haute justice & de garenne ; à servir trois ans à la Terre-sainte avec un certain nombre de chevaliers ; enfin à payer douze mille cinq cents livres d'amende , que le monarque se fit délivrer , avant que de le mettre en liberté. C'étoit le zèle de la justice , non l'envie d'enrichir son fisc , qui lui avoit dicté cet arrêt : aussi cet argent fut-il employé à diverses œuvres de piété. Une partie fut destinée à bâtir l'église des Cordeliers de Paris , les écoles & le dortoir des Jacobins : le reste servit

à fonder l'hôtel - Dieu de Pontoise.

ANN. 1255.

On sentira encore mieux tout l'héroïsme de cette action de justice, si l'on fait attention qu'alors la puissance des rois se trouvoit renfermée dans des bornes très-étroites. Mais la vertu a des droits toujours respectables. Celle de Louis eut plus de pouvoir en cette rencontre, que l'autorité armée de tous ses foudres. Aussi l'historien de son regne observe-t-il que toute la France fut saisie d'étonnement, qu'un homme d'une si grande naissance, soutenu par tous les barons du royaume, ses parens ou ses alliés, eût pu à peine obtenir grace de la vie au tribunal de ce rigide observateur de l'ordre & des loix. Tous les grands, ajoute-t-il, ne purent s'empêcher de reconnoître que la sagesse & l'esprit de Dieu le guidoient dans toutes ses démarches : la crainte succéda à l'admiration, & augmenta encore le respect qu'inspiroit la sainteté de ses mœurs. Quelques-uns néanmoins éclaterent en murmures. Un chevalier, nommé Jean de Thorotte, châtelain de Noyon, effrayé de ce coup d'autorité, s'écria assez haut pour être entendu : *Après cela,*  
il

*Nang. p. 365.*

*Viesmss. Ib.*

*il ne reste plus qu'à nous faire tous pendre.* Louis, qui en fut averti, l'envoya chercher par ses officiers de justice. *Vous voyez, lui dit-il, par tout ce qui vient de se passer, que je ne fais point pendre mes barons, mais que je sçais punir ceux qui violent les loix de l'état & de l'humanité.* Le malheureux gentilhomme vit bien qu'on l'avoit desservi : il se jette aux genoux du prince, proteste qu'il n'a point tenu un pareil discours, & si son serment ne suffit pas, offre d'en donner trente chevaliers pour garants. Le monarque avoit résolu de le faire mettre en prison : content de lui avoir fait peur, il lui ordonna seulement d'être plus circonspect à l'avenir.

On traitoit alors avec l'Angleterre une continuation de trêve, qui fut renouvelée pour trois ans. Ainsi le roi se voyant en paix avec tous ses voisins, s'appliqua plus que jamais à régler le dedans de son royaume. Il alla en Artois, en Flandre, en Champagne, & laissa par-tout des marques de sa justice & de sa libéralité. Plusieurs commissaires dans le même-tems parcouroient en son nom les provinces les plus éloignées, pour

ANN. 1255.

Rymer, aA.  
publ. t. 1. part.  
2. p. 1.

Meyer. p. 49.

ANN. 1255.

réparer les torts que les particuliers avoient soufferts depuis son avènement à la couronne : ils avoient même ordre de remonter jusqu'à Philippe Auguste, qui n'ayant pas la conscience aussi tendre que son petit-fils, s'étoit emparé sans scrupule de tout ce qu'il avoit trouvé à sa bienséance. On voyoit par toute la France des bureaux établis pour l'examen de ces restitutions, & les sénéchaux ou baillifs étoient chargés d'exécuter avec célérité ce qu'on y avoit décidé. Mais comme souvent on ne trouvoit ni les enfans, ni les héritiers de ceux qui avoient été injustement dépouillés, les commissaires étoient assez embarrassés sur ce qu'ils devoient faire. Louis dans cette incertitude, se crut obligé d'avoir recours au pape, pour obtenir la permission de distribuer aux pauvres la valeur du bien mal acquis, ce qui lui fut accordé par un bref, qui marque assez combien sa vertu étoit universellement reconnue. *Nous nous réjouissons*, dit Alexandre IV dans sa réponse au pieux monarque, *& nous bénissons le Seigneur qui a rempli votre ame de la clarté des vertus & des lumières de la justice : ce qui fait que vous*

*Ducang. obs.  
sur Joinv. p.  
117. 118.*

*songez continuellement à répondre à la grandeur de votre royaume par de grandes actions, & à plaire à Dieu, qui en vous comblant d'honneurs & de richesses, vous a élevé au-dessus de tous les autres hommes. De-là vient votre courage dans la défense & l'augmentation de la foi orthodoxe, votre fermeté dans la conservation des libertés ecclésiastiques, votre magnificence dans la fondation des églises, votre libéralité envers les personnes ecclésiastiques, séculières & régulières, votre prodigalité, pour ainsi dire, envers les pauvres, & votre attachement inviolable à l'église. De-là vient aussi cette pureté de conscience qui vous rend agréable à Dieu, & qui vous faisant trouver du plaisir dans l'exercice de toutes les vertus, vous fait mériter que sa main toute-puissante préserve votre ame & votre corps de tout mauvais accident.*

Ce que ses lieutenants exécutoient au loin par ses ordres, il le faisoit exécuter lui-même dans tous les lieux où il se trouvoit. La facilité de l'aborder, jointe à la certitude d'obtenir une prompte justice, lui donna plusieurs fois occasion d'exercer cette première & la plus noble des fonctions

de la royauté. Il avoit toujours auprès de lui un certain nombre de personnes en qui il avoit confiance, entre autres le sire de Nesle, le comte de Soissons, Joinville, Pierre de Fontaines, & Geofroi de Villette, bailli de Tours. Ces bons seigneurs, dès qu'ils avoient entendu la messe, alloient chaque jour entendre les plaids de la porte, ce qu'on a depuis appelé les requêtes du palais, & jugeoient sur le champ toutes les petites affaires. Quand les parties n'étoient pas contentes, le monarque en prenoit connoissance lui-même & décidoit.

» Souvent j'ai vu, dit Joinville, qu' » le bon saint après la messe alloit » se promener au bois de Vincennes » s'asseyoit au pied d'un chêne, nous » faisoit prendre place à côté de lui » & donnoit audience à tous ceux qui » avoient à lui parler, sans qu'aucun » huissier ou garde les empêchât de » l'approcher ». On le vit aussi plusieurs fois venir au jardin de Paris vêtu d'une cote de camelot, avec un surcot de tiretaine sans manches, & par-dessus un manteau de taffetas noir là il faisoit étendre des tapis pour s'asseoir avec ses conseillers, & dépechoit

ANN. 1255

Joinv. p. 12.

Idem, p. 13.

*son peuple diligemment.* Deux fois par semaine il donnoit audience dans sa chambre ; & peu content d'expédier les parties, il les renvoyoit souvent avec des instructions importantes. Une femme de qualité, veille & fort parée, lui demanda un entretien secret : il la fit entrer dans son cabinet, où il n'y avoit que son confesseur, & l'écouta aussi long-tems qu'elle voulut. *Madame*, lui dit-il, *j'aurai soin de votre affaire, si de votre côté vous voulez avoir soin de votre salut. On dit que vous avez été belle : ce tems n'est plus, vous le sçavez. La beauté du corps passe comme la fleur des champs. On a beau faire, on ne la rappelle point : il faut songer à la beauté de l'ame qui ne finira point.* Ce discours fit impression. La dame s'habilla plus modestement dans la suite, & fit pénitence du temps qu'elle avoit perdu en de vains ajustemens.

On étoit toujours sûr du succès, même dans les affaires où il avoit intérêt, lorsque la demande étoit juste & fondée. Si l'équité ne parloit point en sa faveur, il étoit le premier à se condamner : quand son droit paroïsoit certain, il sçavoit le maintenir

ANN. 1253.

Guillaume de  
Carn. v. 470.

ANN. 1255.

*Inv. des Ch.  
T. Dourd, p. 6**La Chaise,  
hist. de saint  
Louis, t. 2.  
p. 237.**Joinv. p. 14.  
& 42.*

avec fermeté : mais dans le doute ,  
aimoit mieux tout sacrifier , que d  
courir risque de blesser la justice  
Louis VII , en fondant des religieux  
de Grammont proche Dourdan , leur  
avoit donné un bois dans le voisinage  
de leur monastere : Philippe Auguste  
le trouva à sa bienfiance , & ne fit  
point difficulté de se l'approprier : le  
saint roi , instruit de l'usurpation  
ordonna de le restituer : ce qui fut  
promptement exécuté. Un chevalier  
nommé Raoul de Meulan , réclamoit  
quelques droits sur des terres situées  
aux environs d'Evreux : cette préten-  
tion étoit même tout son bien : mais  
malheureusement elle ne se trouvoit  
appuyée d'aucune preuve suffisante.  
La noblesse & la misère du gentil-  
homme y suppléerent : Louis lui assi-  
gna une rente de six cents livres sur  
d'autres biens en Normandie. Re-  
nauld de Trie lui redemandoit le  
comté de Dammartin , qu'il retenoit  
depuis la mort de Mathilde , quoiqu'il  
eût promis solennellement de ne  
point s'opposer à ce qu'il retournât  
aux légitimes héritiers de la comtesse.  
On lui produisoit les lettres-patentes  
à ce sujet : précaution qu'on avoit cru



devoir prendre , parce que cette terre ayant été confiquée pour félonie sur Renaud, comte de Boulogne, ensuite rendue à sa fille en considération de son mariage avec Philippe de France, on craignit que cette grace ne s'étendît pas jusques sur les enfans d'Alix, sœur du rebelle. Mais le roi, ni personne de sa cour ne se souvenoient de ces lettres : les sceaux en étoient brisés & rompus; il ne restoit de la figure du monarque que le bas des jambes. Tout son conseil fut d'avis qu'on ne devoit y avoir aucun égard. La délicatesse de sa conscience ne lui permit pas de s'en tenir là : il appelle Jean Sarrafin son chambellan, & lui ordonne de lui apporter de vieux sceaux pour les confronter avec les restes de celui qu'on lui présentait. On en trouva de parfaitement semblables. » Voilà, dit-il à ses ministres, » le sceau dont je me servois avant » mon voyage d'outre-mer : ainsi je » n'oserois, selon Dieu & raison, re- » tenir la terre de Dammartin ». En même-tems il fait venir Renaud : » Beau sire, lui dit-il, je vous rends » la comté que vous me deman- » dez ».

ANN. 1251.

Rien de plus admirable que l'ordre qu'il avoit mis dans sa maison. On y comptoit , comme aujourd'hui , un nombre infini d'officiers , chambellans , panetiers , échançons & autres , dont on peut voir les noms & les gages dans une ordonnance de son hôtel , rapportée par le célèbre Ducange ; mais quoique fort grande , elle étoit mieux réglée que celle d'un particulier. On n'auroit osé y songer à ces profits criminels qui blessent l'honneur en fouillant la conscience : chacun content de ce qui lui revenoit légitimement , ne s'occupoit qu'à remplir fidèlement ce qu'il devoit : la crainte de déplaire à un maître , qui de tems en tems descendoit dans les plus petits détails , les obligeoit à veiller sur leurs actions. Non qu'on pût l'accuser d'une sordide épargne : il faisoit , dit Joinville , » une grande » & large dépense , telle en un mot » qu'il appartenoit à un si grand roi.

*Obf. sur l'hist. de S. Louis , p. 108 & suiv.* » Lorsqu'il tenoit ses parlemens ou » états , tous les seigneurs , chevaliers & autres , étoient servis à sa cour plus splendidement , que jamais mais n'avoient fait ses prédécesseurs : car il étoit fort libéral «.

ANN. 1255.

Ordre qui regnoit dans la maison du saint roi.

Joinv. p. 124.

Duch. t. 5.  
p. 453.

Mais dans la nécessité où il se trouvoit par état de représenter , il ne s'en croyoit pas moins obligé à une prudente économie , pour ne point fouler des sujets , qui veulent bien se gêner pour contribuer à la magnificence du prince , qui souffrent toujours très-impatiemment que le tribut de leur amour devienne la proie d'une foule de domestiques avides.

Ces divers soins ne l'occupoient pas tellement , qu'il ne réservât une partie de son attention pour les intérêts légitimes de son état & de sa famille. C'est ce qui lui fit rechercher pour son fils aîné Bérengere , fille d'Alfonse X , & présomptive héritière de la Castille. On a vu ailleurs les justes prétentions de Louis VIII sur cette couronne : la seule prudence de Philippe Auguste son pere , qui connoissoit la délicatesse de sa santé , l'empêcha de profiter de l'heureuse disposition des Castillans à cet égard. On prétend que le saint roi , son fils , ne prit le même parti que par déférence pour la reine Blanche sa mere : foible qu'un ancien poëte lui reproche avec beaucoup d'aigreur. Quoi qu'il en soit , cette alliance nouvelle , en

ANN. 1255.

Il traite du mariage de son fils aîné avec Bérengere de Castille.

Nostrad. p. 194.

réunissant tous les droits, faisoit cesser tous les sujets de guerre. Louis envoya donc des ambassadeurs pour en faire la proposition. Elle fut acceptée avec la plus sensible joie. Aussitôt le prince Sanche, oncle de la princesse, le grand chancelier de Castille, & plusieurs des principaux de l'état partirent pour la France, munis de tous les pouvoirs pour conclure une si belle union. On assûra la couronne à Bérengere & à ses descendants, s'il arrivoit que le roi son pere vînt à mourir sans enfans mâles : on prit même des précautions pour l'empêcher de rien aliéner au préjudice de sa fille : on reconnut enfin par des actes authentiques, que la coûtume générale de Castille étoit que les filles succédassent au trône, & que les rois même n'avoient pas le pouvoir de la changer. Louis, de son côté, promit à l'Infante cinq mille livres pour son douaire, qui fut assigné sur le Valois, Senlis, & Beaumont. Mais le tems n'étoit pas encore arrivé où le sceptre Castillan devoit passer dans la maison de France : il étoit réservé à l'un des plus illustres des descendants du saint roi de le voir affermi dans la main

*Inv. des cl.  
Cast. p. 614.*

d'un de ses petits-fils. On avoit remis la célébration du mariage jusqu'à la seizième année du jeune prince : il n'eut point le bonheur d'atteindre cet âge.

Alors l'université de Paris étoit dans un grand trouble par l'ambition des religieux mandians, qui oubliant ses bienfaits, affectoient une indépendance absolue, & ne cherchoient qu'à s'élever sur ses ruines, en multipliant leurs écoles. Elle ouvrit enfin les yeux sur le danger qu'il y avoit de laisser prendre pied à des gens qui se prétendoient affranchis de toute juridiction : bientôt il parut un statut qui leur défendoit d'avoir plus d'un docteur régent dans chacun de leurs collèges : avec menace d'exclure du corps ceux qui refuseroient de se soumettre à ce decret. Les Jacobins plus fiers de la considération dont ils jouissoient, que touchés de reconnaissance pour une tendre mere qui leur avoit donné la maison qu'ils occupent encore, entreprirent de s'opposer à une ordonnance que les conjonctures rendoient nécessaire. C'étoient les seuls qui fussent appelés aux conseils des princes, & choisis

---

ANN. 1255.

Troubles de  
l'université  
de Paris.

*Du Boulay ;*  
P. 245.

---

 ANN. 1255.

*Idem*, p. 250.

*Idem*, p. 257.

pour leurs confesseurs, ils se crurent assez puissants, pour ne s'astreindre qu'autant qu'ils voudroient aux délibérations des assemblées. Quatre écoliers avoient été maltraités par les gens du guet, l'un tué sur la place, les trois autres blessés, dépouillés & mis en prison. L'université peu contente de la réparation que le ministère avoit ordonné, arrêta qu'on cesseroit les leçons, & que tous ses membres s'obligeroient par serment à poursuivre une vengeance plus éclatante. On lui fit enfin justice : deux des coupables furent pendus & traînés par les rues, les autres bannis. Mais trois docteurs réguliers, deux Jacobins & un Cordelier, n'avoient pas voulu prêter ce serment : il fut statué que désormais on ne recevroit plus de professeurs, qu'il n'eût juré d'observer les délibérations communes. Les frères prêcheurs refusèrent de souscrire à ce sage règlement, qu'on ne leur eût accordé les deux chaires qu'ils demandoient. On crut devoir faire un exemple : ils furent excommuniés en vertu d'une constitution du pape, & déclarés séparés du corps : ce qui fut publié par

toutes les écoles. Les malheureux proscrits, outrés de ce singulier anathème, *oublierent leur ancienne humilité*, & ne gardèrent plus de mesures. Peu contents de diffamer leurs adversaires comme des persécuteurs de la piété, ils allèrent jusqu'à les accuser de conspirations contre l'état & contre la religion. En vain le gouvernement essaya de les amener à un accommodement, ils ne voulurent rien entendre, & appelèrent au saint siège : ressource trop ordinaire dans les mauvaises causes qui ne peuvent être éclaircies de loin comme sur les lieux.

Le pape, c'étoit Innocent IV, sans rien décider sur les nouveaux statuts, ordonna par provision, que l'université recevroit les mandians dans son sein, jusqu'à ce que mieux informé, il pût prononcer un jugement définitif. L'évêque d'Evreux, chargé de l'exécution du bref, commit en sa place un chanoine de Paris, nommé Luc. C'étoit un homme entièrement livré aux Jacobins ; il commença par suspendre les professeurs de toutes leurs fonctions, & finit par une fourberie qui le couvrit d'opprobre. Il se *Idem, p. 283,* laissa extorquer un acte par lequel il

ANN. 1255.

déclaroit que plus de quarante docteurs avoient consenti au rétablissement des religieux proscrits : toutes les facultés s'inscrivirent en faux contre cette pièce : il fut obligé de la désavouer solennellement. Alors le fameux décret de séparation fut publié pour la seconde fois par toutes les écoles. Il y avoit ordre d'en faire la lecture jusques dans celles des freres prêcheurs : mais ceux-ci , qui étoient en grand nombre , forts & vigoureux, se jetterent sur les bedeaux avec de grands cris , leur arracherent des mains le fatal papier , & les assommerent de coups. Le recteur y vint lui-même avec trois maîtres ès-Arts : ils ne furent pas mieux traités. Ainsi la querelle s'échauffa plus que jamais. Les freres n'oublierent ni cabales pour décrier leurs adversaires , ni intrigues pour se faire des partisans. Les docteurs de leur côté répandirent une infinité d'écrits pour justifier leur conduite. On voit encore une lettre qu'ils adresserent à toute l'Eglise , dont ils se qualifient *les fondements* : si l'université est ébranlée , disent-ils , il est à craindre que tout l'édifice ne tombe. Je n'ai point encore vu ailleurs , re-

Cantip. p.  
375.



marque modestement M. Fleury, que l'école de Paris fût le fondement de l'église. ANN. 1253.

On vit paroître vers le même-tems deux livres qui firent grand bruit, intitulés, l'un : *l'Evangile Eternel*, l'autre *introduction à l'Evangile Eternel* : le premier, de l'abbé Joachim, ce moine si connu par ses prophéties prétendues, & le second, de Jean de Parme, général des Cordeliers, grand admirateur du solitaire enthousiaste.

Tous deux enseignoient » que l'évan-  
 » gile de Jesus-Christ ne mene point  
 » à la perfection ; qu'après avoir duré  
 » douze cents soixante ans, il doit  
 » être aboli avec l'église, les sacre-  
 » mens, & l'ordre clérical ; qu'il sera  
 » remplacé par l'évangile du S. Es-  
 » prit, qui établira un sacerdoce plus  
 » parfait, & donnera de plus saintes  
 » regles pour les mœurs. Ce systême  
 impie étoit noyé de mille extravagances sur la hiérarchie, sur le pape, sur la naissance d'un ordre plus digne que tous les ordres, dont il a été dit : *les*  
*cordes de mon partage sont excellentes :*  
 » car nul homme n'est capable d'inf-  
 » truire les autres dans les choses spi-  
 » rituelles, s'il ne va nuds pieds «.

*Guil. S. Am;*  
*p. 38. 32 500.*

*Psf. 15. v. 7.*

---

 ANN. 1255.

L'université , toujours zélée contre l'erreur , s'éleva avec force contre une doctrine qui lui donnoit tant d'avantage sur ses ennemis : elle en rejettoit également la haine sur les Jacobins & sur les Cordeliers. Tout retentit de plaintes ameres contre les nouveaux religieux , qui abusoient de leurs privilèges & troubloient l'ordre de l'église. Le plus ardent comme le plus célèbre de ses docteurs étoit Guillaume de Saint-Amour , homme ferme , intrépide , d'une éloquence enfin qui a fait dire , qu'on ne pouvoit lui résister quand il parloit. Il fut député à Rome avec trois de ses collègues , pour y porter au pape un extrait de l'évangile éternel ; tandis que Renaud , évêque de Paris , y envoyoit de son côté , le précis de l'introduction. La seule mort d'Innocent en suspendit la condamnation : mais informé par les quatre docteurs , que les mandians , à la faveur de quelques bulles indiscrettes , portoient trop loin leurs entreprises sur le clergé séculier , il les supprima toutes comme abusives ; défendit aux réguliers d'usurper aucune fonction préjudiciable aux droits des supérieurs ecclésiastiques ; leur inter-

*Du Boulay,*  
p. 270.

dit tout ce qui pouvoit détourner les peuples du service & des instructions des paroisses; leur ôta enfin le pouvoir d'absoudre sans la permission des curés; & par là rétablit l'ordre de la hiérarchie & l'honneur du sacerdoce. Ce coup de foudre étoit un préjugé favorable pour l'université : bientôt néanmoins les choses changèrent de face.

Alexandre IV ne fut pas plutôt sur le trône pontifical, qu'il annulla cette bulle si sage de son prédécesseur. Le prétexte qu'il en apporte paroît sans doute singulier dans la bouche d'un pape : c'est, dit-il, qu'elle a été donnée par prévention & avec trop peu de délibération. On sent toutes les suites d'un pareil aveu : que devient alors l'infailibilité du siège ? Mais lui-même étoit-il bien en état de décider une chose de cette importance, cinq jours après son élection, encore étonné de l'idée de sa grandeur, & dans une circonstance où tout trembloit pour la victoire de Mainfroy ? Ce n'étoit cependant que le prélude de ses faveurs envers les mandians. On vit bientôt arriver brefs sur brefs, qui tous fulminoient les plus terribles

anathêmes , si l'université ne rétablis-  
 ANN. 1255. soit les deux Jacobins. Elle ne se  
 voyoit soutenue ni du roi , ni de l'é-  
 vêque de Paris : elle ne se sentoît pas  
 d'ailleurs en état de résister , disoit-  
 elle , à des gens si habiles en procès :  
 elle prit le parti d'en appeller au pape  
 mieux informé , & de se disperser ,  
 les uns à la campagne , d'autres en  
 différents quartiers de la ville , cha-  
 cun protestant qu'il ne vouloit aucun  
 commerce avec des esprits inquiets ,  
 qui jettoient le trouble dans toute  
 l'église. Mais elle ne fut écoutée , ni  
 Idem , 1287.  
 1288, 1294, 1295. en France , où les deux évêques , com-  
 missaires d'Alexandre , sans avoir  
 égard aux remontrances des docteurs ,  
 prononcèrent sentence d'excommuni-  
 cation contre eux ; ni à Rome , où le  
 pape ne cessoit de lancer des foudres  
 contre ceux qui refuseroient de se  
 soumettre à ses ordres absolus. On  
 crut néanmoins quelque tems l'affaire  
 accommodée par la sentence arbitrale  
 des archevêques de Rheims , de Sens ,  
 de Rouen & de Bourges. On étoit  
 enfin convenu , après bien des négocia-  
 tions , que les freres n'auroient ja-  
 mais que deux écoles : qu'ils seroient  
 pour toujours séparés du corps des

maîtres de Paris, à moins qu'on ne les rappellât volontairement : que cependant ceux de leurs écoliers qui ne sont pas de leur ordre, seroient admis dans l'université. Les Jacobins s'obligeoient en outre à renoncer à toutes bulles obtenues ou qui pourroient s'obtenir sur ce sujet, & promettoient de procurer de tout leur pouvoir la révocation des sentences prononcées contre leurs adversaires. Ils présentèrent en effet une requête au pape, pour l'engager à lever les censures fulminées : mais soit que leur procédé ne fût pas sincère, soit qu'Alexandre crût son autorité lésée, il donna un bref foudroyant, où cet accord arrêté par les premiers prélats de France, autorisé par le roi même, étoit peint des plus noires couleurs. C'étoit une révolte manifeste contre l'église, un attentat à la majesté de Dieu, une chose enfin contraire au salut des ames, pernicieuse à la foi, & qui favorisoit l'hérésie : tant la passion a d'éloquence pour grossir les objets les plus petits !

Un écrit intitulé, *des périls des derniers tems*, ouvrage de Guillaume de Saint-Amour, acheva de tout perdre.

ANN. 1255.

Idem. p. 302.  
& seq.

*AN. 1255.* C'étoit une satire sanglante, où sans nommer personne, on faisoit un portrait affreux de ces hommes nouveaux, qui sembloient ne paroître dans l'église, que pour la déchirer; de ces fainéants orgueilleux répandus par-tout, qui bouleversant l'ordre de la hiérarchie; s'ingéroient dans le ministère sans être appelés par les pasteurs ordinaires; de ces mandians bien portans qu'on bannit des états policés; qui faisant profession de tout quitter, sans vouloir travailler pour leur subsistance, se réduisoient à la triste nécessité de flatter les vices des grands & des riches; enfin de ces lâches déserteurs de la vie monastique, qui cherchoient les amitiés du monde, & demeuroient volontiers à la cour des princes. Ce n'étoit pas une chose difficile pour ceux qui vivoient alors, de faite l'application de ces traits malins. On nommoit tout haut les Jacobins: on leur faisoit mille insultes dans les rues: on ne leur donnoit plus les aumônes accoutumées. Leur amour propre humilié ne s'oublia point dans une si cruelle circonstance: ils défererent le livre au pape, & Thomas d'Aquin, le plus illustre de leurs con-

*S. Am. p. 109.*

freres, cet homme aussi connu par la sublimité de son génie que par la sainteté de sa vie, fut chargé de défendre les mandians persécutés : il le fit avec cette profonde capacité que tout le monde lui connoissoit. Bonaventure, Cordelier également distingué dans les écoles par sa doctrine, & dans l'église par ses vertus, qui l'ont fait mettre au nombre des saints, prit aussi la plume pour la cause commune, & justifia solidement la mandicité contre les reproches de ses adversaires. Mais les premières impressions ne s'effaçoient point. On ne voyoit courir que satyres en prose & en vers, que chansons même où les malheureux Jacobins n'étoient pas épargnés : tout jusqu'au Roman de la rose, ouvrage de ce tems-là, retentissoit de leurs ridicules & des louanges de Saint-Amour.

Alexandre, outré du peu de succès de ses bulles, déclara Saint-Amour déchu de toute dignité, & privé du droit d'enseigner. Eudes de Douay, Nicolas de Bar-sur-Aube, Chrétien de Beauvais, trois autres docteurs également célèbres par leur sçavoir & par leur zèle pour la cause commune, furent traités avec la même rigueur.

---

 ANN. 1255.

*Du Boulay ;  
p. 352 & seq.*
*Idem, p. 302 ;  
305. 307.*

ANN. 1255.

On menaçoit de semblables peines ceux qui les avoient suivis, s'ils ne prenoient le parti d'une prompte soumission. Ce bref étoit accompagné de deux autres : l'un pour le roi, il étoit instamment prié de faire arrêter le chef des rebelles ; l'autre pour l'évêque de Paris, il avoit ordre de déclarer excommuniés ceux qui n'obéiroient pas sans réserve. Mais le prélat ne cherchoit que les voies de pacification, & Louis avoit horreur de toute violence. Saint-Amour ne laissa pas de prêcher à son ordinaire, & tout le monde couroit en foule à ses sermons.

Idem, p. 309.

On proposa un concile national pour décider la querelle : l'université le demandoit à *genoux* : le général des Jacobins qui se trouvoit alors à Paris, répondit que son ordre étoit répandu par tout l'univers, & que les décisions du concile ne seroient peut-être reçues qu'en France. C'est qu'il avoit tout crédit à Rome, dit Mezeray, & que les privilèges qu'il y obtenoit, en élevant la puissance de celui qui les donnoit, diminueoit celle des évêques, qu'on vouloit anéantir. En vain les quatre docteurs firent le voyage d'Italie pour se justifier auprès du pape,

*Abrég. chron.*  
tom. I. 2<sup>e</sup> part.  
p. 731.



il ne voulut rien écouter, & le livre *des périls des derniers tems* fut proscrit, non comme hérétique, il ne contenoit en effet aucune erreur dans la foi, mais comme un ouvrage impie & plein d'une doctrine abominable, qui tendoit à refroidir la charité des fidèles envers les mandians, & scandalisoit ces bons peres. Il est vrai que l'évangile éternel, moins encore parce qu'il étoit rempli d'horreurs, que parce que le clergé de France en poursuivoit la condamnation, fut frappé du même anathème : mais ce qui prouve trop contre Alexandre, c'est que par ses ordres, le premier fut brûlé publiquement, & le second très-secrètement en présence de dix personnes choisies, pour ne point flétrir la réputation des Cordeliers. Une prévention si marquée fit perdre toute espérance aux députés de l'université : Eudes, Nicolas, Chrétien & les autres signèrent tout ce qu'on voulut, & revinrent à Paris, moins pour y rentrer dans leurs fonctions, que pour y essuyer tous les reproches qu'ils méritoient par leur lâcheté. Saint-Amour demeura ferme, & dans une cour où il avoit tout à craindre, il osa dire

ANN. 1255.

Guil. N. p.  
361.

Mezeray, ib.

Du Boulay ;  
p. 351. 302.  
315.

**ANN. 1255.** hautement que du tems de S. Hilaire le pape même tomba dans l'hérésie.

*Idem, p. 351.* On se contenta de lui interdire le retour dans sa patrie, avec défense d'enseigner ou de prêcher, quelque part que ce fût, sous peine de parjure & d'excommunication. Aussi-tôt on vit paroître une bulle qui fulminoit les plus sanglants anathêmes contre ceux qui continueroient à se séparer des Jacobins. Les docteurs s'assemblerent jusqu'à trois fois, & conclurent enfin pour l'obéissance. Il fut arrêté que Bonaventure & Thomas d'Aquin seroient reçus au doctorat; qu'on y admettroit également dans la suite tous les mandians qu'on en trouveroit dignes, mais qu'ils n'auroient jamais que le dernier rang dans l'université. Ainsi finit cette fameuse querelle, où l'on peut dire qu'Alexandre montra trop de partialité, Louis trop de foiblesse, l'université trop d'inflexibilité, les mandians trop d'humeur & de chagrin. On riroit aujourd'hui qu'une chaire, ou qu'un bonnet de collège de plus ou de moins dans une ville, mît l'état & l'église en combustion : c'étoit alors des objets impor-

tants. La plupart des choses n'ont de grandeur ou de petitesse, que celle que leur donnent nos passions ou notre ignorance.

On doit cependant cette justice au saint roi, que si dans cette rencontre il ne se servit pas de son pouvoir, qui seul suffisoit pour faire cesser le désordre, il travailla du moins constamment pour la paix, & ne se prêta jamais à aucune violence, quoique vivement sollicité par le souverain pontife. Il soutint même quelque-tems les droits de l'université : mais alors il paroissoit tant de science & tant de piété dans les ordres encore naissans des Jacobins & des Franciscains ; les papes d'ailleurs avoient usurpé une si grande autorité dans le monde chrétien, qu'il se laissa enfin entraîner à son respect pour le saint siège, peut-être aussi à son inclination pour l'état religieux, qu'il méditoit d'embrasser. Les Jacobins sur-tout étoient dans la plus grande familiarité : ils espérèrent pouvoir l'attirer dans leur ordre. Un jour qu'il s'entretenoit avec eux du bonheur qu'avoit eu Marie de porter le fils de Dieu dans ses chastes flancs : » Sire, lui dit

Le roi veut embrasser l'état Religieux : toute sa famille s'y oppose.

*Chron. Senon.  
l. 4. tom. 2.  
Spicil. p. 645.*

» un des freres , plus hardi que les au-  
 » tres , ne voudriez-vous pas pouvoir  
 » en tenir autant dans vos mains que  
 » la sainte Vierge en a renfermé dans  
 » son sein ? Oui sans doute , répondit  
 » le monarque. Vous sçavez , sei-  
 » gneur , reprit le bon religieux , ce  
 » qui est dit dans l'évangile : Si quel-  
 » qu'un quitte son pere , ou sa mere ,  
 » ou sa femme , ou ses enfans , ou  
 » ses biens pour l'amour de moi , il  
 » recevra le centuple & possédera la  
 » vie éternelle : osez , sire , osez as-  
 » pirer à ce dernier période de la per-  
 » fection. Vous avez des héritiers ca-  
 » pables de bien gouverner votre  
 » royaume : votre bonheur jusques-  
 » ici est d'avoir beaucoup souffert  
 » pour Dieu : on vous a vû vingt fois  
 » exposer votre vie pour la gloire de  
 » son nom : il ne vous reste plus qu'à  
 » tout quitter pour prendre la croix ,  
 » c'est-à-dire , notre habit. Ainsi de  
 » grade en grade vous parviendrez au  
 » sacerdoce , & vous mériterez de  
 » recevoir Jesus - Christ dans vos  
 » mains ». Le roi , frappé de ce dis-  
 » cours , demeura quelque tems com-  
 » me enseveli dans une profonde rêve-  
 » rie : il se rappella tout ensemble , &

es dangers du monde, & la grandeur  
 es devoirs de la royauté, & les dou-  
 eurs inestimables qu'on goûte dans  
 a retraite loin des prophanes mon-  
 lains ». Si ce que j'entends est vrai,  
 dit-il, comme je le crois d'esprit &  
 de cœur, je suivrai votre conseil :  
 mais je ne puis rien que du consen-  
 tement de la reine : sa vertu & mes  
 engagements vis-à-vis d'elle, ne me  
 permettent pas de rien conclure sans  
 sa participation «.

Aussitôt il retourne au palais, monte  
 l'appartement de sa femme, lui ou-  
 vre son cœur sur la résolution où il  
 toit de lui remettre & à ses enfans  
 a première couronne du monde, lui  
 eprésente qu'étant religieux & prê-  
 re, il ne cessera de prier le seigneur  
 our eux & pour la prospérité de l'é-  
 at, la conjure enfin par tout ce qu'il  
 a de plus sacré de ne point s'oppo-  
 er à l'exécution d'un dessein inspiré  
 lu ciel. Marguerite, frappée comme  
 l'un coup de foudre, ne répondit  
 rien : mais ayant fait venir ses en-  
 ans, elle leur demanda en présence  
 lu comte d'Anjou qu'elle avoit aussi  
 mandé, » s'ils aimoient mieux être  
 appellés fils de prêtre, que fils de

---

 ANN. 1255.

*Ibidem.*

» roi « ? Les princes ne concevoient rien à ce discours : elle ne les laissa pas long-tems dans cet embarras. » Apprenez , leur dit-elle , que les » Jacobins ont tellement fasciné l'esprit du roi votre pere , qu'il veut » abdiquer la royauté , pour se faire » prêcheur & prêtre «. Le comte d'Anjou à cette nouvelle entra en fureur , s'emporta jusqu'à l'insolence contre son frere , menaça les séducteurs des plus terribles châtimens : & par provision défendit , dans ses états sans doute , de les laisser prêcher , & même de leur distribuer aucune aumône. Louis , fils aîné du monarque , ne sçut pas mieux commander à son ressentiment : il se répandit en discours si outrageants contre les freres prêcheurs , que le roi , pour le faire taire , lui donna , dit-on , un soufflet. » Seigneur , s'écria le jeune » prince avec feu , je n'oublierai jamais » mais le respect que je vous dois : » il n'y a en effet que mon pere & » mon roi qui puisse m'avoir frappé » impunément : mais si le ciel m'élève un jour sur le trône , j'en jure par » monseigneur saint Denis , notre » patron , je ferai chasser tous ces

prêcheurs du royaume «. Le bon  
 roi, étonné de tant de contradictions, ANN 1255.  
 craignit que son inclination pour la  
 retraite ne fût moins une inspiration  
 du ciel, qu'un goût trop décidé pour  
 le repos : il connoissoit la tendresse de  
 la reine, la fierté du prince son suc-  
 cesseur, les violences du comte d'An-  
 jou, l'attachement de ses sujets : il  
 ne jugea pas que Dieu voulût un sa-  
 crifice où tout sembloit s'opposer,  
 & l'honneur de sa maison, & le bon-  
 heur de ses peuples.

On vit alors redoubler sa ferveur, Il se livre  
 sa piété, & son exactitude dans ses entièrement  
 pratiques de dévotion & de mortifi- aux bonnes  
 cation. On ne parlera ni de la multi- œuvres.  
 tude de ses jeûnes, ni de la fréquence  
 de ses oraisons, ni de l'austérité de ses  
 macérations, il portoit continuelle-  
 ment le cilice, ni de son exacte con-  
 tinence, en avent, en carême, les  
 jours de fêtes & de dimanches, ni  
 enfin de beaucoup d'autres exercices  
 qu'on peut lire dans la légende, &  
 qu'on nous reprocheroit peut-être  
 dans l'histoire générale d'une nation  
 également militaire & politique. Ainsi  
 quoique l'occasion se présente natu-  
 rellement d'observer qu'autrefois on

ANN. 1255.

s'asseyoit auprès du prêtre pour se confesser, ( coutume encore usitée dans l'église Grecque, & conservée en quelque chose chez les Chartreux où le confesseur & le pénitent se mettent tous deux à genoux, le visage tourné contre la muraille, ) nous passerons sous silence ce qu'on raconte du respect de ce saint monarque pour le ministre chargé du soin de sa conscience : il fut tel, dit Guillaume de

Nang.p. 366.

Nangis, que *lorsqu'il étoit assis vis-à-vis de son confesseur pour faire l'avouement de ses fautes, si quelque porte, ou quelque fenêtre s'ouvroit, il se levait aussitôt pour l'aller fermer en disant : Vous êtes mon pere, je suis votre fils : c'est à moi de vous servir.*

On permettra du moins une légère esquisse *sur la magnificence de ses aumônes*, pour me servir des termes de la bulle de sa canonisation, & sur son intarissable charité envers les malheureux ; vertu également digne des héros & des saints. Chaque jour il nourrissoit dans sa maison cent vingt pauvres, quelquefois deux cents. Souvent il les servoit lui-même, leur lavoit les pieds, plaçoit les plats devant eux, leur rompoit le pain, & leur donnoit

Duch. tom. 5.  
p. 480.Ibid. p. 368.  
452.



de l'argent de sa propre main. La coutume des rois ses prédécesseurs étoit de faire distribuer pendant le carême par leur aumônier, ou par leurs bailiffs deux mille cent dix-neuf livres parisis, soixante-trois muids de bled, & soixante-huit mille harangs aux pauvres monasteres, aux hôtels - Dieu, aux maladreries, & autres lieux de piété, outre une augmentation de cent sous parisis par jour dans les aumônes ordinaires: il craignit qu'un si louable usage ne vînt à s'abolir dans la suite des tems, il résolut de le rendre fixe & inviolable par des lettres parentes dont il confia la garde au maître & aux freres de l'hôtel - Dieu de Paris; avec ordre de les représenter à son héritier ou à ses successeurs, s'ils manquoient à cette pieuse obligation. On le vit pourvoir avec la même attention au soulagement des peuples, en révoquant ou diminuant les impôts que la malignité, ou la nécessité des tems avoient introduits; à l'honneur des pauvres demoiselles dont la misere exposoit la vertu, en les mariant de ses propres deniers; à la subsistance des Sarrafins ou des orphelins Juifs que ses vertus & ses soins avoient

---

ANN. 1255.*Ibid.* p. 422.

**ANN. 1255.**

gagnés à Jéfus-Christ, en leur assignant fur ses domaines des pensions qui passoient à leurs veuves, souvent même à leurs enfans; enfin à l'entretien des pauvres communautés religieuses, en leur faisant distribuer des aumônes dont le détail seroit infini. Plus heureux que l'empereur Titus, ajoute son historien, il ne perdit pas un seul jour, parce qu'il n'en laissa passer aucun sans faire du bien.

C'est à cette pieuse profusion que tant d'abbayes, de monasteres & de maisons de piété doivent leur établissement & leurs revenus. Les Mathurins de Fontainebleau, les Jacobins, les Cordeliers & les Carmes de Paris le reconnoissent pour leur fondateur : honneur qu'ils partagent avec les abbayes de Royaumont, de Lonchamp, du Lis & de Maubuisson, qu'il bâtit & dota avec une magnificence vraiment royale. Vauvert, habitation des Chartreux de Paris, est encore l'ouvrage de sa libéralité, & les biens dont cette maison jouit, un don de sa main. La capitale n'étoit pas le seul théâtre de sa charité : il établit dans un grand nombre de villes & dans plusieurs châteaux des communautés

*Ibidem.*

de femmes qu'on appelloit *Beguines* du nom de leur voile ou de leur instituteur ( Lambert surnommé le Begue ), & pourvut abondamment à leur subsistance. Mais sa générosité s'étendoit sur-tout aux hôpitaux : établissemens d'autant plus dignes d'un grand roi , que malgré tous les soins pour occuper ses sujets & leur procurer l'abondance , les divers accidens de la vie ne font toujours que trop de malheureux. L'hôtel - Dieu de Paris existoit depuis long-tems : cependant comme la ville étoit fort augmentée depuis les conquêtes de Philippe Auguste , les anciennes sales ne suffisoient pas pour loger commodément les malades : Louis en fit bâtir de nouvelles , & augmenta considérablement les biens de la maison. Pontoise , Compiègne & Vernon lui doivent aussi ces glorieux hospices dont on admire encore la magnificence & la richesse , où les pauvres & les malades trouvent un asyle dans leur misère , & des remèdes à leurs maux. Ce fut encore dans le même esprit qu'il fonda ce fameux hôpital des aveugles , dits depuis *Quinze vingt* , parce qu'on les a réduits au nombre de trois cents :

ANN. 1255.

*Ducang. au mot begginatum.*

*Nangis, ibid.*

ANN. 1255.

*Chron. de Fr.*  
2 vol. f. 80.

alors ils étoient trois cents cinquante. On a voulu faire croire que c'étoit des gentilshommes , à qui les Sarrafins avoient crevé les yeux : c'est une fausse tradition qui n'a aucun fondement dans les auteurs du tems. Il suffisoit d'être malheureux pour exciter la compassion & mériter les bienfaits de ce généreux prince. Les commissaires qu'il avoit envoyés dans les provinces pour faire les restitutions , avoient aussi ordre de dresser un rôle des pauvres laboureurs de chaque paroisse , qui ne pouvoient plus travailler à cause de leur vieillesse ; & le saint monarque se chargeoit de fournir à leur subsistance. Ses ministres se plaignoient souvent qu'il faisoit de trop grandes charités : il les laissa murmurer sans vouloir rien changer à sa maniere d'agir. » Il est quelquefois nécessaire , dit-il , que les rois excèdent un peu dans la dépense , & s'il y a de l'excès , j'aime mieux que ce soit en aumônes , qu'en choses superflues & mondaines «.

Il forme une  
bibliothèque  
publique dans  
Paris.

Les belles lettres regnent ordinairement avec les héros. Ce fut pour les introduire ou du moins pour les fixer dans ses états , que Louis conçut le

dessein de fournir au trésor de la sainte chapelle une bibliothèque, où tout le monde eût la liberté d'entrer & d'étudier. Il y venoit quelquefois seul, sans toute la suite de la royauté, aux heures que les affaires lui laissoient libres, & se faisoit un plaisir d'expliquer des endroits difficiles à ceux qui vouloient en profiter, & qui souvent prenoient ses leçons, sans sçavoir que ce maître si complaisant étoit le roi. On reconnoît le goût de son siècle dans le choix des livres dont il composa cette bibliothèque. C'étoit, outre plusieurs originaux de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Grégoire & d'autres docteurs orthodoxes, un grand nombre d'exemplaires de l'écriture sainte qu'il avoit fait copier sur des manuscrits authentiques conservés dans différentes abbayes de son royaume. On n'y voyoit aucun ouvrage sur la pureté du langage, sur l'éloquence du discours, sur la poétique, sur l'histoire, sur la géographie : c'est qu'alors le goût des bonnes études étoit perdu.

La grammaire n'étoit point, comme chez les Grecs & les Romains, l'étude de la langue naturelle, mais

ANN. 1255.

Gauf. de Bel-  
lolo, p. 455.

456.

Etat des études  
des sous son  
règne.

ANN. 1255.

*M. Fleury*,  
discours 5. sur  
l'histoire eccl.  
t. 17. p. 4 &  
seq.

d'un latin grossier qui n'avoit presque rien de commun avec celui du siècle d'Auguste, que la terminaison des mots empruntés pour la plupart de l'idiome vulgaire. Ce ne fut que vers le milieu du douzième siècle que l'on commença à écrire en romain, c'est - à - dire, en françois du tems : ce n'étoit cependant encore que des chansons guerrières, ou amoureuses, composées pour le divertissement de la noblesse. Le premier ouvrage sérieux connu en ce genre, est l'histoire des ducs de Normandie, écrite en 1160, par un clerc de Caën, nommé maître Wace. Cinquante ans après, Geofroy de Villehardouin écrivit en prose l'histoire de la conquête de Constantinople. Le succès de ce livre enhardit insensiblement à écrire en langue vulgaire : bientôt parut Joinville, ce vrai modèle de naïveté ; & peu à peu notre langue est arrivée à cette perfection qui fait l'admiration de l'Europe. On voit aussi qu'alors il y avoit une espèce de cours d'éloquence : mais quelle rhétorique que celle qui servoit plutôt à gâter le style qu'à l'embellir ! Elle ne consistoit qu'à entasser sans choix, des lieux communs

aussi fades qu'ennuyeux , qu'à éviter avec soin de s'expliquer simplement & naturellement , enfin qu'à coudre ensemble sans discernement, plusieurs phrases de l'écriture , non pour servir de preuves , mais pour exprimer les choses les plus communes. Ainsi dans une histoire au lieu de dire , un tel prince mourut , on disoit : *il fut joint à ses peres : il entra dans la voie de toute chair*. Nous ne trouvons pas plus de perfection dans la poétique de ces tems d'ignorance. Content de sçavoir la mesure des vers latins & de connoître très-imparfaitement la quantité des syllabes , on croyoit faire un poëme en racontant de suite une histoire d'un style quelquefois plus froid que la prose la plus languissante , toujours contraint & forcé , le plus souvent rempli de ces hors-d'œuvres que nous appellons *chevilles*. Telle est la vie de la comtesse Mathilde par Domnizon. Il est vrai que Guillaume le Breton dans sa Philippide s'élève un peu davantage & tourne mieux ses pensées , mais il ne doit cette supériorité sur ses contemporains , qu'à des phrases totalement empruntées des anciens. Guillaume Guiart dans son poëme sur

saint Louis , n'est qu'un froid gazet-  
 ANN. 1255. tier , qui n'a ni la précision de l'an-  
 naliste , ni les grâces de l'historien.  
 On peut dire en général qu'il ne regne  
 aucun agrément dans les ouvrages sé-  
 rieux de son siècle : on y cherche en  
 vain cette imitation de la belle nature ,  
 qui est l'ame de la poésie.

*Ibidem, p. 7.* Le goût dominant étoit celui des  
 fictions & des fables. Plus touché du  
 merveilleux que du vrai , on recevoit  
 tout ce qu'on trouvoit écrit, sans cri-  
 tique , sans discernement. Ainsi l'on  
 a cru jusques vers la fin du seizième  
 siècle , que les Francs tiroient leur ori-  
 gine de Francus , fils d'Hector : ainsi  
 on a fait remonter l'histoire d'Espagne  
 jusqu'à Japhet , celle de la Grande-  
 Bretagne jusqu'à Brutus, celle d'Ecosse  
 jusqu'à Fergus : ainsi Vincent de Beau-  
 vais qui vivoit sous saint Louis , met  
 entre les histoires sérieuses , au même  
 rang de César & de Suétone , la vie de  
 Charlemagne par l'archevêque Tur-  
 pin. Ce religieux cependant passoit  
 pour un prodige d'érudition : sa répu-  
 tation extraordinaire lui acquit l'esti-  
 me du roi , qui lui donna l'inspection  
 sur les études des princes ses enfans :  
 mais il n'eut ni assez de jugement , ni



assez de force d'esprit pour s'élever au-dessus de certains préjugés aussi ANN. 1255.  
anciens que ridicules. Son histoire ,  
utile pour le tems où il écrivoit , ne  
sert pour les siècles antérieurs , qu'à  
nous apprendre les fables qu'on en ra-  
contoit sérieusement. C'étoit la manie  
d'alors. Chaque historien entrepre-  
noit une histoire générale depuis la  
création du monde , pour pouvoir y  
amasser sans choix , tout ce que les tra-  
ditions populaires ont de plus absurde.  
La géographie n'étoit pas cultivée  
avec plus de soin. On ne l'étudioit que  
dans les livres anciens , comme si la  
face de la terre n'eût essuyé aucun  
changement. On s'obstinoit à cher-  
cher dans Bagdad ou dans le grand  
Caire , villes nouvelles , une Babylone  
ruinée depuis plus de huit cents ans :  
on ne s'avisoit pas même de penser à  
s'instruire de la véritable situation des  
lieux de la Palestine , où l'on faisoit  
la guerre. De-là ces défaites sanglan-  
tes des croisés dont les armées péri-  
rent pour s'être engagées dans des  
montagnes , des déserts , & des pays  
impraticables.

La logique n'étoit point , comme  
dans son institution , l'art de raison-

ner juste , mais un exercice de disputes & de vaines subtilités. On ne trouvoit dans la physique générale , qu'un ramas de termes scientifiques , puérilement imaginés pour exprimer ce que tout le monde sçavoit. La physique particuliere ne rouloit le plus souvent que sur des fables & de fausses suppositions : on ne consultoit ni l'expérience , ni la nature en elle-même : on ne la cherchoit que dans Aristote , qu'on supposoit infailible. C'étoit le défaut général de ce tems , de borner toutes ses études à un certain livre au-delà duquel on ne voyoit rien en chaque matiere. La morale n'offroit qu'un monstrueux composé d'opinions probables. Accoutumé à relever toutes les vraisemblances , on a voulu en trouver jusques dans la matiere des mœurs , & souvent on s'est écarté du droit chemin. Telle est la source empoisonnée du relâchement si sensible dans les casuistes plus nouveaux : le treizieme siècle fut comme le berceau de ces fatales probabilités qui ont manqué de pervertir l'univers chrétien. On remarque le même esprit dans la théologie soit positive , soit scholastique du même tems. On

ANN. 1255.  
*Ibid.* p. 8. 9.  
 10.  
  
*Ibid.* p. 14.  
 15. 16.

convenoit , comme de nos jours , que la premiere n'a d'autre fondement que l'Ecriture & la Tradition : mais soit mauvais goût , soit ignorance des langues originales , soit tous les deux ensemble , on s'attachoit plus au sens spirituel qu'au littéral. De - là ces fameuses allégories des deux glaives & des deux luminaires , qui ont tout bouleversé dans l'Europe. On a conclu de celle ci que le Sacerdoce , comme le soleil , éclaire par sa propre lumiere , & que l'empire , comme la lune , n'a qu'une lumiere & une vertu empruntée : on a inféré de celle - là que les deux puissances appartiennent à l'église , parce que les deux glaives se trouvent entre les mains des apôtres : mais que le sacerdoce , content d'exercer la spirituelle , veut bien confier au prince l'exercice de la temporelle. Geofroy de Vendôme est le premier auteur de cette singuliere morale : Jean de Sarisbéry l'a poussée jusqu'à dire que le prince ayant reçu le glaive de la main de l'église , elle a droit de le lui ôter. La manie du siècle a fait imaginer du mystique où il n'y a que de l'historique , & rien de plus : on n'a pas voulu entendre Jesus-

**Christ**, qui dit nettement, sans figure  
ANN. 1255. & sans parabole : *Mon royaume n'est*  
Joan. c. 18. *pas de ce monde : les rois des nations*  
ψ. 26. Luc. *exercent leur domination sur elles, mais*  
c. 22. ψ. 25. *il n'en fera pas ainsi de vous.*

On ne peut néanmoins assez admirer qu'avec si peu de critique les docteurs de ces siècles ignorans nous aient si fidèlement conservé le dépôt de la tradition, quant à la doctrine. C'est une louange qu'on ne peut leur refuser, ou plutôt à celui, qui, suivant sa promesse, n'a jamais cessé de soutenir son église : mais faut-il en conclure qu'ils ont atteint la perfection ?

Ibid. p. 18. Les titres pompeux dont on les a décorés, ne prouvent-ils point l'enthousiasme & le mauvais goût du tems, plutôt que le mérite de ceux qui les portent ? On a dit *Albert le Grand*, comme s'il étoit aussi distingué entre les théologiens, qu'*Alexandre* entre les guerriers : on a nommé *Scot le docteur subtil*, *Thomas d'Aquin l'ange de l'école*, ou *le docteur angélique*, *Bonaventure le docteur séraphique* : on a donné à d'autres les superbes épithètes *d'irréfragable*, *d'illuminé*, *de résolu*, *de solennel*, *d'universel*. Ne nous laissons pas éblouir par ces grands

noms , & jugeons de ces héros scholastiques par leurs ouvrages mêmes. ANN. 1255.

Nous y verrons de gros & nombreux volumes , qui peuvent faire craindre que leurs auteurs , dont plusieurs n'ont pas atteint un âge avancé , n'aient pas pris assez de tems pour méditer ; un langage grossier , distingué de toutes les langues vulgaires & du vrai latin , quoiqu'il en soit formé , comme si le genre didactique excluait la pureté de l'expression , & que pour être clair , simple & précis , il fallût être bas , plat , pesant & barbare ; un ramas d'opinions & de doutes (*il semble , il est vraisemblable , on peut dire*) , peu de démonstrations , point de critique : toute la théologie devoit être dans le Maître des sentences , tout le droit canonique dans Gratien , toute l'intelligence de l'écriture dans la glose ordinaire : on ne cherchoit rien au-delà ; un style enfin sec , contraint , gêné , & pour ainsi dire , jetté en moule , qui n'attire ni par son utilité , ni par son agrément. De-là vient que ces livres immenses , partie imprimés , partie manuscrits , demeurent comme ensevelis dans la poussière des grandes bibliothèques ,

~~tristes monumens de l'ennuyeuse pro-~~  
 ANN. 1255. lixité de leurs peres.

Aussi remarque - t - on que Louis ne se plaisoit nullement à la lecture de ces écrits tristement dogmatiques : il ne lisoit que ceux , qui à la solidité & la subtilité des pensées , joignent les tours délicats & les expressions gracieuses ; qui ne nous repaissent ni de questions puériles , ni de doutes frivoles , mais de vérités certaines ; qui sçavent en un mot réunir l'onction à la doctrine dans les matieres mêmes les plus séches & les plus abstraites. Le pieux monarque occupé de deux soins également importants , & de la conduite d'un état , & de l'ouvrage de son salut , ne négligeoit aucun des secours qui pouvoient le conduire à cette double fin. De-là cette scrupuleuse attention dans le choix de ses ministres : il n'accordoit sa confiance qu'à la probité , & sa faveur qu'à la vérité. Sa coutume étoit de choisir parmi ses courtisans quelque homme d'honneur & d'esprit qu'il prioit affectueusement & auquel il ordonnoit en maître de l'avertir fidèlement de tout ce qu'on disoit de lui , & des fautes qu'il faisoit : quels que fussent ces

*Gaufr. de  
Bell. p. 456.*

*Idem, p. 447.*

avis, il les recevoit avec douceur, & tâchoit d'en profiter. De-là ces sages précautions pour la distribution des bénéfices. Il avoit un catalogue des clercs à qui il vouloit faire du bien : ce n'étoit ni la qualité, ni les services des peres, qui faisoient mettre sur la liste : la science & les bonnes mœurs sollicitoient seules auprès de lui. Il consultoit là-dessus son confesseur, le chancelier de l'église de Paris, & quelques religieux. On ne le vit jamais nommer un bénéficié à un autre bénéfice, qu'il n'exigeât une résignation pure & simple de celui qu'il possédoit. Quand il avoit fait un bon choix, on lisoit sur son visage la joie qu'il avoit de penser que Dieu seroit bien servi. De-là enfin cette soif ardente des prieres de l'église, pour attirer la bénédiction du ciel sur son royaume & sur sa personne. On voit une bulle du pape Urbain IV, qui invite par des indulgences tous les fidèles à implorer la miséricorde divine pour le saint monarque : faveur unique & jusques-là sans exemple. C'est, dit le souverain pontife, que ce religieux prince est autant au-dessus des autres rois par l'excellence de

ANN. 1255.

*Ibid.* p. 453.*Duch.* t. 5.

p. 418.

ses vertus, que par la prééminence de sa couronne.

ANN. 1255.

Louis reçut une grace si extraordinaire avec cette grandeur d'ame qui admet la reconnoissance, mais qui exclut toute bassesse : sans cesser de respecter la puissance qui répandoit sur lui tant de bénédictions, il sçut parer les coups qu'elle voulut porter aux libertés de son royaume. L'abbé de Clairvaux, Etienne de Lexinton, Anglois d'une naissance distinguée, avoit formé le projet de bâtir un collège de son ordre à Paris. D'abord il acheta un terrain près de saint Victor : mais rarement la confiance regne entre deux communautés trop voisines. Les Bernardins craignirent qu'on ne les empêchât de s'étendre : les Victorins appréhenderent qu'on ne les resserrât trop : ils s'accommoderent, & l'emplacement qui pouvoit être un sujet de querelle, fut changé contre un autre, où l'on ne voyoit que chardons : ce qui lui fit donner le nom de chardonnet, qu'il porte encore de nos jours. Etienne y commença cette grande église qu'on voit encore imparfaite, & sçut en peu de tems doter richement son collège, dont Alfonse,



comte de Poitiers , fut reconnu fondateur pour une rente qu'il lui assigna. ANN. 1255.

L'industriel abbé pouvoit jouir tranquillement du mérite qu'il s'étoit acquis par une fondation si belle : mais il se laissa trop emporter à la vanité. On l'accusa au chapitre général d'avoir violé les statuts , en obtenant du pape un privilège pour n'être jamais déposé : privilège indiscrettement accordé , qui fut la ruine de celui qui plus indiscrettement encore l'avoit sollicité , Tout l'ordre , d'une voix unanime , le déclara déchu & privé de sa prélature. Rome , irritée qu'on eût osé attenter à son autorité , donna une bulle pour rétablir le malheureux proscrit , & pour faire punir ses accusateurs avec toute sorte de sévérité. Elle fut d'abord adressée à Gui , abbé de Cîteaux , qui refusa une si triste commission , ensuite à quelques docteurs de Paris , qui n'eurent pas honte de l'accepter. Le chapitre alloit succomber , si le roi n'eût pris sa défense. Il sçavoit de quelle importance il est que la règle soit rigidelement observée dans quelque ordre que ce soit : il en écrivit fortement au pape , qui connoissant sa fermeté , n'osa pas

ANN. 1255.

Math. Paris,

p. 938. 955.

pouffer les choses plus loin , & laissa subsister la déposition. L'historien Anglois prétend qu'une maligne envie contre Lexinton a seule ourdi toute cette trame ; que cet abbé avoit obtenu ce privilége singulier , sans le demander , & que Louis dans toute cette affaire n'eut d'autre but que d'épargner au chapitre la honte de se dédire : nouveau trait de la partialité qui emporte souvent ce moine au-delà même de la vraisemblance. C'est peu connoître le caractère du saint roi, que de lui prêter de semblables vues. Assez équitable pour faire informer de ses torts & de ceux de ses ancêtres , assez courageux pour les réparer hautement , il ignora toujours cette lâche politique qui ne cherche qu'à pallier , non à corriger le mal connu. L'honneur du saint siège lui étoit aussi cher que celui des moines de Cîteaux : Rome auroit eu la préférence , si la justice eût parlé pour elle.

Application  
du roi à met-  
tre la paix en-  
tre ses grands  
vassaux.

Si l'amour de l'ordre étoit la regle des démarches du monarque : la paix , ce bien si vanté , toujours si digne de l'être , mais souvent trop peu recherché , ne cessa jamais d'être le plus cher objet de ses vœux. Il l'avoit solide-  
ment

ment établie dans ses domaines, il s'appliqua sans relâche à la faire régner dans toutes les parties de son royaume. On le vit, dit Joinville, envoyer à ses propres frais en Bourgogne les plus habiles de son conseil, pour réconcilier le comte de Châlons & le comte de Bourgogne, pere & fils, qui se faisoient une cruelle guerre : il eut le bonheur d'y réussir, & de plus rétablit une parfaite concorde entre ces deux seigneurs & Thibaut V, roi de Navarre, que des intérêts divers avoient armés l'un contre l'autre. Le comte Thibaut de Bar, vainqueur dans un combat qui se donna près de Pigney, avoit fait prisonnier le comte de Luxembourg son beau-frere, s'étoit emparé du château de Ligny, & menaçoit de pousser ses conquêtes plus loin : aussi-tôt Louis fit partir le *chambellan Perron*, l'homme du monde en qui il avoit plus de confiance, & sçut si bien ménager ces deux fiers esprits, qu'il les engagea à sacrifier leur animosité aux douceurs de l'union & de l'amitié fraternelle.

La division avec toutes ses horreurs regnoit toujours entre les Dampierres & les d'Avènes, enfants de Margue-

---

 ANN. 1255.

 Joinv. p. 119,  
120.

ANN. 1255.

Annal. de  
l'emp. rom. 1.  
p. 289. 502.

rite, comtesse de Flandre. Louis depuis long-tems travailloit avec toute l'application imaginable, à la faire cesser : il en vint enfin à bout. On a vu que choisi pour juge entre ces princes, il adjugea la Flandre à l'aîné des Dampierres, & le Hainaut au premier des d'Avênes qui lui dit : *Vous me donnez le Hainaut qui ne dépend pas de vous, il relève de l'évêque de Liège, & il est arriere-fief de l'empire. La Flandre dépend de vous, & vous ne me la donnez pas.* Il n'étoit donc pas décidé, reprend un célèbre moderne, de qui le comté de Hainaut relevoit : la Flandre étoit encore un autre problème : tout le pays d'Alost & tout ce qui est situé sur l'Escaut, reconnoissoit l'empereur pour seigneur suzerain : tout le reste depuis Gand étoit une mouvance de la couronne de France. Quoi qu'il en soit, le respect pour la puissance & la vertu du monarque François, sembloit avoir éteint le flambeau de la discorde : mais il se ralluma plus vivement que jamais sous la seconde régence de la reine Blanche. L'aîné des d'Avênes, nommé Jean, irrité que la comtesse sa mere lui refusât l'investi-

ture du Hainaut, faveur qu'elle avoit accordée à Gui de Dampierre pour le comté de Flandre, s'adressa à Guillaume, comte de Hollande, son beau-frere, que Rome mécontente de Frédéric avoit fait élire roi des Romains. Celui-ci prétendoit avoir de justes sujets de plaintes contre Marguerite : peu contente de lui disputer les vains honneurs de la fuzeraineté sur le Hainaut, elle exigeoit l'hommage non-seulement pour la Hollande qu'il avoit cédée à Florent son frere, ce qu'il ne refusoit pas, mais encore pour la Zélande, à quoi il ne se croyoit pas obligé. Les esprits s'aigriront : le roi des Romains déclara la princesse déchue du comté qu'elle ne vouloit pas tenir de lui, en investit les d'Avênes, & prit les armes en leur faveur. Tout ce qui servoit Rome contre les enfants de Frédéric, s'engagea sous ses étendarts. Les principaux étoient le duc de Brabant, l'évêque de Liège, l'archevêque de Cologne, les comtes de Cleves, de Bergues & de Luxembourg.

ANN. 1255.

*Meyer, annals  
de Fl. p. 76.*

La comtesse & les Dampierres, ses enfants chéris, ne s'oublierent point dans une si cruelle circonstance. Da-

~~\_\_\_\_\_~~ bord ils s'adresserent à la reine Blanche, qui ne voulant rien entreprendre en l'absence du roi, les renvoya aux comtes de Poitiers & d'Anjou, dont ils ne reçurent guere plus de satisfaction. Ils ne laisserent pas néanmoins de lever une puissante armée, & suivis des comtes de Guines, de saint Paul & de Bar, ils se flattoient de surprendre les ennemis par une descente brusque dans l'isle de Valcheren en Zélande : mais ils furent eux-mêmes surpris & taillés en pièces. Les deux

*Chron. Nang.*  
*Spicileg. t. 3.*  
*p. 38.* Dampierres, le comte de Bar & Renaud son frere, les comtes de Guines, de Joigny, de Clermont ou de Nesle, Erard de Valery, & deux cents trente chevaliers demeurerent prisonniers : on fait monter le nombre des morts à vingt mille. Mathilde, comtesse douairiere de Hollande, qu'on prétend avoir eu trois cents soixante & cinq fils d'une seule couche, se fit transporter sur le champ de bataille, pour y prendre soin de ceux qui respiroient encore : générosité qui ne fit aucune impression sur le cœur de Jean d'Avênes son gendre. Le barbare épargna les Flamands par politique, & n'eut point honte d'exercer toutes sortes

de cruautés sur les François.

Marguerite dans cette horrible catastrophe eut recours au comte d'Anjou, & pour l'engager plus efficacement à voler à son secours, lui fit cession de tout le comté de Hainaut. Charles trop ambitieux pour refuser un présent si beau, fut bien-tôt à la tête d'une grande armée, s'avança vers la Flandre, accompagné de Thomas de Savoie & des ducs de Bourgogne & de Lorraine, reprit Rupelmonde, força Valenciennes, emporta Mons, & se rendit maître de presque tout le pays. Anguien ne dut son salut qu'à la valeur de Siger qui en étoit seigneur; & Bouchain n'échappa au joug que par la galanterie du vainqueur: il ne voulut point l'attaquer par considération pour la femme de Jean d'Avènes, qui étoit nouvellement accouchée dans cette place. Cette glorieuse campagne fut suivie d'une autre, où le comte d'Anjou fut obligé de se tenir sur la défensive: son armée n'étoit que de cinquante mille hommes: le roi des Romains en avoit cent mille. On craignit pour Valenciennes: Charles y jeta un puissant secours sous la conduite de Louis, comte de Ven-

ANN. 1255.

*Ibidem.*

ANN. 1255.

dôme, l'un des plus braves seigneurs de son tems. Les Allemands cependant commençoient à manquer de vivres, & les Frisons toujours indociles se révolterent une seconde fois. Guillaume dans cette cruelle position envoya proposer de vuider la querelle par une bataille : le prince François, quoiqu'inférieur en nombre, ne balança pas d'accepter l'offre. Mais le comte de Blois, le comte de saint Paul, & le sire de Couci, parents & alliés des d'Avênes, sçurent si bien menager les esprits, que l'on conclut une trêve sous la condition que les choses demeureroient en l'état où elles se trouvoient. Aussi-tôt le roi des Romains reprit le chemin de la Frise, & Charles revint en France.

Telle étoit la situation des affaires lorsque le roi arriva de Palestine. Il n'oublia rien pour procurer la liberté des Dampierres à des conditions raisonnables : mais il trouva dans la dureté de Guillaume un obstacle qui paroissoit insurmontable. La Providence disposa les choses autrement. Le malheureux roi des Romains faisoit une cruelle guerre aux Frisons, sans trop connoître le pays. Un jour qu'il étoit



féparé de fes gens, il s'engagea dans un bournier, d'où fon cheval ne put le tirer. Ce fut envain qu'il appella, il ne fut entendu que par quelques payfans, qui loin de le fecourir, l'affommerent à coups de leviers. Cet accident ruina toutes les efpérances des d'Avènes : ils remirent tous leurs intérêts entre les mains de Louis, qui eut enfin la fatisfaction de terminer folidement cette querelle fi longue & fi meurtrière. On promit d'oublier le paffé, & de vivre désormais en bonne intelligence : les deux Dampierres furent remis en liberté : le comte d'Anjou, à la priere du roi fon frere, renonça au comté de Hainaut, moyennant une fomme de cent foixante mille livres qu'on lui payeroit en douze ans : les deux d'Avènes furent pleinement rétablis dans tous leurs droits fur les terres que le prince François venoit de facrifier au bien de la paix ; & le traité fut confirmé par les ferments les plus folemnels.

Le roi dans cette circonftance fit fentir à l'infortuné Baudouin II, empereur de conftantinople, des effets de cette généreufe protection qu'il lui avoit toujours accordée. Guillau-

---

 ANN. 1255.

*Ibidem.*

**ANN. 1255.** me, comte de Hollande, trop généreux du bien d'autrui, avoit profité de l'absence & des disgraces de ce prince, pour lui enlever le comté de Namur dont il investit les d'Avênes. *Hist. gén. de Bourg. p. 138.* Ceux-ci en avoient fait présent à Henri de Limbourg leur beau-frere, & comte de Luxembourg : Louis les obligea tout à la fois, & de renoncer à la donation du roi des Romains, & de révoquer celle qu'ils avoient faite eux-mêmes. L'aîné promit de ne point secourir Henri, le cadet jura de plus de prendre les armes contre lui, s'il prétendoit se prévaloir de cette cession. L'événement néanmoins ne répondit ni aux bonnes intentions, ni aux sages précautions du monarque, & l'ambition du comte de Luxembourg, fondée sur des prétentions apparentes du chef de sa mere, mit le comble aux malheurs de Baudouin. L'impératrice Marie de Brienne, sa femme, étoit à Namur pour tâcher de lui procurer quelque secours dans l'état désespéré où il se voyoit réduit : on dit qu'elle irrita les bourgeois par les impôts excessifs qu'elle en exigea : ils appellerent secrètement le comte de Luxembourg, lui ouvrirent les portes

de la ville , le reconnurent pour leur seigneur , & l'aiderent de leurs bras & de leur argent à faire le siège du château qui passoit alors pour imprenable. Heureusement l'impératrice étoit absente : elle accourut avec tout ce qu'elle put rassembler de troupes , & vint investir la place rebelle. Bientôt elle fut jointe par les Flamands , que leur comtesse , selon quelques-uns , conduisoit en personne. Plusieurs seigneurs François suivirent cet exemple de générosité. On compte parmi les principaux les trois freres de Marie , Alphonse , comte d'Eu , chambellan , Jean Bouteiller de France , & Louis de Brienne , avec Erard de Valeri , & les comtes de Joigni & de Montfort. Le cadet des d'Avènes s'y rendit aussi pour satisfaire à son dernier engagement : il eut même le commandement général : mais soit mollesse , soit intelligence avec l'ennemi , il tira tellement les choses en longueur , que les François naturellement vifs & impatients , se débandèrent pour la plupart , & après eux toute l'armée. Ainsi le comte de Luxembourg demeura maître de la ville , & prit le château par famine au bout de

ANN. 1255.

*Hist. de Const.*

P. 24.

*Hist. de Lux.*

not. p. 82.

deux ans. Dans la suite Gui de Dampierre ayant acheté cette place & tout le comté, de l'empereur de constantinople, il en devint enfin paisible possesseur par son mariage avec Isabelle, seconde fille de l'usurpateur. Cette nouvelle acquisition mit les Dampierres, ancienne noblesse de Champagne, dans la plus haute considération. La branche cadette avoit sçu réunir les comtés de Flandre & de Namur : l'aînée, outre les biens qu'Iolande de Châtillon lui avoit portés avec les comtés de Nevers, d'Auxerre & de Tonnerre, possédoit encore la seigneurie de Bourbon, dont le nom est devenu si célèbre en passant aux descendants de Robert, dernier fils de Louis.

Le saint roi eut encore vers le même tems la consolation de réconcilier le comte d'Anjou avec la comtesse douairiere de Provence, leur commune belle-mere. Beatrix, c'est le nom de la princesse, prétendoit bien des choses que Charles lui disputoit : leur division partagea les esprits : on en vint aux armes, mais sans autre succès que de désoler un pays qu'ils avoient un égal intérêt de conserver.

La comtesse eut d'abord recours au pape, dont l'autorité, quoique très-grande en ces tems-là, ne produisit aucun effet : elle s'adressa ensuite au monarque François son gendre, qu'elle choisit pour arbitre du différent : le comte de son côté promit de souscrire à tout ce que le roi son frere décideroit. Louis ordonna que Beatrix renonceroit à toutes ses prétentions, moyennant une pension de six mille livres que Charles lui payeroit tous les ans : qu'il lui donneroit en outre une somme de cinq mille livres pour quelques dédommagements, sans compter huit autres mille livres pour dégager les quatre châteaux que le roi d'Angleterre tenoit depuis quelques années : qu'on rendroit de part & d'autre tout ce qu'on pouvoit avoir pris : que tout enfin seroit oublié, & les partisans de la princesse traités avec toutes sortes d'égards. La réconciliation fut telle, que malgré l'humour impérieuse & hautaine du comte, on ne voit pas qu'il soit arrivé depuis aucun sujet de brouillerie entre la belle-mere & le beau-fils. Les ministres du pacifique monarque *le repré-*  
*noient aucune fois*, dit Joinville, de

ANN. 1255.

Joinv. p. 120.

~~ce qu'il prenoit si grande peine à appai-~~  
 ANN. 1255. *ser les étrangers. C'étoit à leur avis, très-mal faire, que de ne pas les laisser guerroyer, parce que, disoient-ils, les appointements s'en feroient mieux après.* Mais Louis, toujours guidé par les maximes de l'évangile, répondit avec Jesus-Christ : *Bienheureux sont ceux qui aiment la paix, & qui la mettent entre leurs voisins.* La bonne politique, ajoûtoit-il, veut qu'un roi conserve tous ses voisins dans l'égalité & dans la crainte mutuelle, sans permettre que l'un en accablant l'autre, se rende trop puissant & trop redoutable. Cette sage conduite lui gagnoit tous les cœurs. Les Bourguignons & les Lorrains, qui lui devoient l'heureuse tranquillité dont ils jouissoient, *l'aimoient tant*, remarque le même historien, qu'ils lui obéissoient aveuglément, quoiqu'ils ne fussent pas ses sujets : tous venoient plaider devant lui à Paris, à Reims, à Melun & partout où il tenoit ses parlements : les arrêts qui sortoient de sa bouche, étoient autant d'oracles, qui avoient toujours leur exécution, sans que personne osât s'en plaindre.

Il travaille Cet amour de la paix étoit si pro-

fondément gravé dans son cœur, qu'il ne cessa toute sa vie de travailler à abolir les guerres particulieres qui défoloient le royaume dans le tems même qu'il n'avoit aucune querelle avec les états voisins. Chaque seigneur de fief se croyoit autorisé à se faire justice par les armes, sans la participation du souverain : privilège qui les égaloit en quelque sorte aux rois, en leur faisant partager la plus belle prérogative de leurs couronnes, mais qui se trouvoit en même-tems fondé, & sur le droit public des anciens Germains leurs ancêtres, & sur l'usage inviolablement observé sous les princes de la premiere race. Dès qu'il arrivoit quelque démêlé entre particuliers, tout le voisinage prenoit parti. Il se donnoit de petits combats souvent très-sanglants : on assiégeoit les maisons, on les démolissoit, & toujours le plus fort avoit raison. On se représente aisément les désordres affreux que causoient ces étranges guerres. On nous permettra d'entrer en quelque détail sur une matiere aussi curieuse qu'intéressante.

---

 ANN. 1255.

à abolir les guerres particulieres.

Il n'y avoit que les gentilshommes  
 fieffés qui eussent droit de faire la

Quels étoient ceux qui avoient droit

ANN. 1255.  
de faire la  
guerre ?

Ducange ,  
disc. 29. sur  
Joinv. p. 331.

guerre : la raison en est toute simple : c'est que le roturier ne pouvant alors tenir aucun fief , il n'avoit point par conséquent de vassaux dont il pût faire des troupes. Les évêques au contraire , les abbés , les moines même qui possédoient des terres de cette nature , jouissoient pleinement du privilège qui s'y trouvoit attaché : mais comme leur état ne leur permettoit pas de porter les armes , ils avoient recours à leurs vidames ou avouez , qui *guerroient* pour eux. S'il s'élevoit quelque débat entre le gentilhomme & le roturier , celui-ci pour se mettre à l'abri , étoit obligé de requérir *assûrement* , ce qu'on ne pouvoit lui refuser. Négligeoit-il de le demander ? on étoit en droit de le poursuivre par les armes , quand l'injure venoit de lui : si le gentilhomme étoit l'auteur de l'outrage , alors la querelle devoit se vider par les voies ordinaires de la justice. On trouve néanmoins dans notre histoire plusieurs monuments qui semblent prouver , que non-seulement la noblesse , mais que les villes même , les bourgades , ceux en un mot qui n'étoient point serfs se prétendoient en droit de venger par la



force les torts qu'ils pouvoient avoir reçus. Chilperic étant mort, dit Grégoire de Tours, ceux d'Orléans & de Blois se rejeterent comme autant de furies sur le Dunois, massacrerent ce qui se trouva sous leurs coups, brûlerent les maisons, les moissons, enfin ce qu'ils ne purent emporter, enleverent les troupeaux, & firent main-basse sur tout ce qui étoit de nature à être transporté. Déjà ils se retiroient chargés d'un prodigieux butin, lorsque les malheureux opprimés, unis à ceux de Chartres, fondirent sur eux, & les traiterent comme ils en avoient été traités; ne laissant rien ni dans leurs habitations, ni dans leurs campagnes. Les esprits étoient tellement irrités, qu'on ne s'occupoit de part & d'autre, que de nouveaux ravages & de nouveaux incendies : mais les comtes les engagerent à faire une trêve jusqu'à la premiere audience, où la partie coupable devoit demander la *composition*. Ainsi finirent & la querelle & la guerre.

Toute sorte d'injure n'autorisoit point la voie des armes : il falloit que le crime fût atroce, capital, public, tel enfin que dans l'ordre d'une justice

Ann. 1255.

Greg. Tur. l.

7. c. 11. p.

377.

Quel motif  
autorisoit ces  
guerres ?

réglée, il méritât la peine de mort.  
 ANN. 1255. C'est ce que Beaumanoir appelle *vilain méfait*, comme meurtre, adultère, ou mauvais traitement qui deshonoré la personne offensée. Grégoire de Tours en rapporte plusieurs exemples.  
 Idem, l. 10. c. 27. p. 452. 53. Un jeune homme avoit souvent repris son beau-frere, qui, abandonnant sa femme, fréquentoit des lieux de prostitution. L'avis parut enfin importun au coupable. On s'échauffa, & des paroles on en vint aux mains. Tous deux furent tués avec ceux qui les accompagnoient, à la réserve d'un seul qui ne trouva personne pour le frapper. De-là une guerre sanglante entre les deux familles : guerre si furieuse que ni les remontrances, ni les menaces de Frédégonde ne purent la terminer. La trahison fit ce que l'autorité avoit tenté inutilement. La reine invita trois des plus mutins à un repas, où après les avoir enivrés, elle les fit assommer à coups de hache. Une femme de Paris étoit violemment soupçonnée d'adultère. Les parents vont trouver le pere : » Que la perfide, lui disent-ils, » mene une vie plus décente, ou » qu'elle meure, pour ne plus deshonorer sa maison. Je connois ma fille,

Idem, l. 5.  
 c. 33. p. 342.

» répondit celui-ci; ce qu'on dit d'elle  
» est une vraie calomnie , & je suis  
» prêt à certifier son innocence par  
» serment «. On se rendit au tombeau  
du saint apôtre de la France : là il  
jura , la main posée sur l'autel , que  
l'accusée n'étoit point coupable. La  
famille du mari étoit présente : elle  
cria au parjure : ce fut comme le signal  
d'un combat meurtrier. On tire les  
épées dans l'église même , & l'on se  
massacre jusques dans le sanctuaire.  
Plusieurs sont blessés , la basilique est  
souillée de sang, les portes deviennent  
hérissées de flèches , & le tombeau du  
glorieux martyr est indignement pro-  
fané. On eut recours au roi , qui ne  
voulut point les recevoir en grace ,  
quoique ce fussent les premiers de sa  
cour , mais les renvoya à l'évêque  
pour les juger. Celui - ci , après les  
avoir fait composer à l'amiable , les  
admit à la communion ecclésiastique.  
On se préparoit à faire le procès à la  
femme : elle le prévint en s'étran-  
glant de ses propres mains.

On remarque cependant que le  
meurtre & le deshonneur n'étoient  
pas les seules occasions de ces guer-  
res : on en trouve d'entreprises pour

ANN. 1255.

d'autres sujets : telle fut celle qui s'éleva entre le comte Thibaut & la reine de Chypre pour la succession de Champagne : telles encore ces contestations meurtrières dont notre histoire fournit tant d'exemples , contestations excitées pour des intérêts que l'usage ne permet plus de poursuivre qu'en justice réglée. On ne doit pas non plus dissimuler , que le droit de venger une offense par la voie des armes , n'étoit pas au seigneur du coupable le pouvoir de le faire arrêter , condamner & livrer au supplice par les officiers de sa justice , suivant la qualité de la faute : pouvoir qui subsistoit même après la paix conclue entre les parties belligérentes , à moins qu'elle n'eût été faite par la médiation du roi , ou du baron , seigneur de celui qui avoit commis le crime : c'est , dit Beaumanoir , *que ceux qui font les vilains méfaits , ne méfont pas seulement à leur adverse partie , ni à leur lignage , mais aux seigneurs qui les ont en garde & à justice.*

*Beaum. cout.  
de Beauv. c.  
59. p. 301.*

Quelle étoit  
la manière de  
les déclarer ?

On se déclaroit la guerre ou par voie de fait , ou par paroles. La voie de fait étoit , lorsque dans quelque querelle vive & subite , on en venoit

aux armes. Alors ceux qui se trouvoient présents à la mêlée, devoient prendre parti pour ceux dont ils étoient suite ou compagnie. La déclaration se faisoit par paroles, lorsqu'on menaçoit son ennemi de *faire vilenie de son corps*, ou qu'on lui envoyoit le défi soit par écrit, ce qu'on appelloit *lettres de défiement*; soit de vive voix par des personnes qu'on lui députoit à ce sujet. On choisissoit dans ces occasions, non de simples héraux ou rois d'armes, mais des gens de la plus haute distinction, des chevaliers, des évêques même & des abbés: ce qui se prouve par plusieurs monuments de notre histoire. Un ancien roman nous offre encore une autre manière de faire ces sortes de dénonciations. On y voit un gentilhomme outragé, prendre les deux pans de sa robe, la secouer au visage de celui qui lui avoit fait affront, & lui dire, *Gilbert, je vous défie*. Les loix avoient prévu à la surprise & à la trahison. Les déclarations d'hostilité devoient être si claires & si précises, qu'il fût impossible de s'y méprendre: on ne pouvoit attaquer l'ennemi qu'après le troisième jour du défi: le cartel enfin

ANN. 1255.

*Idem, ibid.*  
p. 300.

*Garin le Loh.*

*Beaum. ibid.*

*Alberic.*

ANN. 1255. n'étoit légitime qu'autant qu'il avoit été publié dans le lieu de la demeure ordinaire de celui à qui l'on déclaroit la guerre. Ceux qui manquoient à ces formalités étoient réputés traîtres, lâches, dignes en un mot de la proscription & du bannissement.

Qui étoient ceux qui devoient y en-trec ?

On appelloit *Chevetaigne*, ou *Quievetaigne* celui qui pour venger une injure déclaroit la guerre. Tous ceux de son lignage se trouvoient dans la nécessité d'y entrer. Alors les querelles de chaque particulier étoient celles de toute la famille, où les inimitiés & les affections devenoient non-seulement l'héritage, mais encore l'affaire actuelle de chaque membre. Ainsi blesser ou tuer quelqu'un, étoit se mettre soi-même & toute sa maison à la discrétion des parents du malheureux. Tous & chacun d'eux avoient droit d'en tirer vengeance sur les biens du coupable, sur sa personne, & sur toute sa parenté. De sorte qu'il arrivoit souvent qu'on se voyoit tout-à-coup assailli par des inconnus, avec qui on n'avoit eu aucune espèce de démêlés, pour un délit étranger, dont on n'avoit pas même connoissance. Tous cependant n'étoient point dans

l'obligation de prendre les armes en ces occasions : l'usage en dispensoit à certain degré, c'est-à-dire, anciennement au-delà du septième, où la parenté étoit censée finie, depuis au-delà du quatrième, où l'église permet les mariages : dispense qui ne leur ôtoit point le pouvoir de prendre parti, s'ils le vouloient, aussi bien que les amis ou alliés, mais toujours avec les formalités requises : autrement on les regardoit comme traîtres & perfides. On exceptoit aussi de ces guerres, tous ceux que la foiblesse de l'âge, la délicatesse du sexe, ou la sainteté de leur profession exemptoient de porter les armes ; ceux qui s'étoient retirés dans les hôpitaux & les maladreries ; ceux enfin, qui, au moment de la querelle, se trouvoient engagés au service de la terre-sainte, ou partis pour quelque pèlerinage éloigné, ou envoyés en quelque cour étrangère pour le bien public. Quoiqu'on fût censé être défié par le seul fait, lorsqu'on s'étoit trouvé présent à la mêlée, on pouvoit néanmoins se tirer de la guerre, en faisant appeller la partie devant le seigneur, pour protester qu'on n'avoit aucune part au *méfait*,

ANN. 1255.

Beaum. *ibid.*  
P. 303.

qu'on le désapprouvoit , que dans la  
 ANN. 1255. suite on ne donneroit aucun secours  
 ni directement, ni indirectement contre l'offensé. Ce serment proféré , le  
 Ibid. p. 302. seigneur devoit donner l'*assûrement* ,  
 mais pour la personne seulement , si  
 toutefois elle n'étoit pas directement  
 accusée de l'action qui avoit excité la  
 querelle. Les parens même les plus  
 proches n'étoient pas tellement obli-  
 gés de poursuivre le crime commis sur  
 quelqu'un de leur famille , qu'ils ne  
 pussent s'en exempter , en renonçant  
 à la parenté : la loi salique & les au-  
 tres loix du même tems parlent beau-  
 coup du cérémonial de cette abjura-  
 tion. Mais par-là ils devenoient inca-  
 pables de succéder , & perdoient tout  
 droit aux amendes ou intérêts civils  
 qui pouvoient leur revenir des com-  
 positions. On avoit effectivement ac-  
 cordé au coupable la faculté de se re-  
 dimer de la vengeance , moyennant  
 une certaine somme : ce qui faisoit  
 Greg. Tur. dire fort plaisamment à un nommé  
 hist. Franc. l. Sichaïre , qui vivoit sous Childebert  
 9.c. 19.p. 419. II , qu'un certain Chramisind lui avoit  
 beaucoup d'obligation d'avoir tué  
 tous ses parens ; puisque de pauvre  
 qu'il étoit , il l'avoit rendu riche par



toutes les compositions qu'il lui avoit payées.

ANN. 1255.

On a conclu de l'obligation où étoient tous ceux du lignage d'entrer dans les querelles de la famille, que deux freres germains ne pouvoient se faire la guerre, quelque violent que fût le procédé de l'un des deux. La raison, dit Beaumanoir, c'est que tous leurs parens sont communs & au même degré. Alors, ajoute-t-il, c'est au seigneur à punir rigoureusement celui qui a *méfait à l'autre*. Il n'en étoit pas de même de deux freres utérins, parce qu'ils avoit une parenté différente. Quoique tout gentilhomme fiefé eût droit de faire la guerre, il ne lui étoit cependant permis ni d'attaquer, ni de défier le seigneur dont il étoit vassal : il ne pouvoit que l'appeller en justice devant ses pairs ou devant le roi. S'il en usoit autrement, dans le cas même de trahison ou de meurtre, la loi ordonnoit de confisquer tous ses fiefs.

*Ibid. p. 299.*

*Etabl. de S.  
Louis, l. 1.  
ch. 48.*

Les vassaux du chef de la querelle, ses domestiques, ceux enfin qui lui devoient secours *par raison de seigneurage*, étoient aussi compris dans ces guerres privées : mais on ne pouvoit

les attaquer, que lorsqu'ils étoient en armes à la suite de leur seigneur. Dès qu'ils étoient retirés chez eux, il étoit défendu de les traiter comme ennemis, parce qu'en servant dans ces occasions, ils avoient fait le devoir de sujets fidèles. Il en étoit de même de ceux qui étoient à la solde des deux parties : ils n'étoient censés être en guerre, qu'autant qu'ils étoient sous les étendarts de celui qui les soudoyoit : s'ils les quittoient, ou parce qu'on les avoit congédiés, ou parce que le tems de leur service se trouvoit expiré, ou même sans autre raison que leur volonté, on ne pouvoit agir hostilement contre eux, sans encourir le blâme. Ceux qui possédoient certains fiefs que nos anciens titres nomment ou *rendables*, ou *réceptables*, étoient obligés à une sujétion particulière, dont la nature est exprimée par leur nom même. On les appelloit *rendables*, lorsqu'ils étoient tenus par le vassal sous la condition, non-seulement qu'il remettrait dans l'occasion les châteaux & forteresses qui en dépendoient, entre les mains du seigneur dominant, mais même qu'il en fortiroit avec toute sa famille, pour n'y

Ducange,  
disc. III. sur  
l'hist. de saint  
Louis: p. 349.

n'y rentrer que quarante jours après la guerre terminée. On les nommoit *réceptables*, lorsqu'ils étoient possédés par le feudataire, sous l'obligation, non de sortir des places fortes qui faisoient sa sûreté, mais d'y recevoir le seigneur, quand il y demandoit retraite. Les uns & les autres sont aussi appelés *jurables*, à cause du serment particulier & distingué de l'hommage, par lequel le vassal s'engageoit à livrer ses châteaux en pareil cas, ou du moins à y donner asyle à son seigneur, toutes les fois qu'il l'exigeroit. Rien de plus commun alors que ces sortes de fiefs. On ne pouvoit élever aucune forteresse sans la permission du seigneur, qui ne l'accordoit souvent qu'à ces conditions.

On voit dans nos histoires que ces guerres finissoient de plusieurs manières, par la paix, *par l'assûrement*, par le duel, par la sentence du juge. On négocioit la paix dans les formes : on l'assûroit sous de bonnes cautions : enfin on faisoit enregistrer le traité à la justice du seigneur dominant. Voici une formule de ces enregistremens, telle qu'elle est rapportée dans les arrêts & jugemens rendus aux grands

ANN. 1255.

Comment  
elles se ter-  
minoient.*Idem, disc.*  
29. pag. 337.  
338.

jours de Troyes <sup>a</sup>. » C'est la paix de  
 ANN. 1255, » Raolin d'Argées, de ses enfans &  
 » de leur lignage d'une part; & de  
 » l'hermite de Stenay, de ses enfans,  
 » de leur lignage & de tous leurs con-  
 » sorts d'autre part. L'hermite a juré  
 » sur les saints, lui huitieme de ses  
 » amis, que bien ne lui fut de la mort  
 » de Raolin, mais beaucoup d'angois-  
 » se; a donné cent livres pour fon-  
 » der une chapelle, où l'on chantera  
 » pour le repos de l'ame du défunt;  
 » s'est engagé d'envoyer incessam-  
 » ment un de ses fils en Palestine, d'où  
 » il reviendra quand il voudra, pour-  
 » vu qu'il apporte de bons certificats  
 » qu'il a fait ce saint voyage. Les d'Ar-  
 » gées à ces conditions déclarent qu'il  
 » est bonne paix entre les deux famil-  
 » les, & supplient les seigneurs de  
 » l'assemblée d'en donner des lettres  
 » de témoignage, si les enfans de  
 » l'hermite le requierent. Ce traité  
 » fut apporté par trois gentilshom-  
 » mes à la cour de Champagne, qui  
 » le reçut & le fit enregistrer, sauf  
 » le droit du roi & d'autrui «.

Lorsque la paix étoit signée, les  
 deux chefs devoient en donner avis à

<sup>a</sup> L'an 1288.

leurs parens , qui tous dès ce moment , soit qu'ils eussent été présents au traité , soit qu'il eût été conclu sans leur participation , étoient obligés de cesser tout acte d'hostilité. Si quelque'un de la famille refusoit de souscrire à l'accommodement , ils étoient tenus de s'avertir réciproquement : s'ils y manquoient , & qu'il en arrivât quelque malheur , ils pouvoient être poursuivis pour *paix brisée* , crime qu'on punissoit par la corde. Ceux de la parenté qui vouloient continuer la guerre , devoient le déclarer de vive voix ou par écrit : alors ils ne pouvoient être secourus , ni par ceux qui avoient fait la paix , ni par ceux du lignage qui avoient été de la querelle , à moins que ces derniers n'eussent fait la même déclaration : autrement on pouvoit les accuser de perfidie & de trahison. On n'avoit pas toujours recours aux traités pour terminer ces dissensions particulières. On étoit censé faire la paix , quand on mangeoit , buvoit , ou parloit avec son ennemi ; quand en présence de ses amis , ou d'autres personnes d'honneur , ou de quelque juge , on déclaroit qu'on vouloit vivre désormais en

ANN. 1255.

Beaum. pag.  
301. 302.

ANN. 1255. bonne intelligence avec lui, enfin quand après l'accommodement fait entre les deux *chevetaignes*, loin d'avoir fait aucun défi, on alloit & conversoit avec ceux qu'on regardoit auparavant comme parties adverses. Si après cela on en venoit aux outrages, ou à quelques voies de fait, on passoit pour traître, & comme tel on pouvoit être poursuivi en justice réglée.

L'*assûrement* étoit une seconde manière de finir la guerre *par coutume*. ce qui se faisoit de la sorte. Celui des deux chefs qui ne vouloit point prendre les armes, ou qui après les avoir prises, se sentoit trop foible pour se soutenir, s'adressoit à son seigneur ou à sa justice, & requéroit que son ennemi eût à lui donner *assûrement*, c'est-à-dire, assurance qu'il ne l'attaqueroit ni en sa personne, ni en ses biens, ni en ses proches, se remettant pour le sujet de la querelle à ce qui en seroit juridiquement décidé. Le seigneur (on entend celui qui avoit la haute-justice : ces guerres supposant un crime capital, le bas justicier n'avoit pas droit d'en connoître) le seigneur, dis-je, étoit obligé de dé-

*Idem.* c. 60.

p. 304. 305.  
306.

férer à la requête , & d'ordonner à la ~~partie~~ ANN. 1255  
 partie , non-seulement d'accorder ce  
 qu'on lui demandoit , mais encore d'y  
 faire souscrire toute sa parenté. Si  
*l'assûrement* venoit à être violé , on  
 pouvoit traduire en justice comme  
 traîtres , & celui qui l'avoit enfreint ,  
 & celui qui l'avoit donné , quoiqu'il  
 n'eût pas été témoin du fait. La puni-  
 tion étoit plus ou moins grande sui-  
 vant les suites plus ou moins funestes  
 de l'infraction : s'il y avoit eu quel-  
 qu'un de tué , on étoit *traîné* & pendu :  
 s'il n'y avoit eu que quelques blessu-  
 res , on étoit condamné à une longue  
 prison & à une amende que la loi lais-  
 soit à la disposition du seigneur.

*L'assûrement* se demandoit au plus  
 proche parent du mort , s'il y avoit  
 eu meurtre : s'il n'y avoit eu que quel-  
 que blessure ou des coups donnés , on  
 le demandoit à celui-même qui avoit  
 été blessé ou frappé : si quelqu'un s'ab-  
 sentoit à dessein de ne le point don-  
 ner , le seigneur le faisoit citer à quin-  
 zaine , & cependant établissoit des  
 gardes pour l'empêcher d'en venir à  
 la violence. Quand les délais étoient  
 expirés , c'est-à-dire , après quatre ci-  
 tations de quinzaine à quinzaine &

*Idem, ibid.*

ANN. 1255.

par trois assises, s'il ne vouloit point comparoître à la cour de son seigneur il étoit condamné au bannissement. On s'adressoit alors au plus prochain du lignage. Celui-ci refusoit-il encore ? le seigneur enfin prenoit le différent en sa main, & faisoit défense aux deux parties, sous peine de confiscation de corps & de biens, de recourir aux voies de fait pour obtenir ou repousser la vengeance. L'assûrement étoit réciproque, & de la part de celui qui l'accordoit, & de la part de celui qui le requéroit. On en expédioit des lettres, qu'on avoit soin de faire soucrire par de bonnes cautions. On en voit la formule dans le recueil des historiens de France par Duchesne. » Nous Henri roi, <sup>a</sup> assurons au » roi des François <sup>b</sup> comme à notre » seigneur, la vie, les membres, l'honneur & les biens, si lui-même nous » donne semblables sûretés comme à » son homme & fidèle. Nous consentons, par la vénération que nous » avons pour lui, à faire la paix avec le » comte Thibaut, & nous voulons bien » cesser toute hostilité en considéra-

Tom. 4. p. 584.

<sup>a</sup> Henri II, roi d'Angleterre.<sup>b</sup> Louis VII, dit le jeune.



» tion de l'archevêque de Rheims, de  
 » l'évêque de Noyon, des comtes de ANN. 1255.  
 » Flandre & de Saxe. Si cela ne suffit  
 » point, nous offrons, par respect  
 » pour le seigneur roi, de faire jurer  
 » quatre hommes de notre part, à  
 » condition que de son côté le comte  
 » fera pareillement jurer quatre per-  
 » sonnes bien instruites des nos diffé-  
 » rens. Si après cela nous lui devons  
 » quelque service, nous sommes prêts  
 » à le lui rendre. Nous ferons connoi-  
 » tre plus clairement de vive voix le  
 » reste de nos intentions «.

Le duel étoit encore une maniere  
 de finir la guerre : c'est-à-dire, qu'on  
 ne pouvoit plus la faire, quand après  
 s'être pourvu devant les juges, ils  
 avoient ordonné que la querelle se  
 décideroit par un combat particulier :  
 ce qui arrivoit très-souvent. Enfin *Beaum. ibid.*  
 toute voie de fait étoit défendue, *p. 302.*  
 lorsque la justice, saisie du coupable,  
 avoit puni de mort le crime qui avoit  
 excité le débat. Telles étoient les loix  
 de ces guerres particulieres, trop au-  
 torisées par la coutume, non-seule-  
 ment en France, mais encore dans la  
 plus grande partie de l'Europe : cou-  
 tume barbare que les fondateurs de la

**monarchie** ont apportée dans la Gaule  
 ANN. 1255. où elle étoit établie depuis long-tems,  
 & que leurs descendans ont adoptée  
 avec tant de fureur, que les deux puis-  
 sances firent long-tems de vains efforts  
 pour l'exterminer.

Charlemagne & son petit-fils Char-  
 les le Chauve n'oublierent rien, sinon  
 pour abolir entierement ce pernicieux  
 usage, du moins pour en arrêter les  
 Cap. Car. M. funestes progrès. Il fut ordonné aux  
 L. 4. parag. 17. comtes de condamner au bannisse-  
 c. ep. Car. Cal. ment ceux qui refuseroient de payer  
 tit. 34. par. 10. ou d'accepter la composition : il fut  
 défendu aux parties sous les peines  
 les plus grièves de brûler ni vignes, ni  
 bleds. Hugues Capet & Robert son  
 fils, ajouterent à ce sage reglement de  
 très-sévères prohibitions de tuer les  
 bestiaux. Frédéric II alla plus loin en-  
 core : il rendit une ordonnance qui  
 Const. sic. l. 1. proscrivoit toutes les voies de fait  
 tit. 8. sous peine de la vie. Mais telle étoit  
 la délicatesse ou plutôt la barbare ja-  
 lousie de la noblesse sur ce prétendu  
 privilège, que les rois & les souve-  
 rains se virent obligés de borner leurs  
 Chron. Mall. soins à réprimer les horreurs qui en  
 Ann. 1107. étoient les suites. On commença par  
 Chron. S. Alb. Andeg. défendre certaines violences, comme

les incendies des maisons, le massacre des troupeaux, & le pillage des biens : on ordonna ensuite qu'il y auroit trêve ou suspension d'armes en certains jours.

ANN. 1257.

Laur. ord. de nos rois, t. 1. p. 56. 84.

Saint Louis, plus zélé qu'aucun de ses prédécesseurs pour l'extirpation de cet horrible abus, donna d'abord un édit qui accorde quarante jours aux parens pour se préparer à la guerre, ou pour aviser aux moyens de s'en tirer<sup>a</sup> : puis il déclara que tous les barons auroient droit d'obliger à l'*assûrement*, ce qu'ils ne pouvoient auparavant, que sur la requisition d'une des parties : enfin en 1256, il rendit une ordonnance qui défend absolument toutes ces guerres dans l'étendue de son royaume ; enjoignant aux sénéchaux de punir sévèrement ceux qui courroient aux armes pour venger leurs querelles particulières ; qui brûleroient les maisons ou les récoltes, & qui troubleroient le laboureur dans la culture des terres.

Il paroît qu'il fut obéi. Les barons, dit un de ses historiens, avoient pour

Guil. Nang. ap. Duch. t. 5. p. 365.

<sup>a</sup> Beaumanoir, homme instruit, & qui a fini son ouvrage des coutumes du Beauvoisis en 1283, attribue cette ordonnance à Philippe Auguste. Ainsi saint Louis son petit-fils, n'auroit fait que la renouveler.

Laur. ordon. de nos rois, tom. 1. p. 46. & 56.

ANN. 1257.

Laur. tom. 1.  
p. 492. 93.

lui tant de vénération, qu'ils s'en trouva peu depuis son voyage de Palestine, qui osassent s'élever contre ses ordres : ou si quelqu'un l'osa, il ne tarda pas à être sévèrement puni de sa résistance. Mais telle étoit la profondeur du mal, qu'on ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il étoit plutôt assoupi que radicalement guéri. Bientôt Philippe-le-Bel se vit obligé de renouveler ses salutaires ordonnances. Il se plaint amèrement de la coutume, ou plutôt de l'horrible corruption qui arme ses sujets les uns contre les autres, déplore les maux qu'elle entraîne, prévoit les dangers qui en peuvent résulter pour la république, veut y apporter un prompt remède, & défend, *sous peine de corps & de biens*, à tout François noble ou roturier, d'entreprendre de se faire justice par soi-même, *jusqu'à ce qu'il en ait plus amplement ordonné*. Cette clause qui marquoit & la sagesse & la modération du prince, ne put contenter la noblesse : celle de Bourgogne, de Langres, d'Autun & du Forêt, demanda tumultuairement qu'il lui fût permis *de guerroyer, de contregager, en un mot d'user des armes, quand il*

*lui plairoit.* Le monarque n'osa refuser , & lui accorda la guerre en la forme & maniere accoutumées dans chaque pays. Nos rois se virent donc réduits à se servir du prétexte de leurs guerres , pour empêcher celles que leurs vassaux croyoient avoir droit de se faire les uns aux autres : contrainte que le bonheur de la France sçut bientôt dissiper. Insensiblement l'autorité royale s'accrut : le roi Jean osa défendre les défis & *les coutumes de guerroyer*, lors même que l'état jouissoit de la plus profonde paix : Charles V renouvella la même défense sous les plus rigoureuses peines : Louis XI, n'étant encore que dauphin , eut assez de crédit, pour exterminer cette abominable coutume dans le Dauphiné : les parlemens l'ont foudroyée par les plus terribles arrêts : elle fut enfin abolie dans toute l'étendue du royaume. Elle ne subsiste plus qu'en Allemagne, où les empereurs, soit modération, soit foiblesse, n'ont pu empêcher que leurs grands vassaux ne se soient maintenus dans la jouissance de cette singulière prérogative.

La France cependant & l'Arragon étoient toujours à la veille d'une rup-

L vj

ANN. 1257.

ANN 1258.

Traité entre  
les rois de

ANN. 1258.

France, &  
d'Arragon,  
touchant la  
souveraineté  
de Catalogne,  
les comtés de  
Carcassonne  
& de Rasez,  
&c.

ture : leurs prétentions également fondées en titres, devenoient pour les deux rois une source éternelle de guerres. Louis réclamoit la souveraineté sur la Catalogne & le Roussillon, que le monarque Arragonois avoit usurpée : Jacques de son côté redemandoit divers domaines, dont le roi étoit en possession. Les deux princes s'aimoient & s'estimoient : tous deux, quoique très-guerriers, cherchoient tous les moyens d'entretenir la paix entre les deux états. Déjà pour y parvenir, ils avoient passé un compromis qui malheureusement n'aboutit à rien : elle fut enfin conclue à ces

*Thr. des Ch.  
Montp. fac. 2.  
n. 27.*

conditions : » Louis cède au roi Jacques & à ses successeurs tous ses droits sur les comtés de Barcelonne, d'Urgel, de Bezalu, de Roussillon, d'Empuries, de Cerdagne, de Conflant, de Gironne & d'Aufone. Le roi Jacques de son côté renonce en faveur de Louis & de ses successeurs à toutes ses prétentions sur Carcassonne & le Carcassez ; sur la ville & le pays de Rasez ; sur Laurac & le Lauraguais ; sur Termes & le Termenois ; sur Beziers & la vicomté de ce nom ; sur Minerve &

» le Minervois ; sur Agde & l'Agad-  
 » dois ; sur Albi & l'Albigeois ; sur  
 » Rodez & le Rouergue ; sur Cahors  
 » & le Querci ; sur Narbonne , ville  
 » & duché ; sur Puilaurens , Queri-  
 » bus , Castel-fifel & Sault ; sur Fe-  
 » nouillet & le Fenouilledes ; sur Pier-  
 » re-Pertuse & le Pierre-Pertusez ;  
 » sur Milhaud , ville & comté ; sur le  
 » Gévaudan & la vicomté de Grezes ;  
 » sur Nismes & le Nemausois ; sur  
 » Toulouse & toutes ses dépendan-  
 » ces ; sur le comté de S. Gilles , l'A-  
 » genois & le vénaissin ; enfin sur tous  
 » les autres domaines qui avoient ap-  
 » partenu au feu comte Raymond ,  
 » beau-pere d'Alfonse , comte de Poi-  
 » tiers α. Les princes Louis & Philip-  
 » pe , fils du monarque François , furent  
 » présents à ce traité , que le roi d'Arra-  
 » gon ratifia quelques mois après à Bar-  
 » celonne en présence de Raymond-Gau-  
 » celin Lunel , que Louis lui avoit en-  
 » voyé en qualité d'Ambassadeur. Ce  
 » seigneur étoit chargé d'une autre  
 » commission importante. On avoit ar-  
 » rêté en même tems & par un acte sé-  
 » paré , le mariage de Philippe , second  
 » fils de France , avec Isabelle , fille du  
 » roi d'Arragon. Le plénipotentiaire

ANN. 1258.

*Spicil.tom.3.  
P. 634.*

François ne trouva aucune difficulté dans l'exécution des ordres qu'il avoit là-dessus, & n'eut qu'à se louer de l'empressement du prince Espagnol à confirmer cet article. Jacques promit de solliciter & s'engagea d'obtenir à Rome la dispense de parenté : il fut convenu que Philippe épouserait la princesse aussi-tôt qu'elle auroit douze ans accomplis, à moins qu'il ne lui survînt avant la célébration du mariage, quelque empêchement de difformité ou d'infirmité honteuse. Les deux rois agissoient sincèrement : les nûces se firent quatre ans après : Isabelle eut pour dot la cinquieme partie des terres qu'on devoit donner en appanage au prince son mari : on promit de l'augmenter, si Philippe parvenoit au trône.

Telle fut la fin des querelles qui divisoient les maisons royales de France & d'Arragon. On a beaucoup raisonné sur cette fameuse transaction : peu d'événemens ont fourni matière à tant de contes. Quelques-uns prétendent qu'elle fut faite à Corbeil auprès de Montpellier, où les deux rois eurent une entrevue : quelques-autres soutiennent qu'elle n'a jamais existé :

*Ferrera, hist.  
d'Esp. an. 1255  
n. 3. Mes-  
pled. Gal.  
vindicat.*



c'est une triple erreur. La carte du Languedoc tant ancienne que moderne, n'offre ni ville, ni bourgade du nom de Corbeil : celui où le traité fut conclu, est situé dans le diocèse de Paris. Si les deux monarques furent présents à la signature de la paix, que signifie la ratification qu'en fit le roi Jacques à Barcelone, en présence du ministre François ? Circonstance attestée par les monuments les plus authentiques de ce tems, qui tous certifient unanimement cette confirmation donnée en Espagne, & par conséquent la réalité du traité négocié en France. On le trouve dans le trésor des chartes du roi, dans celui des archives royales de Barcelone, enfin dans un ancien cartulaire autrefois de la bibliothèque Colbert, aujourd'hui de celle du roi.

ANN. 1258.

*Chart. Mont.  
sec. 2 n. 27.  
Casen. cat. 1.  
Franc. p. 110.  
mss. Colbert.  
n. 2275.*

On ne voit guère plus d'unanimité sur les avantages ou les désavantages qui revinrent à la France par ce traité. Les uns ne peuvent assez déplorer que pour certains droits, la plupart imaginaires, Louis ait cédé une souveraineté incontestable : cession, ajoutent-ils, très-préjudicable à la couronne, nulle enfin de toute nullité, parce qu'elle

*Casen. ibid.  
p. 101.*

ANN. 1258.

*La Chaise,  
hist. de saint  
Louis, c. 2. l.  
II. p. 283.*

fur faite sans le consentement des état du royaume. Les autres disent au contraire qu'il n'a sacrifié que des droits qu'il lui étoit impossible de faire valoir, pour s'assurer la possession d'un grand nombre de villes & de domaines, qu'on lui disputoit sur de bon titres. Il paroît que ni les uns ni les autres ne sont instruits.

On convient que rien n'est plus chimérique que les prétentions du roi d'Arragon sur les villes & duché de Narbonne, sur les comtés de Toulouse, de saint Gilles, de Rouergue, d'Albigeois, de Querci, de Nîmes, en un mot sur les vicomtés de Beziers & d'Agde : mais en même-tems il est de toute certitude qu'il avoit des droits réels & effectifs, sinon de souveraineté, du moins de suzeraineté, ou même de propriété, sur divers pays qu'il cède par le traité de Corbeil. Tels les comtés de Carcassonne & de Rasez, le Lauragais, le Minervois, le Tarmenois, le pays de Sault, achetés d'abord par ses ancêtres, ensuite redonnés en fief à ceux qui les avoient vendus. Tels le comté de Fenouillet & le pays de Pierre-Pertuse, possédés anciennement par une branche

*D. Vaisf. hist.  
de Lang. 1. 3.  
not. 39. p. 595.  
& suiv.*

de la maison de Barcelone , réunis au domaine de cette maison vers le commencement du douzième siècle , donnés depuis en fief aux vicomtes de Narbonne & aux comtes de Foix. Tels enfin les vicomtés de Milhaud en Rouergue & de Grezes en Gevaudan , acquis à la maison de Barcelone par le mariage de Douce , héritière du comté de Provence , avec Raymond-Berenger III. Puis engagés pour trois mille marcs d'argent au comte de Toulouse , Raymond VI. Ainsi pour le recouvrer , il falloit que le monarque Arragonois payât cette somme au comte Alphonse , frère du roi.

D'un autre côté il est certain que Louis avoit un droit incontestable de souveraineté , non-seulement sur le Roussillon , ancienne portion de la Narbonnoise première , mais encore sur la Catalogne ou Marche d'Espagne , qui s'étendoit depuis les Pyrénées jusqu'à la rivière de Lobregat. Pepin & Charlemagne en avoient fait la conquête sur les Sarrafins : depuis ce moment nos rois , ceux-même de la troisième race , y exercerent toujours leur domination. Il est vrai qu'à l'exemple des autres grands vassaux de

ANN. 1258.

*Idem , ibid.*

ANN. 1258.

*La Chaise,*  
*ibid. p. 282.*

la couronne, les comtes de ces différents pays usurperent insensiblement les droits régaliens : mais ils n'entreprirent jamais de se soustraire à l'obéissance qu'ils devoient à nos rois : tous les actes publics continuerent à être datés des années de leurs regnes. Ce ne fut que sur la fin du douzième siècle, que les comtes de Barcelone, devenus possesseurs de toute la Marche d'Espagne & du royaume d'Arragon, trancherent du souverain, & cessèrent de marquer dans leurs chartes le regne des monarques François. On dit qu'ils y furent autorisés par le concile de Tarragone, qui de sa pleine autorité, chose monstrueuse, osa défendre de faire aucune mention de nos princes dans les transactions publiques. Peut-être aussi faut-il attribuer cette audace au silence de Philippe Auguste, qui tout occupé de droits douteux, en négligeoit d'incontestables : ce qui n'arrive que trop souvent. Quoi qu'il en soit, ni l'attentat du concile, ni l'usurpation de la maison de Barcelone, ne pouvoient porter aucun préjudice à la couronne : il n'est point permis au vassal de se soustraire suivant ses ambitieux caprices, à la dépendance

de son seigneur ou de son supérieur.

Voilà ce qu'il faut avoir sans cesse sous les yeux , pour juger sainement si la cession fut égale de part & d'autre. Quelques droits honorifiques , sans aucun domaine utile , peuvent-ils compenser une souveraineté réelle sur une grande étendue de pays ? Tout l'avantage est du côté de la France. L'Arragon au contraire a toute la supériorité, si l'on embrasse le sentiment opposé. Louis du moins prévint tout sujet de querelle entre les deux couronnes , affermit son autorité dans les sénéchaussées de Beaucaire & de Carcassone , enfin se délivra des inquiétudes que lui causoit un voisin entreprenant & belliqueux , en ne lui laissant en deça des Alpes que la seigneurie de Montpellier & la suzeraineté sur la vicomté de Carlad en Auvergne.

ANN. 1258.

On prétend que cette transaction ne fut jamais exécutée , & que dans la suite les rois d'Arragon firent diverses tentatives pour s'en relever : mais les preuves qu'on en apporte , n'offrent rien de concluant. Toute la suite de l'histoire démontre au contraire que les successeurs de Louis & de

*Casen. Catal.*  
*Franc. p. 115.*  
*La Chaise,*  
*ibid. p. 287.*

ANN. 1258.

*Duch. tom. 5.  
p. 371. 72.*

Jacques ont toujours joui depuis sans aucune contestation, des droits & des possessions cédés par ce fameux traité. Il paroît même qu'il fut confirmé par les deux rois, lors de la célébration du mariage de Philippe de France, avec Isabelle d'Arragon. » Le monarque Arragonois, dit Nangis, pour » témoigner le désir sincere qu'il avoit » de vivre désormais en bonne intelligence avec les rois de France, » leur céda en cette occasion ses droits » sur Carcassonne, Beziers & Milhaud : Louis de son côté lui abandonna toutes ses prétentions sur les » comtés de Bézalu, d'Empuries de Roussillon, de Barcelone & de Catalogne ». Ce qui ne peut être entendu que d'une confirmation du traité qui avoit été conclu quatre ans auparavant.

ANN. 1259.

Traité de  
paix avec le  
roi d'Angle-  
terre.

Une autre négociation commencée dans le même-tems avec l'Angleterre, mais qui ne fut terminée que l'année suivante, excita de bien plus grandes rumeurs. On peut dire que ce fut proprement l'ouvrage du roi. Les gens de son conseil n'oublierent rien pour l'en détourner : ce que la noblesse avoit de mieux intentionné pour la

gloire de la nation , s'y opposa avec fermeté : tout fut inutile. *C'est la seule fois , dit Mezerai , qu'il lui arriva de choquer la volonté de ses barons.*

ANN. 1259.

Depuis plus de cinquante ans qu'on étoit en guerre avec les Anglois , on n'avoit pu faire de paix , les uns demandant trop , les autres n'offrant pas assez. Henri cependant ne désespéroit point de recouvrer par la négociation ce que son pere avoit perdu par sa felonie. Ce fut ce qui l'amena à Paris , où nous l'avons vu prodiguer caresses & présents pour toucher le cœur de Louis : mais s'il remarqua beaucoup de bonne volonté , il s'aperçut en même-tems , dit son historien , qu'elle étoit moins forte que la crainte du *Baronage*. Peu rebuté de l'inutilité de cette première tentative , il essaya de se faire mettre sur la liste de ceux à qui le roi faisoit faire des restitutions : la réponse fut peu favorable , & l'ambassade infructueuse. Tout récemment encore il venoit d'envoyer le comte de Leicester son beau-frere , avec plusieurs autres grands seigneurs , pour réclamer des provinces tant de fois redemandées. L'investiture de la Sicile donnée à Edmond

*Math. Paris.*  
P. 955. 958.

---

---

ANN. 1259.

son second fils , l'élection de Richard son frere , que les ennemis de la maison de Suabe avoient couronné roi des Romains , la protection enfin du saint siége qui combloit sa famille de tant de graces & de tant de bienfaits , avoient ranimé ses espérances. Il s'imagina être devenu plus redoutable qu'il n'étoit auparavant : il osa représenter que la trêve étant sur le point de finir , la restitution des domaines confisqués étoit le seul moyen d'éviter une guerre funeste aux deux nations ; qu'il étoit contre la justice de punir sur le fils le crime du pere ; que ce crime en un mot , quelque énorme qu'il pût être , étoit assez expié par une si longue privation de tant de riches possessions. Les ambassadeurs étoient accompagnés de ceux du nouveau roi des Romains , qui de son côté redemandoit le Poitou qui lui avoit été donné en appanage trente ans auparavant. Louis les reçut tous avec bonté : mais les princes ses freres , les seigneurs de la cour , le peuple même ne leur témoignèrent qu'indignation & mépris. Désespérés des sarcasmes dont on ne cessoit de les accabler en toutes rencontres , peu



satisfaits d'ailleurs de la réponse du monarque, qui sans leur rien dire de positif, remit l'affaire au parlement qu'il devoit convoquer le carême prochain, ils ne virent d'autre parti à prendre que de retourner porter à leur maître de si tristes nouvelles. Mais en partant, ils laisserent l'abbé de Westminster pour entamer ou continuer la négociation.

On ignore quel ressort le prélat put faire jouer : tout ce qu'on sçait, c'est que son séjour à Paris fut très-avantageux au monarque Anglois. Bientôt le comte de Leicester revint en France, accompagné de Pierre de Savoie, des deux de la marche, du grand Justicier d'Irlande Hugues Bigot; & tout fut réglé en peu de tems, sans qu'il parût autre chose d'une négociation si épineuse, que beaucoup de courses & de voyages de part & d'autre. Louis par ce traité déclare, 1°. qu'il cede au roi d'Angleterre ses droits sur le Limousin, le Perigord, le Querci, l'Agénois & la partie de la Saintonge qui est entre la Charente & la Guienne, mais avec la réserve de l'hommage des princes ses freres; si toutefois Henri peut prouver devant des arbi-

ANN. 1259.

*Rymer. art.  
publ. tom. 1.  
part. 2. p. 50.  
Math. Paris.  
p. 986.*

~~\_\_\_\_\_~~ tres dont on conviendra , qu'il a de  
 ANN. 1259. justes prétentions sur la terre que le  
 comte de Poitiers tient dans le Querci  
 du chef de sa femme : 2<sup>o</sup> qu'il s'o-  
 blige en cas que l'Agenois ne revienne  
 point à la couronne , d'en donner la  
 valeur en argent , & cependant d'en  
 payer le revenu , qui fut estimé dans  
 la suite trois mille sept cens vingt li-  
 vres : 3<sup>o</sup> qu'il n'inquiétera point le  
 monarque Anglois sur tout le passé ,  
 comme d'avoir manqué à rendre les  
 hommages , à faire les services , à  
 payer certains droits & autres charges  
 semblables : 4<sup>o</sup> qu'il donnera & livre-  
 ra audit roi Henri la somme néces-  
 saire pour entretenir pendant deux  
 ans cinq cents chevaliers , que le prin-  
 ce Anglois devoit mener à la suite du  
 saint roi, *contre les mécreants & ennemis*  
*de la foi : ce qu'il n'accomplit pas* dit  
 l'auteur d'un vieux manuscrit , quoi-  
 qu'il eût reçu ce payement, qui fut éva-  
 lué , selon quelques-uns , à douze  
 cents mille écus de la monnoie qui  
 couroit alors , selon quelques autres ,  
 ( ce qui est plus vraisemblable ) à cent  
 trente-quatre mille livres. Ceux de  
 Perigord , de Querci & des environs  
 furent chargés de cette paie , dont ils  
 se

*Joinv. obs. de*  
*Men. p. 371.*  
 72.

*se trouverent si marris , qu'oncques puis  
ils n'affectionnerent le roi. C'est pour  
cela qu'encore aujourd'hui , quoique  
saint Louis soit saint , canonisé par l'é-  
glise , ils ne le reputent pour saint , &  
ne le festoient point , comme on fait ès  
autres lieux de France.*

Henri de son côté , pour reconnoi-  
tre tous ces avantages , 1<sup>o</sup> renonce  
tant pour lui que pour ses successeurs ,  
à tous les droits qu'il prétendoit sur le  
duché de Normandie , sur les comtés  
d'Anjou , du Maine , de Touraine , de  
Poitou & sur tout ce que ses peres  
pouvoient avoir possédé , terre ou  
isle , en deça de la mer , excepté les  
choses spécifiées dans les autres arti-  
cles : 2<sup>o</sup> s'oblige à faire hommage de  
tout ce qu'on lui rend , comme aussi  
de Bayonne , de Bordeaux , de toute  
la Guienne , & à tenir ces grands fiefs  
du roi & de ses successeurs , comme  
pair de France & duc d'Aquitaine :  
3<sup>o</sup> déclare qu'il se soumet au juge-  
ment de la cour de France , non-seu-  
lement pour les différens qui s'éle-  
veront sur l'exécution du traité , mais  
pour ceux même qui naîtront entre  
lui & ses sujets. On a vu en effet cette  
même cour décider trois ans après ,

ANN. 1259.

Rym. ibid. p.  
51.  
Nangis, apud  
Duch. tom. 5.  
P. 370. 71.

Olim. p. 215.  
246.

~~que les Gascons n'étoient point obligés de rendre leur hommage en Angleterre, mais seulement dans l'étendue de leur province.~~  
 ANN. 1259. *Hist. de Bearn.* L'histoire parle encore d'un vicomte de Bearn, qui redemandant un château qu'on lui contestoit, menaça le monarque Anglois de s'en plaindre au roi de France leur commun seigneur. On avoit même réglé la maniere dont on citeroit les rois d'Angleterre, lorsque l'occasion s'en présenteroit; & le successeur de Louis avoit une si grande autorité dans la Gascogne, qu'il y faisoit bâtir des villes; que ses officiers y recevoient le serment de fidélité; & qu'à la prière même des Anglois, il y abolit quelques coutumes qu'il trouvoit peu raisonnables.

*Ibid. p. 32.*  
 77. 261.

Le traité fut juré de bonne foi, d'abord au nom de Henri par ses ambassadeurs, ensuite au nom de Louis par le comte d'Eu & le sire de Nesle. Le roi voulut aussi qu'il fût souscrit par les deux princes Louis & Philippe, ses fils aînés: mais en même-tems il déclara que son intention n'étoit point de se dessaisir, qu'il n'eût reçu, & l'hommage, & la ratification du monarque Anglois. La trêve fut donc

continué jusqu'au vingt-huit avril de l'année suivante, & cependant l'acte fut mis en dépôt au Temple, sous les sceaux des archevêques de Rouen & de Taranraife. On fit aussi jurer toutes les villes & communautés de la Guienne, que s'il arrivoit quelque infraction du côté de l'Angleterre, elles s'obligeoient non-seulement de ne donner ni conseil, ni force, ni aide au duc leur suzerain, mais même de prendre les armes conjointement avec le roi, pour en poursuivre la réparation. Cette assurance devoit être renouvelée tous les dix ans. Telles sont les conditions de cette fameuse paix si long-tems désirée, si peu espérée de part & d'autre. On remarque, chose assez ordinaire, qu'agréable aux deux rois, elle déplut également aux deux nations.

Les Anglois se plaignoient que leur roi, pour si peu de chose, eût renoncé à des prétentions qui leur paroissent si légitimes. On sembloit à la vérité lui rendre cinq provinces : mais après un sérieux examen, on ne trouvoit que quelques domaines honorifiques, peu d'utiles. Déjà même il en possédoit une partie, comme Royan

ANN. 1259. en Saintonge, & Bergerac dans le haut Perigord : le reste ne regardoit proprement que le ressort : Perigord avoit son comte, & le Limousin son vicomte. L'Agenois ne pouvoit manquer de retourner à sa maison, si la comtesse de Poitiers mouroit sans enfans : elle le tenoit de son ayeule, à qui le roi Richard l'avoit donné en dot : enfin le peu qu'on lui abandonnoit dans le Querci, ne lui étoit accordé qu'à condition qu'il prouveroit qu'il faisoit partie de cette même dot. Louis d'ailleurs se réservoit sur les provinces cédées, & la regale pour les évêchés, & la garde des abbayes, & l'hommage tant de ses freres, s'ils y possédoient quelques fiefs, que de ceux que ses prédécesseurs & lui s'étoient obligés de ne point laisser retomber sous la mouvance de l'Angleterre. Quelle proportion d'une cession si limitée avec le sacrifice pur & simple de cinq belles provinces, qui réunies pouvoient former un puissant royaume ? Henri devoit-il acheter si cher l'honneur d'être vassal de la France ?

Les François de leur côté murmuroient qu'on eût abandonné si géné-

reusement tant de pays pour des prétentions également chimériques & surannées, dans un tems sur-tout où le roi d'Angleterre avoit beaucoup plus lieu de craindre de faire de nouvelles pertes, que d'espérer de réparer celles que son pere avoit faites. Il étoit aisé de le dépouiller de ce qui lui restoit en France : on en avoit de justes raisons, quoiqu'en disent les Anglois & leurs partisans outrés. La cour des pairs avoit tout confisqué sur le meurtrier d'Arrus : elle le pouvoit, elle le devoit. L'acquisition d'une couronne par Jean Sans-Terre ne faisoit pas perdre à Philippe Auguste les droits de sa souveraineté. Le prince Normand, en montant sur le trône d'Angleterre, n'en étoit pas moins membre d'un état où il possédoit de si riches domaines : il demeurait donc assujetti aux loix qui s'y trouvoient établies. Elles portoient que les feudataires coupables d'ingratitude, de désobéissance, de félonie & d'injustices faites à leur souverain ou à ceux qui leur appartenoient, perdoient leurs fiefs à perpétuité & sans retour. Ainsi le roi Jean accusé du meurtre de son neveu, cité comme duc de

ANN. 1259

Normandie devant la cour des pairs de France , & refusant avec obstination de comparoître , fut juridiquement condamné & ses biens légitimement confisqués. On objecte envain qu'il demanda inutilement un sauf-conduit : le lui devoit-on , s'il étoit véritablement coupable ? s'il ne l'étoit point , que risquoit-il de se présenter devant un tribunal où , excepté le roi , tous ses juges étoient ses pairs , c'est-à-dire , gens intéressés à ne pas le laisser injustement opprimer ? ce n'est donc pas *sans raison* qu'il fut déclaré rebelle , & comme tel dépouillé des possessions qu'il tenoit de la couronne. Louis d'ailleurs avoit un juste sujet de guerre contre Henri , qui depuis tant d'années n'avoit point rendu ses hommages : faute qui en toute justice emportoit la confiscation du fief. C'est ce que son conseil & toute la cour ne cessoient de lui représenter : mais rien ne fit impression sur son esprit.

Ce n'est pas , comme l'avance Mathieu Paris , imposture adoptée avec bien d'autres par la plûpart de nos historiens , qu'il eût aucun scrupule sur la confiscation faite par son ayeul : il connoissoit trop les droits de sa cou-



ronne & les loix du gouvernement féodal. *Je sçais bien*, disoit-il aux gens de son conseil, *que le roi d'Angleterre n'a point de droit à la terre que je lui laisse : son pere l'a perdu par jugement. Mais nous sommes beau-freres : nos enfans sont cousins germains : je veux établir la paix & l'union entre les deux royaumes. J'y trouve d'ailleurs un avantage, qui est d'avoir un roi pour vassal : Henri est à présent mon homme, ce qu'il n'étoit pas auparavant.* Voilà précisément ce qui le déterminâ : peut-être aussi les événemens toujours incertains de la guerre, l'horreur de répandre le sang chrétien, l'impatience de retourner à la délivrance de la Terre-sainte, enfin les manieres flatteuses du monarque Anglois qui venoit le voir à Paris, lui faisoit sa cour, l'appelloit *son seigneur*, & n'oublioit rien pour s'en faire aimer.

Si l'on en croit un auteur François, mais réfugié, historien trop passionné contre un pays qu'il n'avoit quitté qu'à regret, » les seuls barons d'Angle-  
 » terre conclurent cette paix si dom-  
 » mageable à leur roi, l'obligerent  
 » même à passer en France pour la ra-  
 » tifier : circonstances si contraires à

ANN. 1259.

Joinv. p. 14.

RapinThoyr.  
 hist. d'Angl.  
 tom. 2. p. 476.

ANN. 1259.

Rymer. t. 1.  
Part. 2. p. 46.

Idem, p. 42.

» l'entière liberté requise en pareille  
» occasion, que les rois, successeurs  
» de ce prince, ne se crurent point liés  
» par un semblable traité ». Il est dif-  
ficile de porter plus loin la prévention  
ou la mauvaise foi. Ce ne fut que plus  
de quatre ans après, que Henri se vit  
captif du comte de Leicester & de ses  
barons. Il étoit en pleine liberté, lors-  
qu'en 1258 cette paix fut arrêtée à  
Londres, tant en son nom par Hum-  
froy de Bohun, comte d'Essex, & par  
Guillaume de Fors, comte d'Alber-  
male, qu'au nom de Louis par Gui  
de Neaufle, doyen de saint Martin de  
Tours, par Odon, trésorier de l'église  
de Bayeux, & par un chevalier nom-  
mé Richard de Menou <sup>a</sup>. Il jouissoit  
de toutes les prérogatives de la sou-  
veraineté, lorsque dans la même an-  
née il mandoit au pape que ses am-  
bassadeurs en France, après bien des  
contestations, avoient arrangé un  
plan de conciliation, *qui quoiqu'oné-  
reuse pour lui en quelques articles, ne  
laissoit pas cependant de lui être très-*

<sup>a</sup> Ce n'étoit qu'un simple projet, sur lequel fut de-  
puis dressé le traité de paix : on le trouve au trésor des  
chartes du roi avec les sceaux des deux comtes An-  
glois. Ducange, observation sur Joinville, p. 42.

*agréable* : conjurant le saint pere de lui accorder un légat , qui par sa sagesse pût mettre le dernier sceau à cette paix si désirée. Rien enfin ne captivoit ses volontés , lorsqu'il se rendit à Paris pour signer le traité : il le trouvoit si avantageux , qu'il exigea qu'il fût signé par les deux princes , fils aînés de Louis : lui-même le fit signer par ses enfans , par Richard son frere , & par les principaux de son royaume.

Edouard I son fils , Edouard II son petit-fils , tous deux ses successeurs au trône , le ratifierent & le confirmèrent , le premier en 1279 à Amiens , le second en 1308 à Boulogne. Dire après cela que les Anglois *ne se crurent point liés par ce traité* , ne - ce pas avouer naturellement , dit un auteur également connu par la vivacité de ses saillies & par l'agrément de son style , que la reconnoissance , les sermens & tous les liens les plus solennels & les plus authentiques , ne les retiennent point & ne les retiendront jamais ?

*Idem. tom. 1.  
part. 2 p. 179.  
part. 4. p. 110.*

*Essais hist.  
3<sup>e</sup>. part. p.  
102.*

Henri cependant fut reçu à Paris avec de grands honneurs. D'abord il logea dans le Palais , où il fut traité quelques jours avec toute la magnifi-

ANN. 1259.

cence possible : on lui permit ensuite de se retirer à l'abbaye de saint Denis , où il demeura un mois entier. Louis l'alloit voir souvent , & lui faisoit fournir avec abondance ce qui lui étoit nécessaire. Henri pour ne lui pas céder en générosité , combloit de présents l'abbaye , où l'on voit encore un vase d'or qui vient de lui. Enfin toutes les difficultés étant levées , le traité fut ratifié de part & d'autre. Alors pour en commencer l'exécution , le monarque Anglois , en présence de l'une & l'autre cour , fit hommage-lige au roi pour toutes les terres qu'il possédoit en France : hommage qui emportoit le serment de fidélité , ce qui le distinguoit du simple toujours conçu en termes généraux. Les Anglois on fait de vains efforts dans la suite pour réduire leur dépendance à ce dernier : il fut réglé sous Philippe-le-Bel , que le roi d'Angleterre ayant ses mains entre celles du roi de France , on lui diroit : *Vous devenez homme-lige du roi monsieur qui-cy est , & lui promettez foy & loyauté porter ?* A quoi il devoit répondre *voire* , c'est-à-dire , oui.

Mort du

Tout étoit fini , &amp; rien n'exigeoit

de Henri un plus long séjour en France. Il se préparoit à se rembarquer, lorsque son départ fut retardé par un malheur qui affligea tout le royaume.

ANN. 1259.  
prince Louis,  
fils aîné du  
roi.

Le fils aîné du roi, nommé Louis comme lui, tomba malade, & mourut âgé de seize ans, regretté de tous ceux qui le connoissoient. C'étoit un prince aimable, qui aux agrémens de la figure joignoit toutes les beautés de l'ame, doux, affable, libéral, & dont toutes les inclinations alloient au bien. Plus occupé du bonheur des peuples que de sa propre élévation, l'éclat du premier trône du monde ne fut point capable de l'éblouir : il s'opposa vivement à la retraite d'un roi, qui faisoit la félicité publique : c'est la seule occasion où il fit paroître quelque emportement. *Agréable à Dieu & aux hommes*, la France avoit mis en lui toutes ses espérances, & la religion le regardoit comme devant être son plus ferme appui. Elevé sous les yeux d'un pere ennemi de toute dissimulation, il avoit reçu dès sa plus tendre enfance des idées claires & distinctes sur les obligations de l'état auquel sa naissance le destinoit. *Beau fils*, lui disoit le saint roi dans une

Duch. tom 5.  
p. 442. Rain.  
ann. 1259.

*grande maladie qu'il eut à Fontaine-bleau, je te prie que tu te fasses aimer du*  
 ANN. 1259. *peuple de ton royaume : car vraiment*  
 Joinv. p. 4. *j'aimerois mieux qu'un Ecoissois vînt*

*d'Ecosse, ou quelque autre lointain étranger, qui gouvernât bien & loyalement, que tu te gouvernasses mal à point & en reproche. Le jeune prince mourut avec tous les sentimens de piété que le religieux monarque lui avoit inspirés.*

*On conduisit son corps à saint Denis, & de-là à Royaumont, où il fut enterré. Le convoi se fit avec une magnificence extraordinaire : le roi d'Angleterre lui-même voulut porter quelque tems la biere sur ses épaules : tous les barons François & Anglois la portèrent à son exemple les uns après les autres. Louis, touché de cette marque de respect & de tendresse, retint Henri pendant tout le catême, & le reconduisit jusqu'à saint-Omer, où ils passerent les fêtes de Pâques, & se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre.*  
 Nangis, p. 371.

Louis continue la visite de son royaume.

*Doubl. hist. de l'abb. de saint Den. p. 908.*

Aussi-tôt le monarque recommença la visite de son royaume. On le voit, tantôt à Melun, exempter les moines de saint Denis de quelques droits pour le transport de leurs provisions, en-

suite accorder aux Chartreux sa maison de Vauvert, où il commença peu après l'église qu'on y voit ; tantôt à Paris, condamner à l'amende quelques bourgeois d'Orléans pour certaine confrairie qui pouvoit troubler le repos public, puis tenir un parlement malgré la peste qui désoloit alors la France, rendre des ordonnances sur les usures & les biens des Juifs, enfin arrêter deux célèbres mariages, celui de Jean, dit Tristan, son quatrième fils, avec Iolande, fille & héritière d'Eudes de Bourgogne, & celui de Robert son neveu, fils du feu comte d'Artois, avec Amicie de Courtenay. Royaumont, Beauvais, Boulogne, Fontainebleau, Corbeil, Chartres, le Pont-de-l'Arche, Evreux & Orléans furent aussi honorés de sa présence. Par tout il laissa des marques de sa magnificence, de son amour pour la justice, & de sa piété : à Fontainebleau, il fonda un riche hôpital ; à Corbeil, il donna un acte de désistement pour la régale du Puy, qu'il ne croyoit pas suffisamment établie ; à Chartres, il fixa le droit de gîte avec l'évêque Mathieu, & l'argent qui lui en revint, fut employé à de pieuses

---

ANN. 1259.  
*Spicil. tom.*  
*2. p. 196.*  
*Olim. 7.*  
*Ord. de nos*  
*rois, tom. 1.*  
*p. 85.*  
*Hist. de*  
*Bourg. p. 36.*

*Registre. 10.*  
*n. 393 & 333.*

ANN. 1259.

*Olim. p. 2.*

fondations pour ceux qui étoient morts au voyage de Palestine ; à Orléans il assista à la cérémonie de la translation de saint Agnan, dont il voulut porter la chasse avec les deux princes ses fils aînés. De retour dans sa capitale, il y tint quatre parlemens, deux en septembre, deux en novembre. On y régla par rapport aux trésors trouvés, que l'argent appartenoit au seigneur haut-justicier, & l'or au roi. Un chevalier de Picardie, convaincu d'un crime par information, y fut condamné à tenir prison, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à l'amende : mais on ne lui infligea aucune peine corporelle, parce qu'il avoit protesté contre cette nouvelle maniere de procéder. On y examina aussi l'affaire de l'archevêque de Rheims, qui prétendoit avoir la garde de l'abbaye de S. Remy, de la même ville. Philippe Auguste, en partant pour l'Orient, l'avoit cédée à l'archevêque Guillaume aux Blanches-mains, son oncle maternel : mais Thomas de Beaumés, qui venoit d'occuper ce siège, pressé par la reine Blanche, avoit reconnu qu'il ne la tenoit que du roi, & seulement pour le tems qu'il lui plairoit. Bien-



tôt cependant il oublia une déclaration si solennelle , & se mit à exercer mille brigandages sur un bénéfice dont il n'étoit que le protecteur , lorsqu'il étoit rempli. Cité à la cour de parlement : il refusa de comparoître : ce qui fit adjuger la provision au roi. Jean de Courtenay qui lui succéda , prétendit que la contumace de son prédécesseur ne devoit pas être préjudiciable à son église , & s'en remit au jugement de Louis. Le religieux prince , après un sérieux examen , ne trouva pas son droit assez solidement prouvé ; il permit au prélat d'en jouir jusqu'à un plus grand éclaircissement.

ANN. 1259.

On vit s'élever dans le même-tems un mouvement de dévotion jusqu'alors inoui : fanatisme d'une espèce singulière , qui commença d'abord à Perouse , se répandit ensuite à Rome & dans toute l'Italie , s'étendit enfin dans l'Allemagne , dans la Pologne & dans plusieurs autres pays. Ce n'étoit ni l'autorité qui l'avoit ordonné , ni l'éloquence qui l'avoit excité : les simples donnerent l'exemple : les autres suivirent. Nobles , roturiers , vieillards , jeunes gens , enfans , tous effrayés des crimes dont l'univers étoit inondé ,

ANN. 1260.

Etrange dévotion des Flagellans.

Mon. Pal.

P. 612. 13.

marchoient deux à deux en procession  
 ANN. 1260. dans les rues ou dans les campagnes ,  
 tout nuds , excepté depuis la ceinture  
 jusqu'aux genoux , tenant en main un  
 fouet de courroies , se frappant si ru-  
 dement que le sang ruisseloit de tout  
 leur corps , & criant d'une voix terri-  
 ble , grace , pardon , miséricorde : cé-  
 rémonie qu'ils recommençoient deux  
 fois par jour. L'hiver même le plus  
 rude ne l'interrompoit point : la nuit  
 ils couroient dans le même état aux  
 églises avec des cierges allumés , &  
 se prosternoient aux pieds des autels.  
 On n'entendoit plus ni instrumens de  
 musique , ni chansons joyeuses : les  
 villes , les bourgades , les villages , les  
 campagnes & les plaines ne retentis-  
 soient que de gémissemens , de cris  
 lugubres , & de tristes cantiques sur  
 la passion de Jesus-Christ : les femmes  
 même & les filles les plus délicates se  
 laisserent entraîner au torrent : elles  
 s'enfermoient dans leurs chambres ,  
 & se déchiroient impitoyablement à  
 coups de discipline. Les ennemis se  
 réconcilioient , les usuriers cessoient  
 leur infame commerce , les voleurs  
 restituoient , les pécheurs recouroient  
 au sacrement de pénitence & se cor-

rigeoient. Les prisons furent ouvertes, les captifs délivrés, les exilés rappelés. Tout jusques-là n'offroit rien que d'édifiant : mais bientôt la superstition s'y mêla. Les Flagellans, c'est le nom qu'on leur donne, allèrent jusqu'à dire qu'on ne pouvoit être absous de ses péchés, si l'on ne se fouettoit deux fois par jour pendant un mois. Ils se confessoient les uns aux autres, se donnoient l'absolution, quoique laïcs, & prétendoient que leurs mortifications étoient utiles aux morts, à ceux même qui étoient en enfer ou en paradis. Mainfroy craignit que ces gens attroupés n'entreprissent quelque chose contre le gouvernement : il n'attendit pas qu'on les accusât d'aucune erreur, pour défendre sous peine de mort cette singulière espèce de pénitence dans toute l'étendue de ses états. La même défense fut promulguée à Crémone, à Bresse, à Milan. On ne leur opposa que le mépris en Allemagne : on les menaça de prison en Pologne : on ne parut point disposé à les recevoir en France : tant d'oppositions les découragerent. Ils s'étoient formés sans autorité & sans raison, ils se dissipèrent ou par honte

ou par crainte , peut-être aussi par dégoût.

ANN. 1260.

Fondation  
de l'abbaye de  
Longchamp.

Vie d'Isabelle  
par Agnès de  
Larc. Joinv.  
de Ducang. p.  
169. & suiv.

On peut dire que c'étoit le siècle des dévotions outrées. L'abbaye de Longchamp nous offre un pareil spectacle , non de ces austérités qui dégénèrent en abus , mais de ces ferveurs peu mesurées qui ne peuvent se soutenir , & qui en effet ne se soutiennent pas. La bienheureuse Isabelle , sœur de Louis , princesse aussi *gracieuse de beauté que haute & noble de mœurs* , avoit eu envie de fonder un hospice pour les pauvres malades ; mais Aymeri son confesseur , chancelier de l'église de Paris & *maître de divinité*<sup>a</sup> , l'en détourna , l'assurant , contre le sentiment de plusieurs autres docteurs , qu'un couvent de religieuses étoit plus agréable à Dieu & plus utile au public , qu'un hôpital. Le roi , qui l'aimoit tendrement , lui donna *bien trente mille livres de paris* , pour fonder le monastere de Longchamp , qu'elle nomma *de l'humilité Notre-Dame* , nom qui ne lui est pas demeuré. Bonaventure qui a été canonisé , & quelques autres Cordeliers composèrent la regle de concert avec

a Docteur en Théologie.

la pieuse fondatrice, qui corrigeoit souvent les lettres que ses aumôniers écrivoient pour elle en latin. Mais quelque grande que fût la ferveur des *sœurs Mineures*, c'est ainsi qu'on appelloit ces saintes religieuses, qui pour la plûpart étoient venues de Reims, bien-tôt elles trouverent leur institut trop austere. Elles en firent l'aveu à la princesse. Louis à sa priere en écrivit au pape Urbain IV, & ce que cette nouvelle regle avoit de trop dur, fut mirigé par le pontife. C'est de là que ces religieuses & plusieurs autres de l'ordre de sainte Claire prirent le nom d'*Urbanistes*.

Deux autres ordres de religieux nouvellement institués, venoient de s'établir à Paris, les Augustins & les Carmes, tous deux mandians : *car l'esprit de ce siècle*, dit Mezeray, *étoit tellement tourné à la besace, qu'il fourmilloit de tous côtés un grand nombre de ces sectes de besaciers ou porte sacs : c'est ainsi qu'on les nommoit.* Les Augustins sont une société formée de plusieurs hermites répandus çà & là dans l'occident, qui avoient différens habits & différentes regles. Le pape Alexandre IV les réunit en une

ANN. 1260.

Etablissem.  
ment des Augustins & des Carmes à Paris.Tom. 2. 1ere.  
part. p. 817.

ANN. 1260.

même congrégation sous un seul supérieur, & leur donna la règle de saint Augustin avec l'habit noir. Lanfranc fut leur premier général. Bientôt ils quitterent les déserts, & vinrent habiter les grandes villes. Dès le mois de décembre de l'année précédente ils avoient une maison à Paris dans la rue Montmartre, près de celle qu'on appelle encore de leur nom la rue des vieux Augustins.

*Hist. Carm.  
ord.*

*Parad. Carm.  
decoris.*

*Thèse des  
Carm. de Be-  
ziers en 1682.*

Les Carmes vantent inutilement leur antiquité : ils n'ont point Elie pour fondateur. C'est ridiculement qu'ils mettent au nombre de leurs généraux un Elisée, un Jérémie, un Pythagore, un Esdras, un Judas Machabée, un saint Jean-Baptiste, une sainte Eugénie, qu'ils prétendent les avoir gouvernés long-tems sous l'habit d'homme, un saint Antoine & plusieurs autres grands personnages : c'est plus ridiculement encore qu'ils comptent parmi leurs confreres un Numa, un Zoroastre, les Réchabites, les prophètes, les Druides, Jesus-Christ lui-même <sup>a</sup>, l'empereur Vespasien,

<sup>a</sup> On voit chez les Carmes de la place Maubert à Paris, un graduel avec une fort belle vignette qui est à l'introit de la messe de Noël, où Joseph & Marie

l'historien Joseph , saint Jérôme , saint Cyrille , saint Benoît , saint Jean Climaque , & jusqu'à cinq empereurs Grecs du nom de Michel. L'ordre a pris naissance en Syrie , & s'est formé d'un grand nombre de pèlerins venus d'occident. Ces pieux pénitens se répandirent en divers hermitages de la Palestine , où ils vivoient dans une grande austérité. Mais comme ils étoient sans cesse exposés à la violence & aux incursions des barbares , Ayméri , légat du pape & patriarche d'Antioche , les rassembla tous sur le mont Carmel un peu avant la fin du douzième siècle. Voilà ce qui a donné occasion à la fable qui les fait disciples & successeurs du prophète Elie. Quelques années après , ( en 1205 ) un François natif d'Amiens , nommé Albert , petit-neveu du fameux Pierre l'Hermite & patriarche de Jérusalem , leur donna une règle , qui fut confirmée en 1227 par le pape Honoré III. Leur premier habit étoit blanc , & leur manteau charmarré par en bas de plusieurs bandes jaunes : Honoré leur

---

 ANN. 1250.

habillés en Carmes , avec la chape blanche & le scapulaire , sont représentés montés sur un âne , fuyant en Egypte. *Hist. des ord. monast. tom. 1. part. 2. p. 162.*

~~\_\_\_\_\_~~  
 ANN. 1260. fit retrancher cette birgarrure. Mais pour ne rien perdre de leurs premières couleurs, ils prirent la robe minime sous le manteau blanc. Saint Louis en amena quelques-uns avec lui à son retour de la Terre-sainte : il leur fit bâtir une église & un couvent sur le bord de la rivière, dans l'endroit où sont présentement les Célestins. Ce ne fut que sous le regne de Philippe-le-Bel qu'ils passèrent à la place Maubert, pour être plus près de l'université.

Ordonnance  
 contre les  
 duels.

Laur. tom. 2.  
 p. 87.

Ces pieuses fondations ne détournent point le monarque des affaires publiques. Toujours occupé du bien général, il rendit cette même année une ordonnance qui défend les duels ou gages de bataille, leur substituant la preuve par témoins. Depuis longtemps les conciles fulminoient contre cet ancien reste de barbarie, mais toujours inutilement. S'il se trouvoit quelque affaire obscure, le gentilhomme qui offroit de se battre, gagnait sa cause, si son adversaire refusoit le combat : s'il l'acceptoit, il falloit se couper la gorge. Tuer son concurrent, ou le laisser pour mort sur la place, étoit une preuve sans réplique de la légitimité du droit que l'on



pourfuivoit ou que l'on défendoit. Quelquefois ils périssoient tous deux : ANN. 1260. alors leur dépouille étoit pour le seigneur haut-justicier : les ecclésiastiques mêmes n'avoient pas horreur d'en profiter. C'étoit visiblement un abus, que le paganisme un peu policé n'auroit pas souffert, une pratique barbare, contraire à toutes les loix divines & humaines : Louis en gémissoit, & se préparoit de longue main Duch. tom. 5 p. 471. à l'abolir. C'est ce qu'il fit par cet édit si sage, mais malheureusement trop peu respecté : édit cependant qui fut restreint aux lieux seuls où il avoit la haute justice. Le saint roi avoit trop de prudence pour entreprendre une chose qui excédoit son pouvoir : il ne croyoit pas d'ailleurs que Dieu demandât de lui un bien, qu'il ne pouvoit procurer sans donner atteinte aux droits des seigneurs : il lui suffit d'avoir donné l'exemple. Ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'il ne trouva aucun imitateur, pas même parmi le clergé.

On voit encore peu de tems après, Histoire des évêques. au Mans p. 523. un duel ordonné par le juge du chapitre du Mans : tous les chanoines voulurent s'en donner le spectacle. Le Olim. p. 14.

~~ANN. 1260.~~ **ANN. 1260.** prieur de saint Pierre le Moutier s'étoit accommodé avec le roi pour la moitié de sa justice : désespéré de perdre ce qui lui revenoit de ces combats, il demanda dans le parlement qui suivit cette ordonnance, qu'on rétablît une coutume abrogée sans sa participation. Louis ne put voir sans une extrême douleur, que la cupidité l'emportât sur la religion dans une ame qui devoit être toute à Dieu : mais ne pouvant le priver de ce malheureux droit, ne voulant pas d'ailleurs le partager avec lui, il lui laissa & la liberté d'ordonner la bataille, s'il croyoit devoir le faire, & la totalité du profit qui touchoit si sensiblement ce cœur mercenaire. Il n'en fut pas de même pour un gentilhomme qui tiroit quelque argent de cette cruelle pratique, parce qu'il étoit chargé de la garde du champ-clos : il prétendoit que le monarque lui devoit un dédommagement pour le tort que lui faisoit l'abolition d'un usage si pervers : on ne jugea pas que sa demande fût recevable.

Ce fut dans ce même parlement que l'on proscrivit une coutume établie en Touraine, où le moindre vol domestique

domestique étoit puni par la perte d'une main. On regarda ce châtiement comme trop cruel, sans doute parce qu'alors le crime étoit fort rare : une funeste expérience a forcé d'user d'une sévérité plus grande encore <sup>a</sup> : la mort est aujourd'hui la peine de la plus légère faute en ce genre. On décida aussi dans cette assemblée, qu'un chevalier ne devoit point l'hommage pour un fief qu'il tenoit dans la terre d'un bourgeois : une pareille servitude parut trop deshonorante pour la noblesse.

La France jouissoit de la plus profonde tranquillité, & les peuples ne cessoient de benir le monarque qui faisoit leur bonheur. Ce fut dans cette heureuse circonstance que Louis assembla les évêques, les princes & les grands seigneurs de l'état, pour délibérer sur les affaires de la Palestine. Ce royaume infortuné, affoibli de-

ANN. 1260.

Ibid. p. 248.

ANN. 1261.

Assemblée pour délibérer sur les affaires de Palestine.

Guil. N. p. 371.

<sup>a</sup> On rapporte à cette même année l'origine du nom de bourreau, que portent les exécuteurs de justice : ils le doivent, dit-on, à un clerc, nommé Richard Borel, qui possédoit le fief de Bellemcombe, à la charge de pendre les voleurs du canton. Sa qualité d'ecclésiastique le dispensoit sans doute de les exécuter de sa propre main, mais c'étoit son affaire de les faire exécuter par la main d'autrui. En conséquence il prétendoit que le roi lui devoit les vivres tous les jours de l'année.

puis long tems par les armes des Sarrafins , défolé par ses propres divisions , étoit en de grandes alarmes par l'approche des Tartares. Il y avoit trois ans que ces barbares , sous la conduite du célèbre Holagou , frere & lieutenant de Mangoukan , leur quatrième empereur , s'étoient rendu maîtres de Bagdad , ville autrefois très forte , alors retraite sans défense , paisible & délicieux séjour des plaisirs & des sciences. On ne s'y occupoit que d'ouvrages plus légers que philosophiques , que de vers satyriques ou libertins , que d'amusemens & de galanteries. Le prince , si cependant on peut donner ce nom à Mostafem-Billa , que les femmes , la chasse & le jeu possédoient entièrement , ne trouvoit dans la souveraineté d'autre charme que celui d'être une espece d'idole , & laissoit le soin des affaires à ses ministres. Ceux-ci le trahirent indignement , & dégarnirent tellement le pays de troupes , que le général Tartare n'eut qu'à paroître pour conquérir. La place fut livrée au pillage , les trésors immenses qu'elle renfermoit , dissipés plutôt qu'emportés , toute la noblesse égorgée , huit cents mille

habitans de tout âge & de tout sexe massacrés, le calife étranglé, ou foulé ANN. 1261.  
 aux pieds de l'armée, & l'empire du pontificat Sarrafin anéanti sans retour. Tous les royaumes voisins, celui de Mosul même, qui passoit pour le plus puissant, se soumirent sans aucune résistance. Le seul soudan d'Alep osa prendre les armes pour défendre ses états : mais la fortune ne couronna point son courage : sa capitale fut forcée & démantelée. Damas & toute la Syrie subirent le même sort : on n'en excepte que la partie qui étoit possédée par les chrétiens. Les historiens parlent différemment du dessein de ces fiers conquérans sur la Terre-sainte : les uns assurent qu'ils vouloient la réunir à leur empire : les autres prétendent qu'ils ne cherchoient à la conquérir que pour la rendre aux croisés, ce qui est contre toute vraisemblance. On lit en effet que ces barbares, après la prise de Bagdad, envoyèrent en Palestine comme par tout ailleurs, demander obéissance & tribut. On les voit dans le même tems désoler la Pologne & la Hongrie, pays chrétiens. On trouve même qu'ils *Rain. ann. 1259. 1260.*  
*Pistor. p. 788.*  
 envoyèrent en France sommer Louis

ANN. 1261.

de reconnoître leur empire, s'il ne vouloit attirer contre lui tout l'effort de leurs armes. Le roi, ajoute-t-on, rit de l'extravagance de l'ambassade, traita bien les ambassadeurs, & les renvoya sans autre réponse.

*Guil. N. p.*  
371.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les conquêtes des Tartares en Asie occasionnerent en France une assemblée, ou de l'avis de tous les barons il fut arrêté qu'il falloit commencer par appaiser la colere de Dieu irrité des crimes qui souilloient l'univers chrétien. On ordonna des prieres, des processions, des jeunes : on redoubla de zèle & de sévérité contre les blasphémateurs : on retrancha tout excès dans la nourriture & dans le vêtement : on défendit les tournois, les jeux de hazard : on ne permit que l'exercice de l'arc & de l'arbalète. Mais il n'y eut ni taille, ni décime, ni charge onéreuse imposée. Le roi se contenta d'envoyer en Palestine un secours d'argent, avec lequel le brave Sargines sut se maintenir contre toute la puissance du grand kan. Quelque tems après, le sage monarque, toujours occupé du soin de faire des fonds pour les besoins du royaume,

fit un nouvel état de sa maison, dont il modéra la dépense, sans rien dimi-  
nuer de sa splendeur. ANN. 1261.

Le pape cependant, c'étoit Alexan- Affaires d'Italie.  
 dre IV., trop foible pour résister à  
 Mainfroy, sollicitoit vivement le roi  
 d'Angleterre de satisfaire aux engage-  
 mens qu'il avoit contractés en accep-  
 rant la couronne de Sicile pour Ed-  
 mond son second fils. Henri d'un au-  
 tre côté ne cherchoit qu'à temporiser,  
 demandoit quelques changemens aux  
 conditions du traité: il obtint tout,  
 & ne fit rien. Le pontife mourut sur  
 ces entrefaites. Jacques, patriarche de  
 Jérusalem, François d'une basse nais-  
 sance, (il étoit fils d'un savetier de  
 Troyes en Champagne) mais d'une  
 grande habileté dans la théologie &  
 dans le droit canon, lui succéda sous  
 le nom d'Urbain IV: un de ses pre-  
 miers soins fut de chercher des sujets  
 de mérite, pour remplir le sacré col-  
 lege. La France sa patrie lui en offroit  
 plusieurs: il en choisit sept, tous re-  
 commandables par leur capacité, sou-  
 tenue d'une vertu plus grande encore.  
 Les trois premiers, tirés d'entre les  
 principaux ministres de Louis, étoient  
 Raoul, autrefois garde des sceaux,

**ANN. 1261.**

*Mart. collect.  
ampl. tom. 5.  
p. 738.*

alors évêque d'Evreux ; Gui Fulcodi , d'abord conseiller d'état , puis évêque du Puy , ensuite archevêque de Narbonne , enfin pape sous le nom de Clément IV ; » né en Provence , dit » un auteur contemporain , extrait de » chevalier & de bonnes gens , grand » clerc en droit , avocat le meilleur » de la terre , honoré du renom d'être » loyal homme , ce que n'avoient pas » alors bien des gens de son métier « ; & Simon de Brie , trésorier de saint Martin de Tours , qui eut les sceaux après Raoul , homme aussi distingué par sa probité que par ses connoissances , très célèbre par ses légations , plus célèbre encore sur le trône pontifical , sous le nom de Martin IV. Les quatre autres , personnages aussi estimables par leur science que par leur piété , leur modestie & leur zèle pour la religion , étoient Henri , archevêque d'Embrun , qui eut le bonheur d'obtenir & de mériter l'estime d'un prince tel que Louis ; Gui , abbé de Cîteaux , qui fut en son tems la lumière & l'oracle de son ordre ; Guillaume , archidiaque de Rheims , qui passoit pour un très-habile canoniste , un bon poëte , un grand mathématicien ; & An-



cher , neveu du nouveau pontife , qui bientôt se vit comblé de biens , & le plus accrédité de ses confreres. ANN. 1262.

Urbain sembla d'abord entrer dans les projets de son prédécesseur : il négocia avec Elisabeth , mere de Conradin , traita même avec Mainfroy , qui de son côté cherchoit à se faire un puissant appui , en mariant Constance sa fille avec Pierre , l'aîné des enfans du roi d'Arragon. Rome essaya en vain de rompre cette alliance : elle ne laissa pas de se conclure malgré toutes ses oppositions. Ce fut peut-être ce qui déterminâ le souverain pontife à recourir à la France. Elle jouissoit d'une paix profonde : Louis étoit redoutable à tous ses voisins : les loix de l'honneur & d'une probité à toute épreuve régnoient avec empire sur le monarque & sur ses ministres. Le pape enfin trouvoit réuni dans la seule personne du roi , tout ce qu'il auroit cherché inutilement dans toutes les autres cours de l'Europe : il lui fit donc offrir la couronne de Sicile pour l'un des princes ses enfans. Rien ne pouvoit être plus agréable à un prince , toujours animé du zèle le plus vif pour l'intérêt, le repos & la gloire de l'é-

*Epist. 33.  
Urban. IV.  
ad reg. Franc.  
Duch. tom. 5.  
p. 869.*

glise. Louis d'ailleurs vit d'un coup d'œil tout l'avantage qui lui revien- droit de cette conquête, soit qu'il voulût secourir les chrétiens de Pa- lestine, soit qu'il fût question de quel- que entreprise en faveur des Fran- çois, à qui Michel Paleologue venoit d'enlever Constantinople. Mais il ap- préhenda que ce qu'on appelloit un don légitime, ne fût une véritable usurpation, ou sur Conradin, seul héri- tier naturel de ce royaume, ou sur Ed- mond d'Angleterre, qui en avoit reçu l'investiture du pape Innocent. Si Ro- me avoit eu droit de disposer des états de Frédéric, ce qu'il étoit bien éloigné de penser, le prince Anglois étoit le légitime possesseur de la Si- cile : si Frédéric n'avoit pu sans un horrible attentat être dépouillé de ses royaumes, sentiment qui lui paroîs- soit fondé sur toutes les loix divines & humaines, ils devenoient nécessai- rement l'héritage de son petit-fils. De quelque côté qu'il portât ses regards, il ne voyoit que la plus monstrueuse iniquité : ainsi l'offre fut refusée. Rome n'étoit point accoutumée à cet héroïs- me de générosité : elle l'admira, & pour avoir du moins un prince de cette

auguste maison, s'adressa au comte d'Anjou. Charles avoit de l'ambition; la comtesse sa femme souffroit impatientement de n'être point reine, comme ses trois sœurs; on ne doutoit point que la proposition ne fût acceptée avec joie. Rien cependant ne fut conclu : le prince Angevin étoit engagé dans une cruelle guerre contre les Marseillois.

ANN. 1255.

Ce peuple indocile, ennuyé d'une soumission de cinq années, prit tout-à-coup les armes, chassa les habitans suspects par leur attachement au comte, s'empara de la citadelle, se saisit du fisc, massacra la garnison & tous les officiers du prince qui se trouverent sous sa main. Aussi-tôt ils éleverent un nouveau château, & firent tous les préparatifs nécessaires pour soutenir leur rebellion, Charles ne leur en donna pas le tems : il parut comme un foudre à la tête d'une puissante armée, força toutes les places qui s'opposoient à sa marche, ruina tout le pays des environs, & les assiégea par terre & par mer. Bientôt les séditieux commencèrent à manquer de vivres : l'épouvante se répandit par tout : ils demanderent grace. Elle leur

Guil. Narg.  
p. 370.

ANN. 1262.

fut accordée. On consentit même au rétablissement de quelques habitans bannis pour une révolte antérieure : mais les chefs de cette dernière eurent la tête tranchée : Castellane , qui les avoit protégés , fut poursuivi de retraite en retraite , ses terres confisquées , ses châteaux pris ou rasés. Cette victoire inspira la terreur aux ennemis du comte , & lui acquit une grande réputation chez l'étranger.

Mariage de  
Philippe avec  
Isabelle d'Ar-  
ragon.

Le roi étoit alors à Clermont en Auvergne , accompagné de presque toute la noblesse de France , qui par attachement autant que par devoir , avoit voulu se trouver à la célébration du mariage de Philippe avec l'infante Isabelle. Le monarque Aragonois s'y rendit aussi , suivi de tous les grands de son royaume : mais la nouvelle de son traité avec Mainfroy pensa rompre une alliance si avantageuse pour sa fille. Louis venoit d'en être informé , il protesta qu'il ne souffriroit jamais que son fils épousât une princesse , dont le pere avoit une liaison si étroite avec le plus mortel ennemi des papes & de l'église. On ne peut exprimer l'étonnement & l'embarras des deux cours : on connoissoit

le caractère du monarque : on craignit que rien ne pût l'ébranler. L'Arragonois sur-tout , désespéré d'un si fâcheux contretems , cherchoit tous les tempéramens imaginables : il eut enfin le bonheur d'en trouver un qui satisfit pleinement. Il déclara par un acte authentique , qu'en mariant son fils avec la fille de Mainfroy , il ne prétendoit prendre aucun engagement contraire aux intérêts de l'église Romaine , ni déroger ou préjudicier en rien à l'alliance qu'il venoit de contracter avec la France. Ainsi les nœces se firent avec l'applaudissement des deux nations , qui s'efforcèrent à l'envi de se distinguer par leur magnificence. On fixa d'abord le douaire d'Isabelle à quinze cents livres de rente , qui furent assignées sur quelques terres de Languedoc : on l'augmenta dans la suite , lorsque Philippe parvint à la couronne : il fut de six mille livres. Jacques , fidèle à sa parole , n'entreprit rien en faveur de Mainfroy : mais son successeur , excité par l'ambition de sa femme , commença ces funestes guerres si fatales à la maison d'Anjou.

Les fêtes que Louis fut obligé de donner en cette occasion , ne dimi-

ANN. 1262.

*Invent. des  
Chart. tom. 5.  
Arragon I. p.  
ann. 1262.*

*Application  
de Louis au*

~~Ann. 1262.~~  
 ANN. 1262. nuerent en rien son application aux  
 bonheur de affaires de l'état. Il sçavoit trouver  
 son état. le moyen de satisfaire à tout, ména-

*Gaufr. de  
 Bellol. Duch.  
 3.5.p.4.454.*

geoit les momens avec une prudente  
 œconomie, & souvent reprenoit sur  
 son sommeil, ceux qu'un devoir in-  
 dispensable lui avoit fait perdre en  
 divertissemens. On lui disoit un jour  
 qu'il donnoit trop de tems à ses exer-  
 cices de piété. » Les hommes sont  
 » étranges, répondit-il avec douceur:  
 » on me fait un crime de mon assi-  
 » duité à la priere : on ne diroit mot,  
 » si j'employois les heures que je lui  
 » donne, à jouer aux jeux de hazard,  
 » à courre la bête fauve, ou à chasser  
 » aux oiseaux ». La police sur-tout &  
 le commerce sembloient l'occuper  
 tout entier. Il s'appliqua d'abord à pu-  
 nir les crimes nuisibles à la société,  
 comme l'usure, l'altération des mon-  
 noies, les ventes à faux poids, & tou-  
 te espece de monopole. Il rangea en-  
 suite tous les marchands & artisans en  
 différents corps de communautés,  
 dressa leurs premiers statuts, & leur  
 donna des reglemens si sages qu'on  
 n'a eu qu'à les copier ou à les imiter  
 dans tout ce qu'on a fait depuis pour  
 la discipline des divers membres du

*Trait. de la  
 Pol. l. 1. tit.  
 8. 114.*

commerce. Les mœurs, objet si digne de l'attention des rois, quelquefois trop négligé, eurent toujours la première part à ses soins. Tout ce qui resentoit la licence, étoit pros crit sous les plus griéves peines. Les spectacles étoient permis<sup>a</sup> : mais ce qui pouvoit causer quelque scandale en étoit sévèrement banni. On vit sous son regne des écrits sur la religion, des ouvrages philosophiques, des poëmes, des histoires, des romans : on n'y voit rien qui respire la fédération, l'impïété, le fanatisme, le libertinage.

ANN. 1252.

a Les jeux publics consistoient alors en quelques mauvais récits du plus bas burlesque, en gesticulations, en tours de passe passe, dont les acteurs étoient hommes ou singes, quelquefois tous les deux ensemble. On nomma les hommes Jongleurs, & les femmes Jongleresses. Ils se retirèrent à Paris, dans une seule rue, qui de leur nom fut appelée des Jongleurs : c'est aujourd'hui S. Julien des Menestriers. La preuve qu'ils subsistoient sous le regne de Louis, c'est que dans un tarif qui fut fait par le S. roi pour regler les droits de péage à l'entrée de Paris, il est dit » que le marchand qui apporte un » singe pour le vendre, payera quatre deniers ; que » si le singe appartient à quelqu'un qui l'ait acheté » pour son plaisir, il ne donnera rien ; que s'il est » à un joueur, il le fera jouer devant le péager, qui » sera obligé de se contenter de cette monnoie. « C'est de là sans doute que vient cet ancien proverbe populaire, payer en monnoie de singe, en gambades. Un autre article porte qu'à l'égard des Jongleurs, ils seront quittes de tous péages, en faisant le récit d'un couplet de chanson devant le péager. *Traité de la Pol. tom. 1. l. 3. tit. 3. p. 436.*

**ANN. 1262.** D'abord il avoit chassé les femmes de mauvaife vie, tant des villes que des villages : convaincu ensuite de la maxime de S. Thomas , que ceux qui gouvernent font quelquefois obligés de souffrir un moindre mal pour en éviter un plus grand , il prit le parti de les tolérer. Mais pour les faire connoître & les couvrir d'ignominie , il déterminâ jusqu'aux habits qu'elles devoient porter , fixa l'heure de leur retraite , & désigna certaines rues & certains quartiers pour leur demeure <sup>a</sup>. La pudeur si naturelle à leur sexe , vint au secours des loix : plusieurs eurent honte d'un genre de vie qui les notoit de tant d'infamie : elles se convertirent & se retirèrent dans une maison des filles pénitentes , qui étoit où nous avons vu l'hôtel de Soissons.

*Ibid. l. 3 , tit. 5 , p. 490.*

On a parlé de son attention pour la sûreté des chemins : il voulut encore y joindre la commodité. S'il n'eut pas le bonheur de les porter à ce point de perfection où nous les voyons sous un de ses descendants , roi *bien-aimé* , & si digne de l'être par routes les qua-

<sup>a</sup> C'étoient en 1367 les rues Glatigny , l'Abbrevoir , Macon , la Bouclerie , du Froidmantel , la cour Robert de Paris , Bailleshoé , Tyron , Chapon , Champfleury. *Trait. de la Pot. tom. p. 490.*



lités qui font le héros & les bons rois, il eut du moins la gloire de les avoir rendu plus praticables qu'ils n'avoient été sous aucun de ses prédécesseurs. Souvent il envoyoit des commissaires pour veiller à ce que les rivières fussent navigables: rien enfin n'étoit oublié, ni pour les réglemens qui sont à peu près les mêmes partout, ni pour l'exécution, qui est la chose du monde la plus essentielle, mais malheureusement la plus rare, parce qu'elle ne peut être que l'effet de l'application la plus constante. Tant de soins en établissant l'ordre dans l'Etat, en assûroient le repos & la tranquillité: ils répandirent l'abondance dans le Royaume, c'est peu dire, ils augmentèrent les revenus de la couronne, ce qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de politique. Ce ne fut pas en effet par les impositions extraordinaires que le monarque s'enrichit: on ne les connoissoit presque pas dans ces anciens tems. Alors la richesse de nos rois, comme celle des seigneurs, ne consistoit qu'en terres, en redevances, en confiscations, en péages tant pour la sortie, que pour l'entrée des marchandises. On les voit

ANN. 1262.

*La Chaise,*  
tom. 2. l. 13.  
p. 414.

---

 ANN. 1262.

 Guill. de  
 Bell. Duch.  
 tom. 5. pag.  
 471.

à la vérité quelquefois exiger des décimes du clergé, d'autres fois lever une espèce de taille sur les peuples de leur domaine : mais Louis persuadé que *ce qui est à charge au sujet, ne peut être avantageux au prince*, loin de passer les bornes, fut toujours en garde contre les vexations indues. En vain pour les autoriser, on alléguoit une coutume immémoriale : qu'elle que fût l'ancienneté d'un usage, s'il n'étoit fondé sur la raison & l'équité, il le regardoit comme un abus qu'il falloit proscrire. Cette sage conduite repeupla la France, que les désordres des regnes précédens avoient presque rendu déserte. On venoit de tous côtés chercher ce qu'on ne trouvoit point ailleurs, l'aisance, la justice & la paix. Le commerce reprit une nouvelle vie, rien ne demeuroit inutile ; chacun faisoit valoir ce qu'il possédoit : *finalemēt*, dit Joinville, *le royaume se multiplia tellement, pour la bonne droiture qu'on y voyoit regner, que le domaine, censive, rente & revenu du roi croissoient tous les ans de moitié.*

Joinv. p. 124.

---

 ANN. 1263.

Ce roi cependant, ennemi de toute violence, étoit toujours prêt à sacrifier son droit, lorsqu'il y avoit

l'ombre de doute. C'est ainsi que dans un parlement on le vit ordonner qu'un banni des environs de Soissons, à qui il avoit fait grace, ne laisseroit pas de garder son ban, parce que les habitans de cette ville lui remontrèrent que c'étoit donner atteinte à leurs privilèges. On admira la même modération, lorsque dans un autre parlement il fut décidé qu'il ne lui appartenoit point, pendant la vacance du siège de Bayeux, de conférer les bénéfices de l'église du saint Sépulchre de Caën : aussi-tôt il révoqua la nomination qu'il avoit déjà faite à une de ces prébendes : rare exemple qui apprend aux rois que l'autorité doit toujours céder, quand la justice paroît. Mais l'héroïsme de cette inflexible droiture éclata sur-tout dans une affaire qu'il eut avec l'évêque d'Auxerre. On avoit mis par ses ordres sur le pont de cette ville quelques poteaux où l'on avoit arboré les fleurs de lis : le prélat les fit arracher de son autorité privée. C'étoit un attentat contre les loix, qui défendent de se faire justice à soi-même : Louis cependant avoit entrepris sur ses droits : cette raison suffit pour lui faire pardonner ce qu'il y

---

 ANN. 1263

*Olim. p. 257.*
*Labb. Bibl.  
tom. 1. p. 501.*

ANN. 1263.

avoit d'irrégulier dans le procédé du téméraire pontife. C'est cet amour invariable de l'ordre, qui lui mérita l'estime, la confiance & le respect de toute l'Europe. L'Angleterre lui en donna une preuve bien glorieuse, en le choisissant pour arbitre de ses différends : heureuse si elle s'en fut rapportée à son jugement. Ce trait d'histoire exige quelque détail.

Affaires  
d'Angleterre.

Il y avoit plusieurs années que les barons d'Angleterre, irrités des prodigalités de leur roi, l'avoient obligé de jurer à Oxford l'observation de la grande chartre, que les uns regardent comme le frein, les autres comme l'anéantissement de l'autorité royale.

Math. Par.  
Math. Westm  
Knigton.

Henri, menacé secrètement d'une prison perpétuelle, fit plus encore : non-seulement il souscrivit à l'éloignement de ses quatre frères, les seigneurs de la Marche, en qui il avoit mis toute sa confiance ; mais même il consentit que l'on choisît vingt-quatre seigneurs pour travailler à la réforme du gouvernement ; que ce qui seroit déterminé dans ce conseil à la pluralité des voix, fût inviolablement exécuté ; qu'on remît entre leurs mains tous les châ-

teaux & toutes les places fortes du royaume , pour en confier la garde à qui ils jugeroient à propos ; enfin qu'ils nommassent chaque année les justiciers, les chanceliers, & les autres principaux officiers de l'Etat. C'étoit proprement le mettre en tutelle & ne lui laisser que le nom de roi : terrible pronostic de ce que ses successeurs auroient à craindre des communes, s'il est vrai, comme on l'assûre, que c'est ici la première fois qu'elles ont été admises dans le parlement. Du moins est-il certain qu'alors le monarque demeura à la discrétion de ses barons, dont le plus accrédité étoit le comte de Leycester, François de naissance, beau-frere de Henri par son mariage avec la comtesse du Perche, digne fils du fameux Simon de Montfort, par cette inflexibilité de caractère que rien ne peut détourner d'un premier dessein. Bien-tôt les ligues se virent maîtres de toutes les villes du royaume & de la capitale même, dont les principaux bourgeois signèrent l'acte d'adjonction. Le roi des romains, Richard, frere du monarque, fut aussi contraint de jurer, tant pour lui que pour ses descen-

---

 ANN. 1263.

*Rap. Thoyr.*  
 l. 2, p. 472.

dans , d'observer les arrêtés que  
 ANN. 1263. *nouveau conseil du roi avoit faits pour  
 la gloire de Dieu & pour le bien de  
 l'Etat.*

L'infortuné Henri ; dépouillé de  
 son autorité , se voyoit forcé d'ap  
 prouver tout ce qui plaisoit au  
 vingt-quatre. Dans cette cruelle ex  
 trémité , il se jeta dans la Tour de  
 Londres , s'y fortifia , & se servit de  
 l'argent qu'il avoit amassé depuis  
 long-tems , pour regagner les bour  
 geois & pour y lever des soldats. Un  
 jour qu'il en étoit sorti pour aller se  
 promener sur l'eau , une tempête qui  
 s'éleva tout-à-coup , l'obligea de se  
 faire mettre à terre au lieu le plus  
 prochain. Il se trouva par hazard qu'  
 c'étoit précisément à l'hôtel du comte  
 de Leycester , qui le reçut à la descente  
 du bateau , & lui dit pour le rassûrer  
 qu'il n'avoit rien à craindre , puisque  
 l'orage étoit déjà passé. *Non , non*  
*lui répondit le monarque en jurant*  
*la tempête n'est point encore passée ; &*  
*je n'en vois point que je doive craindre*  
*plus que vous.* Il avoit écrit au pape  
 pour le prier de l'absoudre du serment  
 fait à Oxford ; il l'obtint d'autant plus  
 aisément , que depuis la réforme les

*Idem. p. 475.*

Italiens ne touchoient plus rien des \_\_\_\_\_  
 bénéfices qu'ils avoient en Angleterre. ANN. 1263.  
 Aussi-tôt il assemble un parlement  
 qu'il ouvre & ferme tout à la fois par  
 cette déclaration : » qu'il ne se croyoit *Math. Par.*  
 » plus obligé de tenir sa parole , puis- *p. 746.*  
 » qu'on n'exécutoit point ce qu'on lui  
 » avoit promis ; qu'au lieu des trésors  
 » qui devoient remplir son épargne ,  
 » il se trouvoit seul dans l'indigence ,  
 » tandis que les vingt-quatre épui-  
 » soient l'état pour s'enrichir ; qu'il  
 » étoit tems qu'il reprît le personnage  
 » de roi , & que ses sujets rentrassent  
 » dans le devoir ; qu'il ne les avoit  
 » mandés , que pour leur donner le  
 » choix de l'obéissance ou de la guer-  
 » re. « C'étoit parler véritablement  
 en roi : mais pour soutenir cette dé-  
 marche , il falloit de la fermeté : Henri  
 étoit le plus foible des hommes. Ce  
 discours néanmoins parut pour le mo-  
 ment produire un bon effet : toute  
 l'assemblée donna les mains à la révo-  
 cation du *convenant* , c'est ainsi qu'on  
 appelloit l'arrêté d'Oxford. Le seul *Guil. N. p.*  
 comte de Leycester osa tenir ferme , *572.*  
 & bientôt scût regagner la plus grande  
 partie des barons. Si l'on en croit ses  
 panégyristes , *ce fut la dignité inviola-*

ANN. 1263.

*ble du serment qui le rendit inflexible : c*

qui leur fournit la matière d'un grand éloge. Mais un serment contraire à la loi peut-il jamais obliger ? celui qu'il avoit fait autrefois en prêtant foi & hommage , étoit-il moins sacré que celui qu'il venoit de faire en se soumettant à l'obéissance ?

Tout sembloit disposé à la guerre. Ce n'étoit par-tout qu'assemblées tumultueuses, la plupart contraires aux intérêts du prince. On courut enfin aux armes de tous côtés , & de par & d'autre on ne s'occupa que de moyens de se surprendre. Henri manqua d'être pris dans Winchester. Edouard son fils , qui d'abord , sans qu'on sache pourquoi , prit le parti des ligués , qu'ensuite il abandonna de même , fut arrêté à Kingston , & forcé de livrer Windsor , d'où il étoit sorti imprudemment. Le comte de Leycester se trouva lui-même dans un grand embarras en un fauxbourg de Londres , & seroit infailliblement tombé au pouvoir du roi , si les bourgeois , après avoir enfoncé les portes du pont , ne lui eussent facilité la retraite dans la ville , où l'on rendit aussi-tôt les chaînes. Alors les barons



ne ménagerent plus rien , renouvel-  
 lèrent leurs sermens avec les plus hor-  
 ribles exécutions , & se firent couper  
 les cheveux pour se reconnoître. On  
 n'entendoit parmi le peuple que ces  
 discours séditieux : » qu'ils ne vou-  
 » loient point d'un roi esclave du  
 » pape & vassal de la France ; qu'ils  
 » sçauroient bien se conduire sans lui ;  
 » qu'il pouvoit aller gouverner sa  
 » Guienne , & rendre fidèlement au  
 » monarque François le service qu'il  
 » lui avoit juré : insolences trop or-  
 dinaires à la populace mutinée , sur-  
 tout en Angleterre.

ANN. 1163.

*Chron. de -  
 Fland. p. 69.*

Quelques gens sages des deux partis  
 chercherent différentes voies de con-  
 ciliation : mais toujours inutilement.  
 On étoit convenu que toute la cour  
 & les principaux ligüés se trouve-  
 roient à Boulogne , pour y discuter  
 leurs prétentions réciproques devant  
 le saint roi Louis. On s'y rendit en effet  
 de part & d'autre : on disputa beau-  
 coup : on ne conclut rien. On proposa  
 enfin de s'en remettre à l'arbitrage du  
 monarque François & de se soumet-  
 tre sans restriction à ce qu'il ordonne-  
 roit. Henri l'accepta sans peine , les  
 barons avec répugnance , ne voulant

Louis est  
 choisi pour  
 arbitre entre  
 le roi & les  
 barons d'An-  
 gleterre.

---

 ANN. 1263.

*Compr. reg.  
& baron angl.  
tom. 3. Spicil.  
p. 642. 643.*

point d'un roi pour juge dans une cause qui sembloit être celle de tous les rois. Tout le monde cependant y consentit, & des deux côtés on s'engagea par des grands sermens & par des actes solennels. Le prince Anglois dans son compromis, daté de Vindfor, où l'on voit les sceaux d'Edouard son fils aîné, de Henri d'Allemagne son neveu, & de trente autres seigneurs tant étrangers que reynicoles, jure sur son ame en touchant les saints évangiles, qu'il observera fidèlement ce que le roi de France décidera sur les statuts d'Oxford. Les barons, c'étoient les évêques de Londres & de Worcester, Simon de Montfort, comte de Leycester, trois de ses fils, & dix-huit autres, promettent la même chose & de la même maniere, s'obligeant sous les sermens les plus inviolables, à exécuter de bonne foi ce qui sera ordonné. On n'y met qu'une condition, c'est que le différent sera jugé avant la Pentecôte.

---

 ANN. 1264.

Louis voulut bien se charger de l'arbitrage, & convoqua l'assemblée dans la ville d'Amiens. Le roi & la reine d'Angleterre s'y rendirent au jour

jour marqué, & les barons y envoyèrent leurs députés. L'affaire fut agitée de part & d'autre avec beaucoup de force, le droit primitif des peuples mûrement pesé, le pouvoir transféré aux souverains par la société, scrupuleusement examiné. On exposa en faveur des sujets, qu'en se donnant aux rois, ils n'avoient cherché qu'à posséder leurs biens & leur vie en une parfaite sécurité, non à les exposer en proie à la cupidité ou à l'ambition; qu'un état policé n'étoit point un composé d'esclaves qu'on ne dût consulter sur rien, dont on pût prodiguer arbitrairement le sang & les trésors; enfin que les articles d'Oxford n'étoient qu'une interprétation, ou plutôt une suite naturelle des loix du royaume. On démontra d'un autre côté que la dignité des rois n'est ni un vain titre, ni un nom de théâtre & sans effet; que chargés de veiller au bonheur, à la défense & à la gloire de la société, il est de la dernière conséquence que leurs ordres soient inviolablement exécutés en tout ce qui a rapport à ces objets si importants; que leurs droits ne sont pas moins sacrés que ceux de l'état qu'ils

ANN. 1264.

Math. Paris.

P. 292.

ANN. 1264.

gouvernement ; que la qualité de législateur toujours inséparable de la souveraineté , ne leur laisse d'autre juge de leurs actions que celui d'où émane toute puissance ; en un mot que le *convenant* d'Oxford étoit une infraction formelle aux loix , un traité monstrueux , incapable de lier , quand même il auroit été libre.

Il prononce  
en faveur de  
Henri.

Louis , pleinement instruit de la nature des articles contestés , sensiblement touché des maux qui en résul-toient , tels que l'avilissement de la majesté royale , la guerre allumée dans tout le royaume , la profanation des églises , l'oppression tant des étrangers que des naturels du pays , prononça en ces termes qui marquent un juge souverain & absolu , le célèbre arrêt qui tenoit l'Angleterre , la France & toute l'Europe en suspens.

» Au nom du Pere , & du Fils & du  
 » S. Esprit , nous annullons & cas-  
 » sons tous les statuts arrêtés dans le  
 » parlement d'Oxford , comme des  
 » innovations préjudiciables & inju-  
 » rieuses à la dignité du trône : dé-  
 » chargeons le roi & les barons de l'o-  
 » bligation de les observer : déclarons  
 » nul & de nulle valeur tout ce qui a

» été ordonné en conséquence : révo-  
 » quons & supprimons toutes les let-  
 » tres que le roi peut avoir données  
 » à ce sujet : ordonnons que toutes  
 » les forteresses qui sont entre les  
 » mains des vingt-quatre , seront re-  
 » mises en sa puissance & en sa dispo-  
 » sition : voulons qu'il puisse pourvoir  
 » à toutes les grandes charges de l'é-  
 » tat , accorder retraite aux étrangers  
 » dans son royaume , appeler indif-  
 » féremment à son conseil tous ceux  
 » dont il connoîtra le mérite & la fi-  
 » délité : décernons & statuons qu'il  
 » rentrera dans tous les droits légit-  
 » mement possédés par ses prédéces-  
 » seurs ; que de part & d'autre on ou-  
 » bliera le passé ; que personne ne  
 » fera ni recherché , ni inquiété : n'en-  
 » tendons pas néanmoins déroger par  
 » ces présentes aux privilèges , char-  
 » tres , libertés & coutumes qui  
 » avoient lieu avant que la dispute se  
 » fût élevée «.

On sent la sagesse d'un arrêt , qui  
 en proscrivant toute innovation , met-  
 toit à couvert & les droits du prince  
 & les privilèges de la nation. Plus-  
 sieurs en effet , frappés de l'équité  
 d'un jugement qui condamnoit l'usur-

---

 ANN. 1264.

pation , sans rien faire perdre de ce qui étoit dû incontestablement , renoncèrent à la ligue , & rentrèrent dans leur devoir. Mais rarement en matière de faction , l'intérêt des chefs est que les différens s'accommodent avec tant de promptitude : les barons voyoient tous leurs projets renversés : la plûpart se plaignirent que Louis avoit agi dans cette occasion moins en philosophe éclairé , qu'en roi trop prévenu en faveur des prérogatives de la couronne , & déclarèrent hautement qu'ils en appelloient à leur épée. Le comte de Leycester plus méchant mais plus politique , prétendit que les statuts d'Oxford n'étant fondés que sur la grande chartre , les confédérés avoient gagné leur cause , puisque par le prononcé , ce précieux monument de leurs libertés subsistoit en son entier. Ainsi la guerre recommença plus furieusement que jamais. Henri d'abord vainqueur en quelques rencontres , ensuite vaincu & pris au combat de Lewes , avec le prince Edouard son fils , & le roi des Romains son frere , fut contraint de jurer de nouveau l'observation du funeste *convenant*. Alors l'ambitieux Montfort se

montra à découvert : maître de toute la famille royale , il sçut en tirer tout l'avantage que sa politique put lui suggérer. Ce même homme , qui peu auparavant , ne se faisoit aucun scrupule de désobéir au roi , sous prétexte qu'il étoit gouverné par de mauvais ministres ; ne se servoit plus que du nom de ce monarque , pour faire respecter les ordres qu'il en extorquoit. Cet ennemi prétendu du despotisme , qui n'avoit suscité tant d'affaires au malheureux Henri , que pour réprimer , disoit-il , la puissance arbitraire , trouvoit fort mauvais qu'on n'obéît pas aveuglément à ce même prince , depuis qu'il n'étoit guidé que par ses conseils. C'est ainsi que les hommes changent de principes & de maximes , selon leurs intérêts , & selon les changemens divers qui arrivent dans leurs affaires.

Edouard cependant échappé de sa prison , eut bientôt rassemblé une armée supérieure à celle des confédérés. Aussi-tôt il marche contre le comte de Leicester , qui avoit toujours Henri en sa puissance , le joint près d'Evesham , lui présente la bataille , le défait , & délivre le roi son pere :

ANN. 1264.

victoire d'autant plus complète , qu  
 le chef & l'ame de la rébellion fut tu  
 sur la place. On fit mille outrages  
 son corps : il fut mutilé , coupé pa  
 morceaux , & la tête envoyée à la  
 femme de Roger Mortimer , comme  
 un rémoignage certain que son mari  
 étoit vengé de cet ennemi. Les moi  
 nes , pour qui il avoit toujours mar  
 qué une grande déférence , vouluren  
 en faire un saint , à quelque prix que  
 ce fût. Ils avoient ramassé avec so  
 ses membres épars , & les avoient  
 enterrés honorablement : ils publie  
 rent qu'il se faisoit beaucoup de  
 miracles sur son tombeau. On as  
 sûre même qu'il existe un ancien livre  
 manuscrit , où l'on voit plusieurs orai  
 sons qui lui sont adressées comme à  
 un martyr. Le peuple y courut en fou  
 le , & crut y trouver la guérison *de*  
*ses langueurs*. Il fallut toute l'autorité  
 du pape , pour arrêter le cours de cette  
 superstition : tant on a de penchant  
 à consacrer ce qui peut flatter la va  
 nité. Etrange effet des préjugés , qui  
 décident si différemment du salut &  
 de la réputation des hommes !

*Idem. Ibid.*  
*Guil. Nan-*  
*gis, p. 373.*

Telle fut la fin malheureuse de Si  
 mon de Montfort , comte de Leyces-



ter, qu'une fâcheuse affaire avec la  
 reine Blanche obligea de quitter la ANN. 1264.  
 France sa patrie, & qui trouva le  
 moyen, quoiqu'étranger, de se ren-  
 dre le plus puissant & le plus redou-  
 table seigneur du royaume d'Angle-  
 terre. On nous le dépeint comme un Le Gend. t. 2.  
p. 425.  
 sujet d'un rare mérite, grand capi-  
 taine, vaillant soldat, homme ferme,  
 sobre, tempérant, héros chrétien, à  
 qui jamais rien n'échappa de ce qui  
 peut blesser la bienséance, la pudeur  
 & la charité. Mais ses actions nous  
 font craindre qu'il n'ait eu que des  
 vertus purement naturelles, & mêlées  
 de beaucoup de vices. On ne peut du La Chaise,  
t. 2. p. 478.  
 moins disconvenir qu'il n'ait abusé du  
 pouvoir qu'il s'étoit acquis, & de la  
 confiance qu'on avoit en lui : sa con-  
 duite fit voir qu'il n'étoit pas aussi en-  
 nemi de la puissance absolue, qu'il  
 avoit affecté de le paroître lorsqu'on  
 le mit à la tête des confédérés. De-là Rap. Thoyr.  
p. 498.  
 ces soupçons injurieux à sa mémoire,  
 qu'il avoit osé porter ses vues jusques  
 sur le trône : de-là ces noms odieux  
 dont on s'est plû à flétrir sa réputa-  
 tion, & dont le moins offensant est  
 celui de *Catilina Anglois*. Si ce fut  
 l'ambition, comme il y a tout lieu de

ANN. 1264.

le croire , qui l'excita à prendre les armes contre son souverain , on ne peut en effet trop détester son ingratitude envers un prince son beau-frere , qui l'avoit comblé de tant de bienfaits. On lui doit néanmoins cette louange , qu'il sçut s'arrêter & ne pas pousser le crime jusqu'au bout : ce qui prouve qu'il méritoit de mourir autrement que les armes à la main contre son roi. Sa mort fut en même tems la ruine de sa famille & de son parti. Tout se soumit , & l'Angleterre commença enfin à jouir de quelque tranquillité. Elle ne l'avoit acquise que par le sang : dans la suite il lui en couta beaucoup encore pour l'affermir : juste punition de l'opiniâtre résistance des barons , qui se repentirent , mais trop tard , de ne s'en être pas rapportés au jugement de Louis.

Il arrête le mariage de son cinquieme fils avec Jeanne de Châtillon. Prétention du roi d'Arragon sur Montpellier.

Le saint roi , durant ces troubles , avoit arrêté le mariage de Pierre de France , comte d'Alençon , son cinquieme fils , avec Jeanne de Châtillon , héritiere des comtés de Blois & de Chartres , & de plusieurs autres terres & villes , tant en Brie qu'en Picardie & en Flandre , telles que Brie-Comte-Robert , Guise , Aves-

nes , Condé , Landrecie. Elle n'avoit que douze ans : le comté de Chartres , Brie - Comte - Robert & Bonneval , constituerent sa dot : on lui assigna douze mille livres de rente pour son douaire. On traitoit dans le même tems deux autres mariages , celui de Robert , comte d'Artois , avec la princesse Marie , fille du roi d'Arragon , & celui de Jacques second , fils du même prince , avec une fille du duc de Bourgogne. Mais déjà Robert avoit fiancé Amicie de Courtenay. Hugues , de son côté , parut peu soucieux d'une alliance entre sa maison & celle d'Arragon : ainsi rien ne fut conclu. Les ambassadeurs Espagnols ne réussirent pas mieux dans l'affaire qui étoit le principal sujet de leur voyage. Le roi leur maître , devenu possesseur de Montpellier , du chef de la reine Marie sa mere , prétendit d'abord qu'il le tenoit en toute souveraineté : forcé ensuite de reconnoître qu'il relevoit de l'évêque de Maguelone , il imagina que le prélat n'en devoit point hommage à la France. On en avoit cependant des titres incontestables dès le tems de Louis le jeune : titres qui furent confirmés sous Philippe Au-

ANN. 1264.  
*Duch. hist. de*  
*Chât. not. 69.*

*Gall. Christ.*  
 t. 3 , p. 572.

ANN. 1264.

guste , & dont l'évêque dernier mort avoit donné une reconnoissance , que son successeur avoit renouvelée. Il arriva qu'un procès ayant été jugé par la justice de Montpellier , celui qui avoit été condamné , appella de la sentence devant le sénéchal de Beaucaire , qui reçut l'appel , & cita même les officiers pour répondre à ce qu'on alléguoit contre eux. Le roi d'Arragon en fit faire de grandes plaintes. Louis répondit : „ que son intention n'étoit „ point d'acquérir de nouveaux droits , „ mais de conserver les anciens ; qu'il „ estimoit assez l'amitié du monarque „ Arragonois , pour relâcher du sien , „ s'il étoit nécessaire que l'un des deux „ perdît quelque chose ; qu'au reste „ il n'étoit pas assez instruit de l'affaire ; qu'il en délibérerait dans le „ parlement prochain avec le cardinal „ Fulcodi , qui la connoissoit à fond ; „ qu'il informeroit la cour d'Arragon „ de ce qu'il en auroit appris ; que ce „ pendant il alloit donner ses ordres „ pour faire cesser toutes poursuites. „ Rien n'étoit plus sage que cette réponse. Les ambassadeurs néanmoins insisterent & menacerent de se faire justice par les armes , si l'on ne faisoit

défense au fénéchal de connoître d'aucune affaire de Montpellier , jusqu'à ce que la chose eût été décidée par les arbitres dont on conviendrait. Louis fçavoit réunir dans un degré éminent, & les vertus du philosophe , & les qualités du héros. Quelque disposition qu'il eût à mettre le différent en arbitrage , il crut devoir à sa dignité de punir cette hauteur déplacée par un refus. Il se leva , réitéra les mêmes offres avec cette douceur que rien n'altéroit , & déclara avec cette noble fermeté qui sied si bien à un grand roi , qu'il n'avoit plus rien à leur dire. Ils osèrent demander un acte de ce qui s'étoit passé ; on leur dit avec fierté que ce n'étoit pas la coutume en France : ils en dressèrent eux-mêmes un écrit qu'ils signèrent. Telle fut la fin de cette affaire , à laquelle on ne voit pas que le roi d'Arragon ait jamais pensé depuis.

Tous les regards de l'Europe étoient alors fixés sur la France , où le pape négocioit une grande affaire : il s'agissoit de l'investiture du royaume de Sicile , que Louis refusa pour un des princes ses enfans , que le comte d'Anjou son frere , moins

Le comte d'Anjou est élu sénateur de Rome ; ce que c'étoit que cette dignité.

ANN. 1264.

Guil. N. p.  
373.

délicat , crut pouvoir accepter même à des conditions peu glorieuses. Trois grands obstacles sembloient devoir empêcher la conclusion de ce fameux traité , le droit incontestable de Conradin sur cette couronne , la donation qui en avoit été faite au prince Edmond d'Angleterre par Alexandre IV ; enfin , la dignité de sénateur de Rome , qui venoit d'être conférée pour toujours au comte Angevin , & qu'il avoit juré de garder toute sa vie , chose très-préjudiciable à l'autorité des souverains pontifes. Cette dignité , la même que celle de duc ou gouverneur , n'avoit effectivement été instituée cent vingt ans auparavant , que pour arrêter les entreprises d'Innocent II , qui tentoit tous les moyens d'opprimer les Romains. La puissance qu'elle donnoit , étoit plus ou moins grande selon la conjoncture des tems , quelquefois réunie en une seule personne , quelquefois partagée entre plusieurs , tantôt indépendante , tantôt soumise aux papes , suivant qu'ils étoient bien ou mal avec le peuple. C'étoit toujours un seigneur du pays qui en étoit pourvu , ordinairement pour deux ans , jamais pour la vie.

Mais les Romains, peu contents de leurs compatriotes, chasseroient tous les grands de leur ville, & chercheroient parmi les étrangers un prince assez puissant pour maintenir entr'eux l'ordre & la justice. Leur choix tomba sur le comte d'Anjou, que sa dernière victoire avoit mis en grande réputation : ils l'élurent pour leur sénateur perpétuel. Charles accepta sans balancer un titre qui lui donnoit une espèce de souveraineté dans la capitale du monde chrétien, promit avec serment de se rendre à Rome dans un certain terme, & cependant leur envoya quelques troupes sous la conduite de Jacques Gaucelin, Provençal, qu'il nomma son vicaire. Cette démarche chagrina beaucoup Urbain, qui voyoit dans cette élection l'anéantissement total du peu d'autorité qu'il conservoit à Rome durant son absence : car cette ville ne fut guère le séjour des papes pendant les troubles qui agiterent si long-tems l'Italie ; leur demeure ordinaire étoit à Anagny, à Viterbe, à Orviete, ou en quelque autre place de l'état ecclésiastique. Ainsi le comte loin de pouvoir espérer une couronne de la bienveillance du pon-

ANN. 1264.

Duch. rom.  
5. P. 371.

ANN. 1264.

tise devoit s'attendre à tous les effets de son ressentiment : il avoit violé l'une des premières conditions proposées, qu'il n'accepteroit point le sénatoriat, si Rome le lui offroit. Bientôt néanmoins toutes ces difficultés furent levées, & le saint pere envoya Simon, cardinal de sainte Cécile en qualité de légat, pour achever une négociation que ses nonces, Albert de Parme & Barthelemi Pignatelli, archevêque de Cosence, avoient si heureusement commencée.

Le pape lui  
offrit la cou-  
ronne de Si-  
cile.

Le nouveau ministre, homme adroit & rusé, avoit ordre de ne rien conclure que du consentement du roi ; d'éclaircir ses doutes sur la légitimité de la déposition du fils de Frédéric ; de calmer ses scrupules sur les droits du prince Edmond ; de témoigner au comte plus de froideur que d'empressement pour la conclusion de cette affaire ; de lui marquer seulement la bonne volonté que le pape avoit pour sa personne & pour toute la famille royale, d'affecter même de paroître difficile sur les adoucissements qu'il demandoit, pour l'amener insensiblement à certains tempéramens nécessaires pour la conservation de l'auto-

Rain. an-  
1263 - 1264  
par. 4, 5, 6,  
p. 13.



rité du saint siège ; enfin de ne prendre aucun engagement sur l'investiture, que quand tout seroit irrévocablement arrêté. On lui avoit aussi marqué par écrit jusqu'où il pourroit se relâcher sur le cens annuel de dix mille onces d'or qu'exigeoit le saint pere ; sur l'extention des degrés où les héritiers du comte pourroient succéder à la couronne , & sur le nombre de troupes qu'il meneroit à cette expédition. On l'avoit encore chargé de procurer la levée d'une décime que le pontife accordoit sur le clergé de France à cette occasion ; d'agir fortement auprès de la reine pour l'engager à finir quelques différens qu'elle avoit avec son beau-frere ; de représenter à ce prince qu'il ne pouvoit garder le sénatoriat sans s'exposer à la damnation éternelle ; en un mot d'exhorter le roi à l'obliger de jurer qu'il renonceroit à cette dignité au plus tard dans cinq ans , ce qui ne devoit pas être regardé comme un parjure , parce que le serment fait aux Romains étoit censé révoqué par celui qu'il feroit au souverain pontife. Etrange morale sans doute ! mais alors les papes se croyoient en droit de dispenser des

ANN. 1264.

promesses les plus sacrées, lorsqu'elles portoient la plus légère atteinte à leur autorité, ou à l'intérêt de leur siège.

Il l'accepte  
& consent à  
tout ce qu'on  
lui propose.

On sent toute la délicatesse de la commission du légat. C'étoit un homme d'une grande intelligence dans les affaires, qui avoit sur-tout cette souplesse si nécessaire dans les négociations épineuses : il sçut vaincre des difficultés qui paroissoient insurmontables. Si Louis ne fut persuadé ni de la félonie des princes de la maison de Suabe, ni de la légitimité de leur déposition, du moins il ne crut pas devoir entrer dans la discussion de tant de droits litigieux, ni s'opposer aux desseins du pape sur une personne qui le touchoit de si près : il se laissa aller à l'autorité du concile de Lyon. Quant aux droits d'Edmond d'Angleterre, on n'eut pas de peine à le convaincre que ce prince n'ayant rempli aucune des conditions du traité, la donation qui lui avoit été faite par Alexandre IV, devenoit absolument nulle.

*Spicileg. t. 3.*  
*p. 649.*

D'ailleurs, il étoit de toute notoriété, que le Roi d'Angleterre & son fils sommés par Urbain IV de se trouver ou d'envoyer à Viterbe dans quatre mois, pour y défendre leurs préten-

tions sur la Sicile, n'avoient comparu ni en personnes, ni par procureurs : ce qui aux termes de la citation étoit renoncer à tous les droits qu'ils pouvoient avoir sur cette couronne. On sçavoit encore de toute certitude, que le comte de Leycester, autorisé par la nation, avoit fait une renoncia-tion authentique à ce royaume, pré-texte dont Rome se servoit pour dépouiller les Anglois ; & qu'il avoit eu soin de la faire notifier au pape par une lettre écrite & signée de la main du roi. Charles de son côté, séduit par l'éclat d'un diadème, & pressé par les instances de la comtesse Beatrix sa femme, qui vouloit à quel-que prix que ce fût être reine com-me ses trois autres sœurs, consentit à tout & se soumit aux conditions les plus humiliantes qu'il plut au pontife de lui imposer.

---

ANN. 1264.

*Rymer. añ.  
publ. tom. 1.  
part. 2, p. 97.*

On étoit sur le point de conclure, & déjà Urbain se dispoisoit à casser l'investiture donnée au fils du roi d'Angleterre, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut. Cette mort tint les choses en suspens pendant qua-tre mois que dura la vacance du saint Siége, mais ne changea rien dans les

---

ANN. 1265.

Conditions  
du traité.

*Spicil. ibid.*

projets de Rome à l'égard du comte d'Anjou. Gui Fulcodi, François de nation, autrefois ministre favori de Louis, depuis cardinal de sainte-Sabine, devenu pape sous le nom de Clement IV, n'eut rien de plus pressé que de renouer la négociation entamée par son prédécesseur. Il connoissoit les dispositions du prince Angevin, son courage, son ambition; la facilité que lui donnoient ses états de Provence, pour entrer en Italie, soit par terre soit par mer; l'inclination enfin qu'avoient les François à le seconder dans l'exécution de ce dessein: il ne crut pas pouvoir opposer un ennemi plus redoutable à la malheureuse famille de Frederic. Le premier usage qu'il fit de son autorité, fut de prononcer, de l'avis & du consentement de ses freres, que le royaume de Sicile étoit vacant, tant par la félonie de Conradin & de Mainfroy, que par l'inexactitude du prince Edmond à remplir ses obligations; qu'il appartenoit incontestablement à l'église Romaine d'en disposer & d'y pourvoir; qu'elle pouvoit en toute sûreté de conscience le donner en fief & en commettre le gouvernement à qui elle

jugeroit à propos. En même-tems il donna ses ordres pour conclure avec le comte. On étoit d'accord sur les principales difficultés : bientôt tout fut réglé, & les articles du traité réduits à trente-cinq. Les uns pourvoient à la sûreté & à la liberté entière de l'état ecclésiastique contre les entreprises du roi futur ; les autres aux moyens d'empêcher la réunion de cette couronne à l'empire : quelques-uns regardent la dépendance où ce royaume devoit être du saint siège ; quelques-autres la succession après la mort de Charles, & les mesures à prendre pour arracher le sceptre des mains de Mainfroy : monuments curieux, & de la fierté de Rome qui ne craignit point d'imposer les conditions les plus dures, & de la foiblesse du prince François qui ne balançoit point à les accepter.

Ces conditions étoient telles  
 1<sup>o</sup> : Pour établir solidement la tranquillité ou plutôt la domination & le triomphe du saint siège, il fut arrêté que le comte renonceroit pour lui & ses successeurs à toutes prétentions sur la ville de Benevent, sur Rome, sur la Campagne, sur le duché de Spolète,

*Dipl. Clem  
 IV. Spicil. t  
 3. p. 650. arr  
 1. 2. 3. 20. 21  
 22. 23. 24. 25  
 26. 27. 28. 30*

sur la Marche d'Ancone , sur le patrimoine de S. Pierre dans la Toscane , & sur tout autre domaine , terre , ou fief de l'église Romaine , sans pouvoir y acquérir aucune espèce d'autorité , dignité , charge , ou office , sous peine d'être excommunié , & pour jamais exclus du trône : que pendant sept années , ceux de Benevent auroient la liberté de prendre dans cette partie du royaume qui s'étend depuis le Phare jusqu'aux frontieres de l'état ecclésiastique <sup>a</sup> , tous les matériaux nécessaires pour rebâtir & embellir leur ville : qu'ils jouiroient paisiblement de tous les privilèges accordés à leurs ancêtres par leurs premiers rois : que ce qui auroit été ordonné au contraire *par un certain Frédéric autrefois empereur* , demeureroit supprimé & révoqué : que les ecclésiastiques seroient rétablis dans tous leurs biens , meubles & immeubles , leurs droits inviolablement conservés , *leur indépendance absolue tant du roi que de ses officiers solennellement reconnue* , la liberté de leurs élections pleinement assurée , toutes constitutions at-

<sup>a</sup> C'est-à-dire , dans toute l'étendue du royaume de Naples.

rentatoires à leurs immunités, nulles & abusives, leur juridiction maintenue dans toute son étendue, leurs causes, tant pour le civil que pour le criminel, soustraites à la connoissance des tribunaux laïques, leurs personnes exemptes de tailles & de toute imposition, leurs bénéfices déclarés non sujets à la régale, les exilés rappelés par leur ordre, les prisonniers & les otages délivrés en leur considération, la noblesse enfin & les bourgeois confirmés à leur recommandation dans la possession des droits dont ils jouissoient du tems de Guillaume II. C'étoit un prêtre qui donnoit la couronne, il n'est pas surprenant qu'il ait voulu que le sacerdoce la partageât. Mais ce qui étonne, c'est qu'un prince, dont la fierté égaloit la haute naissance, ait consenti à cet humiliant partage : ce sont de ces problèmes que l'ambition seule peut résoudre.

2°. Pour assûrer la séparation totale & absolue de la Sicile d'avec l'empire & les états d'Allemagne & d'Italie, il fut convenu que Charles & ses successeurs jureroient qu'ils ne feroient jamais aucune démarche pour se faire élire empereurs ni rois des Romains

*Ibid. art. 11.  
12. 13. 14. 15.  
16. 17. 19.*

ou d'Allemagne , ni seigneurs de Lombardie ou de Toscane : que s'ils procuroient leur élection à ces dignités , ou ne les abdiqnoient pas dans les six mois , ils seroient déchus du royaume de Sicile , qui demeurerait dévolu au pape : que l'héritier présomptif de la couronne encourroit la même peine , s'il acceptoit aucun de ces titres : qu'alors , supposé toutefois qu'il eût donné un désistement pur & simple de tous ses droits , son fils seroit mis sous la protection & en la garde du souverain pontife , qui lui donneroit l'investiture du royaume , pour le gouverner par lui-même , s'il avoit plus de dix-huit ans , sinon pour le posséder sous la tutelle des ministres que Rome choisiroit : que si le jeune prince venoit à mourir sans enfans , le pere ne pourroit lui succéder , qu'en abdiquant les dignités qui l'avoient exclus du trône Sicilien : qu'en ce cas même , il seroit obligé de recevoir une seconde investiture , & de renouveler ses anciens sermens : que si le royaume tomboit en quenouille , la même chose s'observeroit à l'égard de l'héritiere , qui ne pourroit , ni se marier que du



consentement du pape , sous peine de perdre son droit , ni succéder au trône , si au moment de la vacance elle se trouvoit mariée à l'empereur , à moins que son mari content de la Sicile , ne voulût renoncer à tout le reste : enfin que cette couronne ne seroit jamais ni soumise , ni réunie à l'empire , au royaume d'Allemagne , à la principauté de Lombardie , à la seigneurie de Toscane. On devine aisément la raison pour laquelle le saint pere insistoit si vivement sur cette séparation. Rome , ennemie de tout maître , vouloit elle-même dominer sur toutes les nations. Soutenue d'un roi puissant qui lui juroit une dépendance absolue , elle espéroit pouvoir résister non-seulement aux empereurs , mais même à tous les princes qui s'opposeroient au pouvoir arbitraire qu'elle s'efforçoit d'établir.

3°. Pour déterminer la dépendance où cette couronne devoit être du pape , il fut réglé que tous les ans au jour de saint Pierre , le roi payeroit huit mille onces d'or du poids de Sicile : que s'il différoit ce paiement deux , quatre , ou six mois , il seroit d'abord excommunié , puis frappé

ANN. 1265.

Art. 5. 6. 7.

8. 9. 10. 29.

ANN. 1265.

d'un interdit général sur tout son royaume , ensuite déclaré déchu de tout droit au trône , qui par-là reviendrait au saint siège : que le pays conquis , en tout , ou en la plus grande partie , il feroit tenu de donner à l'église Romaine cinquante mille marcs sterling , dont cependant il pourroit obtenir quelque diminution , ou même la remise entiere , s'il la demandoit humblement : que tous les trois ans après la conquête , il feroit présent au saint pere , d'une belle haquenée blanche en reconnoissance des domaines qu'il tenoit de sa sainteté : qu'au premier besoin du pontife Romain & sur sa simple réquisition , il feroit obligé d'envoyer à ses frais trois cents chevaliers bien équipés , accompagnés chacun de quatre ou du moins de trois cavaliers , pour servir le saint siège pendant trois mois tant sur terre que sur mer : que jamais le royaume ne pourroit être partagé , mais qu'il feroit toujours possédé comme un seul & unique fief dépendant de Rome : que le roi Charles & ses successeurs feroient hommes - liges du pape , & lui feroient le serment de fidélité en ces termes : » Moi... faisant vasse-  
» lage

» lage plein & lige à l'église pour le  
 » royaume de Sicile & pour toute la  
 » terre qui est en deçà du Phare jus-  
 » qu'aux frontieres de l'état ecclésiasti-  
 » que , dès maintenant & pour l'a-  
 » venir , je serai fidèle & obéissant à  
 » saint Pierre , au pape mon seigneur ,  
 » & à ses successeurs canoniquement  
 » élus : je défendrai leur vie & leurs  
 » membres de tout mon pouvoir : je  
 » ne révélerai point le secret qu'ils  
 » m'aurent confié : je ne formerai au-  
 » cune alliance qui puisse leur être  
 » préjudiciable : ou si par ignorance  
 » j'avois eu le malheur d'en former  
 » quelque une , j'y renoncerai au pre-  
 » mier ordre que je recevrai de leur  
 » part ». On conçoit difficilement  
 qu'on ait pu proposer une pareille ser-  
 vitude à un prince de la maison de  
 France , qui reconnoissoit à peine l'au-  
 torité du roi son frere pour les do-  
 maines qu'il tenoit de lui. C'étoit  
 moins lui donner une couronne , que  
 le réduire au plus honteux esclavage :  
 mais il acquéroit les honneurs de la  
 royauté ; cette vaine ombre de gran-  
 deur le séduisit au point , qu'il ne vit  
 pas ce qu'il en coutoit à sa gloire pour  
 l'obtenir.

Ann. 1265.

4°. Pour fixer l'ordre de la succession , il fut dit que les enfants de Charles & leurs descendants en droite ligne , mâles & femelles , excepté les bâtards , succéderaient au royaume , en sorte que les fils seroient préférés aux filles , & les aînés aux cadets : que s'il ne laissoit point de postérité , le sceptre passeroit au comte Alphonse de Poitiers son frere , ou à son défaut à l'un des fils de Louis , c'est-à-dire , à l'aîné après l'héritier présomptif de la couronne de France : que si ni l'un ni l'autre de ces princes ne survivoit au comte , leurs fils ou héritiers n'auroient rien à prétendre sur la Sicile ; qui dès-lors devoit retourner au saint siége : que la même chose arriveroit , si le comte de Poitiers ou le fils de France parvenus au trône mouroient sans enfants : que néanmoins dans la suite des tems , toujours en gardant la proximité du sang & la préférence des mâles aux femelles , les collatéraux tant de leurs héritiers en ligne directe , que de ceux du comte d'Anjou , seroient habiles à succéder sous les mêmes conditions jusqu'au quatrième degré : qu'enfin s'il ne restoit plus personne capable d'hériter aux termes

ANN. 1265

Art. 4. 18.

du traité, Rome rentreroit dans tous ses droits, & pourroit disposer du royaume, comme elle jugeroit à propos. On remarque à chaque mot l'attention scrupuleuse du pape pour s'assurer la propriété d'une couronne, sur laquelle il n'avoit aucun droit légitime, du vivant de Conradin, qu'il donnoit cependant, quoiqu'à regret. Mais ce don accepté consacroit en quelque sorte l'usurpation : c'étoit pour l'avenir un titre qui l'autorisoit, au défaut d'héritiers dont il avoit sçu fixer le nombre, à réunir ce royaume au domaine du saint siége. Peut-être y pensoit-il dès-lors : les difficultés l'épouventerent. Il falloit le conquérir ce sceptre, & l'enlever à un prince puissant : Clément n'avoit d'autres armes que les foudres du vatican, qui jusques-là avoient été lancés inutilement. On pourroit donc regarder ce présent du saint pere, moins comme l'effet d'un sincere attachement pour l'auguste maison de France, que comme une suite de projets ambitieusement formés pour l'accroissement de l'état ecclésiastique.

On reconnoît le même esprit dans les derniers articles du traité : tout y

respire ce ton absolu , alors si familier  
 ANN. 1265. aux papes. Clément y prescrit le nom-  
 bre de troupes que Charles doit men-  
 Art. 31. 32. ner à la conquête du royaume de Si-  
 33. 34. 35. cile. Il veut qu'il entre en Italie avec  
 une armée levée en deçà des Alpes ,  
 composée au moins de mille cheva-  
 liers ayant chacun quatre cavaliers à  
 leur suite , de trois cents arbalétriers ,  
 & d'autant de soldats qu'il en fera né-  
 cessaire pour réussir dans une telle en-  
 treprise. On lui fixe jusqu'au tems de  
 son départ & de son arrivée. » Le  
 » comte , est-il dit , passera les Alpes  
 » avant l'année expirée , à compter du  
 » jour qu'il aura reçu l'investiture :  
 » trois mois après , il se rendra sur  
 » les frontières de Sicile. Si cependant  
 » il en étoit empêché par les ennemis ,  
 » on veut bien ne pas comprendre  
 » dans ce terme le tems qu'il em-  
 » ploiera à agir contre eux. Mais si  
 » dans l'année il n'est point sorti de  
 » Provence , soit à raison de mala-  
 » die , soit pour cause de mort , la  
 » donation sera nulle , & la couronne  
 » dévolue au saint siège , à moins qu'  
 » de l'agrément du pape il n'ait com-  
 » mis quelqu'un de ses lieutenants  
 » pour exécuter ce qu'il doit faire en

» personne. Alors ses enfans entre-  
» ront dans tous ses droits , mais sous  
» les mêmes conditions que leur pere.  
» Lorsque le traité sera conclu , le  
» seigneur Clément fera dresser un  
» acte de la concession du royaume ,  
» signé de lui & de tous les cardinaux ;  
» & le comte de son côté en donnera  
» un scellé de son sceau d'or , par le-  
» quel il reconnoitra en termes exprès  
» qu'il ne tient la Sicile que de la  
» seule grace & de la pure libéralité  
» de l'église romaine. *Quant à la*  
» *dignité de sénateur , tel est l'ordre du*  
» *pontife : le noble homme Charles ,*  
» *comte d'Anjou & de Provence , s'o-*  
» *bligera par serment à ne la pas re-*  
» *tenir plus de trois ans ; à y renon-*  
» *cer même avant ce terme , s'il a*  
» *fait la conquête du royaume qu'on*  
» *veut bien lui donner , à ne jamais*  
» *la reprendre qu'avec la permission*  
» *du saint pere , à ne la procurer à*  
» *personne pour la vie , à faire de*  
» *bonne foi tout son possible pour en-*  
» *gager les Romains à la remettre à*  
» *la disposition du pape , en un mot*  
» *à ne rien entreprendre , tandis qu'il*  
» *la possèdera , ni sur les terres , ni*  
» *sur les domaines , ni sur les fiefs de*

» l'église , ni contre la liberté ecclé-  
 ANN. 1265. » siastique ».

*Ibidem.*

Tant de précautions ne rassuroient point encore l'ambitieux pontife. Il ordonne en outre que ce serment se fera en présence de personnes dignes de foi , dont deux au moins seront revêtues de la dignité pontificale ; que le comte donnera à ce sujet des lettres patentes scellées de son sceau & de celui des prélats témoins de ses engagements , où il déclarera expressément , que s'il manque à remplir les conditions prescrites , il consent que tous ses domaines , en quelque lieu qu'ils se trouvent , soient mis en interdit , lui - même réputé parjure , frappé d'excommunication & privé de tout droit , non-seulement au sénatoriat , mais même au royaume de Sicile ; qu'il y aura deux originaux de cet acte tous deux remis au cardinal de sainte Cécile , l'un pour être envoyé au saint pere , l'autre pour être déposé en lieu sûr , & conservé à l'usage de l'église Romaine. *Si quelqu'un ose attenter en quelque maniere que ce soit à l'autorité de ce decret émané de notre pleine puissance , qu'il sçache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-*



*puissant & des bienheureux apôtres  
Pierre & Paul.*

ANN. 1265.

Aussi-tôt que le traité fut signé, le légat n'eut rien de plus pressé que de travailler à remplir les engagements que Rome avoit pris pour faciliter la conquête de la Sicile. Le premier étoit de procurer au comte une décime sur le clergé de France. Albert de Parme y avoit trouvé de grandes oppositions : le cardinal de sainte Cécile n'eut qu'à la proposer pour l'obtenir : il n'y eut d'exception que pour les distributions quotidiennes, pour les bénéfices dont le revenu n'excédoit point quinze livres, & pour les officiers du comte de Poitiers, en considération de ce qu'il avoit pris la croix. Mais de toutes les obligations que le pape avoit contractées, la plus difficile à remplir étoit la promesse de terminer les différends qui divisoient la reine & le comte d'Anjou : différends sur lesquels nos historiens ne nous ont rien laissé que de fort obscur. On prétend qu'il s'agissoit des droits que le roi d'Arragon avoit cédés à la princesse sur le comté de Provence : peut-être aussi qu'étant l'aînée, elle souffroit impatiemment que son

*Duch. t. 5.*

*p. 830.*

*Clem. ep. 450.*

*114.*

*Invent. t. 7.*

*Toul. l. p. 26.*

*27.*

*La Chaise ;*

*t. 2. p. 449.*

pere eût disposé de ses états en faveur  
 de sa cadette. C'étoit assurément une  
 grande matiere à procès, sur-tout en-  
 tre deux personnes très-peu disposées  
 à relâcher de leurs prétentions. On  
 connoît toute la chaleur, pour ne rien  
 dire de plus, avec laquelle le prince  
 Charles poursuivoit ses intérêts: la  
 reine de son côté, quoique sage,  
 pieuse, & d'une grande déférence pour  
 le roi son époux, ne laissoit pas d'a-  
 voir ses vues, & même cette inflexi-  
 ble rigidité qu'on n'a que trop souvent  
 occasion de reprocher aux ames dévo-  
 tes. Dès qu'elle eut obtenu la cession  
 du monarque Arragonois, elle n'ou-  
 blia rien pour s'afsûrer, & du pape, &  
 de Philippe son fils aîné. Le premier  
 lui accorda un bref, qui déclare nulles  
 & subreptices toutes lettres que ses  
 parties pourroient surprendre contre  
 elle à la cour de Rome. Le second lui  
 jura de demeurer sous sa conduite jus-  
 qu'à l'âge de trente ans; de n'admet-  
 tre personne dans sa familiarité que  
 de son consentement; de ne former  
 aucune ligue contre elle avec le comte  
 d'Anjou, en un mot de lui découvrir  
 tout ce qu'il scauroit se tramer contre  
 ses intérêts. C'étoit lui remettre tous

*Rain. an.*  
 1258.

*Invent. t. 7,*  
*Bulles 418.*

les droits de la royauté, s'il y parvenoit avant ce terme, par conséquent promettre plus qu'il ne devoit. Aussi le serment fut-il mal observé; Philippe s'en fit relever par le pape Urbain IV. Ce n'étoit donc pas une chose aisée, que de réconcilier deux esprits si vivement prévenus : on l'avoit tenté plusieurs fois inutilement : le légat cependant vint à bout de faire un accommodement, qui assoupit plutôt qu'il ne termina la querelle. Elle dureroit encore long-tems après.

Tandis qu'on négocioit en France une affaire si importante, Clément, si l'on en croit André Vittorelli dans ses notes sur Ciaconius, étoit à Perouse occupé à changer les armes de sa famille qui étoient un aigle de sable, pour porter d'azur à six fleurs de lis d'or : ce qui marquoit en même-tems, & son affection pour la France, & les six années qu'il avoit passées dans le conseil du roi. Ce fut aussi dans le même-tems que le nouveau pontife reçut les compliments de tous les princes chrétiens, qui regardoient son élection comme un bien général. Chacun se flattoit d'en obtenir les graces qu'il souhaitoit : la plupart se

*Ciacon vit.  
pontif. Rom.  
t. 2. éd. 1677.  
p. 172.*

**ANN. 1265.** tromperent. Clément se montra inflexible sur tout ce qu'il ne crut pas conforme à son devoir. Le roi d'Aragon vivoit depuis long-tems dans le désordre avec une princesse nommée Bérengere, qu'il résolut enfin d'épouser. La reine sa femme étoit infectée de la lepre, il crut que c'étoit une raison suffisante pour faire casser son mariage; il en fit demander la dissolution par ses ambassadeurs. La réponse du saint pere fut qu'il aimeroit mieux voir éteindre toutes les maisons royales, que de séparer sur un tel prétexte ce que Dieu lui-même avoit uni; que le monarque pouvoit sortir par toute autre voie d'un état scandaleux, qui ternissoit l'éclat de ses victoires; qu'il avoit dans la vie du roi de France un bel exemple à suivre; qu'il venoit d'entrer dans son alliance; qu'il n'en étoit que plus obligé à l'imiter dans ses vertus. Philippe de Savoie, par un de ces abus que rien ne peut autoriser, possédoit assez de titres ecclésiastiques pour composer un concile, s'ils eussent été séparés: il espéroit trouver dans le pape nouvellement élu la même indulgence que Rome avoit eue pour

*Rain. ann.*  
1266.

lui depuis près de vingt ans ; son at-  
tente fut vaine. Clément indigné  
d'une telle profanation , le déclara dé-  
chu de tous ses bénéfices , si dans un  
certain tems il ne recevoit les or-  
dres sacrés. Philippe aima mieux y  
renoncer , que de les acheter au prix  
de sa liberté , & chercha à s'en conso-  
ler par son mariage avec la veuve de  
Hugues de Châlons , comte de Bour-  
gogne.

ANN. 1265.

Gall. chr. 2.

1. P. 324.

Clem. ep. 322.

325.

Le roi lui-même paroît n'avoir pas  
été favorablement écouté sur toutes  
les demandes qu'il fit au nouveau  
pontife. C'est du moins ce qu'on peut  
conclure d'une lettre , par laquelle  
Clément lui marque » que jusques  
» là , obéissant plutôt au respect qu'à  
» la tendresse , il l'avoit appelé son  
» seigneur ; que sa nouvelle dignité  
» lui permettant de suivre son incli-  
» nation & de se servir du nom de  
» fils , ce seroit sans rien diminuer de  
» la vénération qu'il avoit pour sa  
» vertu : mais qu'il ne devoit point  
» trouver mauvais que ce pere lui re-  
» fûsât ce qui n'étant pas dans l'ordre ,  
» ne pouvoit être que désavantageux  
» pour l'un & pour l'autre ». Louis  
cependant scût en obtenir quelques

Ejusd. ep. 157.

ANN. 1265.

Regist. 31. p.

144. 365.

Spicileg. t. 3.

p. 659.

Olim. 26. 27.

graces alors très-particulières. C'étoit pour les clercs qu'il employoit dans ses affaires, une exemption de toutes commissions du saint siège; pour lui-même une exclusion formelle de toutes les censures générales; pour les villes, châteaux, villages & terres de son domaine, un privilège de ne pouvoir être soumis à l'interdit que par le commandement exprès du pape. Ce qui n'empêcha pas que l'évêque de Paris, Renaud de Corbeil, pour se faire justice d'une prétendue usurpation sur ses droits, ne frappât son peuple de ce terrible glaive, qui tue indifféremment l'innocent & le coupable. On avoit décidé dans un parlement que ceux des bourgeois qui relevoient du prélat, pourroient être punis par la justice du roi, s'ils manquoient à faire le guet, après en avoir reçu l'ordre du *gardien*<sup>a</sup>, ou du prévôt de la capitale. Renaud osa s'opposer à l'exécution de cet arrêt: Louis fit saisir les biens de ses vassaux: le pontife de son côté lança un interdit sur la ville & le diocèse. On vit alors ce qu'on a coutume de voir en

<sup>a</sup> C'est le nom qu'on donnoit alors au commandant du guet.

ces malheureuses circonstances , des simples qui obéirent scrupuleusement , des sages qui ne crurent pas qu'un intérêt purement temporel pût autoriser ou emporter la privation de tout secours spirituel. Sainte Genevieve , saint Martin des Champs & quelques autres églises continuèrent de faire le service. Les Carmes commencerent par se soumettre , puis au mépris de la défense exercerent publiquement toutes les fonctions du ministere sacré , enfin se repentirent & reconnurent qu'en tout ils dépendoient de l'évêque. L'affaire cependant s'accommoda à la satisfaction des deux parties

ANN. 1265.

On remarquera à cette occasion , que dès la naissance de la monarchie , il y avoit un guet de nuit dans les principales villes du royaume : police empruntée des nations les mieux disciplinées , où la sûreté du citoyen fut toujours l'un des premiers soins du gouvernement. Nous avons deux anciennes ordonnances , l'une de Clo-

Origine du guet & son ancienneté en France.

*Capitul. reg. Franc. t. 1. p. 120. Ibid. p. 114.*

taire II , qui rend responsables d'un vol nocturne ceux qui sont de garde dans le quartier où il se fait , s'ils n'arrêtent point le malfaiteur ; l'autre de

ANN. 1265.

Charlemagne , qui condamne à quatre sous d'amende , ceux qui devant faire le service de nuit , ne s'y rendent pas assidus <sup>a</sup>. Les troubles qu'introduisit le gouvernement féodal , en imposant silence aux loix , n'apportèrent aucun changement dans cette sage police : il paroît même qu'étant devenue plus nécessaire en des tems si orageux , elle n'en fut que plus rigidelement observée. De-là vient que dans la plûpart des coutumes qui prirent alors naissance , il est fait mention expresse de cette obligation de faire le guet , que tous les seigneurs imposèrent à leurs nouveaux sujets. On les vit ensuite , lorsque le calme fut rétabli , convertir cette servitude , les uns en redevances annuelles qu'ils unirent aux autres droits seigneuriaux , les autres en une espece de service militaire qui consistoit , non à combattre avec eux , mais à les accompagner à la guerre pour fermer leur camp de palissades & pour garder leurs personnes. Alors il ne resta plus de l'an-

*Trait. de la  
pol. t. 1. l. 1.  
tit. 13. p. 136.  
& suiv.*

*Charta  
Theob. com.  
Bles. an. 1131.*

<sup>a</sup> Le nom même du guet , selon tous les étymologistes , tire son origine de l'Allemand *Wachta* , que les François avoient apporté en France , & qui se lit dans les annciennes ordonnances de nos rois. *Trait. de la Pol. tom. 1. l. I. tit. 13. pag. 236.*



cien usage, que le guet de la capitale, qui fut depuis le modèle de ceux de ANN. 1265.  
Lyon & d'Orléans : il en est parlé dans les *Olim*, qui sont sans contredit les plus anciens registres du royaume.

On le divisoit en deux compagnies, celle des hommes que les communau- Ordonnance de Mons. saint Louis. Mss. de la bibl. du col. de Navarre.  
tés de marchands & d'artisans étoient obligées de fournir tous les jours aux ordres du prévôt de Paris, celle que le roi entretenoit & payoit, composée de soixante sergents, vingt à cheval, quarante à pied. La première formoit plusieurs corps-de-garde fixes, ce qui la fit nommer *le guet assis* : on n'y avoit recours que dans le besoin. La seconde, nommée *le guet royal*, étoit destinée à faire les rondes sous la conduite d'un commandant, que les anciennes ordonnances appellent *chevalier du guet*. C'est une erreur de croire qu'il ne doit ce titre, qu'à l'abandon que lui fit Charles V de l'ordre de l'Étoile : dès le regne de saint Louis, c'est-à-dire, long-tems avant l'institution de cette chevalerie, il étoit décoré de ce nom dont les princes mêmes se faisoient honneur. On en doit plutôt chercher l'origine dans l'usage des Romains, qui ne con-

ANN. 1265.

*Trait. de la  
Pol. ibid.*

foient ce poste important qu'à un homme de qualité, toujours choisi dans l'ordre des chevaliers. C'est encore à l'exemple de ces sages républicains, que toute la juridiction sur le guet a été attribuée au prévôt ou premier magistrat de la ville : subordination néanmoins qui laisse au chef de cette troupe toute l'autorité dans ce qui regarde la conduite, le commandement & la discipline militaire du corps. On supprima la compagnie bourgeoise en 1559; & celle du roi fut augmentée jusqu'à deux cents quarante hommes. Les guerres civiles de religion firent entièrement changer cette nouvelle disposition : dans ces déplorables circonstances les seuls bourgeois eurent la garde de Paris. Mais bientôt ils en furent totalement délivrés, & le guet royal demeura seul chargé de ce soin également pénible & glorieux. Alors il fut fixé à cinquante hommes de cheval & cent hommes de pied. Il n'y eut depuis d'autre changement que l'augmentation de nombre : il est aujourd'hui composé de cent soixante cavaliers & de quatre cents soixante-douze fantassins.

Nos anciens législateurs ne croyoient point encore ces précautions suffisantes pour assûrer la tranquillité publique des villes. De-là cette obligation qu'ils imposèrent à tout citoyen *de lever & de suivre le Hus ou Huée*. C'est ainsi qu'on appelloit la clameur soit de bouche, soit avec le corner, pour avertir de courir sur les malfaiteurs. C'étoit une loi générale en Angleterre, que tout homme au-dessus de quinze ans devoit jurer, non-seulement qu'il ne recevroit ni banni, ni meurtrier, ni larron, ni voleur de nuit, mais encore *qu'il leveroit huy & cri*, lorsqu'il verroit commettre quelque action de violence, ou même qu'ayant entendu crier, il poursuivroit le criminel jusqu'à ce qu'il fût pris & livré entre les mains des juges. S'il manquoit à ce devoir, il étoit puni très-sévèrement. On voit un ordre pour saisir au profit du monarque Anglois tous les biens des bourgeois de Londres, parce qu'ils n'avoient pas crié au meurtre dans un tumulte où plusieurs gens de considération avoient été massacrés. Cet usage s'observoit de toute ancienneté en France, d'où les Anglois l'ont emprunté. On trouve une

ANN. 1269.

Ducange ;  
gloss. au mot  
Huesum.Brañon. l. 3.  
trait. 2. c. 1.Thon. Blount,  
in Nomolox.  
Angl.Decr. Clot.  
II, c. 16.

**ANN. 1265.** ordonnance de Clotaire II, qui condamne à cinq sous d'amende celui qui n'aura pas averti d'un vol dont il aura été témoin, ou qui en ayant été averti par la clameur publique, n'aura pas poursuivi le malfaiteur. Si c'est un homme libre, ajoutent les capitulaires de Charles le Chauve, il composera d'une somme avec son seigneur : si c'est un colon, il recevra soixante coups de verges. Dans un arrêt du parlement sous Philippe le Hardi, il est ordonné de par le seigneur roi & ses conseillers, que toutes les fois qu'il arrivera dans Paris quelque batterie, effraction de portes, enlèvement de femmes, ou quelque autre semblable méfait, les voisins & tous ceux qui en auront connoissance, sortiront aussi tôt pour empêcher le mal de tout leur pouvoir, & pour arrêter les coupables. S'ils ne peuvent les prendre il leur est enjoint *de lever le Hus*, auquel tous ceux qui l'entendront sont obligés de courir *sous les plus grieves peines*. La même chose se pratiquoit en Espagne, ou se formerent ces sociétés si connues dans la Navarre sous le titre de *sainte Hermandade* ou fraternité, & dans l'Arragon sous le nom

*Capit. Carol.*  
*calv. III. II.*  
65.

*Arresta. ann.*  
1274.

de *junte* ou d'union : tous s'obligeoient par serment à s'assembler au son d'une cloche , pour fonder sur les malfait-  
teurs & les livrer vifs ou morts entre les mains de la justice. *Carmieux vaut* , dit Philippe de Beaumanoir , que les *scélérats soient occis , que ce qu'ils esca-*  
*pent.*

ANN. 1265.

Coutume de Beauv.ch.67.

Mais ce n'étoit pas assez d'avoir pourvû à la tranquillité intérieure des villes , il falloit encore en assurer les dehors & les avenues : objet important pour le commerce & pour la société civile. On a même été obligé d'étendre ce soin aux campagnes les plus reculées : c'est aux travaux infatigables de ceux qui les cultivent , que les grandes cités doivent leur subsistance. Rien de plus sage que l'attention des Romains sur ce point si essentiel du gouvernement. De-là ces compagnies de milice postées de lieue en lieue dans chaque province , pour arrêter les voleurs & les brigands , sous les ordres d'un président , ou premier magistrat , dont le principal soin étoit de maintenir la sûreté publique. Tant que la Gaule fut sous la domination de ces maîtres du monde , cette police y fut exactement observée. Nos

Institution des Maré-  
chaussées , de  
leurs com-  
mandants &  
de leurs tri-  
bunaux.

Trait. de la  
Pol.tom. 1.L  
1. tit. 13. p.  
246. 47. 48.

**ANR. 1265.** rois , devenus les conquérans de cette belle région , ne changerent rien à un établissement si utile. Les ducs & comtes François , c'est ainsi qu'on nommoit sous la premiere race les gouverneurs & juges des Provinces , en succédant aux droits des magistrats Romains , entrèrent dans toutes leurs obligations. Rien ne leur étoit plus étroitement recommandé , que de veiller au repos des peuples qui étoient confiés à leur administration.

*Dec. Clot. II.* On leur permettoit de faire prendre  
*ann. 615. &* les armes à tous les habitans , pour  
*Dag. an. 630.* courir & prendre les malfaiteurs :  
*Capit. Carol.* ceux qui refusoient de leur prêter  
*M. ann. 789.* main-forte , étoient punis suivant leur  
*802. 812, 813.* qualité , quelquefois par de grosses  
*Lud Pii. an.* amendes , quelquefois par des peines  
*813. 818. Car.* corporelles. Le gouvernement féo-  
*calv. an. 857,* dal , source de mille brigandages , ne  
*873, 877.* causa néanmoins aucune mutation dans cette discipline. Telle étoit la loi des fiefs , que chaque seigneur étoit obligé de faire garder les chemins depuis le soleil levant jusqu'au soleil couché : obligation fondée sur le droit de péage qu'ils percevoient à ce sujet. On voit sous le regne de saint Louis un arrêt remarquable , par

lequel le seigneur de Vernon est condamné à dédommager un marchand , qui en plein jour avoit été volé dans un chemin de sa seigneurie. Le comte de Saint Paul eut vers le même tems une affaire absolument semblable , à l'occasion d'un négociant qui avoit été tué dans le voisinage d'Arras. Les associés demandoient des dédommagemens : mais le roi ayant ordonné une enquête , il se trouva que l'affassinat avoit été commis après le soleil couché. Ainsi le comte gagna son procès , parce qu'il ne devoit sûreté qu'entre deux soleils.

ANN. 1265.

Olim. p. 261

Alors les baillis & sénéchaux succéderent aux ducs & aux comtes dans le gouvernement comme dans la magistrature des provinces. Leur principal devoir fut aussi de purger le pays de brigands , & de faire agir tous les autres officiers que leur place obligeoit de concourir à ce noble dessein. C'est pour cela que le prévôt de Paris , le premier d'entre eux , avoit sous son commandement deux cents vingt sergens à cheval qui venoient tous les jours à l'ordre , & une compagnie de cent maîtres qui battoient continuellement la campagne. Souvent on le

ANN. 1265.

*Arrêt de*  
3525.

voyoit lui-même à la tête de cette troupe , sur - tout dans les occasions importantes. Gabriel d'Alegre qui exerçoit cet office au commencement du seizieme siècle , en rendant compte au parlement de son administration , » dit qu'ayant appris que treize cents » chevaux des compagnies de la Tri- » mouille & de Chabanes s'étoient » avancés avec d'autres aventuriers » pour surprendre & piller Mont- » lheri , il alla au-devant d'eux avec » ses gendarmes & les obligea de se » retirer , de sorte que personne n'a » reçu aucun dommage. Quant à la » vicomté de Paris , il ajoute qu'il la » garde de maniere qu'on n'y a pas pris » un poulet , & qu'il espere que lui & » sa compagnie feront telles diligen- » ces , que la cour s'en contentera «.

Le brigandage des troupes , qui ne reconnoissoient d'autre juridiction que celle du connétable & de ses lieutenans généraux , obligea de créer un prévôt des maréchaux , qui fût continuellement à la suite des camps , pour exécuter sous leur autorité ce que leur petit nombre <sup>a</sup> ne leur permet-

<sup>a</sup> Ils n'étoient alors que deux. François premier les augmenta jusqu'à quatre.



toit pas d'exécuter par eux-mêmes. Ce  
 nouvel officier devoit non-seulement  
 être gentilhomme , mais encore avoir  
 eu quelque commandement. On ne  
 lui voit aucune fonction en tems de  
 paix. Un jour d'action il combattoit  
 à la tête des armées avec les autres  
 chefs : le titre même de chevalier ,  
 le plus honorable qui fût alors , n'é-  
 toit point incompatible avec son em-  
 ploi. Ce fut Charles VI qui le premier  
 le fixa à la suite de la cour. Les rois  
 ses successeurs , par les prérogatives  
 qu'ils ont depuis attachées à cet office ,  
 en ont fait l'une des charges de la cou-  
 ronne , sous le titre de grand - prévôt  
 de France. Cette obligation de suivre  
 constamment la cour , le mit dans  
 l'impossibilité d'étendre ses soins sur  
 la discipline des troupes , tant en gar-  
 nison qu'à l'armée. C'est ce qui fit que  
 Louis XI lui permit de commettre  
 dans chaque province un gentilhom-  
 me qui le représentât , avec pouvoir  
 d'assembler la noblesse & la bourgeoi-  
 sie , pour s'opposer aux gens de guerre  
 qui couroient les champs , voloient &  
 opprimoient le peuple.

Insensiblement ces commissions fu-  
 rent changées en titre d'office. On ne

ANN. 1265.

Confér. des  
 ord l. 1. tit.  
 26. p. 165.

---

 ANN. 1265.

voyoit presque aucune province sur la fin du regne de Louis XII , qui n'eût son prévôt des maréchaux. Chacun de ces officiers eut permission de choisir ses lieutenans & un certain nombre d'archers , pour servir sous ses ordres. Alors ils prirent le titre de prévôts-généraux des provinces où ils commandoient : titre néanmoins qui ne leur donnoit de juridiction que sur le militaire. Toute leur fonction se réduisoit à tenir continuellement la campagne , suivre les compagnies qui étoient en marche , visiter les garnisons , réprimer l'insolence des soldats , corriger leurs fautes , punir leurs brigandages : ils ne doivent l'extension de leur autorité qu'à la négligence des baillis & sénéchaux , qui abandonnoient le pays au pillage. C'est ce qui déterminâ François I à leur attribuer la connoissance en dernier ressort de tous les crimes & délits , non-seulement des gens de guerre qui désertoient leurs drapeaux , mais encore des vagabonds qui couroient les champs , foulant & opprimant le peuple. Cette augmentation de pouvoir les attachâ dans les provinces où ils devoient maintenir l'ordre : il leur fut même enjoint

enjoint très-étroitement d'y fixer leur séjour , & de faire exactement leurs chevauchées par le pays. On leur donna des lieutenans tants de robe - longue que de robe-courte , des greffiers , un certain nombre d'archers , un trompette. Ce nouvel établissement occasionna une nouvelle création de prévôts de maréchaux pour les troupes : on les nomma prévôts de l'armée , pour les distinguer des prévôts provinciaux.

ANN. 1265.

Telle est l'origine de nos maréchauffées , de leurs commandans , de leurs tribunaux , de leurs compagnies. Il y a aujourd'hui dans le royaume , sous les ordres des maréchaux de France , trente compagnies de maréchauffées , toutes reconnues du corps de la gendarmerie , & commandées chacune par un prévôt général , qui aux termes de l'édit de création doit être expérimenté au fait des armes , c'est-à-dire , avoir servi au moins quatre années dans les troupes. C'est en considération de ce service essentiellement requis , que le même édit lui attribue la qualité d'écuyer , tant qu'il sera en possession de sa charge. Ces trente compagnies sont distribuées en autant de

Edit du mois  
de mars 1720.

ANN. 1256.

généralités, qui sont Paris, Soissons, Amiens, Champagne, Orléans, Tours, Bourges, Moulins, Lyon, Riom, Poitiers, la Rochelle, Rouen, Caën, Alençon, Bretagne, Bordeaux, Montauban, Grenoble, Languedoc, Provence, Bearn, Roussillon, Metz, Flandre, Hainaut, Alsace, Bourgogne-comté, Bourgogne-duché. On les divise encore en plusieurs départemens, où siègent un lieutenant, un assesseur, un procureur du roi, un greffier, qui tous sont subordonnés aux prévôts généraux, qui les président, quand il leur plaît. On compte dans l'étendue de la monarchie cent onze lieutenans de maréchaussées, dont dix ont le titre de prévôts particuliers, quatre-vingts quatorze assesseurs, autant de procureurs du roi & de greffiers, cent soixante-huit exemts, cent soixante dix-huit-brigadiers, deux cents vingt-sept sous-brigadiers, deux mille trois cents vingt-six archers & trompettes.

Le comte d'Anjou se prépare à la conquête du royaume de Sicile.

Le pape cependant avoit donné les ordres les plus précis pour faire prêcher dans toute la France une croisade contre Mainfroy, *cet exécrationnable rejeton d'une souche maudite, qu'il falloit frapper & briser comme la statue de*

*Nabuchodonosor.* Ce sont les propres termes de l'auteur de *la description de la victoire remportée par le bras du victorieux Charles, roi de Sicile* : expressions plus dignes d'un enthousiaste que d'un ministre des autels, & qu'on ne rapporte que pour faire connoître l'esprit de ce siècle. Quoi qu'il en soit, Clément fut servi avec zèle. On alla jusqu'à absoudre de leur vœu ceux qui renonçoient au service de la Terre-sainte, pour s'engager dans une guerre entreprise avec plus d'ambition que de justice. Cette conduite peu mesurée du saint pere lui attira de la part du fils de Frédéric des lettres pleines de menaces & d'injures. Il y répondit dans le même style, » que le vengeur de l'Italie, ce » prince aimable en tout, comme son » nom le signifioit, ne tarderoit pas à » paroître, & que *le fort armé* alloit » être chassé de son royaume. Ce n'étoit cependant pas une chose si aisée, que d'exterminer ce prétendu *démon*, établi depuis plusieurs années sur un trône puissant & couvert par les états de ses alliés, qu'il falloit forcer avant que d'arriver à lui. Il avoit de bonnes flottes sur mer, de nombreuses armées sur terre : les Sarrafins cantonnés de-

ANN. 1265.

Duch. tom. 3.

P. 328.

Clem. ep. 146.

puis long tems dans la Pouille, étoient absolument dans ses intérêts: le nouvel empereur de Constantinople, Michel Paléologue, s'étoit obligé de le secourir puissamment: l'Allemagne lui avoit envoyé des légions de braves guerriers: la faction des Gibelins <sup>a</sup>, répandue dans toute l'Italie, lui étoit entièrement dévouée: sa valeur enfin, son habileté, son expérience dans l'art militaire, tout sembloit devoir le garantir du foudre que Rome venoit de déposer entre les main d'un rival, qui paroissoit au contraire n'avoir d'autre ressource que son courage &

<sup>a</sup> Les Gibelins & les Guelfes, factions qui désolèrent si long-tems l'église, doivent leur naissance à la funeste querelle qui s'éleva entre les deux maisons de Suabe & de Bavière. L'empereur Conrad ayant entrepris de dépouiller Welfe VI, prince Bavaïois; celui-ci, aidé de Roger, roi de Sicile, prit les armes pour soutenir ses droits, & alluma une guerre qui partagea toute l'Italie. Ceux qui se déclarèrent pour Conrad, dit de *Wilbelingen*, c'étoit le plus grand nombre, furent nommés *Gibelins*: ceux qui prirent le parti Welfe, tels que les papes & quelques autres seigneurs, furent appelés *Guelfes*. Ducange. gloss. au mot *Gibellini*. André le Hongrois, par une interprétation digne d'un siècle aussi enthousiaste qu'ignorant, prétend que le nom de *Gibelin* signifie bosse ou enflure, ce qui exprime parfaitement l'insolence avec laquelle cette faction s'est élevée contre l'église. Guelfe au contraire, en prenant les cinq premières lettres, *g, v, e, l, f*, veut dire guerre forte des lions: ce qui a paru dans tous les combats des Guelfes contre les Gibelins ou porte-bosse. Descrip. viét. Carol. viét. Sicil. reg. Duch. tom. 5. p. 829.

son activité. Charles en effet ne voyoit dans son entreprise que hazards , périls , obstacles , difficultés. Il lui falloit des troupes & des vaisseaux , par conséquent beaucoup d'argent , ce que personne ne s'empressoit de lui fournir. Le pape obligé à des grandes dépenses pour maintenir dans son parti plusieurs villes d'Italie , ne vouloit ni ne pouvoit rien avancer. Le saint roi Louis , incertain de la justice & du succès de cette expédition , retenu peut-être par la considération de la reine , ennemie déclarée du comte , mécontent d'ailleurs de la conduite de ce prince , qui négligeoit de le satisfaire pour quelques sommes qu'il lui avoit prêtées , ne paroissoit pas fort ardent à seconder ses desseins. Il avoit à la vérité consenti à la levée d'une décime : mais le clergé différoit ce paiement sous divers prétextes : les ordres même du pontife portoient de réserver ce qui en proviendrait pour l'entretien de l'armée , quand elle seroit passée en Italie.

Charles ne fut point ébranlé de tous ces contretiens : il les envisagea avec cette intrépidité dont il avoit

Il arrive à Rome , est mis en possession du sénat.

donné de si grandes preuves dans la dernière croisade : l'espérance d'une couronne lui fit paroître tout possible. Bientôt il eut équipé quatre-vingts voiles ; & résolu de se rendre à Rome au tems marqué , il s'embarqua le quinzième de mai avec mille hommes choisis de cavalerie & beaucoup de noblesse de ses états de Provence. On lui représenta en vain que ses ennemis l'attendoient avec une flotte trois fois plus forte que la sienne : il répondit constamment qu'il ne falloit que du courage pour vaincre les plus grands dangers. Mais à peine étoit-il en pleine mer , qu'il s'éleva une furieuse tempête , qui pensa le faire périr avec tout son monde. Chaque flot faisoit appréhender de briser contre les côtes. Tout l'art des pilotes devint inutile. Le matelot effrayé abandonna la rame pour ne s'occuper que de la triste idée d'une mort inévitable. Le seul comte fut inaccessible à la crainte. On le vit pendant tout ce tems sur le tillac , au milieu des éclairs & des foudres , ranimant ses compagnons par sa fermeté , & leur inspirant par son exemple cette noble constance si nécessaire dans les occasions

*Descrip. vii.  
Carol. Duch.  
tom. 5. p. 831.*



périlleuses. Enfin au bout de cinq jours de tourmente , on arriva , lorsqu'on y pensoit le moins , au port d'Ostie , & de-là à Rome , où Charles fut reçu avec toute la magnificence imaginable. La noblesse , le magistrat , le peuple , tout sortit fort loin au-devant de lui. Aussi-tôt il fut mis en possession de la dignité de sénateur , aux acclamations de toute la ville , qui avoit fondé sur lui les plus grandes espérances. On voit encore quelques monnoies frappées à cette occasion : d'un côté est une figure assise , représentant la ville de Rome , tenant de la main droite un globe , & de la gauche une palme ou un épi de bled , avec cette inscription : *Roma Caput Mundi S. P. Q. R.* : au revers est un lion passant , surmonté d'une fleur de lys , avec ces mots : *Carolus Rex , Senator Urbis.*

ANN. 1265.

Daniel , t. 4.  
P. 531.

Tandis que ces choses se passaient à Rome , l'amiral Sicilien , que les vents avoient jetté sur les côtes de Gènes , alloit en grande hâte annoncer à son maître la nouvelle de l'heureux débarquement du comte. Mainfroy eut peine à le croire : mais enfin ne pouvant plus en douter , il

ANN. 1265.

s'imagina voir dans ce succès l'accomplissement d'une partie des prédictions de ses devins, qui ne trouvoient pas que la position du ciel lui fût favorable. Bientôt cependant informé par ses émissaires que Charles avoit peu de troupes, encore moins d'argent, il parut se rassurer, & regarda ce prince comme un aventurier, que le vain appas d'une couronne faisoit courir à une perte certaine. Une grande maladie dont le nouveau sénateur fut attaqué sur ces entrefaites, acheva de calmer les inquiétudes *du perfide Tarentin* : il se flatta d'en être promptement délivré ; mais Charles eut le bonheur de réchapper. On raconte qu'assuré par les médecins, que le commerce des femmes étoit le seul remède à son mal, il répondit en soupirant : » A Dieu ne plaise qu'un fils » de France viole honteusement la foi » conjugale, & la pureté du sang qui » coule dans ses veines ! j'aime mieux » mourir, que d'abandonner la loi » du Seigneur «. On écrivit sur le champ à la comtesse sa femme, qui touchée de son état, ne balança point, malgré les périls du voyage, à venir par mer le trouver à Rome. » Voilà

*Descr. viâ.  
Carol. ibidem.  
p. 832.*

» donc, s'écrie un auteur de ce tems, ANN. 1255.  
 » voilà ce nouveau Joseph, qui a  
 » maintenu sans tache la maison de son  
 » maître, c'est-à-dire, la sainte église  
 » & la rige royale de France. Voilà *Idem. ibide.*  
 » cette nouvelle Judith, belle de vi-  
 » sage, plus belle encore dans sa foi,  
 » qui a mérité par sa vertu d'abattre  
 » l'orgueilleuse tête du luxurieux Ho-  
 » loferne. Voilà ces deux illustres  
 » époux dans une seule chair, qui ont  
 » dit à la montagne représentée par  
 » Mainfroy : Allez vous précipiter  
 » dans les abîmes les plus profonds de  
 » la mer : ce qui a été fidèlement exé-  
 » cuté, parce qu'ils n'ont pas hésité,  
 » mais ont cru fermement à la puis-  
 » sance du Seigneur. « On reconnoît  
 à ce pompeux galimathias, & le style,  
 & l'enthousiasme de ce siècle.

La maladie du comte ne l'empêcha point de donner ordre à tout, pour être en état, sinon d'attaquer, du moins de ne pas craindre Mainfroy. Il commença par engager ce qu'il avoit de plus précieux pour faire de l'argent : les marchands Romains s'empressèrent à l'envi de lui en prêter, tant sur ses bijoux, que sur sa parole expresse de leur accorder de

~~ANN. 1265.~~ grandes exemptions, s'il réussissoit.  
 ANN. 1265. Ce secours, quoique très-léger en lui-même ne laissa pas de lui fournir le moyen, non-seulement d'avoir des chevaux pour les milles cavaliers qu'il avoit amenés, mais même de lever quelques autres troupes, assez considérables pour mettre la ville à l'abri de toute surprise, trop foibles pour tenir la campagne. Dans cet état néanmoins il parut redoutable à la cour Romaine, dont la politique s'étend à tout. On l'avoit d'abord logé au monastere de saint Paul : il passa ensuite au Vatican, d'où il écrivit au saint pere pour lui en donner avis. Ce qui marque bien la fierté du pontife, c'est qu'il répondit que ce palais n'étoit pas destiné pour le logement d'un sénateur, & qu'il lui feroit plaisir d'en choisir un autre : mais ce qui ne caractérise pas moins la timide complaisance du prince, c'est qu'il n'attendit pas un ordre exprès pour en sortir. On ne tarda pas à récompenser ce respect plus que filial, par l'investiture du royaume de Sicile, que quatre cardinaux envoyés par le pape, lui conférèrent avec de grandes cérémonies. Dès ce moment il prit le titre de roi,

*Clem. ep. 21.*

& bientôt montra qu'il étoit digne de  
cet auguste nom.

ANN. 1265.

Mainfroy, *jadis prince*, c'est l'épithète que ne cesse de lui donner l'historien de sa défaite, *ne s'endormoit point sur la défense de la plus abominable & la plus injuste de toutes les causes* : il assembla promptement quinze mille chevaux, & vint camper auprès de *Telles*, ville autrefois célèbre dans le *Latium*. Dans le même tems sa flotte, qui étoit de soixante galeres, reçut ordre d'entrer dans le Tibre à un certain jour : d'un autre côté, ceux de la faction Gibeline, qu'il avoit sçu mettre dans ses intérêts, devoient par divers chemins se trouver aux fauxbourgs de Rome. Le projet étoit de donner un assaut à la ville par trois endroits différens, & de tâcher de l'emporter au moment qu'on y penseroit le moins. Charles, averti de ce dessein par les habitants d'Orviète, pourvut à la sûreté de la place, & sortit au-devant de l'ennemi à la tête de trois mille hommes. Il en détacha mille contre les Gibelins, qui se dissipèrent au premier bruit de leur approche, & lui-même avec le reste se posta à quelque distance de Rome.

*Descr. vict.  
Car. p. 833.*

ANN. 1265.

Mainfroy voyant tous les projets dé-couverts , rappella ses coureurs , & se retira dans les environs de Tagliacozzo , où il demeura campé deux mois entiers , sans ofer rien entreprendre. Le *perfide* y attendoit tranquillement le succès d'une noire trahison contre le nouveau roi , qu'on lui avoit promis d'empoisonner avec tous les François. Plusieurs en effet périrent par cette voie infame : mais un de ces détestables émissaires qui glissoient par tout le poison , ayant été pris , Charles se tint sur ses gardes , & cet exécrationnable complot n'eut point d'autres suites. Le malheureux fils de Frédéric ne réussit pas mieux dans quelques autres tentatives , qui n'aboutirent qu'à faire admirer le courage & l'activité du prince François. Désespéré de l'inutilité de toutes ses entreprises , il prit enfin le parti de regagner ses états.

Il lui arriva un grand nombre de croisés François.

Tandis que Charles fixoit tous les regards de la capitale du monde par sa valeur & sa prudence , le cardinal de sainte Cécile faisoit éclater en France son zèle contre Mainfroy , *l'ennemi public de l'église & de la sainte foi* , en excitant la noblesse à prendre

les armes pour le détrôner. Le premier qui prit la croix en faveur de Charles, fut Gui de Mello, évêque d'Auxerre, <sup>a</sup> prélat très-versé dans l'art militaire, prompt de la main, & qui sous l'habit épiscopal cachoit, dit Guillaume Nangis, un très-grand talent pour la guerre. L'exemple d'un pontife aussi distingué par sa sagesse & son éloquence, que par sa pénétration & son expérience dans les affaires, à qui enfin il ne manquoit aucun de ces dons de la nature qui font les grands hommes, produisit tout l'effet que le Pape en attendoit, & eut beaucoup d'imitateurs. On compte parmi les plus considérables, Robert de Berthune, fils aîné du comte de Flandre & gendre du nouveau roi de Sicile, qui à cause de sa grande jeunesse fut mis sous la conduite de Gilles le Brun, connétable de France, le plus grand guerrier de son siècle. Les autres braves qui s'engagerent pour cette périlleuse expédition, étoient Bouchard,

ANN. 1265.

Duch. tom. 5. p. 374.

Clem. ep. 99.

Descr. viâ. Carol. p. 834.

<sup>a</sup> Guillaume Nangis le nomme Guy de Beaujeu : c'est une erreur. Il est certain par plusieurs monumens authentiques, que Guy de Mello, frere de Dreux de Mello, seigneur de Loches & de Châtillon sur-Indre, fut sacré évêque d'Auxerre en 1247, & mourut en 1270. *Du Cang. observ. sur Joinv. p. 40.*

comte de Vendôme , Jean fils aîné du comte de Soissons , Gui de Laval , Hugues dit l'Archevêque , Gui ; maréchal de Mirepoix , Henri de Sully , Guillaume & Pierre de Beaumont , Philippe & Gui de Montfort , Barrail de Baux , & un nombre infini de grands seigneurs & de gentilshommes de toutes les provinces de France. Tous ne demandoient qu'à marcher à l'ennemi : mais la plupart manquoient d'argent , & Charles auroit été privé de leurs secours , si le légat , de l'avis de Louis , ne leur eût distribué malgré la défense expresse du pape , ce qu'il avoit levé sur le clergé.

Ce coup de hardiesse du ministre Romain fut le salut du comte d'Anjou , qui assiégé par terre & par mer , menacé de poison , attaqué tantôt secrètement , tantôt ouvertement , dénué d'argent & de troupes , se seroit vu infailliblement obligé de renoncer à ses desseins , s'il n'eût été promptement secouru. L'impatience des croisés ne leur permit pas d'attendre la belle saison : dès le mois de novembre ils se mirent en marche. Le rendez-vous général étoit à Lyon. De-là ils passèrent les Alpes par différents



endroits , & se rejoignirent dans les états du marquis de Montferrat , qui tenoit le parti du pape. On gagna ensuite Verceil , où l'on fut obligé de forcer le passage de la riviere , que les habitans entreprirent de disputer. Le Novarez essaya pareillement d'opposer une barriere à l'impétuosité de ces fiers Paladins , mais avec aussi peu de succès : la plus forte place du pays ayant été emportée d'assaut , tout prit la fuire , & le chemin devint entièrement libre. Milan aussi voulut , sinon empêcher , du moins retarder leur marche ; Milan , dis-je , qui avoit choisi le prince Charles pour son sénateur , & Barrail de Baux , seigneur Provençal , pour son podestad. On attendit inutilement pendant onze jours la permission qu'on lui demandoit de passer par son territoire : permission que cette ville avoit solennellement promise , qu'on ne put néanmoins obtenir qu'à la pointe de l'épée. On lui apprit , dit l'historien de cette expédition , à tenir sa parole , suivant la louable coutume des François. On entra enfin dans le Bressan , où parut toute la vanité des bravades de Palavicin , qui se disoit vicaire de

ANN. 1262.

*Ibid.* p. 835.

l'empire dans la Lombardie. L'orgueilleux Italien avoit écrit quelque tems auparavant au roi Louis ; pour le prier de détourner son frere d'une entreprise aussi téméraire que celle d'attaquer Mainfroy : il menaçoit même autant qu'il prioit, & ne parloit de rien moins que d'opposer aux François *une armée de huit cents mille hommes*, où l'on remarquoit sur-tout quatre-vingts mille cavaliers armés de toutes pièces. Il avoit effectivement un corps de troupes très-nombreux & fort leste : mais la terreur qu'inspira l'arrivée des croisés, fut si grande, qu'il n'osa pas même se montrer. Ce fut dans cette province, où ils demeurèrent neuf jours, qu'ils furent joints par Geoffroy de Beaumont, Chapelain du pape, qui leur amenoit trois mille chevaux qu'il avoit rassemblés à Mantoue. La prise de la forteresse de Montre-Chiaro abbatit le courage des Bresfains & de leur général : tout demanda quartier & se soumit. Les vainqueurs continuerent tranquillement leur route vers Mantoue, où bien-tôt ils se virent fortifiés d'un nombre infini de croisés de Boulogne, de Ferrare, de la Marche Trévísane & d'autres en-

droits de l'Italie. On se rendit ensuite à Perouse, & de Perouse à Rome, où l'on arriva les premiers jours de janvier. ANN. 1266.

Le nouveau roi cependant songeoit à se faire couronner, ce que le pape ne souhaitoit pas moins que lui : toute la difficulté étoit que Charles vouloit que cette cérémonie se fît à Rome, où Clément ne vouloit point aller. Le pontife enfin, après en avoir délibéré avec le sacré collège, délégua cinq cardinaux pour lui conférer l'onction royale, ainsi qu'à la comtesse son épouse. Tous deux furent sacrés dans l'église du prince des apôtres : tous deux firent serment de fidélité au saint siége. Mais cette consécration ne donnoit qu'un vain titre, qui ne pouvoit être réalisé que par la conquête de la Sicile, où l'on ne voyoit qu'obstacles presque insurmontables. La saison étoit mauvaise, les troupes fatiguées, Mainfroy bien préparé, & l'entrée de ses états défendue par des places qui passoient pour imprenables. Il falloit ou les forcer, ou les laisser derrière soi, avec danger d'être enfermé, si la fortune ne couronnoit point le courage. L'entreprise d'ail-

Il est couronné avec la comtesse sa femme.

*Ibid. p. 836.*

ANN. 1266.

leurs étoit de la nature de celles qui ne se manquent pas à demi : le moindre échec ruinoit tout. D'un autre côté les croisés manquoient d'argent : Charles n'en étoit pas pourvu plus abondamment : ce que Rome avoit de riches négociants se laissa gagner par les Gibelins , tous ou presque tous fermerent leur bourse : le pape étoit trop épuisé pour pouvoir y suppléer : trop sage pour espérer des miracles , trop honnête homme pour rien faire d'indigne de lui , il donna tout ce qui étoit en sa puissance : de grandes bénédictions & beaucoup d'absolutions. C'est ce qui fit prendre la résolution d'aller droit à l'ennemi pour subsister de ses dépouilles. Ainsi quatorze jours après son couronnement , Charles se mit en campagne avec toute son armée , sans autres préparatifs que beaucoup d'ambition , & une intrépidité supérieure à tous les dangers.

Alors Mainfroy parut changer de style. Il voyoit l'orage prêt à éclater , il n'omit rien pour le détourner. Quelque fierté qu'il affectât dans une lettre qu'il écrivit en cette occasion au souverain pontife , lettre où il lui demande plaisamment s'il a oublié que

Il refuse  
d'entrer en  
négociation  
avec Main-  
froy.

son champion s'est déjà vu une fois dans les fers, il finissoit néanmoins par demander humblement la paix, qu'il protestoit d'accepter à des conditions raisonnables. Clément, qui faisoit procéder à Perouse pour le condamner comme hérétique, sur ce que malgré l'excommunication lancée contre lui, il osoit assister aux divins offices, ne lui répondit que par une espèce de placard, qui décelé une inflexibilité rarement louable, parce que la vertu en est rarement le principe. Mainfroy cependant ne négligeoit aucune des précautions que la prudence exige : il fortifioit tantôt un endroit tantôt un autre : divers corps de ses troupes occupoient par ses ordres les passages des rivières qui arrosent le pays situé entre la campagne de Rome & la principauté ultérieure : il alla lui-même avec le reste de son armée camper sous les murs de Capoue, qui étoit alors la capitale du royaume. Ce fut de cette ville qu'il envoya des ambassadeurs au monarque son concurrent, pour traiter d'un bien qui n'appartenoit proprement ni à l'un ni à l'autre. Charles à peine daigna les écou-

ANN. 1266.

Clem. ep. h. 52.

ANN. 1266.

ter. » Allez , leur répondit-il avec  
 » fierté : retournez au sultan de Lu-  
 » cerie votre maître<sup>a</sup> : dites-lui de  
 » ma part , que dans peu de jours il  
 » m'aura mis en paradis , ou que je  
 » l'aurai envoyé en enfer ». Cette ré-  
 ponse fut comme le signal des hosti-  
 lités : on ne ménagea plus rien de part  
 & d'autre : chacun ne songea qu'à se  
 préparer à une sanglante guerre.

Ses premiers  
 succès.

Le prince François , emporté par  
 cette ardeur martiale qui semble an-  
 noncer la victoire , continua tranquil-  
 lement sa route , & au bout de huit  
 jours de marche arriva au pont de  
 Cépérano sur le Garigliano , rivière  
 qui sépare les terres de l'église & le  
 royaume de Naples. C'étoit un poste  
 de la dernière importance , fortifié  
 par lui-même , garni d'ailleurs d'un  
 grand nombre de troupes sous le com-  
 mandement de Richard , comte de  
 Caserta , beau - frere de Mainfroy.  
 Charles néanmoins le fit attaquer &  
 s'en saisit. On prétend que Richard se

Rain. an.  
 1266.

<sup>a</sup> Lucerie ou Luceria , ville de la Capitanate dans  
 le royaume de Naples , étoit alors tenue par les  
 Sarrafins , à qui Frédéric l'avoit accordée pour la  
 posséder sous sa souveraineté : ce qui fut mal inter-  
 préte par ses ennemis. C'est par allusion aux mœurs  
 & au gouvernement de cette nation , que Charles  
 appelle Mainfroy sultan de Lucerie.

défendit mal , charmé de trouver l'occasion de venger l'adultere de sa femme , que Mainfroy , dit-on , avoit corrompue , quoiqu'elle fût née de la même mere que lui. Aussi-tôt le vainqueur se présente devant la Rocca d'Arci , forteresse située entre des montagnes escarpées , dont les pointes formoient autant de fortifications inaccessibleles , si quelque chose pouvoit l'être à l'intrépidité du François. Nos braves croisés , comme s'ils eussent eu des aîles , gagnerent les hauteurs à travers les rochers , les ronces , les épines , & se firent voir sous les murs de la place dans un état si terrible , que le gouverneur se rendit sans attendre l'attaque. Cette conquête leur ouvroit un grand & fertile pays , dont la seule vue les remplit de joie. Les vivres qu'ils trouverent dans la Rocca , le butin qu'ils y firent , la confiance qu'inspire un premier succès , tout ranima leurs espérances & leur courage.

On marcha ensuite à San Germano , place beaucoup plus considérable que les deux autres , & défendue par une garnison de trois mille hommes , la plupart Allemands , c'est-à-dire , les

---

ANN. 1266.

*Descr. vill. &  
Carol. p. 837.*

meilleures troupes de l'armée de  
 ANN. 1266. Mainfroy. Ce prince d'ailleurs avoit  
 posté autour du château un corps de  
 dix mille Sarrafins, composé de qua-  
 tre mille chevaux & de six mille hom-  
 mes de pied. Il se flattoit, dit Guil-  
 laume Nangis, que toutes les forces  
 de l'occident ne pourroient l'empor-  
 ter en plusieurs années : mais il con-  
 noissoit peu l'impétuosité du soldat  
 François. Charles avoit marqué le  
 jour pour un assaut général : c'étoit le  
 premier jeudi de carême : il se fai-  
 soit scrupule de combattre le mer-  
 credi des cendres : il y fut cependant  
 forcé par une aventure qu'il n'avoit pu  
 prévoir. Quelques valets de l'armée,  
 piqués des injures & des malédictions  
 dont les assiégés ne cessoient de les ac-  
 cabler, lancèrent sur eux une grêle de  
 pierres : ce qui engagea une attaque  
 particuliere, qui bien-tôt devint gé-  
 nérale. Le soldat y courut d'abord  
 malgré l'officier : l'officier ensuite y  
 prit part lui-même malgré le général :  
 en un instant toute l'armée fut aux  
 pieds des murailles. Bouchard, comte  
 de Vendôme, apperçoit un endroit  
 plus foible par où l'on peut s'ouvrir  
 un passage : il s'y précipite suivi de

*Duch. tom. 5.*  
*p. 375.*

*Guill. Gui.*  
*p. 149.*



Jean son frere , entre dans la ville le heaume en tête , l'épée au poing , la targe au bras , & vole , arborer son étendart sur une des tours. Ce fut le signal de la victoire. Les autres assaillants à cette vue redoublent de vigueur , enfoncent les portes , & massacrent tout ce qui ose s'opposer à leurs coups <sup>a</sup>. Il y eut quinze cents hommes des ennemis passés au fil de l'épée : les autres se rendirent , & par un excès de bonne fortune , Charles en un moment se vit maître d'une place

ANN. 1266.

<sup>a</sup> On fera peut-être bien aise de trouver ici la description que fait Guillaume Guiart du sac de cette malheureuse ville. C'est en même tems une esquisse du goût des poètes de ces anciens siècles & de leur façon burlesque de raconter les événemens les plus sérieux & les plus tragiques.

Lors visiez à val <sup>a</sup> les rues  
Coustiaux étendre , bras hochier <sup>b</sup> ,  
L'un fuir , l'autre entrapprochier ,  
Lances à tranchans alumelles  
Embattre en cointises <sup>c</sup> nouvelles ,  
Et en forts écus énamés  
Femmes & hommes désarmés  
Mehaingnier <sup>d</sup> & mettre à martyre ,  
Maisons rober <sup>e</sup> , enfans occire ,  
Et çà & là à l'afoler <sup>f</sup> ,  
Têtes & poings , & pieds voler ,  
Sang vermeil de chair nue traire ,  
Et oïssiez les navrez braire  
De trop déguisée maniere.

<sup>a</sup> dans.

<sup>b</sup> remuer.

<sup>c</sup> abattre en  
façons.

<sup>d</sup> maltraiter.

<sup>e</sup> piller.

<sup>f</sup> blesser.

~~qui pouvoit l'arrêter plusieurs mois.~~  
 ANN. 1266. l'heureux prince profitant de l'ardeur de ses troupes , les conduisit à une petite ville , que l'historien de sa conquête nomme *Rocca-Iauvele* : forteresse imprenable , à ce que l'on croyoit , mais que la seule terreur fit rendre au bras victorieux que le ciel protégeoit. De-là on marcha vers le monastere du mont-Cassin , lieu très-fortifié , qui ne fit néanmoins qu'une foible résistance. Le vainqueur le fit remettre entre les mains des religieux que Mainfroy en avoit chassés. On crut reconnoître la main de Dieu dans des succès aussi rapides que glorieux. La consternation se répandit dans tout le pays des environs. Plusieurs gentils-hommes vinrent faire hommage au conquérant François : on compte jusqu'à trente-deux châteaux qui se soumirent à sa domination en moins d'une semaine : chose étonnante sans doute , mais ce qui ne paroîtra peut-être pas moins surprenant , c'est que tous ces châteaux appartenoiient à ces mêmes Cénobites dont on vient de parler , pauvres reclus qui s'étoient retirés dans les déserts *pour pleurer les péchés du monde ou plutôt de l'immonde.*

*monde.* Charles ordonna qu'ils seroient restitués à leurs anciens maîtres : politique qui lui gagna tous les moines , gens qui peuvent beaucoup dans les révolutions des états.

ANN. 1266.

Mainfroy cependant étoit à Capoue , où couvert du Voltorno , fleuve très-profond en cet endroit , il attendoit des renforts considérables qui lui venoient de Grèce , de Turquie , d'Allemagne. L'infortuné prince avoit compté que ces secours arriveroient avant que son compétiteur eût pu emporter tant de postes également fortifiés par l'art & la nature : informé de la rapidité des progrès de ce second Annibal , il se vit obligé de prendre d'autres mesures. D'abord il délibéra de faire raser cette ville si célèbre dont il se défioit , d'en emmener les principaux habitans , de massacrer les autres. Mais sur la nouvelle que les croisés , résolus d'assiéger cette place , avoient pris le grand chemin qui aboutissoit à ce fameux pont bâti à si grands frais par l'empereur Frédéric , ouvrage défendu par deux tours très-fortes *qui coutoient vingt mille onces d'or pur* , il ne crut pas devoir précipiter l'exécution d'un dessein si bar-

*Ibidem.*

ANN. 1266.

bare. Il espéroit ou que les François périroient à l'attaque de ces tours, ou qu'il auroit le tems de faire rompre le pont, s'il les voyoit prêts à le forcer. La profondeur du fleuve, ses bords extrêmement retranchés, tout en cas de malheur devenoit une barrière que les vainqueurs n'oseroient entreprendre de franchir en présence d'une belle & nombreuse armée. Mais ces mêmes raisons, qui sembloient le mettre à l'abri de toute insulte, furent précisément celles qui déterminèrent le prince François à ne point porter l'attaque de ce côté-là. Tout-à-coup il quitte le grand chemin, prend à gauche pour aller faire un grand circuit par la terre de Labour, passe le Volturno à peu près dans l'endroit de sa source, rabat ensuite brusquement vers Capoue, dont il avoit résolu le siège. Mainfroy, déconcerté par ce mouvement inattendu, abandonne tout à la fois son camp & le dessein de ruiner cette malheureuse ville, & se retire avec précipitation sous les murs de Benevent.

Aussitôt toutes les villes, tous les châteaux, & toutes les forteresses des environs s'empressèrent d'envoyer des

députés au roi Charles , pour lui faire hommage comme à leur légitime souverain. Capoue fut la première qui eut l'honneur de lui présenter ses clefs : Naples suivit son exemple , & fut elle-même imitée par toutes les places voisines , qui vinrent à l'envi implorer avec crainte & respect la clémence du vainqueur. Cet heureux événement l'obligea de changer de dessein , pour aller soumettre dans la terre de Labour ce qui n'avoit pas encore subi ses loix. Mais la Providence qui le conduisoit comme par la main , dit l'historien de sa conquête , ne lui permit pas d'exécuter un projet qui retardoit la perte d'un prince proscrit.

» Dieu , qui avoit parlé autrefois à  
» Moïse dans une nuée , voulut aussi  
» se faire entendre à son bien-aimé  
» Charles , dans les eaux d'une rivière  
» qu'il falloit nécessairement traverser. Elle déborda avec tant de fureur & de violence , qu'elle ferma absolument tout passage ». C'étoit un accident très-naturel , occasionné par une pluie abondante qui tomba toute la nuit : mais telle étoit la manie du siècle , on voulut y voir du prodige : on crut que le ciel ordon-

ANN. 1266.

Ibid. p. 840.

noit d'aller droit à Mainfroy, puis-  
 qu'il ne leur laissoit d'autre chemin  
 libre que celui qui menoit à *cet enne-  
 mi public*. On se mit donc en marche,  
*sous la conduite de Jesus-Christ*, avec  
 une ardeur que la religion seule  
 peut inspirer. Le connétable Gilles  
 le Brun prit les devants avec une par-  
 tie de l'armée, & alla camper à huit  
 milles du lieu d'où il étoit parti. Char-  
 les l'eut bien-tôt joint, & fit faire en-  
 core six milles, toujours en descendant  
 vers Benevent. Ce fut là que le doyen  
 de Meaux, nommé chancelier du  
 royaume de Sicile, personnage d'un  
 grand nom & de mœurs irréprocha-  
 bles, aidé d'un grand nombre de re-  
 ligieux Dominicains & Cordeliers,  
 entendit les confessions des soldats,  
 dont la plûpart communierent de sa  
 main : ce qui fut suivi d'un discours  
 pathétique que leur fit l'évêque  
 d'Auxerre, pour les exciter à combat-  
 tre vaillamment, en défendant la  
 cause de l'église contre des excom-  
 muniés.

On se remit en marche dès le grand  
 matin, & vers les neuf heures on ar-  
 riva sur la montagne de Capraria,  
 d'où l'on découvrit une plaine aussi

vaste qu'agréable, & les troupes de  
 Mainfroy rangées en bataille. Celles  
 de Charles, quoique fatiguées, ne de-  
 mandoient qu'à combattre. On déli-  
 béra si dès ce jour-là on devoit en-  
 gager l'action, ou bien attendre au  
 lendemain pour donner quelque re-  
 pos au soldat. Plusieurs étoient de ce  
 dernier avis. Le connétable soutint  
 au contraire qu'il ne falloit point lais-  
 ser ralentir l'ardeur des croisés, ni  
 donner lieu aux ennemis de croire  
 qu'on les redoutoit. Charles plus im-  
 patient que personne, embrassa ce  
 sentiment avec feu, & tout le monde  
 s'y rendit. Aussi-tôt il mit son armée  
 en bataille, & la partagea en trois  
 corps. Le premier, composé des trou-  
 pes de Provence, étoit commandé par  
 les seigneurs de Mirepoix, de Mont-  
 fort, de Prunelé, de Mareuil, & de  
 Meun. Le roi conduisoit lui-même le  
 second, formé de l'élite de la noblesse  
 Françoisé, où l'on remarquoit entre  
 autres l'évêque d'Auxerre, Henri de  
 Sully, Hugues son frere, Pierre le  
 chambellan, & toute la maison de  
 Beaumont. Le troisieme, où l'on avoit  
 mis les milices de Flandre, de Soif-  
 sons, de Beauvais, du Vermandois,

ANN. 1266.

*Ibid.* p. 842.  
43.

ANN. 1266.

*Guil. Nangis,*  
p. 376.

du Rhemois, enfin de toute la Picardie, étoit sous les ordres du jeune comte de Flandre, du connétable Gilles le Brun, & du fils aîné du comte de Soissons. Alors l'évêque d'Auxerre, muni d'un pouvoir exprès du pape, monta sur un lieu éminent, d'où il donna aux troupes une absolution générale de tous leurs péchés, leur enjoignant pour pénitence de frapper l'ennemi à coups redoublés : ce que personne n'eût mieux exécuté que lui, si sa dignité, dont il se plaignoit peut-être, n'eût arrêté son bras. Charles, de son côté, couroit de rang en rang, excitant le courage de ses braves compagnons, » par l'espérance des béné-  
» dictions du ciel dont ils étoient ve-  
» nus venger la cause, par le souve-  
» nir de la gloire de leurs ancêtres  
» qui avoient rempli l'univers du  
» bruit de leurs exploits, par la vue  
» des lauriers qu'eux-mêmes venoient  
» de moissonner, par la nécessité en-  
» fin de vaincre ou mourir dans un  
» pays où tout étoit ennemi secret ou  
» déclaré «.

Mainfroy toujours flottant entre l'espérance & la crainte, délibéroit dans le même tems, s'il éviteroit la



bataille , ou s'il commettrait sa fortune au sort incertain des armes. ANN. 1266.

La prudence sembloit exiger , avant que de tenter un si grand événement , d'attendre les renforts qui lui venoient de toute part : l'honneur d'un autre côté ne lui permettoit pas de prendre le parti de la retraite ; c'étoit perdre sa réputation , augmenter celle de son rival , en un mot lui livrer Benevent & toutes les places voisines , qui ne manqueroient pas de suivre l'exemple de Capoue & de Naples. Cette dernière considération , jointe aux pressantes sollicitations des Allemands & de ses vrais amis , qui tous protestèrent de ne vouloir d'autre fortune que la sienne , acheva de le déterminer au combat : il ne songea plus qu'à prendre les mesures les plus propres à en assurer le succès. L'ordre de bataille des François devint le modèle de ses dispositions. Il opposa aux seigneurs de Mirepoix & de Montfort le comte Jourdain avec la plus grande partie des Allemands & des Sarrafins , qu'il avoit sçu mettre dans ses intérêts. Les comtes Galvan & Barchin eurent le commandement du corps qui avoit à combattre le roi Charles , honneur

*Deser. viii.  
Carol. p. 844.*

ANN. 1266.

qui fut accordé à l'élite des troupes d'Allemagne , de Lucérie & de la Pouille. Mainfroy se mit à la tête de son aîle droite opposée à Robert de Flandre & au connétable Gilles le Brun. Elle étoit composée de naturels du pays. Un grand nombre de seigneurs , & la plus brave noblesse de Sicile se rangerent autour du monarque , résolus de vaincre ou de périr avec lui. Un auteur trop prévenu contre ce malheureux prince , lui attribue un discours étrange qui marque assurément moins de fermeté que de désespoir. « Messieurs , lui fait-il » dire , je trouve dans les mémoires » de l'empereur mon pere , que Be- » nevent doit m'être funeste selon les » regles infailibles de l'astrologie : » mais quel que soit mon destin , je » sçaurai du moins ne pas survivre » au nom de roi. Vous n'avez pas les » mêmes raisons de renoncer à la vie : » je vous verrai sans regret échapper » à l'épée de mon rival : je m'en » console d'avance par l'idée des mal- » heurs qui vous menacent. Vous m'a- » vez perdu par vos conseils sanguinaï- » res : la mort , ou la captivité plus » dure que la mort , me vengera pleine-

*Ibid.* p. 840.  
41.

» ment de la perfidie de ceux qui m'ont  
 » rendu l'horreur & l'exécration de ANN. 1266.  
 » mon peuple. « On sçait ce qu'on doit  
 penser de ces sortes de discours la plû-  
 part peu vraisemblables , le plus sou-  
 vent faux , presque toujours déplacés.  
 Ughelli n'est pas plus heureux dans la  
 belle harangue qu'il lui fait prononcer,  
 quoique plus conforme à la fierté de  
 la maison de Suabe. » Le monarque ,  
 » si l'on en croit cet écrivain , s'avan- Ughel. de  
 Episc. It. p.  
 873.  
 » ce avec une noble contenance à la  
 » tête de son armée , & lui montrant  
 » les François d'un air de mépris : Les  
 » voilà donc , dit-il , ces gens dont  
 » on nous a tant menacés : il ne faut  
 » que voir leurs mines harassées, pour  
 » en avoir plus de pitié que de peur.  
 » Tout consiste à braver cette pre-  
 » miere furie , qui seule les rend re-  
 » doutables : les Allemands sçavent  
 » combien leurs peres les ont mépri-  
 » sés de tout tems. » On cherche en-  
 vain , en lisant les annales de l'uni-  
 vers , quel peut être le fondement de  
 ce prétendu mépris. On y voit ces Al-  
 lemands si fiers , défaits & subjugués  
 à Tolbiac sous le grand Clovis , ram-  
 pants & soumis sous les princes , ses  
 enfants , plus humbles encore sous les

ANN. 1266.

Pepins & les Charlemagnes, n'osant paroître devant les François sous Louis le Gros, battus & presque écrasés à Bouvines malgré la supériorité de leur nombre sous Philippe Auguste, recherchant enfin avec empressement l'amitié & même la protection de la France sous S. Louis. Tout cela n'annonce rien qui ne doive exciter l'estime, l'admiration, ou du moins l'envie.

L'action commença sur le midi, & fut très sanglante. D'abord quelques bataillons du corps où commandoit le maréchal de Mirepoix, furent très-mal menés par les Sarrafins, qui à leur tour furent mis en déroute par quelques escadrons que ce seigneur conduisit contre eux. Mais il tomba sur un gros de cavalerie Allemande, qui le chargea si rudement, que malgré toute sa bravoure il fut poussé fort loin. Charles, averti de ce désavantage, vint à son secours avec les plus braves de sa troupe. Aussi-tôt le combat se rétablit. Les Allemands cependant avec leurs grandes & lourdes épées faisoient un terrible carnage, tandis que celles des François plus courtes & moins fortes, ne produisoient aucun effet sur les casques &

Bataille de  
Benevent où  
Mainfroy est  
tué.

les cuirasses de leurs ennemis. Le prince s'en aperçut : & fit crier de frapper de la pointe : il fut obéi. Le soldat François se lançant tête baissée, observoit le moment où les Allemands levoient le bras , & les avoit plutôt percés que le coup qu'ils préparoient n'étoit tombé. Mais ce qui contribua le plus à la déroute de l'aîle qui étoit sous le commandement du comte Jourdain , fut le soin que Charles avoit eu de mêler des fantassins parmi la cavalerie. Ceux-ci, suivant les ordres qu'ils avoient reçus, tiroient des flèches & se servoient de l'épée , non contre les hommes , mais contre les chevaux , qui tués ou blessés , culbutaient leurs cavaliers les uns sur les autres. Bientôt le désordre fut général de ce côté-là , & la défaite entière.

Alors le roi François retourne à son première poste , où les mêmes ordres avoient produit le même effet. Le cavalerie Allemande y fut pareillement renversée , & toute sa bravoure ne put la garantir d'être enfoncée avec un grand carnage. Le combat n'étoit pas moins furieux du côté de Robert de Flandre , où Mainfroy avec toute sa noblesse fit tout ce

~~ANN. 1266.~~ qu'on pouvoit attendre d'un vaillant soldat & d'un grand capitaine. Mais

*Guil. N. p.* cette résistance , qui passa tout ce  
377.

*Descr. viâ.* qu'on en peut dire , ne servit qu'à  
*Carol. p. 846.* illustrer la défaite de ce Prince

& de ses braves Siciliens. La plus grande partie demeura sur la pla-

ce : l'autre ne songea plus qu'à prendre la fuite, qui cependant ne la

fauva point du trépas : les uns se noyèrent dans les eaux de la Savoute ,

les autres périrent par l'épée des vainqueurs , qui les poursuivirent jusqu'à

Benevent. On compte parmi les plus considérables des prisonniers, le sei-

gneur Jourdain, le comte Barchin, & le fameux Pieratin de Florence , ce

perfide chef de la faction des Gibelins. On fut quelque tems dans l'in-

certitude sur le sort de Mainfroy : mais enfin deux ou trois jours après

le combat, un chevalier Picard parut en présence de quelques Seigneurs

prisonniers, monté sur le cheval & avec l'écharpe de l'infortuné monar-

que. On lui demanda ce qu'étoit de-

*Miscell. Ba-*  
*lus. l. 6.*

*Descr. vict.*  
*Carol. p. 847.*

venu celui sur lequel il avoit rem-

porté ces glorieuses dépouilles : il répondit que voyant un inconnu com-

battre avec une extrême valeur, il

étoit allé à lui , & que voulant le percer , il avoit donné de sa lance contre la tête du coursier , qui se cabra avec violence & renversa son cavalier : qu'en même tems quelques *Ribauds* , ou enfans perdus , s'étoient jettés sur lui , & l'avoient assommé à coups de massue. On se transporta sur le lieu où l'action s'étoit passée : on y trouva le corps du prince , qui fut reconnu par le comte de Caserta son beau-frere , & par tous les seigneurs de sa cour. Charles le fit enterrer avec beaucoup d'honneur , mais sans aucune des cérémonies de l'église , parce qu'il étoit mort sous l'anathème ecclésiastique.

Ainsi périt Mainfroy , digne fils de Frédéric II , par toutes les qualités qui font les grands rois dans les idées de la politique. La haine de Rome pour la maison de Suabe a causé tous ses malheurs : la superstition y a mis le comble. On n'a pu croire qu'un prince persécuté par le pere commun des fidèles , ne fût pas *l'un des plus méchants hommes qui ayent jamais été*. Il n'est presque point d'auteur qui ne l'accuse , & d'avoir étouffé son pere , & d'avoir empoisonné son frere : mais aucun n'en apporte la plus légère preuve

ANN. 1266.

*Daniel. dern  
édit tom. 4  
p. 342.*

ANN. 1266.

On lui reproche d'avoir usurpé la couronne sur Conradin son neveu : ne pourroit-on pas dire pour sa justification, qu'alors les tuteurs ou régents prenoient les qualités de leurs pupilles ? Ce n'est ici qu'une conjecture sans doute : mais cette conjecture est fondée tant sur la déclaration de Mainfroy , qu'il ne prétendoit garder le trône que pour le conserver au fils de Conrad ; que sur l'inaction même de Conradin , qu'on ne vit ni armer contre l'usurpateur , ni réclamer contre l'usurpation. Charles au contraire est à peine sur le trône Sicilien , que ce jeune prince , qui approchoit de sa majorité , leve une puissante armée , & vole en Italie pour soutenir ses droits. On remarque d'ailleurs , dans les écrivains de ce tems , un si furieux déchaînement contre la mémoire de ce monarque , qu'il est de la prudence de suspendre au moins son jugement sur des témoignages le plus souvent dictés par l'enthousiasme , qui même quelquefois impliquent contradiction. Tel est sur-tout celui de l'historien André le Hongrois , qui après avoir raconté qu'on ignora quelques jours la destinée de ce prince , ajoute



qu'au moment que les Ribauds lui coupoient la gorge : il s'écria d'une voix épouvantable : *voilà, voilà comme je perds la Sicile*. Ce n'étoit pas selon toutes les apparences un dévot, quoiqu'une des raisons pour le condamner comme hérétique, fût son assiduité aux offices divins malgré l'excommunication lancée contre lui : mais il montra qu'il étoit digne du trône par la maniere dont il le défendit.

ANN. 1266.

Descr. viâ.  
Carol. ibid.

Aussi-tôt le vainqueur dépêcha Pierre de Charniac, archidiacre de Sens, pour porter cette nouvelle au pape. On ne pouvoit lui en annoncer un plus heureuse, ni plus agréable : mais sa joie fut un peu modérée, lorsqu'il apprit le pillage de Benevent. Cette malheureuse ville étoit sans défense, n'ayant ni portes, ni murailles : les François y entrèrent pêle-mêle avec les fuyards, tuerent tout ce qui s'offrit à leurs coups, sans distinction d'âge ni de sexe, brûlèrent ce qu'ils ne purent emporter, violèrent femmes, filles, religieuses, & s'abandonnerent à toutes sortes de cruautés & d'excès. On y trouva des richesses immenses, que Mainfroy y avoit amas-

fées. Charles fit choisir parmi le butin quelques pièces rares , qu'il eut soin d'envoyer au saint pere. C'étoient entre autres , deux chandeliers d'or , soutenus de deux figures de même métal , & le fauteuil , aussi d'or , enrichi de pierreries , sur lequel l'empereur Frédéric avoit coutume de s'asseoir , lorsqu'il donnoit quelque audience de cérémonie.

On ne songea plus de toutes parts qu'à chercher à mériter la clémence & la faveur du prince victorieux. Le chambellan du feu roi , qui dans le premier mouvement s'étoit sauvé avec les bijoux & les papiers de son maître , céda par reflexion à la nécessité des tems , & n'eut rien de plus pressé que de rapporter tout aux pieds du conquérant. Florence, Pise , & la Marche d'Ancone lui députèrent à l'envi , pour recevoir ses ordres , ou pour demander à traiter. Mais les premiers qui envoyèrent faire leurs soumissions , furent les Sarrafins de Lucérie. On leur accorda ce qu'ils demandoient , la vie & la grace de n'être point forcés à quitter leur religion , qu'ils promettoient d'abjurer , lorsqu'ils seroient pleinement instruits de

nos saints myſtères. On les obligea ſeulement d'abbattre les murailles de leur ville, d'en combler les foſſés, & de raſer toutes les fortereſſes qu'ils avoient aux environs. Ils obéirent, firent de riches préſens d'or & d'argent au nouveau roi, lui remirent entre les mains un autre tréſor que Frédéric & ſon fils leur avoient confié, & lui livrerent avec la flotte de Mainfroy, routes les Places qu'on leur avoit données à garder. Tout ſe ſoumit dans le royaume de Naples : celui de Sicile imita l'exemple : Charles y fut reconnu d'un conſentement preſque unanime. L'heureux prince, en moins de trois mois, ſe trouva maître abſolu d'un des plus beaux Etats de l'Europe : conquête que les plus ſages regardoient comme impoſſible; que la ſeule ambition lui fit entreprendre, & qu'il dut plutôt à ſa bonne fortune, qu'à cette valeur & à ce talent guerrier qui le diſtinguoient par-deſſus tous les princes de ſon ſiècle.

Rien n'auroit manqué au bonheur de Charles, s'il eut ſçu regner, comme il ſçavoit vaincre : mais ſoit férocité de caractère, ſoit mauvais conſeil, il uſa durement de la victoire,

Mauvaiſe conduite du roi Charles.

ANN. 1266.

Ibid. p. 248.

~~\_\_\_\_\_~~ traita ses nouveaux sujets en esclaves ;  
 ANN. 1266. & parut aussi cruel que le roi Louis  
 son frere étoit humain. Les circon-  
 stances exigeoient des manieres affa-  
 bles & pleines de bonté pour se conci-  
 lier l'amour d'un peuple nouvellement  
 conquis : il ne songea qu'à se faire  
 craindre : il fut détesté. Rarement il  
 se laissoit voir aux Siciliens, dont les  
 plaintes ne pouvoient parvenir jus-  
 qu'au trône ; ou si enfin la voix des  
 malheureux se faisoit entendre du  
 prince , ce n'étoit que pour effuyer  
 des délais souvent plus tristes que l'op-  
 pression dont ils demandoient justice.  
 Nul discernement dans le choix des  
 ministres , des gouverneurs , des offi-  
 ciers : les gens de bien n'étoient ni  
 consultés , ni écoutés : une foule de  
 scélérats l'obsédoient sans cesse , dis-  
 sipoient indignement les deniers  
 royaux , vexoient horriblement les  
 particuliers par leurs concussions , &  
 l'église par leurs extorsions. Nul or-  
 dre dans le domestique , dans les fi-  
 nances , dans l'état : il laissoit ruiner  
 impunément les domaines de la Cou-  
 ronne. Chose étrange ! il avoit peine  
 à subsister dans un royaume d'où  
 Frédéric avoit tiré des richesses im-

menfes fans l'épuifer. Nulle fidélité aux traités : loin de chercher à attirer le refte des partifans de la maifon de Suabe , en ménageant ceux qui s'étoient fousmis volontairement , il ne s'occupoit qu'à trouver moyen d'é luder par de fauffes subtilités , ce qu'il avoit le plus folement promif. Bientôt on regretta Mainfroy , & le prince François fut regardé comme un tyran que Rome avoit choifi pour être le fléau de la Sicile : ce qui ne l'empêcha pas , malgré les vives repréfentations de Clément , de congédier une armée qui lui devenoit d'autant plus néceffaire , qu'il s'étoit attiré plus d'ennemis par fa mauvaife conduite. C'eft dans les lettres mêmes de cet illufre pape , qu'on trouve cette peinture fi affreufe du gouvernement de l'imprudent monarque. Charles avoit fi peu d'égards pour le pontife , qu'il daignoit à peine lui répondre , moins encore le fatisfaire , lorsqu'il demandoit quelques graces pour des perfonnes qu'il protégeoit. Ce fut en vain que ce généreux bienfaiteur follicita fon vaffal pour les Mathurins de Fontainebleau & pour faint Maurice de Senlis , que Louis

avoit exemptés de la décime qu'on levoit pour la Sicile, il ne fut point écouté : c'est trop peu dire , il fut obligé de payer secrètement pour ces bons religieux.

Tant d'ingratitude ne put altérer l'inclination du saint pere pour l'inconsidéré monarque : il ne cessoit de lui donner de sages avis , lui remontrant que c'étoit peu d'avoir vaincu les Siciliens par ses armes , s'il ne subjugoit leurs cœurs par ses bienfaits. Il veilloit même , lorsque le prince paroissoit enseveli dans le plus profond sommeil , & n'oublioit rien pour le précautionner contre le calme souvent perfide de la prospérité. Bientôt en effet Galvan & son frere reprirent les armes dans la Calabre , où ils tenoient une place importante. Cette révolte néanmoins étouffée presque aussi-tôt que formée , n'eut aucune suite fâcheuse , & ses auteurs , forcés de capituler , se crurent trop heureux de pouvoir racheter leur vie par un bannissement perpétuel du royaume. Mais de tous les ennemis de Charles , le plus dangereux étoit un de ses parents , le fameux Henri , frere d'Alfonse , roi de Castille , prince

*puissant dans l'art militaire*, pour me servir de l'expression de Guillaume Nangis, d'ailleurs le plus fourbe des scélérats, qui n'avoit d'autre bonne qualité que le talent guerrier; homme pervers, aussi peu fonceux de sa religion que de son honneur; esprit léger, que nulle considération ne pouvoit arrêter; génie inquiet, qui cherchoit & trouvoit par-tout à tramer quelque intrigue. Le premier de ses crimes fut une rébellion ouverte contre le roi son frere. Obligé de quitter l'Espagne où il ne pouvoit plus brouiller, il passe à Tunis, où l'esprit de cabale plus fort que la reconnoissance pour des hôtes bienfaisants; le rend en peu de tems si suspect, qu'il est contraint de se retirer en Sicile. Il y arrive suivi de quelques Castillans, tous gens braves & choisis, dont on fait monter le nombre jusqu'à huit cents. Le nouveau monarque le reçoit avec honneur, le retient auprès de lui sous des conditions avantageuses, lui fait espérer un établissement digne de sa naissance, & sollicite si vivement les Romains en sa faveur, qu'il les engage à le choisir pour son successeur au sénatoriat : imprudente

ANN. 1266.

Duch. tom. 5.

P. 378.

**ANN. 1266.** bonté , qui pensa causer la perte du trop généreux bienfaiteur.

Conradin  
prend le titre  
de roi de Si-  
cile.

Henri , peu touché d'un procédé si noble , se lia secrètement avec les mécontents dont le nombre augmentoit chaque jour : esprits brouillons & séditieux , dont l'intérêt particulier , non l'amour du bien public , excitait les murmures. Bientôt la ressemblance des mœurs & de caractère eut produit entr'eux la plus grande intimité : ils ne s'occupèrent plus que du soin de trouver quelque raison apparente pour justifier l'indignité de leur conduite : tous ou presque tous devoient la liberté & la vie au conquérant François. Le droit de Conradin , fils de Conrad , leur parut le prétexte le plus spécieux pour couvrir la plus noire des méchancetés : ils lui députèrent pour l'inviter à venir prendre possession de l'héritage de ses peres , lui promettant toutes sortes de secours. Conradin étoit un enfant , il n'avoit qu'environ seize ans : mais cet enfant , recommandable par mille belles qualités qui le rendoient cher à toute l'Allemagne , devenoit très-redoutable par de justes prétentions ; par un grand nom , par d'illustres



alliances. Envain la princesse Elisabeth, sa mere, essaye tous les moyens imaginables pour le détourner d'une entreprise où sa tendresse ne prévoit que malheurs ; il n'écoute que son courage, se rend aux vœux des peuples qui le rappellent sur le trône de ses ancêtres, prend le titre de roi de Sicile, envoie en Italie quelques officiers chargés de ses ordres, & se prépare à la guerre.

Charles, averti de l'orage qui se formoit au dehors, ne songeoit pas seulement à s'assurer de l'intérieur du royaume : il osa même s'en éloigner dans une conjoncture si dangereuse, pour aller à Viterbe traiter en présence de Clément du mariage de Beatrix sa fille avec Philippe, fils & présomptif héritier de l'empereur Baudouin. Ce prince infortuné, qui depuis long-tems menoit une vie errante, mandiant par tout un secours qu'il ne trouvoit nulle part, crut enfin pouvoir l'obtenir en ménageant une alliance avec le monarque Sicilien. C'est ce qui la lui fit rechercher avec tant d'empressement : le pape qui l'aimoit l'aida de tout son crédit : bientôt elle fut conclue à la satisfaction des deux

parties. Charles promet de fournir des troupes pour reconquérir Constantinople : Baudouin de son côté lui céda l'hommage de l'Achaïe & de la Morée , lui abandonna quelques terres , entre autres celles que la veuve de Mainfroy possédoit dans l'Épire , & déclara que s'il venoit à manquer d'héritiers en ligne directe , l'empire passeroit aux descendants du prince François , son allié & son bienfaiteur. Clément profita de l'occasion pour représenter au roi son vassal , le tort qu'il se faisoit par la dureté de son gouvernement , dans une circonstance sur-tout où rien n'étoit épargné , ni l'argent , ni les brigues , ni les murmures , ni même la calomnie , pour exciter contre lui un soulèvement général. Déjà en effet la Toscane , province devenue libre sous la protection des empereurs , se disposoit à prendre les armes en faveur de Conradin. Les Gibelins , qui s'y trouvoient les plus forts , avoient tellement fasciné les esprits , que presque tout se faisoit au nom du jeune prince. On n'attendoit que le moment de son arrivée , pour se déclarer ouvertement. Le pontife exhorte Charles à s'y transporter en

ANN. 1266.

*Ducange.,  
hist. de Const.  
p. 178.*

en personne , & pour lui concilier plus de respect , lui fait expédier des lettres de *Pacifique* , dignité , qui comme celle de vicaire impérial , donnoit tout pouvoir pendant la vacance de l'empire. Ce fut ce qui sauva tout. Le monarque arrive muni de ces lettres , est reçu avec de grands honneurs à Florence , à Pistoie , à Luques , & les Guelfes reprennent toute l'autorité. Il n'y eut que Sienne , Pise & Poggio , qui refusèrent de se soumettre. Charles assiégea cette dernière place , & s'en rendit maître , quoiqu'elle fût défendue par tout ce qu'il y avoit de plus brave parmi les rebelles. De là sa colère l'emporte contre les Pisans : il ravage leurs terres , ruine leur port , brûle Livourne , & force le château de Motron , que la seule épaisseur de ses murailles faisoit passer pour imprenable. Il marche ensuite contre les Sarrafins de Lucérie , qui , sollicités par les factieux , avoient repris les armes tout à coup , & ravageoient les environs de leur territoire , avec des cruautés inouïes.

Conradin cependant , suivi du duc de Bavière son oncle , du comte de Tirol son beau - pere , de Frédéric

Il marche contre le roi Charles. Ses premiers succès.

ANN. 1266.

*Recueil  
& Urst. p. 625.*

d'Autriche son cousin , étoit arrivé à Trente avec dix mille chevaux , & bientôt y vit son armée augmentée d'une multitude de braves , que la renommée de ses vertus & la haine de Charles attiroient chaque jour dans son parti. Tous les cœurs sembloient être à lui ; & par une destinée singulière , les Romains gagnés par leur sénateur , & les Musulmans flattés de l'espérance d'être affranchis du tribut qu'ils payoient à la Sicile depuis plus de deux cents ans , se déclarèrent en même-tems pour lui. Le roi de Tunis lui prêta de l'argent & des galères : tous les Sarrafins du royaume de Naples armerent puissamment en sa faveur. Mais les villes de Lombardie demeurèrent fidelles à leurs engagements avec le pape , & le jeune prince fut obligé de s'arrêter à Verone. Le tems qu'il fut forcé d'employer à une négociation d'ailleurs très-inutile , lui devint funeste : ses troupes ne trouvant pas de quoi subsister , se débandoient insensiblement. La plupart vendirent leurs chevaux , & reprirent la route d'Allemagne. Le duc de Bavière & le comte de Tirol , ennuyés d'un si long retard , imiterent l'exemple , &

tous deux abandonnerent , l'un son 

---

neveu , l'autre son gendre , à la conduite du jeune duc d'Autriche , qui n'avoit guere plus d'expérience que son pupile. Conradin , laissé à lui-même , ne perdit point courage : il fit publier un manifeste où justifiant la guerre qu'il entreprenoit , il conjuroit tous les cœurs généreux & amis de la justice de l'aider , du moins de ne lui susciter aucun obstacle dans le dessein où il étoit de reconquérir l'héritage de ses peres. Cet écrit fit une grande impression sur les peuples de la Pouille , de la Calabre , & de la Sicile , qui espéroient retrouver dans le petit - fils toutes les grandes qualités de l'ayeul. Aussi-tôt il part de Verone avec trois mille cinq cents chevaux qui lui restoient , passe l'Oglio sans rien trouver qui l'arrête , traverse le Cremonois le long du Pô , & se rend à Pavie où il est reçu avec de grandes acclamations.

Rome alors eut recours à ses armes ordinaires , & tout ce qu'elle a de foudre fut lancé contre le petit-fils de Frédéric , & contre ceux qui tenoient son parti. Clément prenant le ton d'un souverain qui donne des

ANN. 1166.

*Rain. ann.*  
1168.

ordres à son sujet, lui envoie défense de passer outre : mais déjà il étoit à Savone, d'où vingt-cinq galères le transporterent à Pise. Ce fut dans cette ville que Frédéric le joignit avec sa cavalerie, qu'il avoit conduite à travers plus de vingt lieues de montagnes, non, sans beaucoup de peine, sans danger toutefois, la politique des Lombards étant de ménager également les deux partis. Chaque jour étoit marqué par quelque augmentation dans les troupes de Conradin : Pisans, Toscans, tous les peuples qui se trouverent sur son passage, s'empressoient à l'envi de s'enrôler sous ses étendarts. Ces secours qui se multiplioient sans cesse, & la légitimité de son droit qui lui paroissoit incontestable, lui persuaderent enfin que les censures qu'on lui signifioit de la part du pape n'étant fondées sur aucune apparence de justice, il n'y devoit aucun égard : il alla faire le dégât aux environs de Lucques, & son premier exploit fut une victoire complète sur le maréchal de Braiselve, que Charles avoit laissé dans Florence avec huit cents chevaux. Animé par ce succès, il poursuit sa route, &

passe à la vue de Viterbe, mais sans  
 rien entreprendre, par respect sans  
 doute pour le pontife qui s'y étoit en-  
 fermé. On dit que Clément le voyant  
 passer du haut des remparts, ne put  
 s'empêcher de verser quelques larmes  
 sur un prince malheureux, qu'un âge  
 aveugle, disoit-il, & de pernicieux  
 conseils menotent à sa perte. Ce n'é-  
 toit point cependant ce que de si heu-  
 reux commencements annonçoient.  
 Il se voyoit à la tête d'une armée vic-  
 torieuse, une grande partie de la  
 Pouille s'étoit déclarée pour lui, &  
 Rome l'attendoit avec toute l'impa-  
 tience qu'excitent de grandes espéran-  
 ces. Il y arrive en effet, gagne tous  
 les cœurs par ses procédés, est reçu au  
 Capitole comme un empereur, trou-  
 ve toutes sortes de secours d'hommes  
 & d'argent, & par reconnoissance  
 institue les Romains ses héritiers, s'il  
 périt dans son entreprise. Impatient  
 enfin de sçavoir ce que le ciel lui  
 prépare, il se met en marche, suivi  
 de Henri de Castille & de presque  
 toute la noblesse de Rome. La crainte  
 de trouver le pont de Cépérano trop  
 bien gardé, ne lui permet pas de pren-  
 dre la route ordinaire : il traverse la

ANN. 1266.

Guill. Guart.

p. 152.

Sabine, & résolu de secourir les Sarrafins de Lucérie, il entre dans l'Abruze ultérieure, à l'endroit où le Turano quitte cette province pour aller arroser les terres de l'église.

Charles, au premier bruit de cette invasion, abandonne le siège de Lucérie & court à la rencontre de son ennemi, qu'il joint dans les environs de Tagliacozzo, près du lac de Célano. C'étoit un terrain vaste, uni, formé par la nature pour être un champ de bataille : on ne songea de part & d'autre qu'à donner les ordres pour le combat. Conradin divisa son armée en trois corps : il commandoit le premier qui étoit composé d'Allemands : les Italiens, qui formoient le second, étoient conduits par le comte Galvan : Henri de Castille étoit à la tête du troisiéme, où l'on avoit placé les Espagnols. On fait monter le nombre des ennemis jusqu'à trente mille : les François au contraire n'avoient que sept mille hommes de pied & trois mille chevaux, ils furent également partagés en trois corps. Le premier, où étoient les Provençaux & les Italiens, avoit pour chef un brave chevalier, nommé Henri de Coufances, qui



portoit ce jour-là les armes du roi. Le second, tout entier de François, recevoit l'ordre de Jean de Cleri & de Guillaume de Lestendart, guerriers intrepides & prompts de la main. Le troisieme qui consistoit en huit cents chevaux d'élite que le roi commandoit en personne, fut placé derrière une colline, hors la vue des ennemis, pour pouvoir dans l'occasion se porter par-tout où le besoin l'appellerait. Ce fut Erard de Valeri, *baron courtois & sage*, fameux par ses exploits dans les guerres saintes, qui imagina cette ruse, nécessaire pour suppléer au défaut du nombre. Charles qui connoissoit, & sa valeur, & son expérience dans la guerre, lui avoit abandonné le soin de faire toutes les dispositions convenables : c'est à cet heureux stratagème que le Monarque dut la victoire.

ANN. 1266.

Guil. Nangis,

p. 879.

Guil. Guiart.

p. 252.

Henri de Castille s'ébranle le premier avec ses Espagnols. Les Provençaux & les Italiens le reçoivent avec une intrépidité qui lui fait perdre l'espérance de les enfoncer ; mais bientôt près d'être enfermés de tous côtés, la plupart commencent à lâcher le pied. Conradin arrive sur ces entrefaites,

Il est défait, pris, & condamné à mort.

achevé de les rompre. Coufance , le brave Coufance est tué : les ennemis le prenoient pour le roi , ils crurent l'affaire décidée. Aussi-tôt ils tombèrent sur les François , qui d'abord parurent invincibles : résistance qui ne servit qu'à rendre plus horrible le carnage qu'on en fit : tout enfin prit la fuite avec un désordre épouvantable. Charles , témoin de cette déroute , fremissoit de rage & de colère : il fallut tout le crédit de Valeri pour arrêter son bouillant courage. Il le retint néanmoins en lui représentant que le royaume étoit perdu , si le petit nombre de braves François qui restoit sous l'étendart royal , ne fauvoit tout : qu'il seroit de la dernière imprudence de donner sur cette multitude effroyable d'Allemands encore en ordre & dans l'ardeur de la victoire : que l'avidité du butin ne tarderoit pas à les disperser : qu'alors on en viendrait facilement à bout. La chose arriva comme il l'avoit prévu. Les vainqueurs ne trouvant plus de résistance , se débänderent pour courir au pillage. Charles paroît à l'instant avec la fleur de la noblesse François , & charge l'ennemi avec d'autant plus de furie ,

qu'il lui en avoit plus couté pour demeurer jusques-là dans l'inaction. Ses troupes qui fuyoient auparavant, se rassemblent à la vue de sa bannière, & le combat recommence avec plus de fureur que jamais. Toute la campagne en un moment est teinte du sang des Allemands, & l'épée des François ne cesse de frapper que lorsqu'elle ne trouve plus de victimes. L'infortuné Conradin, après avoir fait de vains efforts pour rallier ses gens épouvantés, ne pensa lui même qu'à se sauver : tout ce qu'il avoit de plus brave, imita son exemple. Quelques-uns demeurèrent prisonniers : les autres ne pouvoient échapper, si les François craignant de périr par cela même qui venoit de les faire vaincre, ne fussent restés en bataille, sans oser ni piller, ni poursuivre les fuyards. La suite fit voir toute la sagesse de cette conduite.

Bientôt en effet Henri de Castille retournant de la poursuite, parut avec une contenance qui annonçoit un nouveau combat, plus terrible encore que tous ceux qui venoient de se donner. On fut quelque tems à se regarder. Enfin le sage Valeri, après avoir communiqué son dessein au roi, se dé-

*Nang. p. 381;*

ANN. 1266.

tache suivi d'un gros de cavalerie comme pour aller faire le coup de lance ; puis feignant l'épouvante , il prend tout à coup la fuite du côté qui lui paroît le plus sûr. L'ennemi trompé par ce stratagème , quitte ses rangs pour le poursuivre , en criant d'une voix terrible , *ils sont à nous*. Charles voyant leur corps de bataille affoibli , s'y précipite comme *un lion avide de sa proie* , & dans le même tems Erard tournant bride , vient les prendre en flanc. Jamais on ne vit ni plus de vigueur dans l'attaque , ni plus d'opiniâtreté dans la résistance. Mais quelques efforts qui fissent les François , l'armure des Espagnols étoit impénétrable à leurs coups. Quelques uns s'en apperçurent , & se mirent à crier : *C'est ici , braves compagnons , qu'il faut faire usage de ses bras , non de ses armes*. Aussi tôt tous quittent la lance & l'épée , se jettent sur les Castillans , les saisissent par le milieu du corps , les renversent de cheval & les mettent en déroute. Henri épouvanté de cette étrange façon de combattre , vit bien que la victoire alloit lui échapper , & se sauva à toute bride. Toutes les histoires donnent les plus

grands éloges à la valeur des chevaliers François, mais en même-tems elles observent qu'aucun d'eux ne se signala plus dans cette journée que le quatrième fils du comte de Leycester, Gui de Montfort, que les malheurs de sa maison avoient réduit à la condition d'aventurier. Ce jeune *Preux* idem, ibidem. dès le commencement du combat se précipita à travers les escadrons ennemis, & après les avoir percés, revint sur ses pas, faisant mordre la poussière à tout ce qui s'opposoit à son courage. Malheureusement son casque tourna de façon, que la visière se trouva derrière sa tête : il ne voyoit plus, mais il frappoit toujours d'estoc & de taille, ne sçachant sur qui tomboient ses coups. Erard qui le vit dans cet embarras essaya de l'en tirer : il fut pris pour un ennemi, & reçut un si furieux revers, qu'il ne dut la vie qu'à la bonté de ses armes. Montfort alloit recommencer, s'il n'eut reconnu l'officieux chevalier au son de sa voix.

Les François vainqueurs de tous côtés, poursuivirent quelques moments les fuyards : mais épuisés des fatigues d'une si rude journée, & les

**ANN. 1266.**

*Duch. tom. 5.*  
*p. 893.*

chevaux leur refusant le service , ils furent enfin obligés de s'arrêter , & ne s'occupèrent plus que du soin de rendre graces à Dieu d'un si heureux succès. Charles pour éterniser sa reconnoissance , fonda dans le lieu même qui avoit servi de champ de bataille , une abbaye de l'ordre de Cîteaux , qu'il nomma Notre-Dame de la victoire. On ne pouvoit y être reçu , qu'on ne fût François de nation : quelque tems après elle fut ruinée par un tremblement de terre : funeste pronostique de ce qui devoit arriver à la maison d'Anjou. On étoit incertain sur le sort des principaux chefs de l'armée ennemie : bientôt tous ou presque tous furent conduits chargés de fers aux pieds du vainqueur. Conradin & Frédéric échappés à peine du carnage , s'étoient sauvés déguisés en payfans dans un château maritime , qui appartenoit aux Frangipani , nobles Romains. Leur dessein étoit de gagner la Sicile , où tout s'étoit déclaré en leur faveur , à la réserve de Palerme , de Syracuse & de Messine. Une bague de grand prix qu'ils offrirent pour leur passage , les découvrit : ils furent arrêtés , & livrés

entre les mains du monarque. On lui amena avec eux , ou dans le même-tems , le comte Galvan & son fils , le comte Gérard , un chevalier nommé Conrad d'Antioche , & plusieurs autres seigneurs , qui ayant tous conspiré au même dessein , devoient tous éprouver la même destinée. Henri de Castille , le chef de la conjuration , ne fut pas traité plus favorablement de la fortune. Arrivé au mont-Cassin , il y publia qu'il avoit gagné la bataille & tué le roi de sa propre main : mais son équipage n'annonçoit point une victoire : l'abbé le retint prisonnier , & bientôt instruit de la vérité , l'envoya sous bonne garde au véritable vainqueur. La crainte cependant de tomber dans l'irrégularité lui fit prendre une précaution : il demanda que de son vivant , on n'attentât point sur les jours du prince Castillan : ce qui lui fut promis solennellement. On lit dans une ancienne chronique que Rodolphe d'Hapsbourg , tige de l'auguste maison d'Autriche , & qui fut depuis élu empereur , avoit été pareillement arrêté par un Italien qui le relâcha pour une certaine somme. Elle ajoute que le libérateur décou-

ANN. 1266.

*Mss. cit. par  
la Ch. hist. de  
saint Louis ,  
tom. 2. p. 592.*

**ANN. 1266.** vert par une femme qu'il entretenoit, mais qu'il avoit maltraitée, fut pendu comme traître à l'église & rebelle au roi.

Tout se soumit dans le royaume de Naples au bruit de cette victoire, & la Pouille, & la Calabre, & la terre de Labour. Il ne restoit plus à réduire que la Sicile, où un certain Conrad, surnommé Cabothe, *vrai fils d'ini-*  
*Nang.p. 383.* *quité*, avoit soulevé tous les peuples. Ce fut en vain que Foulques de Pui-Ricard, lieutenant du roi, entreprit de s'opposer aux progrès des séditeux : ce qu'il avoit d'Italiens l'abandonna au moment qu'il engageoit le combat : il fut défait avec une grande perte de Provençaux. Charles vainqueur de Conradin, envoya contre l'audacieux Conrad une nombreuse armée sous la conduite de Thomas de Coucy, des deux Montfort, de Guillaume de Beaumont, & de Guillaume de Lestendart. C'étoit l'élite des chevaliers François, qui se trouvoient au service du monarque : ils débarquèrent au port de Messine, reprirent les villes rebelles, & battirent les ennemis dans toutes les rencontres. Conrad demeura prisonnier, eut les yeux cre-



vés ; & fut ensuite pendu. La mort du                       
 chef abattit la fierté du parti : tout ANN. 1266.  
 rentra dans le devoir.

Charles ne voyoit plus rien qui ne fléchît sous son autorité : il crut devoir se montrer dans la capitale du monde chrétien. Ce qui marque bien le caractère lâche, bas & rampant des Romains d'alors, c'est que ce même peuple qui avoit appelé Conradin à la conquête du royaume de Sicile, & n'avoit rien épargné pour l'élever sur le trône, reçut son vainqueur comme en triomphe, avec toutes les acclamations de la plus vive joie, & le proclama sénateur d'une voix unanime. De-là le monarque se rendit à Naples, résolu d'immoler ses prisonniers à sa propre sûreté. Tout ce qu'il y avoit de gens versés dans la connoissance des loix, fut mandé pour examiner quelle peine méritoient les auteurs & les compagons d'une entreprise, que les panégyristes du prince François appellent *le plus grand de tous les crimes*. Les Napolitains, indignés contre le pere qui pour les punir de leurs révoltes, avoit démantelé leur ville, demanderent hautement la mort du fils ; & les juges, après avoir

Il est décapité dans la place du marché de Naples.

*Idem p. 381.*

*résumé avec soin toutes les raisons tirées des loix & du droit public*, prononcèrent conformément aux désirs de ce peuple barbare. Conradin & ses complices furent déclarés criminels de leze-majesté divine & humaine ; & comme tels condamnés à perdre la tête sur un échafaud : arrêt honteux pour ceux qui le rendirent , plus honteux encore en ce qu'il fut rendu presque tout d'une voix. On ne voulut pas même faire réflexion que c'étoit violer indignement toutes les loix reçues pour les prisonniers de guerre : on oublia, ou l'on voulut oublier que Dieu seul avoit droit sur la vie de Conradin & de Frédéric : on ferma les yeux sur les justes prétentions du jeune prince au royaume de Sicile : ou plutôt ce fut cela même qui fit tout son crime : crime bien pardonnable , si l'ambition sçavoit pardonner ce qui s'oppose à ses vues orgueilleuses. C'est le premier exemple d'un pareil attentat contre les têtes couronnées.

*Ibid.*

On rassemble les malheureux captifs dans un même lieu. Un prédicateur , qui est comme le premier bourreau , monte sur une éminence , & s'adres-

fant à Conradin , lui reproche avec une barbarie digne des Cannibales , tous les crimes qu'on imputoit à ses peres , les maux affreux qu'ils avoient causés à l'église , les anathêmes sans nombre dont ils avoient été frappés : anathêmes qui étoient retombés jusques sur leur dernier héritier , puisqu'en lui alloit finir la race de l'*Aigle orgueilleux & perfide*. On le mene ensuite avec ses compagnons d'infortune dans une chappelle tendue de noir , où , chose horrible ! on les force d'assister à leurs propres funeraillles. On y chante en leur présence & pour eux tout l'Office des morts : on y dit une messe solennelle pour le repos de leurs ames : on y récite ensuite sur leurs têtes toutes les prieres que la religion qu'on oublioit si indignement , a consacrées pour les cérémonies funébres. On leur permit ensuite de se confesser : puis ils furent conduits à l'échafaud dressé dans le marché de Naples.

Le jeune duc d'Autriche fut exécuté le premier. On vit alors dans Conradin ce mélange de force & de foiblesse , que devoient naturellement produire dans un enfant les semences

**ANN. 1166.** d'un grand courage , & la vue d'une mort indigne & prématurée. Il ramasse la tête de son généreux ami , la baise tendrement , lui demande mille fois pardon , si pour le prix de son amitié , il n'a pu lui procurer qu'une fin si tragique. Il s'adresse ensuite à ce peuple si avide du sang de ses rois , & lui reproche sa cruauté pour le fils de ses maîtres bienfaisants qui ont toujours fait , & sa gloire , & son bonheur. Puis jettant son gant au milieu de l'assemblée , pour marque d'investiture , il déclare qu'il cède tous ses droits sur le royaume de Sicile à celui qui le vengera d'un vainqueur barbare. Enfin , après une courte prière , il reçoit le coup de la mort , toujours en baisant la tête de Frédéric. On raconte que le chevalier Truchsez de Walbourg ramassa le gant du prince , & le porta au roi Pierre d'Arragon , qui avoit épousé une des filles de Mainfroy. Depuis ce tems , dit-on , la maison de Walbourg porte les armes de Conradin , qui sont celles de Suabe. Ce n'étoit encore que le prélude de ces exécutions sanguinaires. Le comte Galvan , Gerard de Pise , le brave Jourdain , & l'infortuné Bar-

*Ann. del' emp.  
tom. I . p. 309.*

chin , avec ses deux fils , furent décapités le même jour : supplice qui ne fut différé à l'égard des principaux seigneurs de la Pouille & de l'Abruzze, qu'autant de tems qu'il en falloit aux bourreaux pour respirer. On ne voyoit par tout qu'échafauds & gibets : ce qui rendit le nouveau roi l'objet de l'exécration publique. Henri de Castille , le plus coupable de tous , quoique compris dans l'arrêt , fut le seul qui échappa aux fureurs du monarque. On crut devoir ce ménagement tant à la proximité du sang , qu'à la parole donnée à l'abbé dumont-Cassin. On se contenta de le tenir enfermé dans une Place de la Pouille , d'où il ne sortit que dix-huit ans après , pour aller troubler de nouveau la Castille , où il mourut comme il avoit vécu. Helene des Angioli , seconde femme de Mainfroy , & son fils Manfredino avoient été pareillement livrés au vainqueur , & conduits à Naples : on les fit aussi mourir , mais secrètement , dans le château de l'Oeuf , où ils étoient détenus prisonniers.

Telle fut la fin déplorable de l'illustre maison de Suabe , qui avoit gouverné l'empire pendant cent quinze

ANN. 1266.

*Puf. tom. 2.  
p. 144.*

ans , & regné plus d'un siècle sur la Sicile : maison féconde en grands capitaines , & dont l'extinction fut presque celle de la dignité impériale. La princesse Elisabeth , mere de Conradin , ayant appris la détention de son fils , partit d'Allemagne avec une grosse somme d'argent qu'elle destinoit pour sa rançon. Mais à peine étoit-elle en chemin , qu'on lui annonça le sort funeste du jeune prince. Elle demanda du moins pour toute consolation, qu'il lui fût permis d'élever à cet enfant chéri, un mausolée sur le lieu même de son supplice : foible consolation sans doute pour une tendre mere , qui cependant lui fut refusée. On craignit que ce monument , tant qu'il subsisteroit , n'excitât les Allemands à la vengeance : tout ce qu'elle put obtenir pour l'auguste rejetton de tant de rois , fut de faire transporter son corps de la place du marché , où il avoit été enterré comme un excommunié , dans l'église des Carmes , où l'on voulut bien lui accorder la sépulture.

On ignore quelle impression fit sur l'ame du roi saint Louis la nouvelle d'un événement où l'on ne reconnoît

ni la générosité si ordinaire aux François , même au milieu de leurs triomphes , ni cette douceur de mœurs qui les distingue par-dessus tous les autres peuples ; les histoires de ce tems n'entrent là-dessus dans aucun détail. Ses sentimens furent sans doute ceux de toute la nation , qui témoigna la plus vive indignation au récit d'une férocité , que la postérité , toujours équitable envers les princes , ne pardonnera jamais à la mémoire de Charles. On avoit peine à comprendre qu'il eût été , ou assez barbare pour ordonner des horreurs qui flétrissoient tous ses lauriers , ou assez imprudent pour faire rendre un arrêt qui l'exposoit lui-même à périr par la main des bourreaux , s'il avoit le malheur d'être pris dans un combat. Bien des gens ont cru qu'il ne s'y étoit déterminé , que pour faire sa cour aux papes , en dishonorant la maison de Suabe qui les avoit si cruellement outragés. On raconte même qu'embarrassé de ce qu'il feroit de son prisonnier , il consulta Clément , qui pour toute réponse lui envoya une médaille ; sur laquelle on lisoit d'une côté : *la mort de Conradin est le salut de Charles* : & de l'autre :

*la vie de Conradin est la perte de Charles.*

ANN. 1266. Ce fut inutilement , dit-on , que Robert , comte de Flandres , gendre du roi , essaya de le détourner d'une résolution qui le couvroit d'opprobre : il ne fut point écouté : ce qui le mit en une si grande colère , qu'il tua de sa main le juge inique qui avoit prononcé la sentence , & fit assommer le bourreau qui l'avoit exécutée.

On ne sçauroit du moins disconvenir qu'il est également incompréhensible , & que Clément n'ait point consenti à cette sanglante tragédie , & que Charles l'ait ordonnée contre le sentiment du pape. Si d'un côté on consulte les regles les plus saines de la politique : on n'y voit rien qui puisse faire croire que le monarque se soit porté à cette action de son propre mouvement : il courroit risque d'attirer tout à la fois sur lui , & l'indignation de Rome , & la haine de ses nouveaux sujets , & la vengeance de toute l'Allemagne. Si d'autre part on jette un coup d'œil sur la vie du pontife , tout semble le justifier d'une cruauté si contraire à la douceur de ses mœurs. Quelques-uns même ont écrit que regardant sa réputation comme flétrie



par la férocité d'un prince qu'il avoit mis en action, il ne put survivre à la honte qui en rejaillissoit jusques sur le trône pontifical. Il mourut en effet bientôt après, emportant avec lui tous les regrets du monde chrétien. C'étoit véritablement un homme d'une rare probité, d'une vie très-pénitente & très-austère, d'une grande pureté de mœurs, d'un détachement sur tout & d'une modestie depuis longtems inconnus à la cour de Rome. Il ne voulut point que ses parents vinssent le trouver sans un ordre particulier, ni qu'ils cherchassent à s'élever par des établissemens plus avantageux, sous prétexte qu'ils avoient l'honneur d'appartenir au vicaire de Jesus-Christ, ni enfin qu'ils se chargeassent de recommandation pour personne. Il avoit un frere qui étoit curé, tout ce qu'il fit en sa faveur, fut de le pourvoir d'une meilleure cure. Un de ses neveux possédoit trois prébendes, il l'obligea de se contenter d'une seule. Quant à ses deux filles Mabilie & Cecile, les seuls enfans qui lui restoient lorsqu'il fut élevé sur la chaire de saint Pierre, il laissa la premiere simple religieuse à Nimes; la

ANN. 1266.

*Clem. ep. 2,  
apud Marten.  
anecd. tom. 2.*

*Ejusd. ep.  
631.*

*Marten. coll.  
ampl. tom. 8.  
p. 106.*

ANN. 1266.

seconde ne fut point mariée , parce qu'il ne voulut lui donner que trois cent livres tournois , qui étoit alors la dot d'une femme destinée au fils d'un simple chevalier. On a de lui plusieurs ouvrages , entre autres un recueil de lettres , & la vie de sainte Hedwige , duchesse de Pologne , qu'il canonisa. Tant de vertus & tant de lumieres ne permettent pas de croire qu'il ait ou conseillé , ou ordonné le supplice infame du malheureux Conradin : rarement les grands crimes font des coups d'essai. Quoi qu'il en soit , cette exécution , toute cruelle qu'elle étoit , assûra au prince Charles une couronne , qu'il eût mieux valu ne jamais obtenir , que de la posséder par un semblable forfait : couronne par la suite aussi funeste à la maison d'Anjou qu'elle l'avoit été à celle de Suabe. Tant il est vrai , dit un

Ecrivain moderne , que Dieu donne aussi souvent les royaumes pour punir ceux qu'il élève , que pour châtier ceux qu'il assujettit !

*LaCh.hist. de  
S. L. tom. 2.  
p. 596.*

*Fin du cinquieme Volume.*

